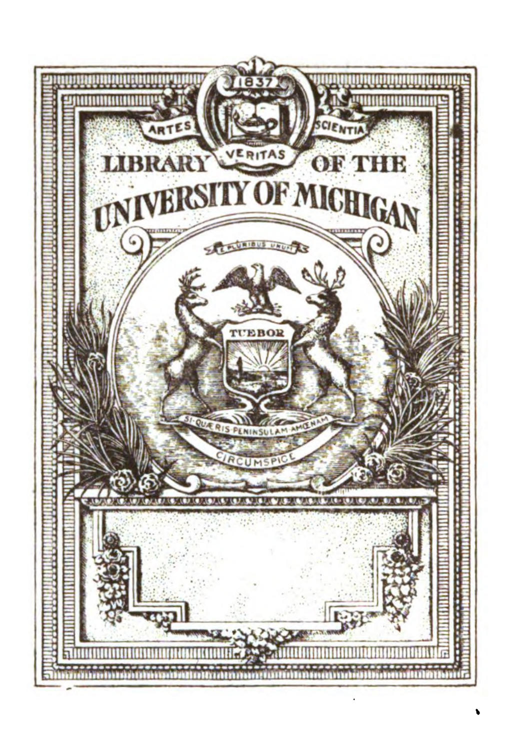

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

ŒUVRES

COMPLÈTES

D'ÉTIENNE JOUY.

TOME VIII.

ON SOUSCRIT A PARIS:

CHEZ JULES DIDOT AINÉ, RUE DU PONT-DE-LODI, N° 6;
BOSSANGE PÈRE, RUE DE RICHELIEU, N° 60;
PILLET AÎNÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE, RUE CHRISTINE, N° 5;
AIMÉ-ANDRÉ, QUAI DES AUGUSTINS, N° 59;
ET CHEZ L'AUTEUR, RUE DES TROIS-FRÈRES, N° 11.

ŒUVRES

COMPLÈTES

D'ÉTIENNE JOUY,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE;

AVEC DES ÉCLAIRCISSEMENTS ET DES NOTES.

Essais sur les mœurs.

TOME VIII.



PARIS
IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,
RUE DU PONT-DE-LODI, N° 6.
1823.

OBSERVATIONS

SUR

LES MŒURS FRANÇAISES

AU COMMENCEMENT DU 19ᵉ SIÈCLE.

VOLUME VIII.

AVANT-PROPOS

DES PREMIÈRES ÉDITIONS.

Dix volumes de cette collection, déja publiés sous les noms de *l'Ermite de la Chaussée-d'Antin*, du *Franc-Parleur*, et de *l'Ermite de la Guiane*, n'ont encore eu pour objet que les mœurs de la capitale. J'ai pensé qu'une pareille composition, pour être complète, devait embrasser la France entière, et qu'après avoir montré Paris sur le premier plan de ce vaste tableau, il était indispensable de grouper alentour les différentes provinces, dont chacune, avec des traits de ressemblance où se retrouve le type de la figure nationale, a cependant une physionomie particulière qui la caractérise. C'est dans cette vue que j'ai entrepris un voyage où je me propose d'observer et de décrire les mœurs provinciales, pour les comparer et les opposer quelquefois aux mœurs parisiennes.

Duclos a dit, avec cette franchise un peu

brutale qu'on lui connaît « que les sots et les « provinciaux avaient cela de commun, qu'ils « étaient toujours prêts à se fâcher et à croire « qu'on se moque d'eux : les premiers, faute de « sens, et les autres, faute d'usage du monde. » J'ai déja eu plus d'une occasion de reconnaître la justesse de cette remarque, où je trouve une première différence à établir entre la *ville* proprement dite et la province, considérées sous le point de vue philosophique et moral. A Paris, la critique la plus amère, la plus directe, n'arrache aucune plainte, ne provoque aucun ressentiment; en province, au contraire, on redoute ses traits les plus légers, et on crie à la diffamation contre celui qui les lance; la raison en est simple : à Paris, la satire, même personnelle, ne frappe que sur des masses; en province, la censure générale atteint souvent les individus : tirée de près, *la cendrée fait balle,* comme disent les chasseurs.

Reprochez aux Parisiens qu'ils sont badauds, crédules, légers, turbulents, et peureux, chacun conviendra de la ressemblance du portrait, sans songer qu'il a pu lui-même, en quelque partie, servir au peintre de mo-

dèle; dites aux habitants du midi de la France, en généralisant de même votre censure, et en l'entremêlant de beaucoup d'éloges, qu'ils sont gauches, présomptueux, ignorants, et de temps à autre fanatiques; des cris d'indignation vont s'élever contre vous des bords de la Garonne aux rives de la Durance.

La susceptibilité provinciale va plus loin encore; elle voudrait imposer au censeur le respect des abus, des préjugés, des ridicules qu'il observe, et dont elle transforme le blâme en personnalité. En vain répondez-vous que le reproche qui s'adresse à tous ne tombe directement sur personne: par excès de modestie, ou plutôt de vanité, certaines gens, pour se mettre à portée des éloges auxquels ils n'ont aucun droit, viennent se jeter au-devant des traits de la critique, qui auraient nécessairement passé au-dessus de leur tête, s'ils fussent restés à leur place.

Ces inconvénients, que j'ai dû prévoir en me mettant en route, ne m'empêcheront pas de poursuivre mon chemin. Mon bâton blanc à la main et mon capuchon sur le nez, je continuerai à parcourir la France, dont je veux dresser un cadastre moral, où j'indiquerai, sur

une carte d'un genre nouveau, les plaines fertiles, les champs ingrats, les vallées riantes, les sables arides, et les marais fangeux, sans oublier jamais de signaler, au milieu des landes ou des bruyères, le petit coin de terre, trop souvent ignoré, où la nature, domptée par des mains habiles, prodigue ses dons les plus précieux.

L'ERMITE EN PROVINCE.

N° 1er. [6 JANVIER 1817.]

LA CHAISE DE POSTE.

...... *Loca jam recitata revolvimus.*
HORACE.

Nous reprenons le même chemin.

Me voilà sur la grande route, dans une voiture bien close, enveloppé dans un énorme vitchoura, la tête couverte d'un bonnet de poil à oreillettes, et les pieds dans un sac de peau d'ours. Zaméo dort, accroupi comme un singe, sur la banquette en face de moi. Il ne fait pas encore assez clair pour lire sans une extrême fatigue... Que faire? laisser aller mon esprit comme mon corps, par sauts et par bonds.

En voyageant beaucoup, j'ai dû voir beaucoup de voyageurs; on peut les classer de la manière suivante :

Les voyageurs philosophes, les voyageurs descrip-

tifs (je voudrais pouvoir dire descripteurs), *les voyageurs mécontents*, *les voyageurs sentimentaux*, *les voyageurs mécaniques*, enfin *les voyageurs curieux*.

Dans l'antiquité, les *voyageurs philosophes* étaient beaucoup plus communs que de nos jours. Les Pythagore, les Lycurgue, les Solon, et autres gens de cette étoffe, s'imaginaient qu'on ne devinait pas la nature humaine; que pour donner des lois à une nation, pour former ou réformer ses mœurs, en un mot, que pour régenter les hommes il était bon de les connoître et de les avoir étudiés hors de chez soi. Je suis encore de cet avis, même après avoir lu les chefs-d'œuvre de *l'Esprit des Lois* et du *Contrat Social*, où je ne trouve à redire quelquefois que sur le défaut de lumières positives que donne la seule expérience, et auquel le génie lui-même ne saurait suppléer.

La philosophie des voyageurs modernes les plus estimables est limitée à l'observation de la nature morte; grace à eux, on n'a jamais mieux connu les lois physiques qui gouvernent l'univers, on n'a jamais eu de notions plus positives sur la formation du globe, sur l'agglomération, sur l'arrangement de ses parties élémentaires. On sait comment se sont formées les montagnes, et l'on a calculé, à une toise près, la hauteur du Mont-Blanc et du Chimboraço; mais on ignore en France quelles sont les

mœurs des Bas-Bretons et des habitants des Landes, qu'il serait peut-être bon de connaître, ne fût-ce qu'en qualité de Français.

Dieu vous garde de ces *voyageurs descriptifs* qui ne marchent jamais sans un télescope et un graphomètre en sautoir! qui ne vous font pas grace du moindre buisson qu'ils trouvent sur leur chemin, et qui finiraient, à force de les décrire, par vous dégoûter des bois, des montagnes, voire même du lever du soleil!

Une espéce de voyageurs encore plus insupportable est celle des *mécontents;* le chagrin qui les porte à se déplacer les suit dans tous les lieux qu'ils parcourent; le ciel de Naples, la vue de Constantinople, les monuments de Rome, la société de Paris, tout leur déplaît; le plus vilain coin de terre est toujours celui qu'ils habitent; leur seul tort est de voir par leurs yeux.

Sterne est le père de cette nombreuse famille de *voyageurs sentimentaux* qui parcourent le monde la larme à l'œil. Les mots de *chaumière*, de *torrent*, de *vallée*, les font tomber en extase; la vue d'une huître qu'on vient d'arracher à sa roche natale est pour eux une source intarissable de larmes, et la tabatière d'un capucin met en mouvement toutes les fibres de leur cœur.

Les plus communs et les plus inoffensifs des voyageurs sont ces espéces de porte-manteaux vi-

vants que l'on transporte, comme tout autre bagage, d'un lieu à un autre, sans s'apercevoir qu'ils changent de place. Je connais un de ces hommes, que des affaires de famille ont conduit trois fois à l'île Bourbon, et qui ne sait pas dans quelle partie du monde se trouve l'Ile-de-France.

En opposition à ces voyageurs *mécaniques*, je place les voyageurs *curieux*, interrogeant tout le monde, furetant dans tous les coins, et ne trouvant pas un rideau qu'ils ne le soulèvent : telle est la classe où je me range. S'il m'arrive quelquefois, en cette qualité, de ne regarder, faute de temps, qu'à la surface des choses, je ne m'avise pourtant pas, comme quelques uns de mes confrères, de prononcer sur la nature du sol que j'effleure, et sur les qualités des habitants des villes que je traverse en chaise de poste. Cette réserve me fait une loi de passer sous silence les détails fastidieux d'un itinéraire aussi connu que celui de Paris à Bordeaux, par la grande route d'Orléans, de Tours, et de Poitiers.

P. S. Me voilà arrivé à Poitiers, où j'écris ce petit préambule d'assez bonne heure pour aller voir le prétendu monument celtique qu'on appelle *la Pierre Levée*. C'est encore là une de ces antiques réputations qui ne doivent être vues que par les yeux de la foi.

N° II. [11 JANVIER 1817.]

BORDEAUX.

.... *Satirarum ego*.........
Adjutor....... *veniam caligatus in agros.*

J'irai combattre jusque dans la province les vices et les travers de notre siècle.

Fidèle à la marche dramatique que je me suis tracée, je commence toujours par faire connaître le lieu de la scène avant d'indiquer l'action et de faire arriver mes personnages.

Je ne sais pas au juste la place qu'il faut assigner à la ville de Bordeaux parmi les trois grandes villes de France qui se disputent le premier rang après la capitale ; mais je crois pouvoir affirmer qu'il n'en est aucune en Europe (Constantinople excepté) dont l'aspect (en arrivant par la Bastide) soit d'un effet plus magique, et présente une disposition plus imposante.

Bordeaux est bâti en demi-cercle sur le beau fleuve de la Garonne, qui forme précisément la corde d'un arc immense dont l'œil embrasse à-la-

fois la magnifique étendue. Comme je ne fais ni un voyage descriptif, ni un voyage pittoresque, je crois au moins inutile d'entrer, avec des lecteurs français, dans des détails historiques et géographiques dont personne ne me saurait gré, pas même ceux à qui je pourrais sur ce point apprendre ce qu'ils ignorent : il y a des choses qu'on est convenu de savoir. Je n'apprendrai donc à personne que Bordeaux ou Bourdeaux, appelé *Burdigala* par les Romains, et plus anciennement *Biturigen*, était une des plus belles villes de la Gaule antique, et qu'elle demeura franche et libre même après la conquête des Romains; qu'elle était jadis habitée par un peuple que les historiens désignent sous le nom de *Vibisques*, dont on a fait *Vascons*, et finalement *Gascons*; que les Romains avaient pour cette ville une affection toute particulière; qu'ils y bâtirent un magnifique temple aux dieux *tutélaires*, dont il ne reste pas le moindre vestige, et quelques siécles après un *palais Gallen*, dont je viens d'aller voir les ruines, les seules qui soient dignes de quelque attention. Le palais Gallen, situé dans le quartier Saint-Seurin, près de la rue Fond'audége, m'a rappelé, à plusieurs égards, l'amphithéâtre de Nîmes; mais il est moins bien conservé.

En fait d'édifices modernes plus ou moins remarquables, je crois avoir déja vu tous ceux que cette ville renferme. On ne peut guère citer que le théâtre, l'archevêché, la Bourse et quelques églises, parmi

lesquelles Saint-André, la cathédrale, est aussi la plus belle.

Le moulin du Chartron, dont la construction a coûté des sommes énormes, est maintenant *envasé* de manière à ne plus servir. Il en est de cette machine hydraulique, si vainement compliquée, comme de celle de Marly; on la reconstruirait à neuf à moins de frais qu'on n'en mettrait à la réparer. Ce moulin sert aujourd'hui d'entrepôt général des douanes.

L'archevêché est un très beau palais; le vaste jardin qui en dépend se termine aux allées d'Albret, et renferme une très grande quantité de plantes et d'arbres précieux. L'archevêché est aujourd'hui la résidence royale des princes français pendant leur séjour à Bordeaux. J'aurai occasion de parler ailleurs de la salle de spectacle, la plus belle de l'Europe, considérée comme monument d'architecture.

Le génie des arts n'a peut-être jamais conçu d'entreprise plus hardie que celle du pont de la Bastide, qui s'exécute en ce moment à Bordeaux. La possibilité de jeter un pont sur un fleuve aussi large, aussi rapide que l'est en cet endroit la Garonne, a long-temps été un sujet de controverse; elle n'est plus douteuse aujourd'hui; la troisième pile est debout, et les deux premières ont déja subi les épreuves auxquelles on pouvait craindre qu'elles ne résistassent pas. Dix ans de travaux continuels suffiront

à peine à l'achévement de ce magnifique ouvrage, dont la dépense ne peut s'évaluer à moins de vingt millions [1].

Les promenades, à Bordeaux, ne répondent ni à la grandeur, ni à la beauté extérieure de la ville. Le jardin public, que l'on appelle aussi *le Champ-de-Mars,* est un lieu triste, aride et peu fréquenté. Les allées de Tourny, qui n'ont d'ailleurs rien de remarquable, sont, dans la belle saison, le rendez-vous de la société la plus brillante, qui se fait *un devoir* d'y venir (comme à Paris au boulevart de Gand) respirer l'ennui et la poussière.

Les environs de Bordeaux (autant qu'on en peut juger en hiver) ne dédommagent pas de la pauvreté des promenades : *l'Entre-Deux-Mers* excepté (c'est ainsi qu'on appelle une assez grande étendue de terrain entre la Garonne et la Dordogne, où se trouvent quelques beaux sites, quelques collines boisées), le reste du pays est plat et aride. Le sol, sans aucun mouvement, est presque entièrement réservé à la culture des vignes, dont les immenses produits avertissent annuellement les propriétaires de tout ce qu'ils gagnent à ne rien sacrifier à l'agrément. J'insisterai plus particulièrement sur cette remarque, en parlant de quelques maisons de campagne que je me propose de visiter.

[1] Les travaux ont été conduits beaucoup plus vite que je ne le croyais : ce pont est achevé depuis 1822.

Le Chapeau-Rouge et le Chartron sont incomparablement les deux plus beaux et les deux plus riches quartiers de la ville : ce dernier, situé au-delà du Château-Trompette, est principalement habité par des familles d'origine étrangère, dont la plupart y comptent déja deux ou trois générations successives : de ce nombre sont les Vonhemert, les Wustemberg, les Maccarthy, les Johnston, les Patterson. Ces maisons, et quelques autres du Chapeau-Rouge, plus anciennement françaises, composent ce qu'on appelle *le haut commerce*, c'est-à-dire une classe de négociants plus respectable encore par sa probité que par ses richesses.

Il existe de temps immémorial, entre les habitants du Chapeau-Rouge et ceux du Chartron, une rivalité d'amour-propre, où, comme on peut le croire, les femmes jouent toujours le premier rôle : lorsqu'elles doivent se rencontrer dans quelque fête, dans quelque bal, on peut compter sur un assaut de parure, dont les pères et les maris font généreusement les frais. Dans cette lutte, où la victoire est souvent balancée, le Chartron obtient pour l'ordinaire le prix de la richesse, et le Chapeau-Rouge le prix de l'élégance.

En opposition directe à ces deux quartiers célèbres, on peut placer celui des juifs, situé à l'autre extrémité de la ville, et dont les rues Bouhaut et des Augustins forment la plus grande partie. Les Juifs de Bordeaux se distinguent des autres habi-

tants, avec lesquels ils n'ont aucune communication, par les traits alongés de la figure, par le teint, l'accent, et par une saleté d'habitude qui ne s'arrête pas toujours à leurs vêtements. Les marchands juifs de la rue Bouhaut se tiennent constamment à la porte de leur boutique, où ils épient les chalands: ils ne se bornent pas avec ceux-ci à de simples invitations, ils les pressent, les persécutent par des instances si vives, qu'on est quelquefois obligé d'employer la force pour s'y soustraire. On compte parmi les juifs bordelais plusieurs familles très riches, et, qui plus est, très estimées, telles que les Raba, les Gradis, et quelques hommes instruits, à la tête desquels l'opinion publique place M. Furtado.

Le patois gascon est ici d'un usage général dans la classe inférieure du peuple, et les gens bien élevés sont obligés de l'entendre et de le parler pour la facilité des relations domestiques. Il résulte de ce rapprochement qu'une foule d'expressions populaires se sont introduites furtivement dans le beau langage, qu'elles ont fini par corrompre. On pourrait composer un volume entier de ces mots, dont l'intelligence est purement locale, et qu'aucune analogie ne peut aider à reconnaître: c'est, je crois, tout exprès pour m'en fournir un exemple qu'une des femmes les plus aimables de Bordeaux, que j'ai eu l'occasion de connaître à Paris, m'a écrit ce matin le billet suivant:

« Il faut remettre à la semaine prochaine, mon « cher Ermite, la partie de *couralin*[1] que je vous « ai proposée pour lundi; j'avais oublié que je me « *remue*[2] demain, sans compter qu'un gros rhume « m'oblige à garder mes *groules*[3]. Si vous n'avez « rien de mieux à faire, venez déjeuner avec moi, « je vous attends avec du *choine*[4] et des *royans*[5]. »

On ne sera pas étonné que j'aie eu besoin de me faire traduire ce billet avant que d'y répondre.

[1] Canot. — [2] Déménager. — [3] Pantoufles.
[4] Petit pain au lait. — [5] Des sardines fraîches.

N° III. [25 JANVIER 1817.]

UN DINER A BORDEAUX.

Quid verum, atque decens, curo et rogo, et omnis in hoc sum.
Hor., ép. 1, liv. I.

Les mœurs, la vérité, voilà ce que j'observe.
Traduction de M. Daru.

J'ai débuté dans cette ville par me faire une véritable querelle avec madame Desparabès, à laquelle je suis recommandé, et dont j'ai cité le petit billet dans mon dernier discours; elle prétend « que j'ai pris au sérieux la plaisanterie qu'elle m'a faite; que les termes de jargon dont elle s'est servie en m'écrivant ne sont point en usage dans la bonne compagnie de Bordeaux, où les femmes parlent avec autant d'élégance et de correction que *mes* Parisiennes. » Cette dame exige sur ce point une réparation entière: je ne puis, en conscience, la lui donner qu'avec restriction, car plus d'une fois déja j'ai eu occasion de me convaincre qu'en effet une foule d'expressions locales se sont introduites dans le langage habituel des classes les plus élevées. Il est

pourtant juste de convenir qu'elles se trouvent beaucoup plus fréquemment dans la bouche des hommes que dans celle des femmes, qui, pour la plupart, élevées à Paris, s'expriment avec élégance et sans le moindre accent.

Madame Estelle Desparabès (je ne réponds pas de l'exactitude des noms propres) est une des femmes les meilleures, les plus spirituelles, les plus amusantes et les plus déraisonnables que j'aie rencontrées dans un royaume qui pourrait en approvisionner la terre entière. Je n'ai jamais vu se jouer du bon sens avec plus de grace, s'emparer d'un ridicule avec plus de franchise, et soutenir avec plus de bonne foi l'erreur qui lui plaît aussi long-temps qu'elle lui plaît. Femme d'un très riche négociant, madame Desparabès ne trouvait rien de plus honorable autrefois que l'aristocratie des richesses: le retour d'un ordre de choses qui fait revivre des prétentions d'un autre genre l'a fait souvenir qu'une charge exercée jadis par son père l'avait anoblie, et dès-lors elle s'est crue appelée à défendre les droits de sa race contre l'envahissement constitutionnel: sa haine pour la charte est devenue la passion de sa vie, et s'il est vrai, comme on l'assure, qu'elle en ait une autre, celle-ci du moins n'est qu'une conséquence de la première. Madame Estelle me passe mes idées libérales en faveur de mon âge et de ce qu'elle appelle ma *sauvagerie;* moi je lui passe ses vapeurs ultra-

royalistes en faveur de sa jolie figure, de son aimable déraison et de son excellent naturel : nous rions l'un de l'autre, et elle ne se fâche contre moi que lorsque j'assure qu'elle ne rira pas la dernière.

Madame Desparabès, qui me connaît seule à Bordeaux sous mon véritable nom, et qui a de fort bonnes raisons, sans compter sa discrétion naturelle, pour ne point trahir mon incognito, m'avait invité, jeudi de la semaine dernière, à un grand dîner où elle voulait m'offrir l'occasion d'exercer mon talent d'observateur. Afin de rendre ma tâche plus facile, elle m'a donné pour *cicerone*, pendant mon séjour dans cette ville, son parent, M. Abriac, le Gascon par excellence ; je lui dois quelques renseignements sur les goûts, les mœurs et les habitudes de ses compatriotes, dont j'ai chaque jour l'occasion de vérifier l'exactitude. Je ne veux point priver ses observations du tour original qu'il leur prête ; je le laisse donc parler lui-même, en regrettant de ne pouvoir consigner ici l'accent de l'orateur, qui ajoute à ses discours une grace toute particulière.

« Nous autres Bordelais, dit-il, nous avons tant d'esprit naturel, que nous nous passons volontiers d'instruction. On nous accuse d'avoir plus de saillie que de goût, plus d'exagération que de vigueur : c'est possible ; chacun son lot : nous ne nous plaignons pas du nôtre. Portés par inclination à la raillerie, nous distribuons le ridicule avec une extrême

facilité, sans trouver mauvais qu'on nous le rende. C'est à ce penchant moqueur qu'il faut attribuer le sobriquet qu'on ajoute au nom de chacun dans la société, et qu'on finit par adopter soi-même. Celui-ci est surnommé *Patate*, par allusion à son teint couleur de pomme de terre; celui-là *Fronfron*, à cause de son goût malheureux pour le violoncelle; cet autre *Furet*, parcequ'il se glisse par-tout, qu'il s'enquiert de tout, et s'applique à savoir ce qui se passe jusque dans l'intérieur des familles. Il en est un, non seulement qui ne se fâche pas, mais qui répond au surnom de *Couqui*.

« Nous avons ici deux régiments de garde nationale à cheval; ceux qui composent le premier se sont équipés modestement, avec économie; on les appelle les *Rumfort;* les autres étalent beaucoup de luxe, on les surnomme les *Franconi*. Ne m'ont-ils pas donné à moi-même le surnom de *Manche-Large*, parceque je suis d'aussi bonne composition sur les folies anciennes de mes chers compatriotes que sur leurs nouvelles sottises!

« Vous sentez bien qu'un pays qui a produit Montaigne et Montesquieu a fait ses preuves de génie, et qu'à cet égard on n'a plus rien à nous demander. S'agit-il maintenant de talents dans tous les genres, nous sommes prêts à soutenir la gageure contre toute autre province qui aurait l'amour-propre de se croire mieux partagée. Dans toutes les profes-

sions nous pouvons citer des hommes remarquables: dans celle du barreau, nous réclamons hautement la supériorité. Si quelqu'un s'avise de me contester le droit, je l'écrase par le fait; j'évoque à l'instant les ombres éloquentes des Vergniaud, des Guadet, des Gensonné, des Ducos, etc.; j'appelle en témoignages vivants les Laîné, les De Sèze, les Ravez, les Émerigon, les Martignac, les Peyronnet, et vingt autres que je me dispense de nommer pour ne pas profiter de l'avantage du nombre.

« Dans les arts qui appartiennent au dessin, Bordeaux a donné Palière et Bergeret à la peinture, et s'honore, à plus juste titre encore, dans la sculpture et dans la gravure, des noms de Dupaty et d'Andrieux.

« On répete par habitude sans doute que le peuple français est le plus gai de la terre; dans ce cas, il est vrai de dire qu'on est, en ce sens du moins, plus français à Bordeaux que par-tout ailleurs: aussi les arts qui tiennent plus particulièrement à cette disposition de l'esprit (la musique et la danse) y sont-ils en grand honneur. Quand on a nommé le premier chanteur et le premier violon de l'Europe, Garat et Rode, on est, je crois, dispensé de prouver que notre organisation est essentiellement musicale. Je voudrais bien savoir ce que deviendrait votre Opéra de Paris, si nous négligions de vous envoyer du midi des chanteurs tels que Laïs, Nourrit, La-

vigne, Dérivis; de vous former des danseurs tels que Paul, Albert, Antonin, Ferdinand, et plusieurs autres qui font aujourd'hui notre gloire et vos délices?

« Je ne parle pas des danseurs de société, pour ne pas faire rougir vos belles Parisiennes de l'avant-dernière génération, en rappelant à leur ingrate mémoire le coryphée des bals de Richelieu et des Victimes, le Vestris des salons, en un mot, ce malheureux Trénis, dont la tête a fini par tourner au service de ces dames. Il y a deux ans que je lui rendis visite à Charenton, où la pitié d'un étranger [1] lui avait fait trouver un asile: privé de ce secours, je viens d'apprendre qu'il achevait de danser et de mourir à Bicêtre, dans un abandon qui ne fait point honneur à mesdames de C***, de M***, de T***, qui furent au moins ses écolières.

« Cela dit en passant, je reviens à Bordeaux. Notre ville est incontestablement celle qui se rapproche le plus de Paris pour l'élégance et l'urbanité des mœurs; à quelques égards même l'avantage nous reste: on dîne ici plus longuement, et l'on y joue plus gros jeu: témoin les trois cercles Gombault [2], Séguinaud [3] et Bonnaffé [4], où j'aurai soin de vous conduire.

[1] M. Dimidoff. — [2] Place de la Comédie, en face du théâtre.

[3] Au Chapeau-Rouge, vis-à-vis la Préfecture.

[4] Au coin de la rue Sainte-Catherine.

« Ces réunions d'hommes isolent un peu les femmes, mais la galanterie (pour laquelle notre ville a toujours été célèbre) souffre d'autant moins de ce divorce momentané, qu'il n'éloigne de la société des femmes que les pères et les maris, dont on peut se passer à la rigueur, et qu'il ne faut pas toujours aller chercher le soir au cercle, quand on ne les trouve pas chez eux.

« Si nous ne sommes pas d'une sévérité tout-à-fait irréprochable dans nos relations conjugales, du moins ne transigeons-nous jamais avec les devoirs qui tiennent à la probité commerciale ; vous ne voyez point dans notre ville un banqueroutier étaler insolemment, deux ou trois ans après sa faillite, la fortune frauduleuse qu'il aurait faite aux dépens de ses créanciers ; ou si, par hasard, cela arrive, l'opinion en fait aussitôt justice. Quelque considération que nous ayons pour la richesse, un riche à la façon de M*** ne trouverait ici personne qui lui rendît son salut.

« Vous avez déja pu vous convaincre par vos yeux que les femmes de la classe élevée ne le cèdent en rien aux Parisiennes pour la grace, l'élégance des manières, le goût du luxe et l'amour des plaisirs ; je vous dirai maintenant à l'oreille que nos grisettes surpassent généralement en beauté les unes et les autres : rien de plus gracieux que leur vêtement ; il se compose d'un justaucorps, appelé

brassières, en soie, à manches longues; le jupon, en indienne de couleur les jours ouvrables, est en blanc le dimanche: le mouchoir de Madras qu'elles portent sur le cou est arrangé de manière à dessiner avec beaucoup de goût les formes qu'il paraît vouloir couvrir; un petit bonnet rond d'organdy encadre très agréablement leurs jolies figures, dont l'expression la plus ordinaire est une vivacité pleine de malice... »

Cinq heures sonnent; M. Abriac, l'homme le plus ponctuel de Bordeaux, en fait de dîner sur-tout, s'interrompt brusquement, et nous prenons ensemble le chemin du Chapeau-Rouge, où M. Desparabès occupe un de ces beaux hôtels bâtis, ainsi que la salle de spectacle, sur les dessins du célèbre architecte Louis.

Le maître de la maison, auquel sa femme me présenta, est un de ces négociants de la vieille roche, qui ne connaît que le port, la Bourse et son bureau; il abandonne à sa jeune femme le soin de faire les honneurs de sa maison, et trouve très bon qu'elle se livre à des plaisirs qu'il ne partage qu'à l'heure du repas. Des vingt-cinq ou trente personnes que nous étions à table, il ne connaissait guère que le capitaine et le subrécargue d'un de ses vaisseaux en armement pour les Grandes-Indes; il s'était placé entre eux, afin de pouvoir parler d'affaires en dînant, sans égard aux réclamations de deux jeunes

femmes, qui lui pardonnaient au fond du cœur son obligeante impolitesse.

A une époque où la gastronomie est comptée au nombre des sciences exactes, Bordeaux doit en être cité comme la véritable terre classique: les habitants les plus renommés des mers, des forêts et des basses-cours se pressent ici sur la table somptueuse, où l'art du cuisinier les reproduit sous vingt formes diverses dans les trois services dont un grand dîner se compose. Les aloses, les lamproies, les ortolans, les perdrix rouges, les chapons de Barbezieux, les dindes aux truffes d'Angoulême, y figurent en première ligne. Entre autres usages locaux, j'ai remarqué que l'on servait ici les huîtres vertes à chaque service, et qu'on employait le mot de *terrines*, au lieu de celui d'*entrées*.

A Bordeaux, comme à Paris, on parle peu pendant le premier service; au second la conversation manque rarement de s'établir sur les différentes espéces de *vins fins*, en commençant par *les premiers crus;* et comme on joint presque toujours l'exemple au précepte, la discussion dégénère rarement en dispute. Un seul dîner m'a mis complétement au fait de cette question, d'une grande importance comme on peut croire pour des hommes qui trouvent dans leurs vins la double source de leurs plaisirs et de leurs richesses. Je ne crains plus maintenant de me faire montrer au doigt, comme cela

m'est arrivé, en confondant les vins des crus les plus renommés, tels que ceux de Lafitte, de Ségur, de Château-Margot et d'Haut-Brion, avec les vins secondaires de Larose, de Pontac, de Saint-Julien, de Canon, de Bescheville; je suis en état d'apprécier leur *bouquet*, leur *corps*, et même leur *feuille*. J'ai pris note de toutes les années marquantes du dernier siècle, et s'il m'arrive de *monter* ma cave pour mes héritiers, je leur promets qu'ils n'y trouveront pas une barrique de vin de Bordeaux qui ne soit des années 1763, 1770, 1777, 1784, et 1798.

Je me proposais déja d'inscrire sur mes tablettes que j'avais assisté à un grand dîner, à Bordeaux, pendant lequel il n'avait point été question de politique, et je voulais faire de cette remarque une leçon indirecte à nos chers Parisiens; mais j'avais compté, non pas sans notre hôte, mais sans notre hôtesse, qui n'attendait que le dessert pour attaquer la loi des élections, et pour nous prouver que le droit de tout dire, qu'elle s'arrogeait volontiers, était nécessairement fondé sur l'esclavage de la pensée et de la presse.

Deux autres dames, dont l'une était assise auprès d'un jeune étranger, et l'autre près d'un officier à demi-solde, parlèrent avec un enthousiasme égal, mais non pas également national, de la *bataille de Toulouse*, où les deux voisins paraissaient avoir assisté sous des bannières différentes; je vis le mo-

ment où ces dames les forceraient de s'en souvenir.

Les hommes ne tardèrent pas à s'emparer exclusivement d'un sujet de conversation où, sans raisonner peut-être beaucoup plus juste, ils s'entendaient mieux, parcequ'ils parlaient du moins dans un intérêt commun. En prenant le commerce pour base exclusive de leur politique, il était aisé de voir que la plupart d'entre eux voyaient la prospérité, la gloire et la tranquillité de l'état dans la prospérité, la gloire et la tranquillité de la ville de Bordeaux, et qu'ils faisaient trop généralement dépendre les destinées de la France du mouvement de la Bourse et des *arrivages en rivière*.

Le dîner fut long; et le café, que l'on prit dans le salon, n'était pas desservi, lorsque les invités du soir arrivèrent. On fit d'abord un peu de musique, où j'eus occasion de remarquer avec quel succès cet art est cultivé dans la capitale du midi.

Le piano et les pupitres firent bientôt place aux tables de jeu. Le jeu est ici la passion favorite des deux sexes, et chez les femmes elle n'attend pas, comme ailleurs, pour se développer, que l'âge en ait éteint de plus vives. Je dois ici faire mention d'un usage établi dans la maison de M. Desparabès, et qui l'était autrefois dans toutes les grandes maisons de cette ville. Quand les parties commencèrent, un commis de la maison vint placer sur la cheminée du

salon plusieurs sacs d'écus ou de piéces d'or, quelques feuilles de papier, une plume et une écritoire; je ne tardai pas à connaître l'objet de cette officieuse précaution : quand un joueur avait perdu ce qu'il avait sur lui, il allait prendre dans un des sacs l'argent qu'il voulait aventurer encore, et qu'il remplaçait par une note signée où il inscrivait la somme qu'il avait prise, et dont il devait renvoyer le montant le lendemain matin, si la chance du jeu ne lui offrait pas le moyen de la rembourser le soir même.

Je n'ai observé nulle part un usage fait pour donner une plus haute idée de la noble confiance d'un maître de maison, et de la loyauté des habitants d'une grande ville où une pareille coutume a pu s'introduire.

N° IV. [8 FÉVRIER 1817.]

LES HOMMES D'AUTREFOIS,

ET LES CHOSES D'A PRÉSENT.

Nunquam ità quisquam.... ad vitam fuit
Quin res, ætas, usus semper aliquid apportet novi,
Aliquid moneat.................

TER., *Adelph.*

Quel homme assez éclairé ne trouverait pas à s'instruire à l'école des siècles et de l'expérience.

Il est six heures du matin, je me léve, et je consulte mes tablettes, où j'ai soin d'inscrire la veille ce que je me propose de faire le lendemain : l'emploi de ma journée s'y trouve indiqué de la manière suivante :

— *Visiter la maison de Montaigne;*

— *Le château de La Brède, où naquit et travailla Montesquieu;*

— *Dîner à bord des* Deux-Frères ;

— *Le soir, au théâtre...*

Tout en m'habillant, je me mets à réfléchir

(assez naturellement à propos de Montaigne et de Montesquieu) à cette autre vie qu'on appelle la *renommée*, et dont parlent avec tant de mépris des hommes qui ont de bonnes raisons pour soutenir qu'on ne survit pas à soi-même. Je remarque d'abord que lorsque j'abandonne ainsi ma pensée, elle plane entre l'avenir et le passé, où elle aime à se jouer dans un espace sans bornes, au lieu de s'arrêter au présent, qui lui montre par-tout des limites : si je ne craignais de m'élever dans les plus hautes régions de la morale, d'où je ne pourrais plus descendre qu'en tombant sur mon sujet, je trouverais la preuve la plus invincible de l'immortalité de notre ame dans ce besoin qu'elle éprouve sans cesse d'échapper à ses liens corporels; dans ce vague desir qu'Addison appelle si énergiquement *a longing after immortality;* mais, sans remonter à la cause sublime d'un si noble instinct, je me borne à en examiner les effets.

L'amour de la renommée est peut-être la seule passion qui soit exempte d'égoïsme; les biens qu'elle procure, acquis pour une existence où l'on ne sera plus, sont un héritage que vous laissez, sans en avoir joui vous-même, à votre famille, à votre patrie, et quelquefois à l'univers. Je n'ai pas besoin de dire que je parle ici de la bonne renommée, et que je ne la confonds pas avec cette renommée contemporaine que

l'on nomme *réputation*, et sur laquelle le sévère Duclos *permet d'être indifférent, après avoir examiné comment elle s'établit le plus souvent; comment elle s'accroît, se détruit, se vend, et quels sont les auteurs de ces révolutions.*

La renommée est une trace brillante que le génie laisse après lui en passant sur la terre; de l'éclat réuni de ces sillons de lumière se compose la gloire nationale, à la splendeur de laquelle peu d'hommes illustres ont autant contribué que Montaigne et Montesquieu.

Le premier, en nous apprenant que le doute est le commencement de la sagesse, peut être regardé comme le fondateur de cette philosophie moderne tant calomniée de nos jours par des hommes qui prouvent, du moins par leur exemple, qu'elle n'a pas contribué aux progrès de la raison humaine.

L'autre, en éclairant le chaos des lois, en remontant à l'origine des sociétés, au principe des gouvernements, a *retrouvé*, comme a dit Voltaire à sa plus grande gloire, les *titres du genre humain*, perdus depuis si long-temps. Honneur au berceau de ce grand homme!...

J'étais en chemin pour aller le visiter, et je côtoyais le quai du Chartron, où je fus distrait de l'idée dont j'étais préoccupé par le mouvement du port. Quelle activité! quel ordre dans la confusion! Cette foule de matelots occupés à rouler des ton-

neaux, des caisses, des balles de marchandises au lieu de l'embarquement; ces cris qui vont et viennent du rivage aux navires, sans s'égarer dans leur direction; ces monceaux de cordages, d'agrès de toute espéce, au milieu desquels je me promenais; ces bateaux qui se croisent dans tous les sens, chargés des productions des deux mondes; ce tableau si varié de l'industrie et du commerce me causait un plaisir d'autant plus vif qu'il se rattachait à des impressions de jeunesse que l'âge n'a point affaiblies...

Huit heures sonnaient; j'allai prendre M. Abriac, comme nous en étions convenus la veille, et nous montâmes en voiture pour nous rendre au château de La Brède.

Avant de quitter la ville, nous nous arrêtâmes dans la rue des Minimes, où mon guide me fit remarquer une maison d'assez triste apparence. C'était là qu'habitait l'auteur des *Essais*. La porte recourbée en ogive, une tourelle dont on ne retrouve la forme gothique que dans sa partie supérieure, sont les seuls restes de ce monument que le temps et les hommes aient respectés; nul indice, nulle inscription n'en consacre le souvenir; l'intérêt même, qui fait ressource de tout, n'a pas appris aux propriétaires à qui ce terrain est successivement échu combien ils en augmenteraient la valeur en le plaçant sous la protection de ces mots : *Ici vécut Montaigne.*

Nous arrivâmes à dix heures à La Brède, situé à quatre lieues de Bordeaux; nous y fûmes reçus par un ami de M. Abriac, parent d'un vieillard du nom de Montesquieu, dont ce château est aujourd'hui la propriété. Le château de La Brède est un bâtiment hexagone, à pont-levis, entouré d'un double fossé d'eau vive, et revêtu de pierres de taille. Il est placé dans un site charmant, au milieu des prairies et des bois. Nous mîmes pied à terre dans la longue allée de chênes où Montesquieu se promenait tous les matins pendant la belle saison, en méditant les chapitres de son immortel ouvrage. L'ami de M. Abriac, qui était venu au-devant de nous dans cette allée, nous fit remarquer l'endroit même où l'auteur de *l'Esprit des Lois* avait coutume de donner audience aux paysans de sa terre, dont il jugeait les différents en conversant avec eux en patois gascon.

Sur la porte d'entrée on lit ces vers :

Berceau de Montesquieu, séjour digne d'envie,
Où d'un talent sublime il déposa les fruits,
Lieux si beaux, par le temps vous serez tous détruits;
Mais le temps ne peut rien sur son divin génie.

L'intérieur du château est vaste et bien distribué; mais les jours y sont mal pris, et les appartements y manquent presque tous de lumière.

J'ai fait une longue et religieuse station dans la

chambre où travaillait le grand homme; tous les meubles y sont conservés avec un soin qui fait honneur au propriétaire actuel de ce château.

L'ameublement, tel qu'il était autrefois, se compose d'un lit très simple, de quelques fauteuils d'une forme gothique, et d'une galerie de portraits de famille. L'appartement est boisé, sans peinture; à la place même où Montesquieu écrivait, on remarque, au côté gauche de la cheminée, un endroit usé par le frottement de son pied, qu'il y appuyait d'habitude; une fenêtre de cette chambre, ouverte au midi, laisse apercevoir une prairie d'une immense étendue.

A l'issue de cette chambre se trouve un petit escalier très roide: c'est par là que nous descendîmes dans le cachot féodal où chaque seigneur (au *bon* vieux temps) avait le droit d'enfermer, sans autre forme de procès, ceux de ses vassaux dont il avait à se plaindre; on assure que c'est dans ce lieu même que Montesquieu écrivit son chapitre *De la liberté du citoyen* [1].

Pour passer d'un extrême à l'autre, en sortant de ce souterrain nous montâmes, par un escalier intérieur, au sommet d'une espèce de clocher fort élevé, sur les murs duquel on lit les noms des personnes qui ont visité ces lieux. J'inscrivis le mien

[1] *Esprit des lois*, chap. II, liv. XII.

au-dessous de celui d'un gentilhomme russe qui a fait le voyage de France exprès pour visiter La Brède.

Je ne m'amuserai point à décrire une longue suite d'appartements gothiques qui ressemblent à tout ce qu'on a vu dans ce genre, mais je me reprocherais de passer sous silence la bibliothèque, sur les rayons de laquelle Montesquieu a écrit de sa main les titres de quelques uns de ses ouvrages. Sur la poutre qui traverse cette salle sont figurés les douze signes du zodiaque.

La personne qui nous faisait les honneurs de ce château a bien voulu me communiquer les originaux de quelques lettres familières de l'illustre auteur; j'en extrais ici quelques lignes où il parle de La Brède.

A l'abbé de Guasco. « Je crains bien, si la guerre « continue, *que* je sois forcé d'aller planter des « choux à La Brède.... L'air, les raisins, le vin des « bords de la Garonne et l'humeur des Gascons « sont d'excellents antidotes contre la mélancolie; « je me fais une fête de vous mener à la campagne, « où vous trouverez un château gothique, à la vé- « rité, mais orné de bois charmants, dont j'ai pris « l'idée en Angleterre... Je puis dire que La Brède « est un des lieux aussi agréables qu'il y ait en « France; au château près, la nature s'y trouve en

« robe de chambre, et, pour ainsi dire, au lever du
« lit... J'y serai au mois d'août...

« O rus! quandò te aspiciam! »

Pendant le déjeuner, qu'on nous servit dans la chambre de Montesquieu, l'ami de M. Abriac, homme de beaucoup d'esprit et d'instruction, satisfit avec une extrême complaisance à quelques questions que je lui fis sur l'état actuel des sciences et de la littérature à Bordeaux. « Comme par le passé, me dit-il, nous avons à Bordeaux une académie des sciences et des belles-lettres, une société philarmonique, un athénée, un muséum, une école gratuite de dessin et de peinture, des écoles de chirurgie, de médecine, de botanique, etc; mais je suis forcé de convenir que ce luxe d'établissements publics est purement nominal, et que les sciences, les arts, et particulièrement la littérature, ne sont rien moins que florissants dans l'ancienne capitale de la Guyenne. Nous vivons ici sur nos souvenirs; nous citons avec orgueil les noms du consul Ausone, de Montaigne, de Montesquieu ; nous tirons vanité de compter parmi nos compatriotes l'historien du Haillau, le prédicateur Biron, le grammairien Lebel, le jésuite voyageur le P. Le Comte, et nous ne dédaignons même pas la gloire un peu puérile de Berquin. Notre embarras commence lorsqu'on vient à

nous interroger sur nos littérateurs vivants, et cependant nous pouvons encore réclamer plus d'un nom dont s'honore aujourd'hui la république des lettres. Un des écrivains les plus distingués que possède aujourd'hui la France, l'auteur du *Ministère du cardinal de Richelieu*[1], est né dans notre département; la comédie du *Médisant*, l'une des meilleures qui aient été jouées depuis vingt ans sur le théâtre Français, est l'ouvrage d'un poëte de cette province[2]. Peut-être entre-t-il un peu de cette prévention favorable qu'on a pour un compatriote, dans le jugement que nous portons du talent de M. de Laville; mais nous sommes tout près de croire que l'auteur d'*Artaxerce* et d'*Apelles et Campaspe* ne le céde en rien aux poëtes de la capitale qui s'y disputent aujourd'hui la palme tragique. »

M. Abriac interrompit l'entretien en me rappelant que nous devions dîner à bord d'un navire de M. Desparabès, et que, pour arriver à temps, il fallait renoncer à visiter la maison de campagne de MM. Raba, où nous ne pouvions nous rendre qu'en faisant un long détour. « D'ailleurs, me dit-il, il vous est facile de vous faire une idée complète des curiosités de Talence, en vous figurant une grande et belle maison, au milieu de vastes jardins, dont le plan, d'une parfaite régularité, fait on ne peut plus d'hon-

[1] M. Jay. — [2] M. Gosse.

neur au géomètre qui l'a conçu; des allées en lignes bien droites, ornées de statues en pierre, en terre cuite, ou même en bois peint, comme celles des bosquets de *l'Enfant Prodigue* et de *Nina,* vrais chefs-d'œuvre de mauvais goût. »

Je crus pouvoir me contenter de cette description, et nous retournâmes à Bordeaux, où nous arrivâmes à l'heure de la bourse. En traversant les allées de Tourny, où la beauté d'une journée de printemps avait réuni beaucoup de monde, M. Abriac me fit remarquer mademoiselle Catiche, jeune et jolie bouquetière, d'une réputation singulièrement irréprochable. Cette prêtresse de Flore, si je dois en croire mon guide, vit, comme la salamandre, au milieu des feux qu'elle allume pour le compte d'autrui; il n'est pas à Paris, ajoute-t-il, de revendeuse à la toilette qui s'entende aussi bien qu'elle à servir une intrigue, à glisser un billet, à mettre en défaut la surveillance maternelle ou maritale. Mademoiselle Catiche n'est pas moins célèbre pour ses saillies en patois gascon, seule langue qu'elle sache parler...

La Bourse est un bâtiment carré, entouré d'arcades, où l'on arrive par six grandes portes. A deux heures, ce vaste espace, vide un moment auparavant, se remplit d'une foule immense de négociants de tous les pays; chaque genre de commerce a sa place invariablement marquée : les agents de change, les courtiers de marchandises, de commerce, d'as-

surance, circulent sans cesse autour de ces différents groupes, pour aller des vendeurs aux acheteurs, des armateurs aux capitaines, des assureurs aux assurés, et pour conclure, en moins d'une heure, les millions d'affaires qui se traitent chaque jour dans cette enceinte. Un centime, qu'on appelle *denier à Dieu*, mis par le courtier dans la main du vendeur, et une fois agréé par lui, scelle irrévocablement le marché de la plus haute comme de la plus mince importance.

Nous trouvâmes M. Desparabès au bureau des assurances, où il avait assigné notre rendez-vous, et nous montâmes ensemble dans la chaloupe qui devait nous conduire à bord des *Deux Frères*. Pour nous rendre à ce navire, pavoisé du haut en bas, comme pour un jour de fête, nous passâmes à la poupe d'un autre navire, dont les *vergues en pantène*, et *la figure d'avant* couverte d'un crêpe, annonçaient que l'armateur de ce bâtiment, en charge pour l'Amérique, était parti pour l'autre monde avant son vaisseau. Je n'ai pas le temps de me livrer aux réflexions qu'un pareil rapprochement fit naître dans mon esprit; nous arrivons à bord.

Madame Desparabès y faisait avec une grace charmante les honneurs du vaisseau de son mari à plusieurs dames qu'elle y avait amenées. J'aurai probablement, dans mes courses, l'occasion de parler avec plus de détail de ces dîners en rade, mais je

ne veux pas oublier une circonstance qui égaya beaucoup celui-ci. Au nombre des convives de M. Desparabès se trouvait un de ces Parisiens d'une crédulité d'autant plus grande qu'elle n'a de mesure que leur ignorance et leur amour-propre. Madame Desparabès n'avait pas eu de peine à lui faire croire qu'il était secrètement le héros de la fête, et chacun l'entretenait de son mieux dans une idée où il paraissait se complaire : quelque décidé qu'il fût à ne rien admirer hors des barrières de Paris, ces mille vaisseaux au milieu desquels il se trouvait, ce beau fleuve couvert de barques innombrables qui le parcouraient en tous sens, ce spectacle magnifique qu'il avait pour la première fois de sa vie sous les yeux, attiraient malgré lui son attention, et il lui arriva de dire au capitaine qu'il voudrait bien voir manœuvrer cette flotte. « C'est une galanterie que j'ai voulu vous faire, lui répondit celui-ci (que madame Desparabès avait prévenu d'un coup d'œil, et qui voyait approcher le moment de la marée), j'ai donné l'ordre à tous les vaisseaux : avant un quart d'heure, vous les verrez se mettre en mouvement. » En effet, *le jusant* arriva [1], les vaisseaux firent leur évolution sur leurs ancres, et notre Parisien remercia le capitaine de son extrême complaisance...

Il y avait, ce jour-là, une représentation au grand

[1] La marée descendante.

théâtre; je ne manquai pas de m'y rendre avec M. Abriac, qui m'aide par-tout à voir et à entendre.

Le grand théâtre de Bordeaux est un des plus beaux monuments de l'architecture moderne. Il a été construit par les soins du duc de Richelieu, et l'ouverture s'en est faite en 1781. La façade principale est de l'effet le plus majestueux; l'entrée, le vestibule et l'escalier qui conduit à l'amphithéâtre sont d'une beauté remarquable. Cet édifice renferme, indépendamment de la salle de spectacle, qui aurait besoin d'être restaurée, une salle de concert, un foyer d'hiver, un foyer d'été, et de vastes appartements. L'ouverture de la plus belle salle de spectacle de l'Europe s'est faite par la représentation de la plus belle tragédie connue: c'est dire assez que la première pièce qu'on ait donnée sur ce théâtre est *Athalie*.

Pendant les premières années de la révolution, on a compté six théâtres ouverts à-la-fois à Bordeaux: le *grand Théâtre*, le théâtre de l'*Union*, le théâtre *Français*, le théâtre de *Molière*, le théâtre du *Lycée*, où l'on jouait le mélodrame, enjolivé de ballets d'enfants; enfin, le théâtre du sieur *Beaujolais*, où l'on jouait des *mystères* et des arlequinades.

Le théâtre du Lycée a été incendié; il avait été bâti sur l'emplacement de l'ancien Musée, où M. l'abbé Sicard donna le premier exercice des sourds-muets qu'on ait vu à Bordeaux.

Le théâtre Molière, situé rue du Mirail, dans le voisinage du quartier des Juifs, était primitivement une église des jésuites; on en fit un *chay*[1] à l'époque où les jésuites furent chassés de France; on l'a depuis transformé en salle de spectacle. Cette salle est fermée depuis plusieurs années: de temps à autre, seulement, on l'œuvre à des danseurs de corde.

Le théâtre Français fut construit sur les ruines du couvent des récolets, pour remplacer l'ancien théâtre des Variétés, qui a été démoli: c'est sur ce théâtre des Variétés, le seul que cette ville possédât alors, que Bellecour et Molé commencèrent leur réputation.

C'est au petit théâtre des allées de Tourny qu'il faut aller chercher l'acteur en grande réputation. Lepeintre, dans l'emploi des caricatures, marche presque l'égal du célèbre Potier, et lui est supérieur dans les caractères. Pour le fixer à Bordeaux, dont il fait les délices, le directeur, indépendamment des douze mille francs qu'il lui donne, s'est engagé à lui procurer une maison de campagne.

Le spectacle est le seul plaisir *littéraire* pour lequel on ait un goût décidé dans cette ville; encore ce goût ne se prononce-t-il qu'en faveur de l'opéra-comique et des ballets. On ne va guère au grand

[1] Magasin où l'on dépose le vin.

Théâtre, où se jouent l'opéra sérieux et la comédie, que par habitude et par ton. L'amphithéâtre et les loges sont autant de succursales de la Bourse, où l'on termine le soir l'affaire qu'on avait commencée le matin. Les Bordelais me pardonneront d'autant plus volontiers cette observation, qu'elle a déja été faite par un de leurs compatriotes [1], dans une piéce de circonstance, dont un des couplets se terminait par ces deux vers :

On regarde la comédie,
Et l'on écoute le ballet.

A l'un et à l'autre théâtre, les spectateurs sont debout au parterre; et, dans le plus grand monde, l'usage n'a point encore prévalu de louer des loges; les femmes les plus riches se contentent, les jours de représentations extraordinaires, d'envoyer des domestiques retenir leurs places.

Je me suis un peu étendu sur le chapitre des théâtres; on me le pardonnera en songeant à la place qu'il occupe dans l'histoire de nos mœurs.

[1] M. Évariste-Dumoulin.

N° V. [22 FÉVRIER 1817.]

LE SOLITAIRE DES LANDES.

Celui qui d'un poids équitable
A pesé des faibles mortels
Et les biens et les maux réels
Sait que le bonheur véritable
Ne dépendit jamais des lieux.
GRESSET.

Après un séjour de trois semaines à Bordeaux, j'en suis parti mardi dernier, pour Bayonne. Mon pauvre Zaméo s'était embarqué deux jours auparavant pour retourner dans son pays : cette séparation m'avait affecté bien vivement ; il vient un temps (et ce temps est venu pour moi) où il ne faudrait pas quitter les gens qu'on aime.

Comme je ne voyage pas précisément pour me rendre d'un lieu à un autre ; mais pour examiner, pour écouter ce qui se fait, ce qui se dit sur ma route ; pour fureter dans tous les coins ; pour faire jaser ceux que je rencontre ; le moyen de transport le plus prompt est rarement celui que je choisis. D'ailleurs, pour visiter à mon aise le désert que j'a-

vais à traverser, je voulais pouvoir m'écarter de la ligne des postes, qui ne passe plus par les grandes Landes; en conséquence, je fis marché avec un *voiturin* qui s'engagea, moyennant quinze francs par jour, à me conduire à Bayonne par autant de circuits et de détours qu'il me plairait.

Je n'ai rien à dire de Castres, où je n'ai fait que passer, mais j'ai noté Langon sur mon itinéraire pour l'excellence de ses *vins blancs* et de ses *lamproies*. Mon hôte, doué d'une érudition locale très étendue, m'a assuré que le chapitre de Bordeaux avait cédé, en 1170, à un certain Arnaud-Garcie de La Mothe, un droit sur la ville de Langon, à condition que celui-ci livrerait au chapitre douze lamproies par an; le titre original se trouve en ce moment entre les mains de M. de La Mothe-Langon, un des descendants d'Arnaud-Garcie. La gourmandise des chanoines date de loin, comme on voit.

Je n'ai pu me défendre d'un souvenir bien pénible en traversant La Réole. J'avais connu les frères F*** dans leur enfance!... Je me suis arrêté deux jours à Bazas (qui n'offre, d'ailleurs, rien de remarquable que sa situation au haut d'un rocher) pour y prendre une idée de l'aspect et de la topographie des Landes, où l'on entre en sortant de cette ville.

Le département des Landes est, après celui de l'Aveyron, le plus considérable en territoire; sa population est d'environ deux cent trente mille habi-

tants: tout le territoire qui s'étend des bords du golfe de Gascogne et de l'étang de Cazau à l'embouchure de l'Adour, jusqu'aux limites du département des Basses-Pyrénées et du Gers, compose le département des Landes.

L'Adour traverse cet immense territoire aux deux tiers de sa largeur, et va se jeter à la mer à Bayonne, après avoir reçu un grand nombre de petites rivières, entre lesquelles je ne nommerai que le Midou, la Bidouze et la Nive.

Tout le pays, à la droite de l'Adour, est le pays des Lannes ou des Landes. Ce fleuve semble être une barrière opposée par la nature même à l'envahissement de la stérilité; son cours préserve de l'invasion des sables le superbe pays situé sur la rive gauche, et qu'on peut appeler le Piémont des Pyrénées (*pes montium*).

D'un côté, des bruyères à perte de vue, des forêts de pins (*pignadas*) dont le grêle feuillage, en tombant et séchant sur la terre, empêche toute végétation sous leur ombre; de vastes étangs formés par les eaux pluviales, qui s'écouleraient naturellement vers la mer, si elles n'étaient arrêtées par les dunes qui s'amoncellent et cheminent incessamment de l'ouest vers le nord-est, jusqu'à ce que les travaux des hommes arrêtent leurs progrès. Ce vaste et sombre paysage, à peine animé par une population grave et silencieuse, n'est égayé de loin à loin que

par les bouquets de chênes qui entourent les habitations éparses où le colon et sa famille vivent, pêle-mêle, avec une partie des animaux domestiques qui s'engraissent du fruit des arbres plantés autour de leur demeure; des troupeaux de moutons errants parmi les bruyères, sous la garde de bergers couverts de leurs toisons, montés sur de hautes échasses, et qu'on prendrait de loin pour ces Lestrigons que quelques érudits placent dans cette contrée singulière: tel est, au premier coup d'œil, l'aspect des Landes supérieures.

Traversez l'Adour, la scène change comme par enchantement; des vallées, des plaines d'une rare fertilité; des côteaux couverts de vignes, d'arbres à fruits; des habitations riantes; un peuple gai, vif, généralement vêtu d'étoffes d'une couleur claire et d'une propreté remarquable; par-tout le sol étalant sa richesse et justifiant l'observation d'Arthur Young, qui cite ce terrain comme le mieux cultivé de tous ceux qu'il a parcourus dans ses voyages agronomiques. Mais ce luxe de la nature ne séduit pas le frugal habitant des Landes, ami de l'indépendance et du repos. La pauvreté du pays peut même exciter et satisfaire une sorte d'ambition; là tout propriétaire au-dessus du besoin est seigneur de sa contrée et chef de sa peuplade; il étend ou resserre ses limites à son gré, sans guerre et sans procès; se lasse-t-il du pouvoir, il abdique; est-il mécontent de

ses voisins, il s'éloigne, et va jouir ailleurs des précieux avantages de la liberté, et de cette vie nomade dont il est peut-être heureux pour la civilisation que les charmes soient aussi peu connus.

En faisant causer mon *voiturin* sur cette contrée agreste où il a pris naissance, et dont il parle avec amour, il lui arriva de citer plusieurs fois, en témoignage des choses merveilleuses qu'il me racontait, un notable du pays qu'on a surnommé le *Solitaire des Landes;* ce nom seul était fait pour exciter ma curiosité; elle s'accrut encore, lorsque j'appris que ce solitaire, autrefois homme du grand monde, était M. N***, non moins connu par sa probité, ses talents et son esprit, que par les grandes fonctions qu'il a si dignement remplies. Détrompé à-la-fois de l'ambition et du bonheur par la perte d'un fils mort glorieusement sur le champ de bataille, il est venu chercher au fond des Landes un asile contre l'injustice des hommes et contre les revers de la fortune.

Je n'étais pas disposé à perdre cette occasion de visiter à-la-fois un homme et un pays extraordinaires. Sans égard aux observations qu'on nous fit sur la nature, ou plutôt sur le défaut de chemins, dans les douze lieues de déserts que nous avions à traverser; fort des connaissances locales de mon guide, de ma patience et de ma curiosité, je m'enfonçai dans la partie la plus sauvage des Landes, muni de provisions comme pour un voyage de long cours.

Je pourrais alonger mon récit de plusieurs épisodes, l'égayer par les nombreux incidents d'une route où mon brave Lannusquet, toujours au moment de verser, à chaque minute arrêté par des sables, par des fondrières, par des ravins, voulait me prouver « que le chemin était *roulant*, et qu'il n'allait au pas que pour me laisser le temps d'examiner à mon aise ce qu'il appelait le *jardin de la France;* » mais je ne raconte pas, j'examine; je dois compte à mes lecteurs de mes observations, et non de mes aventures.

Les premiers objets sur lesquels mon attention s'est arrêtée avec étonnement, ce sont les dunes; ces montagnes mobiles, que l'auteur des ESSAIS appelle *de grandes montjoies d'arènes mouvantes,* et qui eussent fini par envahir le pays tout entier, si l'on n'eût trouvé le moyen de les fixer par des *semis.* Cette admirable découverte consiste à semer sur la dune, par étages que l'on forme et maintient à l'aide de clayons d'osier et de branchages, des graines de pins, de genêts, et d'autres arbres qui croissent rapidement, et dont les racines pénètrent dans le sable, agglomèrent ses parties, et fixent le monticule. Déja l'église et le village de Mimisan allaient être ensevelis sous les sables, et les étangs d'Aureillan, de Biscarosse et de Cazau, repoussés par les dunes, refluaient sur les terres supérieures: les nouveaux semis ont commencé à arrêter le mal. Nul

doute que le gouvernement ne continue ces utiles et importants travaux, dont le résultat doit être de donner à l'État de belles forêts[1] et de conserver un pays précieux.

Cette épithète, appliquée aux Landes, ne surprendra que ceux qui jugent des choses sur l'idée vague qu'ils s'en forment d'après leur nom: en effet, la Lande ne fournit qu'une très petite quantité de seigle et de millet, à peine suffisante pour ses rares habitants; mais elle est riche en brai, en goudron, en résine, matières qu'une meilleure élaboration rend chaque jour plus propre aux besoins de notre marine: on en tire du miel, de la cire et du liége. L'excellent gibier de terre et d'eau dont ce pays abonde, le poisson de ses étangs, ses moutons, ses *palombes*, si justement renommées, ont placé la Lande presque au niveau de la Chalosse dans l'estime des gastronomes.

Un rosier en fleurs sur un glacier des Alpes ne m'aurait pas plus surpris que je ne l'ai été à la vue du beau château de Castillon, au milieu des Landes. Cet édifice, bâti sous Louis XIII, est un véritable prodige dans des lieux où une pierre est une rareté: même à l'époque où il a été bâti, ce château doit avoir coûté des sommes considérables. M. le comte

[1] Tandis que nous écrivions ces lignes, une ordonnance royale remplissait notre vœu.

de Pontenx a laissé ce beau domaine à sa fille, épouse de M. le général Ismer.

Mon guide, dont le père avait été au service du vieux chevalier de Pontenx, ancien maître-d'hôtel de M. le duc d'Orléans, m'a raconté sur ce vieillard, mort depuis quelques années, une foule de traits et d'anecdotes dont la tradition est consacrée dans les Landes, et qui ne font pas moins d'honneur à ses vertus qu'à son esprit et à sa gaieté.

La seconde merveille des Landes se voit aux forges d'Uza, de Pontenx et d'Ichoux, que vient de créer M. l'Arreilhet. Dans ces usines importantes, on travaille le minerai et l'on fabrique le fer, seul métal que fournisse aujourd'hui cette terre où Strabon prétend que l'on trouvait autrefois l'or à la surface...

Mais je découvre, sur une bruyère élevée, au milieu d'un taillis de chênes plantés avec quelque symétrie, une chaumière plus vaste, d'une forme plus élégante que les autres : c'est celle du *Solitaire des Landes.*

A peine avons-nous gagné l'élévation du haut de laquelle nous apercevons ce palais de chaume, que nous voyons s'avancer, en quatre pas, du bout de la plaine, cinq ou six *cousiots*[1] montés sur leurs échasses, dont l'aspect étrange ne pourrait manquer

[1] Nom que l'on donne aux bergers de la grande Lande.

d'effrayer l'homme le plus hardi qui ne serait pas préparé à les voir. Je ne me lassais pas d'admirer l'agilité prodigieuse avec laquelle ces hommes marchent, perchés sur deux échalas, qui les élèvent à quatre ou cinq pieds de terre. A l'aide du long bâton dont ils sont armés, je les voyais franchir des clôtures, des fossés dont quelques uns n'ont pas moins de vingt pieds de large. Du plus loin qu'il les vit, Jean, mon voiturin, leur fit, avec son fouet, un signal auquel ils répondirent par un cri de *broyemen* [1], qui n'en dit pas moins long, s'il faut en croire mon guide, que le *bel-men* du bourgeois gentilhomme.

Plus nous approchions de l'ermitage, plus le chemin devenait difficile; sans les secours et les avis des bergers qui nous accompagnaient, il est probable que du moins la voiture y serait restée.

Le solitaire était absent au moment où nous arrivâmes; un jeune garçon de la ferme, après nous avoir introduits dans le corps-de-logis principal, sauta sur le manteau d'une cheminée très élevée pour attacher ses *bottes de sept lieues*, et sortit pour aller avertir son maître de notre arrivée.

A la seule vue de la maison, je m'étais fait du propriétaire une idée que sa présence ne tarda pas à justifier: tout y respirait l'ordre, le goût, et je ne sais quelle élégance de mœurs au milieu d'une ex-

[1] Jolim ent, doucement.

trême simplicité. La chambre à coucher, en forme de tente, était tapissée de cartes géographiques, et meublée d'un lit en fer peint, dont les quatre pieds étaient posés dans autant de vases remplis d'eau (probablement pour en écarter les insectes), de quelques chaises de jardin, et d'une bibliothéque, isolée du mur et du plancher au moyen des mémes précautions qu'on avait prises pour le lit. Je ne manquai pas d'examiner un à un les livres dont cette petite bibliothéque se composait : tout y était : Voltaire, Montesquieu, Montaigne, Bacon, Molière et *lès Fablès chausidès* de la Fontaine, traduites en patois gascon aux frais et par les soins de feu M. François Batbedat de Vicq.

Par une grande fenêtre ouverte sur la campagne, je vis arriver de loin M. N***, dans un petit char de forme antique traîné par deux bœufs: j'allai à sa rencontre; il mit pied à terre et m'accueillit avec une bienveillance qui me rappela cette hospitalité des temps héroïques, dont je n'avais trouvé jusqu'ici d'exemple que dans Homère.

Le Solitaire des Landes, avec qui j'ai passé deux des meilleurs jours de ma vie, est un homme d'une cinquantaine d'années, d'une haute stature, d'une figure remarquable par un caractère de noblesse, d'ironie et de bonté, qui sembleraient devoir s'exclure. Ses manières offrent un contraste, tout aussi extraordinaire, de réserve et de franchise, de po-

litesse et de brusquerie, qui laisse à tout moment voir, dans l'homme tel qu'il est, l'homme tel qu'il a été : son expression est pittoresque, et sa contenance habituelle celle d'un homme supérieur qui ne s'abaisse à rien et qui élève tout à lui.

Je me présentai comme un ermite qui venait en visiter un autre, et se délasser quelques heures auprès d'un sage pratique du spectacle turbulent de la grande société des fous.

J'achèverai dans le Discours suivant de tracer un des plus beaux caractères que j'aie eu l'occasion d'observer, et de faire connaître le peuple et le pays agreste où cet homme vertueux a choisi son refuge.

N° VI. [8 MARS 1817.]

LA THÉBAÏDE FRANÇAISE.

.... *Bene qui latuit, bene vixit.*
OVIDE, élég. IV.

Celui-là vit heureux qui sait vivre ignoré.

Après un repas excellent où l'on nous avait servi une garbure, une cuisse d'oie confite, une tranche de jambon de Bayonne glacé au sucre, et un liévre rôti, mon hôte fit apporter des olives et une très vieille bouteille de vin de Chalosse, que nous vidâmes à petits coups, en racontant l'un après l'autre notre histoire.

« . . . Voilà d'étranges aventures (dit le solitaire, à qui je venais de faire un récit succinct des principaux événements de ma vie); les miennes sont moins romanesques; mais vous verrez pourtant que la fortune ne m'a pas épargné ses caprices, et que je sais à quoi m'en tenir sur un monde dont je suis éloigné sans retour.

« Dès l'âge de dix ans, j'avais quitté la ville d'Albert, où je suis né (si l'on peut appeler ville cette

réunion de chaumières que vous voyez d'ici). En sortant du collége La Marche, où j'avais fait de bonnes études, j'entrai en qualité de sous-lieutenant dans les Gardes-Françaises : la révolution s'annonça sous les plus heureux auspices, et je me livrai à toutes les espérances dont elle était prodigue, sans m'écarter des devoirs militaires que l'honneur m'imposait, et dont je fus plus d'une fois au moment de devenir victime. J'avais fait (avec une résignation qui n'était peut-être pas sans quelque mérite pour un homme de mon âge et de mon pays) les sacrifices de vanité qu'exigeaient nos lois nouvelles; j'avais perdu de très bonne grace un titre dont je n'étais pas fier, et quelques droits féodaux qui ne me faisaient guère plus riche; mais ami d'une sage liberté, de celle des Mounier, des Lally-Tollendal, des La Fayette, des Clermont-Tonnerre, je ne tardai pas à reculer devant cet objet de mon culte, défiguré par de fanatiques adorateurs. Défenseur du trône, je ne transigeai point avec mes serments, et c'est du moins en lui prêtant jusqu'au bout le faible appui de mon bras, que j'ai acquis le droit d'accuser les auteurs de sa chute.

« Au sein de l'ouragan révolutionnaire qui nous avait entourés de débris, les ennemis de la France s'avançaient pour en partager les lambeaux : il nous restait une patrie à défendre, et je volai aux frontières. Grièvement blessé dans l'immortelle cam-

pagne de Pichegru dans la Hollande, je revins à Paris: une prison y fut ma récompense. La mort de ses affreux ministres mit un terme au règne de la terreur, et me rendit à la liberté; j'entrai dans la carrière administrative; et, du poste où je parvins, je vis briller et disparaître, l'un après l'autre, ces gouvernements éphémères qui s'élevaient comme des globules sur une matière en ébullition.

« Mes intentions étaient pures; j'employai mon crédit à être utile: la faveur publique m'environnait; mais quel homme en place peut soutenir le bien que l'intérêt et l'adulation disent de lui? le 18 fructidor arriva; obligé de prendre parti, dans cette querelle, entre un pouvoir dont j'étais membre, et la patrie dont j'étais idolâtre, je ne balançai point à me déclarer pour elle. La victoire resta, comme il arrive trop souvent, à la force, et je fus envoyé à Cayenne.

« Je trouvai le moyen de me soustraire à cette honorable déportation, et lorsqu'une suite d'événements incalculables fit succéder l'autorité consulaire au pouvoir directorial, je quittai ma retraite et je rentrai dans la carrière, ébloui par l'aurore nouvelle du jour éclatant qui se levait sur la France.

« L'homme extraordinaire que la nation, aussi imprévoyante que le cheval de la fable, avait appelé à son secours, pour l'aider à se venger de ses en-

nemis, réussit au-delà de ses vœux, et lui fit payer de sa liberté la gloire immense dont il la couvrit:

« Quel que soit le plaisir que cause la VICTOIRE,
« C'est l'acheter trop cher que l'acheter d'un bien
« Sans qui les autres ne sont rien. »

Mais telle est parmi les Français l'association intime de ces idées de courage, d'honneur et de vertu, que partout où nous voyons l'un, nous supposons les autres, sans trop examiner d'abord si ce courage a été employé pour notre bonheur ou pour notre misère; pour le soutien de la liberté ou de la tyrannie.

« De meilleure foi que beaucoup d'autres, je dois convenir avec vous qu'au milieu de ce foyer d'une gloire nationale sans exemple dans l'histoire des peuples modernes, atteint de cette ivresse générale où les triomphes inouis de nos armées avaient plongé la France, je me montrai moins sensible aux outrages faits à la liberté publique qu'à la conquête de cette prééminence européenne si glorieusement acquise à ma patrie.

« La guerre d'Espagne, commencée sans motif, exécutée sans but et sans succès, cette guerre fatale, où mon fils unique perdit la vie, m'ouvrit enfin les yeux; la nature, par le sentiment de mes propres maux, m'éclaira sur ceux dont la France était menaçée. Résolu dès-lors à quitter des fonctions im-

portantes où je n'étais plus soutenu par les deux grands intérêts de ma vie, l'espoir d'être utile à mon pays et l'ambition paternelle, je fis entendre la vérité, pour la première fois peut-être, à l'oreille d'un homme dont la fortune et la flatterie semblaient avoir altéré la raison; il me répondit avec dédain, en me nommant à une place supérieure à celle que j'occupais; je mis une fierté plus noble dans ma réplique: j'envoyai ma démission.

« Son départ pour Moscou fut le signal de la retraite absolue où je me condamnai, et dans laquelle m'accompagna le pressentiment de tous les malheurs que nous avons vu fondre sur la France.

« Après quarante ans d'une vie passée en grande partie au sein des révolutions, où j'ai fait quelquefois le bien, que j'ai toujours voulu, où je n'ai à me reprocher que d'avoir joui avec trop de confiance et d'orgueil de la gloire que ma patrie avait acquise, je suis venu m'enterrer dans cette solitude natale; et sans les souvenirs douloureux qui m'y poursuivent, j'y vivrais plus heureux, c'est-à-dire plus utile que je n'ai pu l'être dans les hautes fonctions que j'ai long-temps remplies. »

Le récit de ses aventures, que j'écoutai avec un extrême intérêt, conduisit M. N*** à me parler de sa situation actuelle, où je trouvai la preuve qu'on peut allier à beaucoup d'imagination cette philosophie de caractère qui finit par rendre un homme

tout-à-fait indifférent aux choses dont on fait communément dépendre le bonheur.

« On a toujours assez d'esprit, continua-t-il, pour en perdre dans le monde, et devenir plus sot et plus méchant; peut-être en faut-il davantage pour vivre dans la retraite, où l'on devient meilleur: j'oserais l'assurer, si je n'étais moi-même l'objet de ma remarque. En effet, nos goûts les plus durables naissent de nos habitudes, et celles que l'on contracte dans la position où je me trouve ne peuvent avoir leur source que dans un bon emploi du temps.

« Je vis parmi des hommes à demi sauvages, chez lesquels se sont réfugiées les vertus que semble exclure un haut degré de civilisation: l'hospitalité la plus généreuse, le respect de la foi conjugale, et la religion des tombeaux. Ces qualités estimables s'allient malheureusement à des défauts et même à des vices, fruits ordinaires de l'extrême ignorance. Les habitants des Landes sont généralement enclins à l'ivrognerie, à la jalousie et à la plus grossière superstition. La malpropreté, dont le plus grand inconvénient est peut-être d'appauvrir et de dégrader l'espèce, est chez eux une manière d'être héréditaire et naturelle où ils se complaisent, et que l'accroissement de leur fortune ne les détermine pas à changer.

« Bien résolu de finir mes jours dans cette triste contrée, je m'y suis proposé pour but de contribuer

de tous mes moyens à améliorer le sort de ces bons Lannusquets, auxquels il ne manque qu'un peu d'industrie et d'instruction pour être les meilleurs des hommes.

« Vous ne croiriez pas, si je n'offrais de vous en fournir la preuve, que la très grande partie de ces pâtres de la grande Lande ignorent sous quel gouvernement ils vivent, et à quelle province de France ils appartiennent; que, pour introduire parmi eux l'usage de la vaccine, j'ai eu besoin de leur laisser croire qu'on leur imprimait un stigmate qui les mettait à l'abri des maléfices.

« Je m'occupe en ce moment de l'établissement d'une école *lancastérienne*, pour l'ouverture de laquelle je n'attends que l'arrivée d'un maître dont j'ai fait la demande à Paris. J'ai la conviction que cette méthode d'instruction, si rapide et si peu dispendieuse, peut seule, en moins de vingt ans, amener les habitants de ce pays au degré de civilisation nécessaire pour le développement de leurs facultés physiques et morales.

« Une remarque très honorable pour ce petit coin de terre, et dont je vous prie de prendre note, c'est que le département des Landes est, comparativement à sa population, celui qui a produit, dans ces derniers temps, un plus grand nombre d'hommes de guerre, parmi lesquels on cite plusieurs généraux célèbres. Un des héros d'Austerlitz et de

Wagram, le lieutenant-général Lamarque, aussi distingué par ses talents et par son esprit que par son éclatante bravoure, est né à Saint-Séver: les généraux Lannuse, Darricau, Durieux, et Maransin ont également pris naissance sur cette terre inculte, mais non pas ingrate.

« Un homme dont s'honore à jamais la nation française, dont le nom, consacré par la religion, réveillera dans la dernière postérité l'idée de la vertu la plus touchante et la plus sublime, le fondateur de l'établissement des Enfants-trouvés, et des Filles de la Charité pour le service des pauvres malades, Vincent de Paul naquit parmi les bergers des Landes, et n'abandonna la garde d'un chétif troupeau du village de Poy, que pour prendre un des premiers rangs parmi les bienfaiteurs de l'humanité.

« Ce pays fut aussi le berceau de l'ami de Montesquieu, du savant Darcet, à qui les sciences chimiques sont en partie redevables des progrès immenses qu'elles ont faits dans ces derniers temps, et de leur application aux arts et à l'industrie française.

« Nous ne sommes pas riches en poétes; cependant les noms de M. Lalanne, auteur d'un poëme de *la Basse-Cour,* et de M. Genty-Laurens, traducteur en vers de *l'Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac, ne sont pas inconnus aux muses françaises. »

Quelques heures s'écoulèrent dans un entretien où je me laissais entraîner au plaisir d'écouter et de m'instruire : je ne voulais pourtant pas abuser de l'accueil obligeant que j'avais reçu, et je témoignai l'intention de me remettre en route pour aller chercher un gîte à Albret; mais le bon solitaire n'y voulut pas consentir, et me força d'accepter un logement chez lui, en me promettant de m'accompagner à Mont-de-Marsan, où l'appelaient quelques affaires, si je voulais passer avec lui la journée du lendemain : j'acceptai la proposition avec reconnaissance.

Nous nous couchâmes assez tard; le lendemain, à huit heures, je vis entrer mon hôte dans ma chambre; il était armé d'un fusil, et revenait de la chasse aux *palombes*[1]. Après déjeuner, il me proposa une promenade aux environs, et me promit de la diriger de la manière la plus favorable aux observations que j'étais venu pour recueillir : nous prîmes notre chemin du côté d'Albret, montés sur deux *craquelins*[2] de la taille et de l'allure la plus commode pour un homme de mon âge. A quelque distance du logis de mon hôte, nous nous arrêtâmes auprès d'un troupeau de moutons parqués sur la bruyère, et gardés par deux *cousiots* au service de

[1] Gros ramiers d'un goût excellent : j'aurai occasion de parler ailleurs de cette chasse.

[2] Petits chevaux du pays.

M. N*** . Ces deux hommes, montés sur leurs échasses, qu'on appelle *changuées*, étaient assis ou plutôt appuyés sur la longue perche qui leur sert de canne, et tricotaient une espèce de toque ou *barrette* semblable à celle dont leur tête était couverte : ils étaient vêtus d'un long doliman de peau de mouton, sans manches ; leurs pieds nus posaient sur l'appui des échasses, et leurs jambes étaient enveloppées dans une fourrure appelée *camauo*, soutenue par des jarretières rouges ; ils avaient auprès d'eux, dans une espèce de hotte d'une forme particulière, tous les objets nécessaires à leur nourriture : le poêlon pour les *cruchades* [1], le paquet de sardines de Galice, du pain noir, et un broc de vin pour les quarante jours qu'ils doivent passer hors de la ferme.

M. N*** entra en conversation avec ses *cousiots*, et j'eus occasion de remarquer que le vieux langage gascon, en usage dans cette contrée, est infiniment plus agréable à l'oreille que le patois moderne que l'on parle dans le reste de la province ; on y trouve une foule de mots pleins de grace et de douceur. Une jeune fille se dit *maynade*, un jeune garçon *maynatye*, *maynatioun*, diminutif du mot précédent. *Chourouta*, ruisseler ; *broyemen*, joliment ;

[1] Pâte faite avec de la farine de millet, et détrempée dans une sauce de lard fondu.

amilla, amadouer: d'autres mots d'une expression énergique ou pittoresque : *escalanchil*, tortu, mal conformé; *chipous*, sale; *espacerit*, effrayé; *mangournay*, imprécation, etc.

Pour me donner une idée de l'adresse et de l'agilité prodigieuse de ces bergers nomades, le solitaire dit quelques mots à l'un d'eux, et je le vis parcourir en cinq ou six minutes un espace qui ne pouvait avoir moins de trois cents toises, en passant et repassant par-dessus le treillis de quatre pieds de haut qui formait la clôture du parc à moutons : revenu près de nous, je le vis, à mon grand étonnement, s'asseoir à terre et se relever sans autre point d'appui que sa perche, et, pour dernier trait d'une adresse incroyable, ramasser en marchant quelques petites pièces d'argent que nous avions semées sur la bruyère.

Nous quittâmes ces bergers pour aller visiter l'habitation d'une famille de Lannusquets, que M. N*** protége plus spécialement que les autres : nous la trouvâmes rassemblée avec une douzaine d'animaux domestiques qui semblaient en faire partie, dans une vaste chambre partagée en deux étages, dont l'escalier, formé de quelques solives, occupait un des côtés, des images de saints et de grossiers ustensiles de cuisine tapissaient les murs. Un vieillard plus qu'octogénaire était assis dans une niche, sous le manteau même de la cheminée; huit

enfants de différents âges étaient rangés debout autour d'une table où leur mère, un autre enfant au sein, leur distribuait la *cruchade.* La fille aînée (d'une figure d'autant plus remarquable dans ce pays, que les femmes, généralement laides, sont encore enlaidies par l'espèce de capuche dont elles sont coiffées) était occupée à traire une vache au milieu de la chambre, tandis que le chef de la cabane, assis sur le haut de la cheminée, achevait de préparer la nourriture de ses bœufs, en formant de petits faisceaux de javelle et de paille, de sept ou huit pouces de long, qu'il assaisonnait de quelques pincées de son et de sel.

M. N*** fut reçu par ces bonnes gens avec des cris de joie; nous avions remarqué qu'au milieu du désordre habituel de la cabane il y régnait un certain air de fête: le solitaire en voulut connaître la cause, et nous apprîmes que la famille se disposait à aller à la noce d'un parent dont la cabane n'était pas éloignée. Je témoignai à mon hôte le desir d'assister à cette cérémonie; la partie en fut aussitôt faite.

Chacun alla prendre ses plus beaux habits dans la soupente; et Aniche (c'est le nom de la jeune fille) me parut véritablement jolie avec un corset de siamoise qui laisse voir la gorge, et le bonnet à larges barbes dentelées de rouge qui remplace le capuchon de serviettes que les femmes de la grande Lande portent les jours de travail.

En chemin pour la noce, nous rencontrâmes un enterrement; et, suivant l'usage du pays, nous nous détournâmes un moment de notre route pour accompagner le mort à son dernier gîte. Cet incident me donna occasion d'apprendre que lorsqu'un Landais, homme ou femme, vient à mourir, tous les parents, même les plus éloignés, doivent assister à ses obsèques, et que la femme la plus âgée y prononce à haute voix les prières funèbres, après avoir exorcisé les démons pour les écarter de la tombe.

La fête nuptiale à laquelle nous assistâmes dans une cantine volante, au milieu d'une bruyère, ne diffère que par des formes moins polies et moins élégantes de ce qui se passe ailleurs dans des circonstances semblables : les filles et les garçons y dansent, au son de la musette et des chants des vieilles femmes (pour lesquelles les Landais ont un respect tout particulier), une espèce de farandole, et accompagnent leurs pas de gestes et de mouvements dont le goût a moins à se plaindre que la décence. Ce divertissement est suivi d'un repas en plein vent; on y boit avec si peu de mesure, que les femmes et même les enfants ne parviennent pas toujours à regagner leur cabane.

Les préliminaires du mariage offrent une particularité bizarre que je ne dois pas omettre : le garçon qui veut obtenir la main d'une jeune fille se rend au milieu de la nuit à la maison du père, ac-

compagné de deux amis qui portent chacun une cruche de vin; il frappe, et demande une entrevue qui n'est jamais refusée; toute la famille se lève et prend place autour de la table; on sert des *cruchades,* des omelettes au lard, et on vide les deux cruches, en racontant des histoires d'*hommes marins*, de *maiges*, de *sorciers* et de *revenants*, sans dire un mot de l'objet pour lequel la famille s'est assemblée: à la pointe du jour (le repas doit se prolonger jusqu'à ce moment) la jeune fille se lève et va chercher le dessert, qui décide sans retour du sort du poursuivant: au nombre des mets qu'elle apporte s'il se trouve une assiette de noix, le galant est congédié, et la porte de ce logis se ferme sur lui pour jamais. *C'est un galant à la noix* est une expression usitée dans le pays pour désigner celui dont les poursuites ont été rejetées. En me donnant ces détails, M. N*** me fit voir deux jeunes gens que la jolie petite Aniche avait déja congédiés de cette manière. Cet usage me rappela celui du *calumet* chez les Caraïbes.

N° VII. [15 MARS 1817.]

MONT-DE-MARSAN.

.... *Si quid bonis*
Boni fit, esse idem et grave et gratum solet.
PLAUTE, *la Persane.*

S'il arrive quelque chose d'heureux à d'honnêtes filles, j'en éprouve une véritable joie.
Imitation.

Il était déja tard lorsque nous partîmes de l'habitation du solitaire des Landes pour rejoindre la route de poste; nous étions accompagnés par une douzaine de *cousiots* montés sur leurs échasses, et portant en main des espèces de torches en bois résineux, sans le secours desquelles il nous eût été impossible de reconnaître notre chemin, et de nous tirer des mauvais pas où nous nous trouvâmes plusieurs fois engagés. On peut se faire une idée de l'effroi dont un voyageur étranger au pays eût été saisi à l'aspect de ce char, escorté par des géants armés de flambeaux, au milieu d'un vaste désert.

Arrivés à dix heures du soir au relais du Poteau, nous y passâmes la nuit, et nous n'en repartîmes

le lendemain qu'après avoir visité la bergerie royale des Landes, dont M. le baron Poiferé de Cère, membre de la chambre des députés, est en ce moment inspecteur. Cet établissement agricole (d'une utilité si grande dans un pays où l'amélioration des troupeaux peut devenir une source de richesses) atteste le zéle et l'intelligence de celui aux soins duquel il est confié.

En entrant dans les sables, M. N*** me parla de l'extrême adresse avec laquelle les postillons d'autrefois, pour chercher un fond plus solide, se dirigeaient à travers les pins, sans les heurter; maintenant une chaussée à la westphalienne, construite avec des corps d'arbres couchés parallèlement, nous fait sautiller d'une manière assez incommode.

Nous avons couché à Roquefort, très petite ville sur la Douze, renommée pour son miel et ses laines, et qui devrait l'être (je dois en croire mon compagnon de voyage) par une réunion de personnes distinguées, qui ne se trouve pas toujours dans les villes d'une population beaucoup plus considérable.

Nous n'avions que six lieues à faire pour nous rendre à Mont-de-Marsan, et il était encore grand jour quand nous arrivâmes à ce chef-lieu du département des Landes.

Aux approches de la ville, la route est bordée de belles plantations, et l'on aperçoit, sur la droite, l'hôtel de la préfecture, nouvellement bâti : on pour-

rait trouver que le luxe de ce bel édifice contraste trop fortement avec l'âpreté du pays, si l'on ne se rappelait que ce bâtiment, situé sur la grande route d'Espagne, est aussi destiné à servir de gîte aux voyageurs illustres des deux royaumes.

M. N*** me fit encore remarquer, en passant, le prétoire, les prisons, les casernes, monuments dus au zéle de M. Duplantier, mort préfet à Lille, et dont la reconnaissance des habitants des Landes a voulu consacrer la mémoire, en donnant son nom à la rue nouvelle formée par ces différents édifices.

Notre voiture s'avança lentement au milieu de deux rangées de dames assises sur la promenade de Montrevel, devant leurs maisons, où elles viennent chaque jour guetter les arrivants, en attendant l'heure d'aller *faire un boston* chez un des voisins, à tour de rôle.

Le Solitaire des Landes fut reconnu par quelques dames d'un certain âge; l'une d'elles lui fit un signe auquel il répondit, en riant, par un geste dont je lui demandai l'explication. « C'est une anecdote qui date de loin, me dit-il; faites-moi souvenir de vous la raconter dans un autre moment; vous verrez si cette dame et moi pouvons jamais nous rencontrer et nous regarder sans rire.

« Nous voilà dans la ville proprement dite, où loge la noblesse; au-delà du beau pont que l'on a construit sur le Midou, nous entrons dans le quar-

tier du port, habité par les commerçants. Il est à remarquer (ajouta M. N***, de qui je tiens tous ces détails) que malgré la profonde estime que les habitants de la droite et de la gauche du Midou se portent réciproquement, ce n'est guère qu'à l'église ou chez le préfet que, bon gré, mal gré, ils se réunissent.

« Le quartier du port compte plusieurs maisons de commerce, et entre autres celles de MM. Bié, Marrast, Laurans, Cadilhon, également recommandables par une fortune noblement acquise et par une grande réputation d'honneur et de probité. Le port de Mont-de-Marsan est d'une grande importance pour l'Armagnac, qui y fait passer ses eaux-de-vie, d'où elles sont transportées, par le Midou et l'Adour, au grand entrepôt de Bayonne.

« L'habitant de cette ville qui la reverrait après quinze ans d'absence aurait de la peine à la reconnaître, tant elle a reçu d'améliorations importantes dans tous les genres ; tant les mœurs, le goût et les usages s'y sont perfectionnés dans ce court intervalle. Cette heureuse et douce révolution est en grande partie l'ouvrage du premier préfet de ce département. M. le baron Méchin et sa jeune et belle épouse y vinrent à cette époque cicatriser les plaies douloureuses que la révolution avait faites à ce bon pays : vous pouvez interroger les souvenirs que cet administrateur y a laissés, et vous resterez

convaincu que ce ne fut pas la flatterie qui lui décerna publiquement l'honorable surnom de *préfet bien-aimé,* sous lequel on le connaît encore. Son successeur, M. le baron Duplantier, a perfectionné son ouvrage.

Une des choses qui me frappa davantage pendant un séjour de vingt-quatre heures que je fis à Mont-de-Marsan, ce fut d'y voir de jeunes et jolies filles, court-vêtues, jambes et pieds nus, parcourir la ville en portant des cruches remplies d'eau sur la tête. M. N*** m'assura que cette simplicité d'atours et cette négligence un peu sauvage ne nuisaient pas au double rôle que ces petites servantes *basquaises* jouaient dans quelques ménages, où les personnes les plus intéressées ne s'en scandalisent pas autant qu'on pourrait le craindre. Il n'est pas rare de voir ici des femmes de la haute classe montrer dans leur intérieur une jolie jambe nue dont le pied est élégamment chaussé; personne n'a la maladresse de le trouver mauvais.

M. N*** me conduisit sur la place qu'on appelle *la Plaine,* pour y voir l'emplacement où se donne la *course* du taureau... « La *course!!!* ce mot, me dit-il, fait palpiter tous les cœurs, depuis les rives de l'Adour jusqu'à Cadix. Alors que l'émigration était regardée comme un crime, un Gascon croyait s'en justifier en alléguant pour excuse qu'il était allé voir les courses de Pampelune ou de Saint-Sé-

bastien. Le premier préfet, affligé profondément de la mort de sept personnes dont ce jeu terrible avait été l'occasion, crut devoir le supprimer; quel deuil! quelle consternation!... Le plus grand éloge que l'on puisse faire du magistrat qui rendit et qui fit exécuter cet arrêt rigoureux est de faire observer qu'il ne lui fit rien perdre de sa popularité: il n'en est pas moins vrai que ce préfet avait agi en jeune homme plus zélé que sage; on peut, on doit même attaquer les préjugés du peuple; mais il faut respecter ses plaisirs. »

Ces courses ne sont qu'un diminutif de celles d'Espagne; et les détails en sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les consigner ici.

Avant de quitter Mont-de-Marsan, mon compagnon de voyage aurait voulu me faire connaître quelques personnes très distinguées dont s'honore cette petite ville; mais M. de L**** venait de partir pour la chasse; madame de S*** était allée recevoir ses *faisances*, et nous ne pûmes jouir qu'un moment de l'entretien plein d'esprit et d'instruction de M. Dub***, secrétaire perpétuel de l'une des meilleures sociétés d'agriculture de France.

Nous nous écartâmes de la route directe de Bayonne pour prendre celle de Saint-Sever, en gagnant les rives de l'Adour, qui s'est enrichi d'un nouveau pont, et dont les carpes n'ont pas moins de renommée que celles du Rhin. Ce fut pendant

ce trajet de Mont-de-Marsan à Saint-Sever que M. N*** me raconta l'anecdote suivante, dont l'avait fait souvenir la rencontre de la dame sur la promenade de Montrevel.

« Au mois de mai de l'année 1780, si j'ai bonne mémoire, j'étais venu passer quelques jours à Mont-de-Marsan, où mon frère, sous-lieutenant dans le régiment de Royal-Vaisseau, se trouvait alors en garnison. L'arrivée du fameux écuyer Bapst avait fait une grande sensation dans une petite ville où l'on aime d'autant plus le plaisir, qu'on a moins l'occasion de s'y livrer. On avait construit à peu de frais, et en grande hâte, un cirque pour les exercices d'équitation, autour duquel régnait une espèce d'amphithéâtre assez mal échafaudé. Les jeunes personnes les plus distinguées *de l'endroit*, se tenant debout et par le bras, étaient rangées en file sur le gradin le plus apparent. Tout-à-coup les tasseaux qui soutenaient, aux deux bouts, la planche sur laquelle ces demoiselles étaient posées, manquent à-la-fois; vous voyez la chute, vous partagez l'effroi général... Nul doute qu'un pareil événement n'eût aujourd'hui les suites les plus funestes; la mode qui régnait alors vint au secours de ces jeunes personnes: les *vertugadins*, les *bouffans*, les *bêtises* (dont l'usage était encore en pleine vigueur à deux cents lieues de la capitale), resserrés entre les deux planches latérales dans l'intervalle desquelles la partie infé-

rieure du corps de ces demoiselles avait passé dans cette chute perpendiculaire, formèrent au-dessous de leurs bras un cercle épais et conservateur qui les soutint sur l'abyme; tous les hommes volèrent à leur secours par des chemins différents; les uns, en s'élançant sur l'échafaudage, les autres en se précipitant dessous; le hasard voulut que je donnasse, à la dame de Montrevel, des soins dont vous avez vu qu'après trente-sept ans elle conservait encore un souvenir assez gai. Je ne sais, continua-t-il, quelle analogie on peut trouver entre des événements de nature si différente; mais on fit alors la remarque que les six mois qui suivirent cette catastrophe furent très fertiles en mariages, et que la beauté de la figure de quelques unes des jeunes mariées ne parut entrer pour rien dans le choix dont elles furent l'objet.»

Après avoir visité, dans la Chalosse, les beaux jardins de la Mirande, ceux de M. B*** T***, à Saint-Sever, nous allâmes prendre gîte à Mugron, chez M. D***, négociant dont la grande fortune est le moindre titre à l'estime de ses concitoyens.

Le lendemain nous reprîmes la grande route de Tartas, qui a aussi sa haute ville pour la noblesse, et sa ville basse pour les plébéiens. Tartas est l'entrepôt général du commerce de Bordeaux, de Bayonne, et du département du Gers.

Dax, où nous arrivâmes le jour suivant, est une

ville très agréable, siége d'évêché, célèbre par ses eaux thermales à cinquante-cinq degrés, par son bel hôpital, son marché où se vendent toutes les productions de la Lande, et plus encore par saint Vincent de Paul, qui reçut le jour dans sa banlieue [1]. Le quartier du commerce s'appelle *le Sablat.*

Combien j'ai regretté de ne plus retrouver dans cette ville M. Borda d'Oro, naturaliste célèbre, mort dans un âge très avancé, et dont la vie entière fut consacrée à de bonnes actions et à d'utiles travaux! Je ne le sépare pas, dans mes souvenirs, de son neveu, le chevalier de Borda, chef d'escadre, auteur de *la Théorie des Vents,* et inventeur du *cercle de réflexion* qui porte son nom [2].

Avant de partir de Dax, nous allâmes saluer M. Thore, médecin et botaniste très distingué, lequel a publié *la Flore des Landes;* nous le trouvâmes au Pouy, charmante propriété du chevalier de Borda, qui, le premier, introduisit en France la culture de l'arachide, ou pistache de terre (*arachis hypogæa*).

Nous mîmes deux jours pour nous rendre à Bayonne, par Saint-Geours, les Cantons, et Ondres, dont les sables étaient pour ainsi dire impratica-

[1] Saint Vincent de Paul est né à Saint-Vincent-de-Tirosse, éloigné de Dax de quatre lieues, et dès-lors hors de sa banlieue.

[2] Dax est aussi la patrie de mademoiselle Guimard, qui a laissé un nom célèbre dans la danse.

bles avant qu'une belle et solide chaussée les traversât.

Nous nous sommes arrêtés au Saint-Esprit, vaste faubourg de Bayonne, sur la rive droite de l'Adour, où finit le département des Landes, et commence celui des Basses-Pyrénées.

N° VIII. [29 MARS 1817.]

LES BASSES-PYRÉNÉES.

Periculum ex aliis facito tibi quod ex usu fiet.
TÉRENCE.

Ils s'entendent à merveille à tirer parti des sottises des autres.

« Nous ne nous connaissons que depuis dix jours, mon cher Ermite, et c'est du fond de mon cœur que partent les regrets que je donne à notre séparation; il y a des gens qui devraient ou ne se rencontrer ou ne se quitter jamais. — Je me trouve heureux de faire naître une pareille réflexion dans l'esprit d'un homme qui sait si bien l'inspirer. — Adieu; je retourne dans ma solitude,

Le bien que j'y puis faire est mon dernier plaisir.

— Adieu; je continue mon philosophique pèlerinage. Nous ne nous rencontrerons plus sur la route; mais nous nous retrouverons au terme, où j'espère vous attendre long-temps. Dieu bénisse le *Solitaire!* — Dieu accompagne l'Ermite voyageur! » En pro-

nonçant ces derniers mots, M. N***, qu'une voiture attendait à la porte de l'auberge où nous étions descendus au Saint-Esprit, me serra la main de la manière la plus affectueuse, et nous nous séparâmes.

Il faut du temps pour savoir jusqu'à quel point un homme peut être méprisable; quelques jours suffisent pour apprécier un homme de bien. La verdure peut cacher un marais; de beaux épis annoncent toujours une bonne terre. M. N*** possède toutes les vertus, toutes les qualités des gens de son pays, sans aucun des défauts qu'on leur reproche. Les Gascons (je parle de ceux dont un travail pénible et journalier n'a pas brisé le caractère primitif) sont généralement braves, spirituels, vifs, enjoués, d'un commerce facile, et d'une originalité piquante: ils acceptent gaiement les charges de la vie; fiers de leur pays, ils l'aiment peut-être autant par vanité que par sentiment; leur humeur vagabonde les disperse sur tous les points du globe; et, dans quelque lieu du monde où l'on trouve cent hommes rassemblés, on peut parier qu'on y rencontrera un Gascon: l'industrie la plus productive est toujours celle qu'ils exercent dans le pays où ils séjournent; et comme la guerre est de tous les jeux de hasard celui où les chances d'un succès rapide sont les plus communes, le métier des armes est celui qu'ils embrassent le plus volontiers.

J'ai connu à Delhy un Gascon, nommé *Costas*, grand-maître de l'artillerie du Mogol : au moment où il fut revêtu de cet emploi, il ne connaissait, de son aveu, d'autre arme que le fusil qu'il avait porté six ans dans le régiment de l'Ile-de-France, dont il était déserteur.

En traversant le Cateck, au fond du golfe du Bengale, j'ai été conduit devant un chef de Marattes, né sur les bords de la Garonne. Cet aventurier, plein de courage et d'esprit, dont le nom européen était *Sers*, a eu la malheureuse fantaisie de revenir en France à l'époque de la terreur : trois mois après son retour il fut conduit à l'échafaud, et mourut avec Roberspierre.

Je n'oublierai jamais que parmi les prisonniers que nous fîmes sur les Otomacas [1], au bord du lac Parima, se trouvait un *sauvage de Carcassonne*, qui portait, pour tout vêtement, un habit de camelot gorge de pigeon, dont la forme européenne attira, fort heureusement pour lui, mon attention au moment où les Zangaïs, qui s'en étaient emparés, se disputaient à qui *découperait sa chevelure*. Quelque affreux que fût un pareil moment, je ne pus me défendre d'un rire convulsif à la vue de cet étrange personnage, à qui la frayeur avait suggéré l'idée de jouer du galoubet pour adoucir ses féroces

[1] Voyez *l'Ermite de la Guiane*, tome Ier, page 74.

ennemis : bien en prit au nouvel Orphée que je vinsse à son secours : ses accents ne l'eussent certainement pas tiré de cet enfer. Cet homme, de la connaissance et de la reconnaissance duquel je n'ai pas eu beaucoup à me louer, ne parlait jamais qu'en pleurant des rives de l'Aude, où il a pris naissance, et du toit paternel dont on l'avait banni ; j'ai su depuis pour quel motif, ce qui m'a un peu refroidi sur l'intérêt qu'il m'avait d'abord inspiré.

L'imagination des Gascons est facile à s'exalter, et l'art de les conduire consiste à s'emparer de leur premier mouvement. M. N*** m'a fait dîner dans les Landes avec un ancien maire, qui, ne pouvant faire rejoindre les conscrits de sa commune, s'avisa de les réunir sur la place, et de les haranguer en ces termes, du haut d'un balcon qui lui servait de tribune : « *Capdébious*, écoutez-moi ; vous connaissez ce brave L*** ? — Oui, oui. — Eh bien ! il est aujourd'hui commandant au Grand-Caire (là où est né Jésus-Christ, comme il est bon que vous le sachiez), et pourtant il n'était qu'un *chipous* comme vous autres ! Marchez donc ; je ne vous en dis pas davantage. » Nos braves et pieux Lannusquets ne tinrent pas à tant d'éloquence, et se rendirent en foule au dépôt.

Le Saint-Esprit n'est, à proprement parler, qu'un faubourg de Bayonne, dont il est séparé par l'Adour, et auquel le réunit un très beau pont de bois.

La citadelle, ouvrage de Vauban, d'où l'on découvre Bayonne et les rivières qui l'arrosent; les cimes des Pyrénées, le port, et une vaste étendue de mer, offrent un des aspects les plus pittoresques que je connaisse : Vernet a fait, de cette vue magnifique, le sujet d'une de ses plus belles *marines*.

La population du Saint-Esprit, qui s'éléve à quatre mille ames environ, est composée en très grande partie d'israélites. On peut voir dans Basnage à quelle époque et dans quelles circonstances s'établirent, dans les provinces méridionales de la France, et principalement au Saint-Esprit, à Bayonne, et à Bordeaux, ces familles juives échappées aux supplices des inquisitions. Elles trouvèrent d'abord en France cette généreuse hospitalité dont la nation française a toujours offert l'exemple. Depuis la révolution, les juifs sont entrés au partage de la justice et des droits communs à tous les citoyens. Les familles juives d'origine espagnole et portugaise, qui habitent le midi; celles d'origine allemande, qui habitent le nord, vivent maintenant sous une même loi civile et religieuse : confondant ainsi leurs mœurs et leurs langages, ils forment ce que l'on doit appeler maintenant les *juifs français*.

Il n'existe, à Bayonne même, qu'un très petit nombre de familles juives, parmi lesquelles celle de M. Furtado est la plus considérée. Ce n'est que depuis la révolution que les Bayonnais ont souffert

que les juifs devinssent habitants de la ville. Les juifs du Saint-Esprit sont en général sobres, laborieux; ils exercent honorablement toutes les professions utiles; quelques uns s'occupent avec succès des arts libéraux, et presque tous ont donné des preuves d'attachement à la monarchie constitutionnelle; cependant il faut bien avouer qu'ils sont encore victimes des préventions religieuses, qu'un petit nombre de fanatiques cherchent à faire revivre.

Les juifs du Saint-Esprit ont trois synagogues: tous les samedis, un rabbin espagnol y vient prêcher dans une langue qui n'est plus entendue que de quelques vieillards, et à laquelle il faudra bien finir par substituer le français, devenu d'un usage beaucoup plus général.

Bayonne est divisé en deux parties par la Nive; l'Adour en baigne une portion extérieure, et reçoit la Nive sous les murs du Réduit.

L'entrée du port est gênée par une barre qui varie, et qu'il faut souvent reconnaître la sonde à la main. On a construit à l'embouchure de l'Adour deux belles jetées qui ont pour objet de contenir les dunes et de resserrer la rivière, afin de donner au courant plus de force pour déblayer le chenal.

Bayonne, où l'on compte treize ou quatorze mille habitants, est situé de la manière la plus pittoresque; la ville est généralement mal bâtie; l'air y est pur, les vins exquis et les femmes charmantes;

les environs en sont délicieux; mais la campagne de 1813, pendant laquelle on a tout détruit dans un rayon d'une lieue, a fait disparaître les maisons de campagne et les beaux arbres dont elles étaient parées.

Il se fait à Bayonne un commerce considérable, dont les laines de Castille et d'Aragon, les vins et les eaux-de-vie de la Chalosse, du Béarn et de l'Armagnac, sont, avec les matières résineuses, les principaux objets.

Les Allées marines forment une promenade d'autant plus remarquable qu'elle ne ressemble à rien de ce qu'on a vu: c'est une espèce de jetée, plantée d'arbres, entretenue et sablée avec beaucoup de soin; l'un des côtés et bordé de jolies maisons peintes de diverses couleurs; de l'autre règne un quai superbe où viennent s'amarrer les navires, et d'où l'on découvre le Saint-Esprit, couronné par la citadelle; au pied, le chantier royal de construction, qu'on appelle le *parc*, et une rangée de petites maisons appelées *chais*, d'un aspect très agréable.

Bayonne est à jamais célèbre dans les fastes sanglants de la guerre par l'invention des baïonnettes, arme doublement nationale et par son origine et par l'emploi terrible que les Français savent en faire.

Autant que je puis en juger au premier coup d'œil, les arts sont ici peu cultivés, et l'éducation

n'y vient que faiblement au secours des plus heureuses dispositions naturelles. Les mœurs sont aimables sans être très polies; la bienveillance dans les manières y supplée à la grace, et communément l'esprit y manque d'instruction.

Je ne sais sur quelles préventions traditionnelles a pu s'établir l'absurde réputation de faux braves que l'on a faite aux habitants de ces provinces, lorsque l'expérience de tous les temps a si bien prouvé que le courage militaire est, dans toutes les classes, une de leurs qualités distinctives; lorsqu'il est de fait que sur tant de héros dont se sont peuplées nos armées, aux différentes époques de notre histoire, la Gascogne en peut, à bon droit, réclamer à elle seule la plus grande partie.

A défaut de savants et de gens de lettres (parmi lesquels je ne me rappelle aucun autre nom que celui de Duvergier[1], abbé de Saint-Cyran, ami et disciple de Jansénius), Bayonne a produit beaucoup d'hommes distingués dans la carrière des finances et du commerce: je citerai M. Laborde de Meréville, célèbre par la protection et les encouragements qu'il prodiguait aux lettres et aux arts, qui l'en ont si noblement récompensé dans la personne de son fils; M. Lafitte, à qui le même éloge est dû

[1] M. Duvergier de Hauranne, négociant de Rouen, et membre de la Chambre des Députés, est de la même famille.

et qu'on a vu figurer avec tant d'honneur à la Chambre des Députés; M. Cabarus, qui s'est acquis une réputation brillante, en qualité de ministre, dans un royaume voisin dont il a régi les finances; parmi les anciens négociants, M. Martin-Antoine Bretons, mort avant la révolution, M. Nicolas Lormand, âgé de quatre-vingt-dix ans, tous deux moins recommandables par d'immenses richesses que par les vertus commerciales dont ils ont laissé l'exemple à MM. Léon et Jean Batbébat, Bastarèche, Poydenot, Laserre, Betbeder, tous également distingués par leur probité, leur mérite et leur fortune.

Le patriotisme est une des vertus qui distinguent les Bayonnais; lorsque, sous Édouard II, leur ville fut conquise par les Anglais, ils la reprirent sur l'ennemi, et obtinrent, entre autres priviléges, le droit de se garder eux-mêmes, et de prendre pour devise des armes que la ville a conservées, *nunquàm polluta.*

En 1815, les Espagnols, forts de quinze mille hommes, passèrent la Bidassoa, et firent une démonstration sur Bayonne; il n'y avait pas un soldat dans la place; les Bayonnais coururent aux armes: huit cents hommes de garde nationale d'élite occupèrent les approches; trois cents marins, dont quatre-vingts furent organisés en compagnie d'artillerie, armèrent tous les forts: les hommes âgés et

les vieillards garnirent le camp retranché et les remparts; tous jurèrent de s'ensevelir sous les ruines de la ville: cette contenance imposa tellement aux Espagnols, qu'ils renoncèrent à leur projet. Les Bayonnais ont l'esprit militaire; la garde nationale a la tenue d'un vieux régiment de ligne, et ne manœuvre pas moins bien.

Les marins de Bayonne sont excellents; plusieurs officiers, nés dans cette ville, ont illustré notre marine; les capitaines de vaisseau Dubourdieu et Roquebert sont morts glorieusement en combattant des forces supérieures; le capitaine Bergeret s'est illustré par de grands talents et par plusieurs combats célèbres.

La vie privée des habitants de Bayonne, dans les classes supérieures, est à-peu-près la même que celle des habitants de Bordeaux: l'éducation des femmes y est peut-être plus soignée sous le rapport de la culture de l'esprit et des talents d'agrément; mais elles n'en sont pas moins élevées aux travaux et aux soins du ménage.

La salle de spectacle de Bayonne est très petite; on n'y joue que pendant quelques mois de l'année, et les acteurs qu'on y envoie justifient, pour l'ordinaire, le peu d'empressement que les habitants de cette ville témoignent pour le plus noble des délassements.

De tous les plaisirs, la danse est celui auquel on

se livre ici avec le plus d'ardeur: les bals sont très fréquents pendant l'hiver; et, dans l'été, les Bayonnais de toutes les classes se rendent à Biarrits, village situé sur le bord de la mer, pour s'y livrer aux plaisirs du bain et de la danse; c'est ordinairement en *cacolet*[1] que se font les parties de Biarrits.

Je ne dois pas oublier de parler de la *pamperruque,* danse bayonnaise particulière à la ville: elle se danse dans les rues, en habit de caractère, au son du tambour, et sans musique. La *pamperruque* était de rigueur autrefois pour faire les honneurs de la ville à quelque grand personnage; elle se composait des jeunes gens et des demoiselles les plus distingués: cette danse, tout-à-fait locale, est triste, monotone, et ne peut avoir de charmes que pour ceux à qui elle rappelle des souvenirs d'enfance.

La *course de l'oie* est un jeu nautique dans lequel les marins bayonnais, tous excellents nageurs, déploient leur force et leur prodigieuse agilité.

Parmi les superstitions du pays, le dragon à plusieurs têtes joue un trop grand rôle pour le passer sous silence. Une histoire, ou plutôt un conte populaire, atteste que ce dragon désolait la contrée; qu'un *Belzunce* se dévoua pour le salut commun; qu'il tua le dragon, mais qu'il fut étouffé par la flamme et la fumée que ce monstre vomissait.

[1] Le cacolet est un double siège de bois, dont le dossier et les appuis sont de hauteur égale, et que l'on garnit d'oreillers.

J'aurai occasion, en visitant le pays basque, de parler de la chambre d'amour, et de rapporter l'anecdote des deux amants que la mort y surprit dans les transports de la plus douce ivresse.

N° IX. [5 AVRIL 1817.]

LES BASQUES.

Illum non populi fasces, non purpura regum
Flexit, et infidos agitans discordia fratres.
VIRG., *Géorg.*, liv. II.

La pompe des faisceaux, l'orgueil du diadème,
L'intérêt, dont la voix fait taire le sang même,
De ces hommes heureux ne troublent point la paix.
DELILLE.

Après avoir fait plusieurs excursions aux environs de Bayonne, mon bon génie m'avait conduit, un matin, sur une terrasse de Marrac, d'où la vue domine et longe le cours de la Nive; de là j'embrassais une grande partie des vallées et des montagnes où vivent les Basques, séparés, en quelque sorte, du monde entier par leur territoire et par leur langue: je réfléchissais que cet isolement ne les avait pas mis à l'abri de la renommée, et que César, dans une phrase très précise de ses *Commentaires*, fait d'eux un éloge après lequel il n'y a plus d'éloges, en parlant des races et des tribus de l'espèce humaine. Je me rappelais qu'en 1795 un mi-

nistre prussien (M. de Humbold) était venu s'établir dans leur pays pour apprendre leur langue...

L'espèce de curiosité réfléchie que je mettais à parcourir des yeux ce vaste paysage attira l'attention d'un homme d'un certain âge qui s'était approché de moi, et qui paraissait jouir de mon admiration. « Monsieur est étranger, me dit-il en portant la main à son *berret*. — Je suis né en France, lui répondis-je; mais j'en suis sorti à quinze ans, et j'y suis rentré à soixante-douze, après avoir successivement habité les quatre parties du monde: vous voyez, monsieur, que j'ai de la marge pour me choisir une patrie. — Vous n'hésiteriez pas, reprit-il vivement, si vous aviez, ainsi que moi, le bon heur d'être Basque. J'ai, comme vous, parcouru bien des pays, mais j'en reviens toujours à mes montagnes; et plus j'observe ce petit coin de terre, plus je le compare à tout ce que j'ai vu, plus je trouve de raisons pour justifier à mes propres yeux la préférence que je lui donne. »

C'était l'homme qu'il me fallait: il ne se lassait ni de courir ni de parler; je ne me lassai ni de le suivre ni de l'entendre. Ce singulier personnage, avec lequel je me trouvai lié, au bout d'une demi-heure, comme si je l'eusse connu depuis dix ans, est, à tous égards, un homme très distingué. Sa vaste instruction, dont l'étude de l'antiquité paraît avoir été l'objet principal, lui donne une sorte d'existence

spéculative qui ne lui montre, dans le présent, qu'un point de départ vers les choses qui ont été, ou vers celles qui doivent être : on dirait qu'il a besoin de mettre les siécles et les générations au bout les uns des autres pour les apercevoir. Les Grecs, les Romains, sont pour lui des peuples d'hier, et l'antiquité prodigieuse qu'il suppose à la petite nation basque entre pour beaucoup dans l'amour qu'il a pour son pays natal. M. Destère (c'est le nom sous lequel il s'est fait connaître) m'a rappelé ces brames de l'Indoustan, qu'il regarde comme les dépositaires de la sagesse humaine ; et c'est, je n'en doute pas, à l'avantage que j'ai eu de vivre quelque temps avec les descendants des anciens brachmanes que je suis en partie redevable de la considération qu'il m'a témoignée pendant la semaine que nous avons passée ensemble à battre les rochers et les vallons du pays basque. Ce qu'on va lire est le résultat de nos promenades et de nos entretiens.

Les Basques sont des Phéniciens venus dans les Pyrénées, il n'y a pas moins de cinq mille ans, pour en exploiter les mines ; l'on trouve encore leurs traces dans les excavations immenses des montagnes où les fouilles ont été faites.

Sous le nom de *Cantabres*, les Basques entrèrent sous la domination de Rome, plus difficilement et plus tard que les autres tribus de la péninsule. Cette domination, si pesante au reste de la terre, ne fut

jamais pour eux un véritable joug ; ils avaient conservé leur langue, leurs mœurs et leurs coutumes administratives et judiciaires. Ce n'était pas un Lycurgue qui leur avait donné les lois orales qui les régissaient depuis tant de siècles ; ils les avaient reçues de la nature seule, et tous avaient travaillé à les établir; mais ces lois, que personne n'avait faites, ils les aimaient avec fureur, et les premiers historiens de Rome n'ont pu s'empêcher d'en parler avec une sorte de respect philosophique qu'ils n'ont pas eu toujours pour les institutions des autres peuples.

Les Basques habitent sur les revers opposés des Pyrénées occidentales; la plus grande partie de cette nation est soumise à l'Espagne, et forme la population de la Navarre, de l'Alava, de la Biscaye et de Guipuscoa.

Les Basques français occupent, le long des Pyrénées, un petit territoire divisé en trois contrées que l'on nomme *Basse-Navarre,* la *Soule*, et le *Labourd,* lesquelles, avec le Béarn, forment le département des Basses-Pyrénées. Les Basques espagnols et français sont une seule et même race d'hommes ; leur taille est moyenne, mais svelte et bien proportionnée ; leurs traits sont prononcés, leur physionomie à-la-fois douce et fière; ils sont vifs, laborieux et d'une agilité passée en proverbe. Les Basques parlent une langue qui n'a d'analogie avec aucune des langues vivantes : quelques mots identiques qui

se retrouvent dans les langues anciennes de la Grèce et de l'Égypte servent de base au système d'un homme célèbre, compatriote de M. Destère, lequel donne à la langue basque une origine phénicienne (mon docte compagnon entama sur ce point une discussion dans les profondeurs de laquelle je craindrais de m'engager; je le rejoins au moment où ses raisonnements me semblent appuyés sur des faits). La langue basque paraît avoir été jadis la seule en usage dans toute l'étendue de la péninsule; en effet, de Cadix jusqu'au Ferrol, de Lisbonne jusqu'à Pampelune, on est étonné du grand nombre de rivières, de montagnes, de monuments et de ruines qui portent encore des noms basques. M. de La Borde, dans son *Itinéraire d'Espagne,* nous dit « que dans le royaume de Valence il a vu des souterrains antiques qu'on croit avoir servi de greniers; il ajoute que dans le pays on les nomme *siloa.* » Or, *siloa* est un mot basque qui signifie *trou, souterrain, excavation* (remarquons, en passant, qu'en hébreu le mot *siloë* a la même signification). Au fond du Portugal, on trouve une ville bâtie ou rebâtie par un Romain, et qu'on nomme *Hivi-Flavia* (ville de Flavius), du mot basque *hivia,* qui veut dire *ville.* « Je pourrais, continua M. Destère, vous citer cent autres exemples de ces noms basques venus d'aussi loin, *sans avoir changé sur la route.*

« Maintenant, ajouta-t-il, comment cette langue

basque, étouffée si vite par la langue latine dans le reste de la péninsule, s'est-elle maintenue dans un coin des Pyrénées? Comment a-t-elle échappé seule à la corruption introduite par les envahissements successifs des Vandales, des Alains, des Goths et des Maures? »

Je réponds à cela que les Cantabres, qui préféraient leurs rochers à toute la splendeur romaine, se gardèrent bien d'apprendre ce latin que l'ambition étudiait pour s'avilir avec élégance; et que les barbares envahisseurs ne corrompirent pas la langue des Basques, parcequ'ils ne séjournèrent pas au milieu d'eux, et qu'ils ne firent, en quelque sorte, qu'enjamber par-dessus leur pays. Les Basques préféraient leurs rochers à tout, et on ne se souciait pas de leurs rochers; il en est de même encore aujourd'hui.

Il n'y a point de ville dans le pays basque; dès-lors la population ne s'y divise qu'en deux classes, les nobles et les cultivateurs; la noblesse (à l'exception des Belzunce et de deux ou trois autres familles) est pauvre, sans illustration, mais sociable et hospitalière. C'est un trait particulier du caractère de la nation basque que d'exercer l'hospitalité la plus généreuse envers les étrangers qui visitent leur pays, et de prendre en aversion ceux qui veulent s'y établir; je rappellerai à ce sujet un fait historique bien remarquable.

A l'époque où les Goths inondèrent la France et l'Espagne, en corps de nation armée, ils laissèrent dans les cantons basques des malades et ce qu'on appelle vulgairement des *traînards:* plusieurs d'entre eux trouvèrent ce séjour plus agréable que celui de la Gothie, et ne voulurent plus en sortir : ils se fixèrent parmi les Basques, mais ils ne purent jamais s'y naturaliser; devenus chrétiens, ainsi que les aborigènes, ceux-ci persistèrent pendant plusieurs siècles à n'avoir rien de commun avec eux, même dans les églises; bénitiers, tombeaux, tout était séparé. Le nom de *Goths* ou d'*Agoths*, donné et reçu comme une cruelle injure, a fait couler le sang en plus d'une occasion. Cette aversion absurde a perdu presque toute sa violence; de nos jours les *Basques purs* vivent en paix avec les *Agoths;* mais le préjugé a cependant encore assez de force pour devenir un obstacle aux alliances des familles, et mon guide m'a cité de jolies personnes, et, qui plus est, de grandes dots, refusées sous le prétexte d'origine *agothe.*

Une autre race étrangère s'était introduite beaucoup plus anciennement dans le pays basque; elle y vivait, comme dans tous les lieux où elle est répandue, dans un isolement absolu de la société, dont elle ne fait jamais partie. Je veux parler de cette race vagabonde fort improprement appelée *bohémiens*, et qui déja, du temps d'Auguste et de Tibère, allait à Rome, sous le nom d'*Égyptiens*

(que les Anglais lui donnent encore), vendre de petites images d'Isis et d'Osiris, et dire la bonne aventure aux maîtres du monde.

On ignore l'époque reculée où ces bohémiens se fixèrent entre les Pyrénées et Bayonne, d'où ils viennent enfin d'être chassés sans retour. Les bohémiens erraient de temps immémorial dans cet espace; ils y vivaient du produit de leur rapine, sans autre domicile que les forêts, les granges ouvertes, et les ruines des maisons abandonnées.

« Il m'est arrivé souvent, me dit M. Destère, en voyageant la nuit, de voir des bandes de bohémiens et de bohémiennes danser, au bruit des castagnettes, autour d'un chêne en feu, où ils faisaient cuire les viandes du festin. Ce spectacle avait quelque chose de fantastique dont l'imagination était vivement frappée. »

Au milieu d'une espèce de *promiscuité* des deux sexes, il y avait sans doute des préférences assez longues pour qu'on pût leur donner le nom de mariages; cependant les enfants ne connaissaient que leurs mères, et les pères se dispensaient assez volontiers de prendre un titre auquel ils n'avaient presque jamais qu'un droit éventuel.

Quelques individus de ces bandes vagabondes se fixaient autour des habitations, et devenaient des intermédiaires dangereux au moyen desquels les plans de rapines se combinaient mieux, et s'exécutaient plus sûrement.

Dans l'année 1804, M. de Castelane, alors préfet des Basses-Pyrénées, reçut l'ordre du gouvernement de purger le pays des bohémiens, dispersés en vingt endroits différents : dans une seule nuit tous furent enveloppés comme dans un filet, et conduits à bord de vaisseaux qui les débarquèrent sur la côte d'Afrique. Cette mesure vigoureuse, qui reçut dans son exécution tous les adoucissements que la justice et l'humanité réclament, fut un véritable bienfait pour le département, et ce n'est pas le seul dont l'administration de M. de Castelane y ait gravé le souvenir.

M. Destère entremêla de quelques anecdotes cette courte digression sur les bohémiens. Je citerai celle qui a pour garantie son propre témoignage.

« Dans ma première jeunesse, me dit-il, je fis rencontre à Bayonne, sur le pont Mayou, d'une jeune bohémienne devenue très célèbre sous le nom de *Maytémina*. J'en demande pardon à l'amour, mais je n'ai jamais rien vu de si joli ; et, puisqu'il faut le dire à ma honte, peut-être n'ai-je jamais rien tant aimé. Je ne crois pas devoir pousser plus loin cet aveu : je pourrais encore être d'humeur à justifier à mes propres yeux de semblables folies ; mais je ne suis plus d'âge à inspirer aux autres la même indulgence. Je fus vite, mais non pas long-temps, heureux avec ma belle aventurière, qui partit au bout de quelques mois pour aller briller sur un plus



grand théâtre. Bientôt il ne fut bruit à Paris que de la charmante bohémienne, et des conquêtes superbes qu'elle avait faites; on allait jusqu'à dire qu'elle n'était point étrangère à certaines transactions de la plus haute politique.

« Au bout de deux ou trois ans, Maytémina, s'apercevant que son crédit baissait avec ses charmes, profita de cette observation pour revenir à cette vie de bohémienne qu'elle regrettait au milieu des jouissances du luxe dont l'environnaient l'amour-propre et l'amour. Elle était depuis long-temps de retour dans nos montagnes, lorsqu'une circonstance bizarre, et fort heureuse pour l'un et pour l'autre, nous réunit quelques moments.

« Un soir, que je descendais les hauteurs d'Ainhoüe pour me rendre dans un petit château qu'habitait mon père, à une lieue de ce village, je fus attaqué par une troupe de bohémiens-contrebandiers qui dépouillaient les passants quand ils n'avaient rien de mieux à faire. Je fis d'abord assez bonne contenance : mais en voyant arriver un renfort de brigands, je laissai dans les mains de ceux qui m'avaient attaqué mon cheval et mon portemanteau, et je me sauvai dans les montagnes. J'errais depuis une demi-heure de colline en colline, sans pouvoir retrouver ma route, lorsque je me vis de nouveau poursuivi par ces mêmes bohémiens, que devançait une femme qui agitait un mouchoir

en l'air en criant : *Maytémina!* Ce nom, qui n'avait jamais retenti sans plaisir à mon oreille, suspendit ma frayeur et ma course, et j'attendis la bohémienne. Qu'on juge de ma surprise : c'était Maytémina elle-même. Chef des contrebandiers qui m'avaient dévalisé, en visitant mon porte-manteau elle avait trouvé son portrait sur une boîte qu'elle m'avait donnée jadis, et que je posséde encore ; éclairée par cet indice, elle volait sur mes pas, et venait me rendre mon cheval et les effets qui m'avaient été pris. Peu d'années avaient opéré sur Maytémina de sévères changements : ma reconnaissance n'emprunta rien d'un sentiment plus tendre. Elle me conduisit jusqu'à la porte de la maison où je me rendais, en riant des conseils que je lui donnais, et des craintes que je témoignais sur l'avenir qui lui était réservé. Nous nous séparâmes.

« Peu de jours après, je fus informé, à Bayonne, des dispositions qui se faisaient pour s'assurer de la bande des bohémiens-contrebandiers ; et comme il est toujours plus ou moins désagréable de voir pendre l'objet qu'on a aimé, et dont on a le portrait dans sa poche, je fis parvenir à Maytémina un avis secret dont elle pouvait seule profiter, et au moyen duquel cette célébre bohémienne parvint à se soustraire au châtiment qui ne tarda pas à atteindre ses associés. »

N° X. [19 AVRIL 1817.]

LA CHAMBRE D'AMOUR.

Illo non juvenis poterit de funere quisquam
Lumina, non virgo sicca referre domum.
TIBULLE, élég. I.

L'amante et son amant, les larmes dans les yeux,
Quitteront ce *rocher* d'un pas silencieux.
Traduction de MOLLEVAUT.

Il y a des peuples, comme des femmes, pour qui l'on se passionne avant de s'être rendu compte des motifs qui déterminent la prédilection qu'on leur accorde: cette espéce de surprise, on l'éprouve parmi les Basques: on les aime avant de les connaître; au milieu d'eux, on se croit dans un petit monde nouveau qu'on se souvient d'avoir rêvé: ces pasteurs descendant des montagnes, un galoubet à la main; ces jeunes filles, à la démarche leste et gracieuse, dont les cheveux sont si noirs, dont les yeux sont si vifs; cette population active et riante, dont la campagne est pour ainsi dire émaillée; tout ici charme les yeux et intéresse le cœur: je dois dire cependant que mon aimable guide n'oublie rien

pour augmenter le charme sous lequel je vis dans cette contrée charmante. Il me montre son pays avec toute l'adresse, toute la coquetterie d'un propriétaire, qui a grand soin, en vous promenant dans ses jardins, de vous ménager la surprise d'un point de vue, la rencontre d'une cascade, l'aspect le plus avantageux d'une fabrique.

J'ai accepté, avec autant de plaisir qu'il me l'a offerte, l'hospitalité qu'il m'a donnée dans sa maison, à Monguerre; et dans nos courses, qu'il a seul dirigées, je n'ai eu de soin à prendre que celui de voir et de décrire, en m'aidant le plus souvent encore de ses yeux et de son esprit.

Arrivés sur les hauteurs qui environnent et qui dominent Ainhoüe, première commune française du côté de l'Espagne, M. Destère me fit remarquer qu'en portant la vue aussi loin qu'elle peut s'étendre au nord, à l'ouest et à l'est, nous embrassions un espace qui contient le *Labourd,* le plus important des trois cantons basques, et celui dans lequel paraissent s'être le mieux conservés tous les traits primitifs de cette ancienne race d'hommes.

Cette étendue de terrain suffirait à un nombre beaucoup plus considérable de communes; mais une population plus forte ne pourrait s'y nourrir sans de grands accroissements de culture, lesquels n'exigeraient qu'une avance de capitaux; car nulle part ce qu'il y avait de bon dans les théories de

Virgile et de Columelle ne s'est mieux conservé dans la pratique : cette pratique n'est, à vrai dire, qu'une routine; mais cette routine n'est pas celle des autres paysans français, pendant tant de siècles attachés à la glèbe. Le génie antique et secret qui dirige l'agriculture, chez les Basques, peut d'une génération à l'autre se révéler à eux, et recevoir les lumières du génie moderne des Arthur Young et des Fellenberg.

En portant, des hauteurs d'Ainhoüe, son regard à gauche, et en longeant les bords de l'Océan, depuis la Bidassoa jusqu'à Bayonne, on voit successivement les bourgades d'Urrugne, de Ciboure, de Saint-Jean-de-Luz, de Guethari, de Bidart, de Biarrits et d'Anglet : noms aujourd'hui sans honneur, et qui n'ont pas toujours été sans gloire.

C'est là que naissaient et que se formaient ces *loups de mer,* ces intrépides marins qui, dans des temps bien antérieurs à l'établissement de la marine anglaise et à l'existence de la Hollande, poursuivaient et frappaient les baleines de leur harpon jusque dans les plus hautes mers du nord. Les présomptions, pour ne pas dire les preuves les plus fortes, autorisent à penser que les Basques sont les premiers Européens qui ont vu et touché Terre-Neuve; le nom basque de *macaïllaoua,* que les pêcheurs de tous les pays donnent à la morue jaune et salée, vient à l'appui de cette opinion.

Il en est une plus honorable pour cette petite nation, et moins généralement adoptée, qui mériterait un examen approfondi auquel je n'ai ni le temps ni les moyens de me livrer. Robertson, dans les notes de son *Histoire de l'Amérique,* examine s'il est vrai que Christophe Colomb (naviguant sur les mers du nord avec des Basques, long-temps avant sa grande pensée et sa grande découverte d'un nouveau monde); s'il est vrai, dis-je, qu'il entendit le récit d'un Biscaïen qu'une tempête avait poussé sur ce même continent où Colomb se dirigea depuis, à l'aide de son génie et de la boussole. « Après avoir lu cette dissertation, on pourra, sans être Basque comme moi, ajouta M. Destère, rester convaincu, sinon de la vérité, du moins de la vraisemblance du fait; et indépendamment de toute tradition historique, cette conjecture n'est-elle pas beaucoup plus naturelle que celle qui se fonde uniquement sur une inspiration du génie de Colomb, éclairé par des théories du ciel et de la terre, si mal connues à cette époque?

« Une conjecture que j'ai formée plus à mon aise et à moins de frais, continua-t-il, c'est que les archives de Ciboure, de Saint-Jean-de-Luz, et de plusieurs communes des Basques espagnols, sur le prolongement des mêmes côtes, contiennent vraisemblablement plusieurs relations ignorées sur cette grande époque qui a changé la face du globe, et

qu'un bon dépouillement de ces mêmes archives nous ferait connaître; ce travail exigerait des hommes d'une instruction profonde en géographie, en astronomie, sur-tout en histoire, et ne pourrait être fait que par des savants du pays; car (les annales à consulter fussent-elles écrites en français ou en espagnol) il est de la nature des Basques de porter l'esprit de leur langue dans toutes celles qu'ils parlent ou qu'ils écrivent.

« Saint-Jean-de-Luz, où se fit le mariage de Louis XIV; Saint-Jean-de-Luz, où nos princes, à leur retour, furent reçus avec de si vifs transports de joie, a sans doute acquis des titres à la faveur du gouvernement; pourquoi n'ordonnerait-il pas que ce dépouillement se fît dans cette ville, où se trouvent d'ailleurs des hommes très capables de l'entreprendre; j'en puis nommer trois: M. Lerembourе, naguère receveur particulier à Bayonne, et maintenant à Condom: homme d'affaires par état, et homme de lettres par goût; M. Ducos, médecin, versé dans les sciences physiques et morales, lequel a passé sa longue vie sur ces côtes, et qui parle avec la même facilité les langues basque, française et espagnole; M. Labrouche, qui a rempli si long-temps, et avec tant d'honneur, la place de maire de Saint-Jean-de-Luz, après avoir fait plusieurs voyages de long cours. »

Saint-Jean-de-Luz, il y a trois siècles, était une

ville riche, commerçante et peuplée, dont les environs étaient couverts de jolies maisons de campagne. Depuis plus de cent ans, les prospérités de l'Angleterre et de la Hollande ont arrêté les siennes en lui fermant les chemins de toutes les mers. Il n'est pas impossible qu'on ne les lui r'ouvre un jour; pour l'y disposer, on ne saurait trop souvent l'entretenir de son ancienne gloire.

Biarrits, dans l'ancienne marine des Basques français, était regardé comme une succursale de Saint-Jean-de-Luz et de Ciboure; on n'y voit aujourd'hui que quelques bateaux pêcheurs dont les produits suffisent pour donner un air d'aisance et de bien-être aux habitants de ce village bâti sur des rocs.

Il y a des hommes dont la destinée est bien bizarre. Dans une masure de ce village naît un enfant qui n'entend et ne parle jusqu'à douze ans que sa langue maternelle; je ne sais quelles circonstances l'amènent à Paris: il étudie avec assez de succès le français et l'anglais pour traduire, mieux qu'il ne l'avait encore été, *l'Essai sur l'Homme* de Pope. Cette traduction, qui le fait connaître, le conduit, je ne sais comment encore, au ministère des finances; il en sort plus brusquement qu'il n'y est entré, et depuis lors on n'entend parler de lui ni dans les finances, ni dans les lettres, ni en France, ni dans le pays basque. Voilà toute l'histoire de M. de Silhouette. Les uns disent qu'il se cacha pour n'avoir

pas à rougir de sa chute ; les autres, qu'il eut peur des hommes, après les avoir vus et connus dans ces repaires éclatants de toutes les passions humaines. Cette dernière explication n'est pas la moins vraisemblable.

Biarrits (comme j'ai eu occasion de le dire dans un de mes précédents discours en parlant des environs de Bayonne) est renommé pour ses bains de mer: c'est un spectacle charmant que d'y voir, à certains jours, arriver de toutes parts les caravanes de *cacolets,* dont les jolies voyageuses sont recouvertes de longs voiles de gaze qui les mettent, ainsi que leurs chevaux, à l'abri des mouchards[1] bourdonnant sans cesse autour d'elles.

Les bains de mer se prennent à Biarrits et aux environs d'Anglet dans des trous de rochers qu'on appelle *bains d'amour.* Nulle part le terrible golfe de Gascogne n'est battu par plus de tempêtes : le mouvement rétrograde des flots brisés par le reflux a souvent emporté des baigneuses ; autant de fois de jeunes et vigoureux nageurs ont volé à leur secours, mais presque toujours sans succès. Le danger est grand, les exemples sont connus ; toutes les mères racontent à leurs filles l'anecdote que je vais citer : on écoute, on pleure, et l'on revient aux *bains d'amour.*

[1] Espèce de taon dont la piqûre est très vive.

Vers la fin du dix-septième siécle, vivaient au village sablonneux d'Anglet la jeune Saubade, fille unique d'un riche pasteur du Labourd, et Laorens, jeune pêcheur orphelin ; l'une, au sortir de l'enfance, était déja citée comme un modéle de cette beauté native dont le charme tient sur-tout à l'élégance des formes, à la vivacité des traits et à l'expression des yeux ; l'autre, à vingt ans, dans le pays de la force unie à la grace, n'avait point de rival parmi la jeunesse basque, dont il était l'honneur et l'exemple. Quand il paraissait à la *farandole*, à la *paume*, vêtu du petit gilet rouge, chaussé d'*espadrilles*[1], coiffé du gracieux berret, tous les regards se portaient sur lui, et ne s'en détournaient que pour chercher Saubade. L'amour dont ils brûlaient l'un pour l'autre n'était un secret pour personne. On ne l'avait point appris, on l'avait deviné : on était sûr qu'ils s'aimaient, parcequ'il paraissait nécessaire qu'ils s'aimassent. Une seule personne n'en voyait pas la nécessité : c'était le père de la jeune fille ; il était riche en troupeaux ; Laorens était sans fortune, et cette circonstance élevait un obstacle insurmontable entre les deux amants.

Un an s'était écoulé pour eux dans les tourments d'une passion dont les contrariétés avaient accru la

[1] Souliers en cordes de chanvre écru, attachés avec des rubans de couleur.

violence: ne pouvant se livrer à l'espoir du bonheur, ils ne prirent plus conseil que du seul sentiment qui puisse se passer d'avenir, et firent serment d'être l'un à l'autre jusqu'à la mort: un seul jour acquitta leur promesse.

Le père de Saubade était parti un matin pour faire le dénombrement annuel de ses troupeaux, sur le revers de la montagne où il avait coutume de rassembler ses bergers. A peine avait-il disparu derrière la colline au pied de laquelle sa maison était située, que le couple charmant s'était réuni, au lever de la plus trompeuse aurore, sous une espèce de tonnelle couverte de pampre à l'extrémité de l'habitation.

Cet asile ne pouvait les dérober qu'un moment aux regards éveillés sur eux; ce moment leur échappait: le soleil éclairait déja la campagne; ils s'éloignent du village, et dirigent leurs pas vers le bord de la mer. Qu'elles leur paraissent riantes et fleuries ces dunes arides où ils s'égarent, en s'éloignant de quelques habitations éparses d'où l'on pourrait les découvrir!

Des bouquets de sapins, jetés çà et là, dérobent de nouveau leur marche furtive, et bientôt une pente rapide les conduit sur la plage.

A droite, les dunes, s'étendant au loin, n'offraient ni abri ni refuge; à gauche, un rocher à pic formait un arc dont l'extrémité se courbait sur les flots,

et au centre duquel se trouvait une grotte vaste et profonde.

Que le hasard eût conduit dans ce lieu sauvage un froid observateur, même un poëte enthousiaste, ils n'eussent été frappés que de la grandeur des objets offerts à leurs yeux ; ce demi-cirque, dont la mer paraît être la scène, cet amphithéâtre d'où il semble que Neptune ait voulu donner à l'homme le spectacle de ce vaste Océan qui baigne les deux hémisphères, auraient seuls arrêté leurs regards. Nos jeunes amants embellissent cette effrayante solitude de toutes les illusions où leur ame se noie : ces noirs rochers s'éclairent de tous les feux dont ils brûlent ; ce formidable Océan qui gronde au loin est une barrière que l'amour a mise entre eux et le reste du monde ; ces couches d'un sable fin, ces amas de coquilles brisées qui s'étendent en lits, qui s'élévent en siéges, invitent Saubade et Laorens aux charmes d'un repos bientôt enivré de tous les songes de l'amour.

Dans cet oubli de l'univers, dans cette tourmente d'un sentiment qui leur révéle une existence hors de la nature, ils n'ont pas vu s'amonceler les nuages ; ils n'ont pas entendu les vents gronder sur les flots et les pousser sur ce rivage au-delà des limites où chaque jour ils s'arrêtent. La voix du tonnerre les avertit en vain du péril qui les menace. Laorens a frémi pour ce qu'il aime ; mais Saubade, tout en-

tière à cette vie d'amour dont elle ne doit jouir qu'un moment, ne permet pas à un autre sentiment d'approcher de son ame: elle a pressé son amant sur son sein, elle ne connaîtra plus la crainte.

Cependant les vagues s'élèvent et se roulent avec fureur jusqu'à l'entrée de la grotte qui leur sert d'asile. « O ma bien-aimée! s'écrie Laorens en la portant sur un angle intérieur du rocher où l'eau ne pouvait encore atteindre, la mort t'environne, la tempête redouble, tout espoir est perdu. — Je n'ai jamais formé qu'un vœu, reprit la tendre fille en souriant du sourire des anges, celui de vivre et de mourir avec Laorens; demain cet espoir m'eût été enlevé: aujourd'hui, je suis à toi, à toi pour toujours!... » Laorens s'était avancé à la nage vers l'entrée de la grotte, envahie par les flots, pour s'assurer s'ils pourraient encore s'y frayer un passage. Tout est submergé, par-tout la mer, la mer terrible, s'ouvre en abîmes ou s'élève en montagnes; les flots le poursuivent et le rejettent avec fureur dans l'enceinte du rocher, qu'ils remplissent à la hauteur de la pointe où la jeune amante les brave encore; elle présente la main à Laorens pour remonter près d'elle, le serre contre son cœur, et l'embrasant de tout son courage. « Vois-tu, lui dit-elle, cette vague énorme qui s'avance en mugissant: c'est la mort... » Elle dit: leurs bras s'enlacent, leurs bouches s'unissent, et la mer a dévoré sa double proie.

Long-temps battus par les flots, qui ne purent les séparer, Saubade et Laorens furent rejetés sans vie près du rocher qui fut à-la-fois pour eux un temple et un tombeau.

C'est depuis ce temps que cette grotte, consacrée par le souvenir de cet événement funeste, a reçu le nom qu'elle porte encore de *Chambre d'Amour*.

N° XI. [30 AVRIL 1817.]

LE PÈRE CLÉMENT.

In specie fictæ simulationis, sicut reliquæ virtutes ità pietas inesse non potest.

CICÉRON, *de Nat. Deo.*

Il en est de la pitié comme de toutes les autres vertus : elle ne consiste pas en vains dehors.

En commençant ce discours, je prévois un reproche auquel je m'empresse de répondre. On pourra s'étonner qu'après avoir séjourné si peu de temps à Bordeaux, après avoir parcouru si rapidement l'espace qui sépare cette grande ville du point où je me trouve, je m'arrête des semaines entières dans une enceinte de montagnes de quelques lieues. A cela je réponds que ce n'est point sur la grandeur, l'importance, la célébrité des pays que je parcours que je mesure l'intérêt que j'y porte, et la durée du séjour que je crois devoir y faire. Je n'ai pas l'intention de redire ce qui a été dit mille fois, ce que l'on trouve dans tous les livres, de décrire ce que chacun a pu voir : j'observe la France sous un point de vue nouveau; je m'occupe, je ne dis pas exclusive-

ment, mais essentiellement, des mœurs, des hommes, dans les différentes provinces que je parcours. On conçoit que cet examen acquiert d'autant plus d'intérêt, qu'il s'exerce sur des objets plus neufs, et qu'il m'offre des occasions plus fréquentes de composer des tableaux qu'on ne connaît encore que par d'informes esquisses. Nulle autre partie de la France ne peut se présenter à mes yeux avec les memes avantages que je rencontre ici. La petite nation basque ne ressemble à aucune autre; tout y porte un caractère original, tout y est marqué de cette vieille empreinte que la rouille du temps rend encore plus respectable. On jette en passant un coup-d'œil sur les plus beaux monuments modernes, et l'on s'amuse à décrire jusqu'aux moindres détails d'un bas-relief antique que l'on rencontre sur sa route.

Cette courte digression a répondu d'avance à toutes les objections qu'on pourrait me faire sur le défaut de proportion entre les différentes parties de cet ouvrage.

Je me retrouve, avec M. Destère, sur les hauteurs d'Ainhoüe, où nous continuons notre revue topographique. En ramenant ses regards autour de soi, on aperçoit, à peu de distance, Sarre, Saint-Pé, Espelette, trois grands bourgs, comme on n'en voit guère en France que sur la rive droite de la Garonne, depuis Toulouse jusqu'à Bordeaux.

Espelette, qui touche pour ainsi dire à l'Espagne, doit sans doute son agrandissement à l'avantage qu'il a d'être la première station, en France, de ce petit commerce de laine que les Espagnols faisaient et font encore à dos de mulet.

Sarre et Saint-Pé, plus voisins de la côte, et entourés de vallées plus fécondes, ont des moyens d'aisance plus assurés: on a quelques raisons de croire que ce sont les premières communes du Labour qu'habitèrent les Phéniciens, ou du moins leurs descendants, les Cantabres; elles sont les plus voisines de ces montagnes creusées anciennement pour la recherche des mines, et l'on y parle le basque le plus pur.

C'est à Saint-Pé que la femme d'un notaire, madame Duhalde, a fait en vers basques une traduction charmante des fables de La Fontaine; c'est de Sarre ou de Saint-Pé que sortirent deux jésuites du même nom que cette dame, les pères Duhalde, dont l'un a passé sa vie dans les missions de la Chine, tandis que l'autre s'occupait à rédiger les Mémoires que son frère lui faisait parvenir, et que Montesquieu a souvent eu occasion de citer.

A la droite d'Ainhoüe se trouvent plusieurs autres villages cachés dans les montagnes et renommés pour la culture des terres: les plus considérables sont : Louhossoa, Maccaye, Ossès, Hasparren; là, un sol, qui ne paraît à l'œil que sec et pierreux,

donne toujours et ne s'épuise jamais: c'est par la variété de ses présents qu'il se féconde; deux récoltes par an y sont communes.

En nous promenant autour de ces villages, notre oreille était agréablement flattée du murmure de cent ruisseaux dont les eaux vont arroser, dans toutes les directions, de riantes prairies qui semblent monter du pied des montagnes pour décorer leurs flancs d'une sombre verdure, plus douce aux yeux, sous un ciel étincelant, que ce vert des campagnes anglaises acheté au prix d'un éternel brouillard.

En rapprochant, par la pensée, les fermes expérimentales de Fellenberg dans les Alpes, des champs nourriciers d'Ossès et de Maccaye dans les Pyrénées, on pourrait (quelque partisan que l'on fût des méthodes nouvelles) balancer entre les avantages des théories modernes et les résultats d'une ancienne et sage routine.

La considération attachée dans ce pays à l'exercice du premier des arts contribue sur-tout à le rendre florissant. Les laboureurs de Maccaye et d'Ossès sont tous propriétaires: on ne les aborde qu'en les appelant *etchèco yauna* (seigneur de la maison), et ces *seigneurs* n'en ont jamais voulu reconnaître d'autres dans leur commune, même à l'époque où ce titre conférait de véritables droits. « Vous voyez, me dit M. Destère, cette maison

carrée à l'extrémité du vallon; j'en ai jadis connu le propriétaire: gâté par le séjour qu'il fit dans les grandes villes, cet ambitieux *etchèco yauna*, de retour à Maccaye, s'avisa d'aligner en avenue quelques arbres autour de sa ferme, qu'il appela son château, de donner le nom de donjon à son pigeonnier, et de se qualifier lui-même du titre de *marquis de Maccaye:* peut-être n'eût-on fait qu'en rire, s'il eût borné là ses prétentions gothiques; mais il voulut partager avec Dieu l'encens de l'église, et avec la commune le produit des terres; alors on se fâcha contre *sa seigneurie;* on plaida contre elle, et un arrêt du parlement de Bordeaux (qui n'a cependant jamais passé pour ennemi des prétentions féodales), un arrêt, dis-je, du parlement de Bordeaux, rejeta M. le marquis dans la foule des *seigneurs de Maccaye.*

« Ce procès, aux débats duquel je ne fus pas tout-à-fait étranger, fut égayé par le docteur Hiriart, que la commune de Maccaye avait chargé de sa poursuite. Ce médecin, doué de plus d'un genre d'esprit, avait vu trop de malades et de mourants pour ne pas être profondément pénétré de l'égalité des hommes; mais il avait trop de sens pour se faire un argument de cette égalité devant les organes des lois positives: ce fut sur la *coutume* du pays de Labour qu'il établit les droits qu'il défendait: il éclaira ses juges en les faisant rire (ce qui réussit par-tout,

et plus sûrement à Bordeaux qu'ailleurs). C'est ce médecin qui eut un jour à l'église, avec son curé qui prêchait, une altercation assez comique. Le docteur Hiriart, placé vis-à-vis de la chaire, s'était endormi au milieu du sermon : « Réveillez cet homme, cria le curé, en s'adressant aux voisins du dormeur. — Va, va, s'écrie à son tour le médecin en ouvrant les yeux, ton office était de me tenir réveillé et non de me faire éveiller; j'ai beau dormir, je t'entendrai de reste. » Le rire que cette boutade excita parmi l'auditoire gagna le prédicateur, qui eut beaucoup de peine à achever son sermon.

« L'un des fils du médecin Hiriart, après avoir fait, chez les jésuites de Toulouse, d'excellentes études qui lui firent un nom dans les provinces du midi, fut nommé très jeune à la cure importante de la seule paroisse que Baïonne eût alors: une fièvre contagieuse se répand dans la ville; tous ceux qui en sont attaqués dans les hôpitaux meurent infailliblement; c'est dans les hôpitaux sur-tout que le jeune curé porte ses visites, ses soins, et ses secours: on le conjure de ne point s'exposer à des dangers certains; il répond, comme un ancien: *Il ne s'agit pas de savoir où est le danger, mais où est le devoir.* Cet héroïsme religieux eut son triomphe; un mois après, toute la ville, en deuil et en larmes, suivit son convoi funèbre.

Cette victime de l'humanité avait un frère aîné

qui vit encore, retiré sous le toit paternel, à Maccaye, où il passe, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, pour le plus habile des cultivateurs. Il fait des essais à long terme, comme s'il devait jouir du fruit de ses expériences; prodigue du temps, comme si la vie tout entière était encore devant lui, il change tout et ne bouleverse rien: ses innovations sont des perfectionnements; et quand il cause avec les jeunes gens, qui s'étonnent de le voir s'occuper

Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour lui,

il leur répond, comme le vieillard de La Fontaine:

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage.

Plus d'un bourg, en France et en Suisse, portent le nom de ville sans être aussi grands, aussi riches, aussi peuplés que l'est Hasparren; son marché paraît être le plus considérable du pays de Labour: on s'y rend des trois cantons basques, et souvent même de la vallée espagnole de Bastan.

M. Destère m'a présenté dans ce bourg à un de ses parents, qui, après avoir été quelque temps soldat au commencement de la révolution, et ensuite vicaire à Ustaritz, remplit aujourd'hui les mêmes fonctions ecclésiastiques à Hasparren, où il est né. Ce bon prêtre possède, au plus haut degré, l'éloquence de la chaire appropriée à la langue, à la vie, et aux mœurs de ces cantons. Comme l'abbé de

Fleury, dans son *Catéchisme historique*, ce n'est point de la morale universelle qu'il entretient son auditoire, c'est de la morale à l'usage particulier du peuple qu'il catéchise; de cette morale de faits dont les Basques ont besoin; c'est ainsi qu'il faut parler de Dieu à des hommes plus sensibles qu'éclairés; c'est ainsi qu'un seul homme est quelquefois un grand bienfait pour tout un pays. »

De tous les engagements que j'ai pris avec moi-même en commençant ce voyage, le plus doux à remplir est celui d'arracher à l'obscurité, autant qu'il est en moi du moins, des noms qui méritent d'en sortir: que ne puis-je, par compensation, condamner à l'oubli tous ceux que le hasard, l'intrigue ou la fortune en ont si ridiculement tirés!

Trois frères d'un village dépendant d'Hasparren (Urcuray) ont donné, dans le cours de la révolution, des exemples dont on sera touché sans doute, quelque bannière qu'on ait suivie. Les MM. Harriet, au sortir de l'enfance, entrèrent presque en même temps au service; tous trois acquirent, au prix de leur sang versé dans maints combats, les grades supérieurs auxquels ils parvinrent. Le plus jeune mourut glorieusement en Italie, sur un champ de bataille; l'aîné partagea avec un guerrier, au nom duquel tant d'illustration s'est attachée depuis; l'aîné, dis-je, partagea avec le général Harispe le commandement de la légion des Basques; le cadet

crut devoir à sa patrie et à sa famille d'accepter des fonctions civiles auxquelles il n'était pas moins propre qu'au métier des armes. Dans les querelles sanglantes des partis, tous trois prêtèrent à la raison l'appui de leur épée et de leurs paroles, également puissantes.

A l'époque des signatures pour ou contre le consulat perpétuel, le seul des trois frères qui vécût alors sous les drapeaux, son unique patrimoine, ne balance pas à signer NON, et reçoit presque aussitôt sa démission, qu il n'a point demandée. Le dénuement total où il se trouve ne lui arrache ni plainte, ni regret: rappelé au service, il est obligé, bientôt après, de voter de nouveau sur la question de l'*empire* et du *trône*. Un NON, plus courageux que le premier, est sa seule réponse; et la perte de sa place, la misère et l'inactivité (le plus insupportable des tourments pour cette ame de feu) en sont presque aussitôt la suite.

Dans les campagnes qui précèdent celle de Wagram, le capitaine Harriet se présente à l'état-major général de l'armée, et s'adressant au prince de Neufchâtel: « *Mettez-moi quelque part*, lui dit-il, *où je puisse mourir pour la patrie.* » On l'envoie dans un fort de la Prusse, et l'année suivante, les témoignages les plus honorables lui font obtenir un régiment dont il vient prendre le commandement sur le lieu même où devait se livrer la terrible bataille

de Wagram. A peine arrivé, il charge et reçoit une balle au front : sans interrompre son mouvement, il bande sa blessure avec son mouchoir, charge de nouveau ; et, tout couvert de sang, il rentre en ligne aux acclamations des braves.

Dans la seconde journée de cette mémorable bataille, il exécute, à la tête de son régiment, une manœuvre pleine d'audace, dont l'objet est d'enlever une batterie : un boulet le frappe à la poitrine ; il meurt sans avoir le temps de sentir que sa mort est glorieuse. Que manquait-il à ce brave soldat, à cet excellent citoyen, pour qu'on pût dire de lui ce qu'on a dit de Catinat : « qu'on pouvait également en faire un maréchal de France ou un chancelier? » Rien : les jours et les nuits qu'il ne passait pas sur les champs de bataille, il les employait à l'étude, comme César, dont il a commenté les *Commentaires* ; il voyait d'un coup d'œil tout ce qu'il y avait dans une page et dans une plaine. On m'a communiqué des plans de campagne, des projets de guerre et de pacification tracés par lui, qui m'autorisent à penser que s'ils eussent été suivis, l'Europe soumise aurait eu moins à souffrir de la France, ou, du moins, que la France vaincue ne gémirait pas aujourd'hui sous la tyrannie d'une coalition européenne.

L'église d'Hasparren, bâtie sur les ruines du temple d'un autre culte, renfermait un monument

assez curieux. Un gouverneur romain de ces cantons, de retour de Rome, où il était allé solliciter la justice ou la faveur qu'il avait obtenue pour ses administrés, crut devoir en adresser des actions de graces, non à l'empereur, non au sénat, non aux dieux de Rome, mais au *génie tutélaire* du pays. Ce génie, après tant de siècles, paraît être le seul qui n'ait point abandonné son poste. Ces actions de graces furent gravées sur une plaque d'airain qui fut déterrée dans les décombres de l'ancien temple, et qui, depuis, a été suspendue auprès du maître-autel de l'église d'Hasparren, où on la voyait encore il y a quelques années.

« Ce que c'est que la célébrité, me dit mon compagnon basque, en repassant à Saint-Pé, on parle encore des pères Duhalde, et déja l'on ignore jusqu'au nom du capucin Clément, homme très supérieur à ces deux jésuites. Quoique Voltaire ait eu raison de dire que tout ce qui a été fait ne mérite pas d'être écrit, et quoique cela soit plus généralement vrai de ce qu'a pu faire ou dire un capucin, il est certain cependant que la vie de ce père Clément, que je me suis occupé à écrire, aurait paru à Voltaire lui-même plus utile, plus intéressante que les quatre cinquièmes de ces mémoires biographiques dont nos brocanteurs littéraires font aujourd'hui un si honteux trafic.

Le père Clément naquit à Ascaïn; parvenu à l'âge

de quatorze ans, à peine avait-il appris, dans ces montagnes, à lire et à écrire; orphelin de père et de mère, ses moyens d'existence étaient nuls : pour toute ressource, Clément avait une sœur aînée; cette sœur lui consacra sa vie. Avec une des plus belles figures et une des plus belles tailles qu'un homme ait jamais reçues de la nature, il résolut, à dix-neuf ans, de s'enterrer chez les capucins de Bayonne, où sa sœur le fit recevoir novice. Sans qu'on ait pu deviner par quel miracle, il fit d'excellentes études dans ces cloîtres où l'on faisait vœu d'ignorance; il en sortit tout-à-coup pour faire entendre, du haut de la chaire évangélique, à Toulouse, à Bordeaux, à Paris, une des voix les plus éloquentes dont nos temples aient retenti. Ce n'était pas un Bridaine, un de ces missionnaires des déserts qui apparaissent dans les capitales pour en effrayer, pour en maudire l'élégance et les voluptés mondaines; c'était, sous la bure fauve d'un capucin, la sainte urbanité (si j'ose associer ensemble ces deux mots), l'éloquence pleine de grace et d'onction d'un prince de l'Église, pour qui la morale la plus pure et la philosophie la plus sublime étaient le véritable esprit du christianisme.

Le père Clément ne déclamait pas vaguement contre le luxe, dont il faisait la part à chaque condition; mais il se renfermait rigoureusement dans toute l'humilité de la sienne. Un président de Bordeaux le pressait un jour de se servir de sa voiture

pour une course qu'il avait à faire hors de la ville : « J'ai trois raisons pour vous refuser, lui dit-il : *je suis jeune, je suis Basque,* et *je suis capucin.* »

Plus il aimait la religion, plus il était ennemi de la superstition, dont le plus grand crime est de la faire haïr : on n'a point encore oublié à Baïonne l'histoire de *la sainte de Bardos.*

C'était une jeune vierge de quinze ou seize ans, en faveur de laquelle le ciel opérait le miracle de la faire croître en grace et en beauté sans qu'elle prît aucun aliment : la parole de Dieu était sa seule nourriture ; une tante, qui la présentait à la vénération, fut seule, d'abord, à attester la vérité du fait ; mais bientôt vingt mille témoins se présentèrent pour l'affirmer.

A son entrée à Baïonne, on sema des fleurs dans les rues où elle passa ; sur les ponts, sur les places, à la porte des églises, on se prosternait devant elle. Les magistrats ne savaient quel parti prendre ; les plus hardis se contentaient de douter. On interrogea le père Clément, qui continua quelque temps à écouter, à regarder, et à se taire : il avait placé près de la jeune vierge au corps glorieux un frère lai de son couvent, dont la présence donnait à la sainte un avant-goût de canonisation. Le pieux acolyte, chargé d'une surveillance qu'il exerçait avec une adresse que la nièce et la tante étaient loin de lui soupçonner, découvrit, non sans beaucoup de temps

et de soins, qu'un sachet mystérieux que la jeune fille portait sur la poitrine, sous prétexte de couvrir le stigmate qu'un ange y avait imprimé, renfermait l'aliment substantiel dont elle se nourrissait pendant la nuit. Les deux femmes, arrêtées sur le rapport du père Clément, subirent un châtiment sévère, et furent chassées de la ville et de la banlieue.

Le père Clément, parvenu malgré lui à la première place de l'administration de son couvent, fut envoyé à Rome; mais il refusa d'y paraître en qualité de représentant de l'ordre entier dont il était membre. « *J'aspire plus haut*, dit-il en souriant »; et il s'y rendit à pied, son bâton blanc à la main; il en revint de même. Vieilli dans les travaux apostoliques, il se renferma dans son couvent, d'où il ne sortait plus, dans les dernières années de sa vie, que pour visiter sa vieille sœur, qui croyait voir les cieux ouverts en regardant ce vénérable émule de saint François.

N° XII. [17 MAI 1817.]

EXERCICES ET AMUSEMENTS
DES BASQUES.

Hac celebrata tenus sancto certamina patri.
VIRGILE, *Énéide*.

Ils conservent ces jeux qui leur viennent de leurs ancêtres.

Pour visiter les communes du Labourd qui me restaient à connaître, nous descendîmes la Nive. Cette rivière, qui prend sa source au-dessus de Roncevaux, et coule entre les chaînes des Pyrénées, n'est qu'un torrent jusqu'à Cambo; et, depuis là même, ses eaux, qui ne sont ni encaissées, ni contenues, embellissent le paysage beaucoup plus qu'elles n'enrichissent le pays. Pour les refouler vers les nasses des moulins, on ne laisse, de distance en distance, à la navigation, que des courants dangereux à descendre, et très pénibles à remonter. Les bateaux, qu'on appelle *chalants*, ne peuvent contenir que très peu de marchandises. Il serait digne de la bienfaisance d'un gouvernement éclairé de

faire examiner cette rivière par d'habiles ingénieurs; ils trouveraient probablement les moyens d'en faciliter et d'en agrandir la navigation; ce serait un véritable service à rendre à ce département, à la France, et même à l'Espagne.

Cambo, situé au plus grand évasement de la vallée, s'étend, partie sur une hauteur très élevée au-dessus du niveau de la Nive, et partie sur le bord même de cette rivière. Ailleurs, la distinction du Haut et Bas-Cambo pourrait être un sujet de haine et de division entre les habitants; mais ces pauvretés ne sont point connues ici. Les Basques sont tous également fiers de leur nom et de leur pays; cette égalité d'orgueil national les maintient en paix.

Des eaux minérales moins renommées et tout aussi bonnes que celles de Bagnères et de Barréges, attirent à Cambo, vers la fin de l'été, un assez grand nombre de malades qui viennent y chercher la santé, et de gens bien portants qui viennent y chercher le plaisir: ce concours y multiplie naturellement les *parties de chasse*, les *parties de paume* et les *danses*, dont je ne puis me dispenser de parler avec quelques détails: c'est sur-tout dans leurs jeux qu'il faut étudier les mœurs de ces montagnards: le plaisir ajoute singulièrement à la physionomie du peuple basque.

L'ardeur des Basques pour la *chasse aux palombes* égale presque leur amour pour la *paume* et pour la

danse: c'est en automne que cette chasse commence; je ne serai pas ici pour y assister, mais j'interroge M. Destère; il me répond, et j'ai les objets absents sous les yeux.

Il y a deux espèces de *chasses aux palombes,* la petite, qui se fait dans les vallées, et la grande, dans les montagnes. Pour la première, le chasseur principal se construit, au faîte d'un arbre, une cabane en feuillage; il s'y loge, muni d'un fusil et d'une palombe aveugle, qu'il attache en dehors avec un fil assez long pour permettre à l'oiseau de voltiger à quelque distance de la cabane: d'autres chasseurs vont se cacher dans les broussailles: au cri de l'appeau, que le chasseur d'en haut provoque en lui faisant sentir le lien qui l'arrête, les compagnies de palombes qui se trouvent dans le voisinage accourent et s'offrent d'elles-mêmes au plomb qui les atteint de toutes parts.

La grande chasse exige des préparatifs et des dépenses considérables, qui se partagent d'ordinaire entre les propriétaires réunis pour cette chasse. Tous les arbres élevés de la montagne où l'on se rassemble se couvrent de cabanes et de chasseurs, sans autre arme qu'une espèce de crécelle. Les palombes aveugles font d'abord leur office; leurs voix attirent en foule leurs compagnes: au même instant les chasseurs d'en haut lancent, au milieu d'elles, un épervier de bois, et font raisonner les crécelles;

à cette vue, à ce bruit, les essaims de palombes effrayées s'abattent sur de vastes filets tendus sur les arbres d'une colline à l'autre; on en prend ainsi plusieurs centaines d'un seul coup; ce serait un tableau charmant à faire que celui d'une partie de chasse aux palombes; mais le temps presse, et des fêtes, plus locales encore, attirent mon attention et mes regards.

Le jeu de paume est ici une véritable fureur; on en connaît de deux sortes : le *rabot* et la *longue;* le premier, qui n'a que le second rang, se joue sur de petites places, avec une balle dure, lancée contre une muraille; il ne diffère que par certaines conventions du jeu de balle que l'on joue en France dans la plupart des colléges; il a cela de particulier, cependant, que dans ce pays il y semble réservé aux enfants qui touchent à l'adolescence et aux hommes âgés qui touchent à la vieillesse; ils y jouent assez communément les uns contre les autres, et presque toujours la partie est égale, car les uns n'ayant pas encore acquis toutes leurs forces, et les autres n'ayant pas perdu toutes les leurs, ils se trouvent à une égale distance de leur plus grand développement; au commencement de cette lutte entre quinze ans et soixante, *soixante* a d'abord l'avantage, mais plus souvent *quinze* gagne la partie; cela s'explique: la fatigue d'un exercice violent épuise les forces du vieillard qui finit, et ne fait qu'accroître celles de l'enfant qui commence.

Toutes les merveilles de ce genre de talent se déploient dans les parties à la *longue*.

Des milliers de spectateurs, accourus de tous les points du département, et quelquefois même de l'Espagne, se réunissent dans un vaste espace préparé à cet effet. Dans ces jours solennels, les parties ne se forment qu'entre des *artistes* connus, et sur le talent desquels s'établissent des paris considérables; car ce n'est pas seulement la vanité de son opinion, c'est quelquefois une partie de sa fortune qu'on risque dans ces conjectures: M. Destère m'a assuré qu'il avait vu plus d'une fois 50,000 francs déposés sur la place. Les murs des jardins, les croisées, les toits des maisons, les grosses branches des arbres qui avoisinent le lieu de la scène, sont couverts de spectateurs de tout sexe et de tout âge: on commence par former le *jury des jeux*, lequel se compose d'un certain nombre d'amateurs émérites, qui prononcent en dernier ressort sur les contestations toujours prêtes à s'élever dans le cours de la partie.

L'uniformité de costume est d'usage entre les joueurs, quelle que soit, dans la société, la condition ou la profession de chacun: tous avec un léger réseau sur la tête, sans autre vêtement qu'un pantalon et une chemise d'une éclatante blancheur, on ne les distingue qu'à la couleur de leurs ceintures en soie, qu'ils renouent fréquemment, et qu'ils manient avec une grace toute particulière: cette qua-

lité, dont le peuple basque est essentiellement pourvu, se fait plus particulièrement remarquer dans un exercice où la force, la souplesse, la vélocité sont les conditions d'un succès qu'on n'obtient guère qu'à la fleur de l'âge.

Léger comme un Basque, dit-on proverbialement et sans se douter de l'exagération que renferme un pareil éloge: ce vers sur le cerf poursuivi par une meute,

L'œil le cherche et le suit aux lieux qu'il a quittés,

n'est pas moins littéralement vrai en parlant des jeunes habitants de ces montagnes: le vol de leur balle en l'air n'est pas plus difficile à suivre que la trace de leurs pas.

Une idée qu'on se fait encore plus difficilement, c'est celle des émotions que leur font éprouver les diverses révolutions de la partie. Durant ce flux et reflux de crainte et d'espérance, des témoins courent de tous côtés pour en porter au loin les nouvelles. Les routes, à plus de six lieues de la place, sont semées de curieux qui interrogent, en palpitant, ces messagers. Denain, Fontenoy, Marengo, n'excitaient pas de plus vives inquiétudes. Enfin, quand le talent, ou le sort, qui prend sa part dans tous les événements de ce monde, a décidé la victoire, les vaincus ne songent plus qu'à des revanches, et les vainqueurs qu'à de nouveaux combats.

Ces luttes ne sont pas seulement des jeux, on y voit la fortune et la gloire.

La paume[1] a ses héros, et les Sorrende, les Duraty, les Silence, les Parquins, et quelques autres ont attaché à leur nom une célébrité dont la tradition, à défaut de l'histoire, leur garantit la durée. M. Destère m'a raconté à ce sujet l'anecdote suivante : « Le fameux Parquins, dans le cours de la révolution, avait été forcé d'émigrer en Espagne; il apprend qu'un de ses rivaux de gloire, nommé *Crutchatty*, annonce une partie de paume aux Aldudes, sur la frontière. Aussitôt Parquins fait solliciter auprès des autorités du lieu un sauf-conduit qu'on lui accorde, et que l'on motive sur la nécessité d'opposer à Crutchatty le seul rival digne de lutter avec lui. Parquins arrive, entre en lice, combat, remporte la victoire, et retourne en Espagne aux acclamations de la foule, qui l'accompagne jusqu'à la frontière. »

C'est dans les *fêtes locales* qu'il fallait voir, il y a quelques années encore, ces danses où figuraient des communes entières, où tous les âges de la vie humaine (depuis le moment où l'on forme les premiers pas jusqu'à celui où l'on se prépare à franchir le dernier) se réunissaient autour des tombeaux pour y célébrer, par les mêmes danses, ces fêtes

[1] La balle avec laquelle on joue se nomme en basque *pilota*, vieux mot évidemment dérivé du latin et du grec *pila*.

où trois ou quatre cents générations avaient successivement assisté dans les mêmes lieux.

Les âges, dans l'ordre de leur succession, et les sexes sur deux lignes, après l'office divin, se rendent de l'église au cimetière, précédés du maire de la commune, que, dans la langue poétique du pays, on nomme *pontife civil* (*aousso apessa*). Ce pontife (précisément comme Plutarque à Chéronée), des branches de laurier et d'olivier à la main, conduit, en cadence, la marche solennelle qu'il amène sur la place publique au son des instruments du pays, parmi lesquels on ne compte que le *tambour de basque, le flûtet à cinq trous,* et une espèce de *violon sans chevalet*, sur lequel le rhythme se marque en frappant les cordes avec un court bâton recouvert en peau. C'est au moyen de ces instruments, si pauvres d'harmonie, auxquels se mêlent, par intervalle, quelques voix agrestes, que des laboureurs, des pâtres, leurs mères, leurs femmes et leurs filles remplissent la vaste étendue des cieux de chants qui semblent en descendre.

Arrivée sur cette place, toute cette population y forme un rond immense, et la parcourt plusieurs fois à pas mesurés. La marche s'anime progressivement, et c'est au moment où son action devient la plus vive que le tambourin donne le signal du *mouchico,* danse violente et qui admet tout un peuple sans confusion. Noverre et Dauberval ont essayé

d'en donner une idée sur le théâtre de l'Opéra; mais comment lui conserver son caractère national? Ce ne sont pas seulement les pieds, les bras, c'est tout le corps, c'est l'ame des Basques que le *mouchico* met en mouvement; ils crient, parlent et chantent en dansant; ils remplissent la place de ces éclats, de ces gloussements de voix dont ils font retentir les échos des montagnes lorsqu'ils traversent les Pyrénées, et qu'ils veulent s'avertir de l'endroit où ils se trouvent. Cette espèce de gamme rapide s'appelle *irrincina* dans les Pyrénées, et *incina* dans quelques parties des Alpes. Je crois me souvenir que Silius Italicus en fait mention dans son poëme, et qu'il cherche à l'imiter par l'harmonie de ses vers.

Les paroles improvisées pendant le *mouchico* sont l'expression la plus vraie de l'ivresse que produit cette danse parmi les Basques. On ferait un recueil charmant des mots passionnés, des louanges délicates que leur inspirent en ce moment l'amitié, l'amour, et la piété filiale.

Les chants des Basques sont langoureux, comme dans tous les pays des montagnes où le séjour des hommes, dans ces hautes régions terrestres, semble disposer leur ame aux sensations les plus tendres. La langue des Basques, dont presque tous les substantifs se terminent en *a*, qui se sert de circonlocutions orientales pour désigner les objets qui com-

mandent l'amour, le respect, ou la crainte; cette langue, dis-je, est plus favorable qu'une autre à l'expression de la pensée mélancolique. Dieu s'appelle *Jaungoicoa* (Seigneur d'en haut); la nuit, *gab-a* (absence de lumière); la mort, *eriotza* (maladie froide); le soleil, *egusquia* (créateur du jour); la lune, *ilarquia* (lumière morte).

Les Basques sont courageux, mais vindicatifs; excellents soldats, sur-tout pour la guerre des montagnes, mais indépendants et difficiles à retenir sous les drapeaux au-delà du temps qu'ils se prescrivent eux-mêmes. Un grand capitaine, qui se connaissait en soldats, disait que les Basques, si distingués par le courage personnel, ne valaient rien en *ligne*. Dans la guerre de 1793, contre l'Espagne, deux demi-brigades, commandées par un général au nom duquel l'épithète de *brave* se joint si naturellement qu'elle semble en faire partie; deux demi-brigades, disais-je, commandées par le brave Harispe, après avoir fait des prodiges de valeur, désertèrent presque jusqu'au dernier homme pour aller embrasser leurs parents et leurs amis. Au bout de quelques jours, tous étaient de retour au camp, où leur chef les attendait sans inquiétude.

Les noms propres véritablement basques ont presque tous une signification; *Salaberry* (salle neuve); *Etcheberry* (maison neuve); *Etchecahar* (maison vieille); *Ithurbide* (chemin de la fontaine);

Jaurguiberry (château neuf); *Uharte* (entre deux eaux).

La propreté dans les habitations et dans les vêtements est portée à un plus haut degré parmi les Basques qu'en aucune autre province de France. Les femmes sont généralement belles, bien faites, vives, et gracieuses.

La religion, chez les Basques, n'est point exempte de superstition; mais cette superstition, loin d'être intolérante, n'altère pas même cette douce philanthropie qu'ils exercent sans en connaître le nom: le respect des morts et des tombeaux est ici un véritable culte: les cérémonies des funérailles en sont plus touchantes: jadis elles ont donné lieu à des actes violents de désespoir et même de rage, auxquels le gouvernement crut devoir remédier par une ordonnance que M. Depping nous a conservée dans son *Histoire générale d'Espagne:* j'en citerai quelques lignes.

« Comme il existe en ce pays un usage indécent « de pousser des cris immodérés à la mort d'une « personne, et de troubler par toutes sortes d'ac- « tions violentes la cérémonie des funérailles, nous « ordonnons et établissons pour loi qu'il sera doré- « navant défendu de faire entendre, à la mort d'une « personne quelconque, des lamentations désordon- « nées, de s'arracher les cheveux, de se meurtrir « la chair, de se blesser à la tête, et de prendre le

« deuil de bure, sous peine d'une amende de, etc. »

Je pars demain pour continuer mon voyage dans le département des Basses-Pyrénées; mais avant de quitter ce doux pays, je dirai quelques mots d'Ustaritz, véritable capitale du pays basque, où tout voyageur qui n'a pas de patrie doit être tenté de s'en choisir une.

N° XIII. [31 MAI 1817.]

MES ADIEUX AUX BASQUES.

Suis ea cuique fingitur moribus.

CICÉRON.

Chaque peuple, par son caractère, se fait sa fortune.

C'est par Ustaritz, où je suis depuis plusieurs jours, et dont je n'ai pas encore parlé, que je terminerai cette longue course et ce long séjour que j'ai faits parmi les descendants des Cantabres. Les communes d'Arbone, d'Arcangues, de Villefranque et de Bassussarry ne m'ont rien offert de très remarquable; je serais même tenté de croire que les mœurs nationales commencent à s'y altérer, ou, si l'on veut, à s'y polir, par un frottement plus habituel avec celles des Français de Bayonne.

Mon guide cependant m'arrêta près d'Arcangues, devant l'enclos d'une maison isolée, presque élégante, et située au milieu d'une vaste étendue de vergers, sur un sol que j'avais jugé stérile ou du moins peu fécond: je me crus dans une habitation de Saint-Domingue. « On peut d'autant mieux s'y mé-

prendre, me dit M. Destère, que le propriétaire de cette maison est un M. Larre, qui a long-temps vécu dans les colonies françaises, et qu'il en est revenu, il y a quelque trente ans, avec une fortune modeste, et des connaissances administratives qui n'ont point été sans utilité pour son pays. C'est le sort de cette maison d'appartenir à des hommes de mérite. Avant d'être à M. Larre, elle appartenait au médecin Harambiliaque, lequel parlait et écrivait en latin comme Astruc, avec le génie hippocratique de Bordeu, auquel Astruc était tout-à-fait étranger.

« Ustaritz, par son étendue de plus d'une lieue et demie en longueur, rappelle à ceux qui ont traversé la Belgique le village de Saint-Nicolas. Ustaritz est également formé de plusieurs bourgades réunies que l'on appelle quartiers : *Arraüntz, Eroritz, Heri-Behère, Pourgonia;* le nom du troisième, qui signifie *ville basse*, annonce qu'anciennement Ustaritz était, ou du moins avait la prétention d'être une ville. Quoi qu'il en soit, ce bourg à conservé, pendant des siécles, des prérogatives que la révolution lui a fait perdre.

« Ustaritz était la résidence d'un grand tribunal de justice civile et criminelle, et c'est là que s'assemblaient les états administratifs du Labourd. Le *bilçar* [1] était réellement l'assemblée des proprié-

[1] Ce mot, composé de *bil*, qui signifie *réunion*, et de *çar*, con-

taires, des chefs de famille, à la discussion et à la décision de laquelle étaient soumises les questions administratives de toutes les communes du Labourd. Un autre canton basque français, la Basse-Navarre, se vantait d'avoir aussi *ses états;* mais ceux-ci n'avaient pas conservé les formes et les caractères vraiment antiques qui distinguaient le bilçar du Labourd.

« Ce pays est essentiellement religieux, et cependant la coutume excluait du bilçar les prêtres et les nobles : était-ce pour écarter les dangers de leur influence ? je ne le pense pas : il est plus probable que le bilçar, antérieur à l'établissement du christianisme et de la féodalité, ne voulut rien changer à sa constitution primitive ; il resta tel qu'il avait toujours été.

« Cette immutabilité se manifestait d'une manière bien remarquable dans le choix même du lieu de ses séances. Le bilçar ne se tenait ni dans un palais, ni dans une enceinte fermée de murailles ; mais dans un bois, sur une éminence qui dominait la commune d'Ustaritz. Deux quartiers de rochers formaient les siéges du président et du secrétaire ; un autre bloc, dont la surface avait été grossièrement polie, servait de table ; c'est là que s'inscrivaient

traction de *caahr*, qui signifie *vieillard*, *ancien*, est l'équivalent du mot français et latin *sénat*.

les délibérations et les arrêtés du conseil: les membres composant l'assemblée, debout, appuyés sur des bâtons d'épine, et adossés à de vieux chênes disposés circulairement, avaient autant de respect pour cette enceinte sauvage que les Romains pour le Capitole, décoré des images de leurs dieux. Aussi les Basques l'avaient-ils nommée et la nomment-ils encore *Capitolo herri* (Capitole du pays).

« Lorsque je revins dans ces montagnes, après ce régne de terreur par qui la révolution commençait à se détruire, je ne trouvai plus, continua M. Destère, le moindre vestige de ces monuments sacrés du *Capitolo herri*. C'est ainsi que dans mon premier voyage en Suisse j'allai contempler, près de Morat, cette chapelle où les ossements entassés des soldats de Charles-le-Téméraire offraient une utile leçon aux défenseurs de la liberté nationale, et un terrible exemple aux satellites des tyrans: lorsque j'y retournai, dix ans après, ces débris instructifs avaient été dispersés par le délire de la liberté armée contre elle-même.

« Ustaritz a tout perdu: il n'a plus de bilçar; il n'a plus de tribunal; il n'est plus un entrepôt de commerce de laines entre l'Espagne et la France; les familles s'éteignent, et les maisons tombent en ruine, ou sont abandonnées aux reptiles et aux oiseaux de nuit. Combien sont rapides les progrès de la décadence et de la destruction! Ce même Usta-

ritz voit encore se promener sur ses ruines un grand nombre d'hommes et de femmes, derniers témoins de la prospérité de cette commune, berceau d'une famille entière d'hommes célèbres.

« Un des orateurs dont l'éloquence a eu le plus d'éclat au barreau de Bordeaux, M. Garat l'aîné, était d'Ustaritz : député par son pays aux états-généraux, où il se montra dévoué, jusqu'à la mort, à la cause de son roi, sans néanmoins rester indifférent au triomphe de la liberté ; une gloire plus éclatante s'offrait à lui ; mais une indisposition, qui dura presque aussi long-temps que la session de cette assemblée, ne lui permit que rarement de paraître à la tribune, où chaque fois il obtint un succès.

« Un autre frère de cet avocat célèbre a pris un des premiers rangs parmi les écrivains philosophes dont s'honore l'Europe : ses leçons à l'école normale resteront comme des modèles de cette éloquence didactique dont il fut en quelque sorte le créateur.

« Le plus jeune des trois frères exerça la profession de son aîné, dans son pays, où il fut non pas seulement célèbre, mais un peu prophète, en dépit du proverbe. Je ne sais par quel attrait public attaché à sa personne, l'amour-propre de tous les Basques semblait intéressé à élever Léon Garat au-dessus de tout : il n'était, il ne voulait être ni éloquent, ni disert, ni savant : on eût dit qu'il avait

l'esprit trop naturel, trop juste pour ces connaissances acquises où il entre toujours un peu d'exagération; mais nul n'avait un jugement plus sain, une raison plus ferme, un instinct plus sûr: son premier coup d'œil, en affaires, distinguait la vérité; son premier mot la mettait en lumière. Rien ne restait solennel devant ses plaisanteries, et ses bons mots sont encore dans la mémoire de tous ses contemporains. A vingt ans, avec une très jolie figure et une prodigieuse supériorité dans les exercices du corps qui exigent le plus de force et d'adresse, il était l'avocat le plus employé. Comme le jeune abbé Gondi de Retz, on lui savait, de compte fait, cinq ou six duels, et *il garda toujours son rabat*. Un jour, au milieu d'un jeu de paume où il était acteur, un de ses clients vient le prendre par le bras: « Il faut absolument que vous me fassiez ma requête, lui dit-il; si je ne la donne pas ce soir, je suis perdu. » Léon se fait apporter une écritoire, écrit la requête sur la pierre qui servait de *battoir*, et gagne la partie de paume et le procès.

« De quatre fils qu'a laissés M. Garat l'aîné, l'un, par une organisation invincible, si je puis parler ainsi, a été entraîné à des talents d'un autre genre, mais non d'un autre ordre, puisqu'ils ont inscrit son nom parmi ceux des musiciens de l'Europe qui se sont acquis le plus de célébrité dans l'art charmant où il excelle. Les autres, sans atteindre au même

degré de réputation, poursuivent honorablement les différentes carrières où ils sont entrés.

« Dans son dénuement actuel des choses qui ont fait autrefois sa prospérité, Ustaritz possède encore plusieurs hommes distingués en plus d'un genre. Son curé, digne du nom de pasteur, dans son acception la plus sainte, possède et fait servir au bien-être de ses concitoyens des connaissances très variées et très étendues. Doué d'un génie naturel pour la mécanique et pour l'agriculture, il peut enseigner à monter, à construire les machines les plus usuelles; à greffer et à élever les arbres, dont l'éducation est trop négligée dans le Midi, où les sauvageons d'une excellente nature se fortifient et se perfectionnent par la seule influence du climat.

« Si le collége de Laressorre se rétablit, comme il en est question, Ustaritz pourra lui procurer, dans le même homme, M. Baratchar, un excellent professeur de rhétorique et de philosophie.

« Des deux MM. Duhalde, également profonds dans les sciences théologiques, l'un a emporté dans le tombeau les trésors de son érudition; mais l'autre vit encore, et tout était commun entre ces deux frères.

« M. Dassance, juge de paix du canton, en étouffant les procès à leur naissance, en rapprochant les cœurs et les esprits, en se créant un tribunal de famille dont on chérit, dont on respecte l'arbitrage

paternel, a mérité le titre glorieux *d'ange de paix*, que lui ont décerné ses heureux concitoyens.

« Si la renommée était quelque chose dans un pays où les affections domestiques occupent tant de place dans la vie, l'ancien tribunal d'Ustaritz manquerait sur-tout à M. Sorhaits, fils d'un avocat dont la mémoire est révérée, et qui n'aurait besoin que du même théâtre pour y exercer le même talent.

« M. Novion n'est pas seulement un médecin habile, c'est un savant studieux qui a su transporter dans la médecine tout ce qu'elle peut recevoir avec sûreté des progrès de la physique et de la chimie.

« Toutes les personnes que je viens de vous citer habitent les quartiers de Pourgonia et de Heri-Behère. Du haut de la côte, assez roide, de Garroënecco-Pétarsa, qui conduit au quartier d'Eroritz, on découvre une maison que les habitants du lieu appellent assez volontiers château (*sauurè-guia*), et qui n'est pourtant qu'une maison plus vaste et plus élégante que les autres: quoi qu'il en soit, il n'est permis de lui contester cette qualification de château qu'avant d'y être entré et d'y avoir été reçu par le propriétaire, M. Larrégui, et par mesdames ses filles. Nulle part la politesse ne s'embellit de graces plus naturelles, de soins plus délicats. Ce n'est pourtant pas à la nature seule que M. Larrégui est redevable de ce bon ton qui le distingue au fond des Pyrénées; il a passé une partie de sa

jeunesse à Paris, dans le monde le plus brillant, et c'est, pour ainsi dire, en sortant de l'Opéra, qu'il s'est fait cultivateur: tels ont été ses succès dans ce premier des arts, que ses exemples, dans ce canton où la routine a un peu moins d'empire qu'ailleurs, y sont devenus des modèles: n'est-ce pas une manière d'être le bienfaiteur de son pays?...

« — Voilà bien des éloges, dis-je à mon *cicerone*, et quoique je sois du petit nombre des vieillards qui s'ennuient le moins vite à entendre dire du bien des hommes, j'aime à savoir toute la vérité: la plus belle médaille a son revers, et vous ne m'avez encore parlé que des qualités de vos Basques. »

La réponse de M. Destère est assez paradoxale pour que je la rapporte mot pour mot.

« Les hommes, reprit-il, et sur-tout les tribus d'hommes, diffèrent bien plus par leurs bonnes qualités que par leurs mauvaises; le mal est, à peu de chose près, le même par-tout; c'est le bien qui est différent. La médaille antique du peuple basque a son revers comme une autre; mais sur ce revers se montre encore je ne sais quelle rouille d'antiquité qui a ses traits et son caractère. La réclamation secrète du cœur humain contre le droit de propriété (pour éviter de dire le penchant au vol) a peut-être plus de force ici qu'ailleurs: la religion seule peut y persuader ceux qui n'ont rien qu'ils n'ont pas un titre légitime au superflu de ceux qui ont trop: le

vol domestique y est rare, le filoutage inconnu; mais les attaques à main armée sur les routes et dans les maisons s'y sont multipliées à différentes époques, et malheureusement quelques traits de courage que les brigands y ont déployés ont trop couvert l'horreur que doivent inspirer ces actions anti-sociales. Nous avons eu nos *Robert*, chefs de brigands, et je me rappelle avoir assisté, dans mon enfance, au procès d'un de ces héros de grands chemins, condamné à mort par le parlement de Bordeaux. On le mit en présence des instruments de la torture, dressés pour lui arracher les noms de ses complices: il prend le bonnet phrygien dont sa tête était couverte, et lui adressant la parole: *Je parlerai*, dit-il, *quand tu parleras;* et dans les supplices de la question, il ne parla pas plus que son bonnet. On conçoit que de pareils hommes ne doivent avoir ni peur des douaniers, ni scrupule en fait de contrebande: c'est sur cette frontière une guerre continuelle; les mœurs, l'agriculture, et l'industrie en souffrent beaucoup.

« Entre une jeunesse passionnée et souvent rassemblée dans les places publiques, les querelles sont nécessairement fréquentes, et les combats souvent meurtriers. A la moindre dispute les bâtons ferrés sont en l'air; les Basques s'en escriment avec un art qui a ses régles et ses professeurs comme le sabre et l'épée; une arme plus dangereuse encore est à

leur usage: c'est le couteau à gaîne; en vain cherche-t-on à les faire rougir de l'emploi d'une arme pareille, ils n'y voient qu'un glaive plus court que nos épées, et par conséquent plus favorable au courage, puisqu'il oblige à se battre de plus près: c'est précisément la réponse de cette Lacédémonienne à son fils, qui se plaignait que son épée fût trop courte: *Alonge-la d'un pas.*

« Je dois le dire, la vengeance, cette passion féroce qui s'abreuve et s'altère dans le sang, a souvent exercé ses fureurs dans nos montagnes. Je pourrais vous rapporter vingt anecdotes qui vous rappelleraient ces haines héréditaires de quelques races antiques, devenues le patrimoine de la tragédie; je me borne à un fait dont plusieurs témoins existent encore:

« Un directeur des douanes, résidant à Bidache, nommé *Lacoste*, avait destitué un douanier basque contre lequel s'élevaient des plaintes graves et qui paraissaient fondées: le douanier écrit à son chef pour se justifier, le directeur ne répond pas; une seconde, une troisième lettre ont le même sort, bien que cette dernière parlât *d'une femme et de trois enfants condamnés à mourir de faim par une décision injuste.* Quarante-huit heures après, en plein jour, le douanier, une carabine sur l'épaule, traverse tranquillement la foule dont les rues de Bidache étaient en ce moment remplies, comme s'il allait faire un rapport officiel; monte chez le directeur

des douanes, entre dans son cabinet, l'ajuste et tire; un enfant de quatorze ans s'élance au-devant du coup, qu'il reçoit dans la cuisse; le douanier se retire avec le même sang-froid, et retourne chez lui pour s'y brûler la cervelle. La jeune victime de la piété filiale, qui fut arrachée miraculeusement à la mort par les soins d'un médecin habile que le hasard avait amené à Bidache, est ce même M. Lacoste, l'avant-dernier ministre de la marine en France sous le régne de Louis XVI. »

En écrivant ces dernières lignes sur le pays basque, que je quitte dans une heure, je m'aperçois que j'ai fait comme Vernet, qui ne voulait que passer deux jours dans ces lieux, où il séjourna si long-temps: je n'ai malheureusement pas d'aussi bonnes excuses à donner; ses tableaux de Bayonne et des environs sont des chefs-d'œuvre: en les regardant à Paris, les Basques se croient encore à Saint-Pierre-Diruby et à Bayonne. Les Basquèses de ces marines sont les mêmes qui traversent continuellement le pont du Saint-Esprit sur l'Adour, les mêmes que l'on voit figurer tous les dimanches dans les fêtes de Cante-Prast, dont la situation entre l'Adour et la Nive, entre les Pyrénées et l'Océan, est une de celles où l'art et la nature ont réuni le plus de beautés pittoresques: position ravissante, digne d'être la retraite de la sagesse, de l'éloquence, et de la science des lois: c'est là qu'habite M. Chegaraï.

N° XIV. [4 JUIN 1817.]

LES BÉARNAIS.

...... *Fulgente trahit constrictos gloria curru*
Non minùs ignotos generosis........

HOR., sat. VI, liv. I.

La gloire d'un seul les enchaîne tous à son char.

(*Imitation.*)

« Je pourrais, je crois, vous expliquer à quoi tient cette supériorité physique et morale qui paraît être assez généralement le partage des habitants des montagnes. — Vous pouvez vous épargner cette peine, me répondit-il; mon opinion est faite; les hommes du plateau ne valent pas mieux que ceux de la plaine, ou du moins la différence est si peu de chose, que cela ne vaut pas la peine d'en parler. — Comment, vous croyez?... — Que ce monde est un grand bagne où la justice, pour ne pas dire l'injustice éternelle, rassemble des forçats de toutes les couleurs, sous la garde de quelques argousins qui ne valent pas mieux que la *chaîne* qu'ils conduisent. » Et mon homme, en disant cela, se re-

mit à feuilleter son livre de poste pour connaître le nom du village que nous allions traverser.

Ce peu de mots suffit pour faire connaître à mes lecteurs le caractère aimable du compagnon de voyage avec qui je fais route de Bayonne, où je l'ai rencontré, jusqu'à Baréges, où il va prendre les eaux. Cet homme est bien le misanthrope le plus bourru, le frondeur le plus déterminé que j'aie vu de ma vie; il n'y a pas quatre heures que nous sommes ensemble, et il a trouvé le temps de me dire du mal du pays, des habitants, du climat, de lui, de moi, de tout le monde. Comme nous approchions du *gave de Pau:* « Je me reconnais, » s'écria-t-il; et s'adressant au postillon: « N'est-ce pas là le chemin d'Orthevielle? — Oui, monsieur. — Et devant nous, le village de Bellocq? — Oui, monsieur. — Mais, sur cette hauteur, à gauche, il y avait un château, si j'ai bonne mémoire? — Il est démoli depuis une vingtaine d'années.

« — On aurait dû s'y prendre dix-huit ans plus tôt (continua-t-il en se rejetant dans la voiture), et ensevelir sous ses ruines tous ceux qui s'y trouvaient, sans excepter l'enfant qui venait d'y naître. — Quel était donc cet enfant-là? — C'était moi. — Comment, vous êtes le fils...? — Je ne suis le fils de personne, quoi qu'en dise *Bridoison*. Mon histoire n'est pas longue, et comme elle ne me fait pas grand honneur, je la conte volontiers.

« Je suis en guerre avec la société depuis que je suis au monde; jusqu'à l'âge de quinze ans, j'ai été élevé, sous le nom romanesque d'*Alcandre,* par le curé d'un village que nous venons de laisser sur notre gauche: ce vieillard, chez lequel on m'avait déposé avec une somme d'argent assez forte, mourut sans savoir à qui j'appartenais, et me confia aux soins de son frère, fermier des environs; mais comme je grandissais sans que personne vînt me réclamer, avec des dispositions très peu conformes à la vie rustique à laquelle on me destinait, je devins bientôt une charge très onéreuse à la pauvre famille qui m'avait adopté. Je le sentais, et déja je rassemblais assez d'idées pour en vouloir beaucoup à ceux qui m'avaient mis dans une position pénible dont je cherchais à sortir.

« Un jour (je pourrais vous dire la date et l'heure) un gros homme, bien vêtu, que je me rappelais avoir vu plusieurs fois à la ferme, vient me prendre, me conduit sur le pont d'Orthevielle, où l'attendait une voiture, et m'adresse ces mots: « Alcandre, vous « voyez ce château; celle à qui il appartient est « votre mère; les preuves incontestables de ce que « j'avance se trouvent dans ce portefeuille; en vous « le remettant, je répare une faute, j'acquitte un « devoir, et je me venge. Adieu! » Sans me laisser le temps de dire une parole, il monte dans sa chaise de poste, et s'éloigne en m'appelant M. le chevalier.

Revenu de ma surprise, je n'ai rien de plus pressé que d'entrer dans un petit bois voisin, et de prendre connaissance de mes titres de noblesse; rien n'y manquait, lettres, portraits, certificats d'accoucheur, de nourrice, etc. J'étais, sinon bien légitimement, du moins bien légalement (grace à l'axiome juridique: *Pater est...*) fils de M. le comte de... mort, deux ans avant, au camp de Jalès. Je vous fais grace d'une foule de détails dont la connaissance justifie, du moins à mes yeux, le parti auquel je m'arrêtai sans la moindre hésitation. Après avoir été déposer chez un notaire mes papiers de famille, je me rendis sans en prévenir personne au château de..., où madame la comtesse, après dix ans passés dans la capitale, était de retour depuis quelques mois. Je la fis prier de m'accorder un moment d'entretien particulier: cette dame, dont la beauté me frappa moins que l'air impertinent qui en détruisait le charme, me reçut sans daigner lever les yeux sur moi. J'avais préparé ma petite harangue de manière à captiver son attention dès les premiers mots. « Madame la comtesse, lui dis-je, je n'ai pas plus tôt appris que j'avais l'honneur de vous appartenir, que je me suis empressé de venir vous rendre mes devoirs. — De m'appartenir!... (interrompit-elle en me regardant avec arrogance); que voulez-vous dire, mon ami? — Je veux dire, madame, continuai-je en élevant la voix, que je suis votre fils, que vous l'avez

oublié pendant quinze ans, et que je viens vous en faire ressouvenir. — Eh! qui vous a fait cette histoire? (reprit-elle d'un ton déja moins assuré). — Cette histoire, madame, est écrite de votre main et de celle de M. Laf...; j'en ai déposé le manuscrit chez un notaire, qui le communiquera, si vous le jugez convenable, au tribunal de Pau. » Sans me répondre, madame la comtesse courut à son secrétaire, ouvrit un tiroir à double fond, et n'y trouvant pas les papiers qu'elle y avait sans doute enfermés...: « Ce misérable intendant! s'écria-t-elle..., je le ferai pendre »; puis, se radoucissant par degrés: « Eh bien! jeune homme, continua-t-elle, que demandez-vous?... Quelque chose que vous ayez pu lire, je ne suis pas votre mère; mais il n'est pas moins vrai que votre naissance est un mystère qu'il ne m'est point permis de révéler; rendez-moi ces papiers, et mettez un prix à ma reconnaissance et à votre discrétion. — Votre cœur m'a désavoué trop longtemps, madame, pour que j'attache aucun sentiment au nom de votre fils; j'y renonce sans la moindre peine; mais vous m'avez fait un supplice de la vie que je ne vous demandais pas, et pour lequel vous me devez un dédommagement; vous avez trois cent mille livres de rente, auxquelles je puis faire valoir les mêmes droits que vos deux autres enfants; assurez-m'en dix mille par contrat en bonne forme que vous me passerez chez le no-

taire à qui j'ai confié les gages de votre tendresse maternelle; il vous remettra ce dépôt précieux, et jamais, je vous l'assure, nous n'entendrons parler l'un de l'autre. » La dame se récria sur l'énormité de mes prétentions; mais j'avais consulté; mon thème était bien fait, ma résolution bien prise, et je ne la quittai pas sans avoir réglé nos comptes. Le lendemain nous nous revîmes, pour la seconde et dernière fois, chez le notaire médiateur, où j'abjurai mes droits d'aussi bonne grace que madame de*** fit le sacrifice des siens. Libre comme l'oiseau dans l'air, ne tenant à rien ni à personne, je commençai par me choisir un nom: je pris celui d'*Outis*, qui n'engage à rien, qui ne compromet personne, et dont le sage Ulysse s'était si bien trouvé dans la caverne de Polyphème, image poétique du monde où j'allais vivre.

« La commotion révolutionnaire commençait à se faire sentir; je courus à Paris pour mieux jouir du coup d'œil. Je croyais admirer les nobles agitations d'un grand peuple; je n'y vis que des gambades de singes; je sautai comme un autre sans savoir pour qui ni pourquoi, et je me sauvai quand les maîtres de la parade lâchèrent contre les singes les tigres qui les étranglèrent.

« Je passai en Angleterre; on pilla mes effets à la douane; on m'arrêta trois mois à Douvres pour me donner le temps de mettre mes papiers en régle;

les *gentlemen* de grands chemins me dévalisèrent à deux lieues de Londres; mon tailleur me fit mettre à *Fleet-Prison*[1], parceque je voulus faire régler son mémoire; et, au bout de six mois de vexations, d'avanies de toute espèce, on me chassa de cette terre classique de la liberté, en vertu de l'*alien-bill*.

« Ce fut bien pis chez les descendants de Guillaume Tell; on m'y pourchassa, de canton en canton, jusqu'à Constance, où quelques uns de mes compatriotes voulurent me faire sauter dans le Rhin, parceque je portais un chapeau rond et les cheveux coupés, sans poudre.

« Il faudrait plus de temps que nous n'en avons, et plus de courage qu'il ne m'en reste, pour vous faire le récit d'un voyage de vingt ans, pendant lequel j'ai successivement parcouru tous les états européens, sans en excepter la Turquie (le seul qui vaille mieux que sa réputation, par parenthèse); qu'il vous suffise de savoir que par-tout j'ai trouvé matière à mépriser ce troupeau qu'on appelle *espèce humaine*, chez qui les lois sont des piéges, les institutions, des moyens de tyrannie, les arts et les sciences, de lâches auxiliaires de la force, ou de vils flatteurs de la puissance. Las de courir, dégoûté de tout ce que jai vu, de tout ce que j'ai entendu,

[1] Prison pour dettes.

malade de corps et d'esprit, je reviens au gîte, comme le cerf long-temps poursuivi par la meute, pour y mourir. — *Bon chin tourn à l'oustaou* [1], comme dit le proverbe du pays; l'air natal vous rendra la santé. — A dire vrai, je ne m'en soucie guère; j'ai assez vécu pour savoir à quoi m'en tenir sur l'existence; et si quelque chose m'étonne encore, c'est qu'on ait la bonté d'attendre tranquillement la fin d'une aussi mauvaise plaisanterie. — On voit que vous revenez du pays des brouillards; vous voilà sous un beau ciel, chez un peuple aimable, gai, spirituel; vous vous raccommoderez avec la vie et même avec les hommes; à la manière dont vous regardez ces paysannes, je ne serais même pas étonné que la réconciliation commençât par les femmes. — En tout pays, ce sexe-là vaut mieux que l'autre, et ce n'est pas beaucoup dire... »

Tout en parlant, M. Outis s'endormit, et me laissa le loisir d'examiner la contrée que nous traversions.

Avant d'arriver à la première poste (Biaudos), les chemins m'avaient fait craindre de n'en pas sortir vivant; je n'étais pas mort, mais j'étais rompu; et, tandis qu'on changeait les chevaux, je sentis le besoin de marcher à pied, comme pour mieux m'assurer que j'étais en vie : je n'allai pas loin. A peine

[1] Bon chien revient au logis.

avais-je fait quelques centaines de pas, qu'à la gauche de la route la vue d'un château, de son parterre et de son parc, attira mon attention et la fixa. Quoique sur un sol sablonneux et sous un ciel ardent, tout est frais autour de ce château, qui porte, comme le pays et la poste, le nom de *Biaudos*. C'est l'une des propriétés de M. Basterrèche, connu à Paris comme à Bayonne, où est sa maison de commerce, pour un de ces négociants aussi capables de diriger les finances d'un empire que de faire ou d'agrandir leur propre fortune.

Remonté dans ma voiture, j'avais encore l'Adour sous les yeux; ce fleuve, qui n'est pas très large, me séparait seul du Labourd, et cependant tout avait déja changé d'aspect et de face. Je m'en serais cru à cent lieues sans l'Adour et sans les Pyrénées, qui étaient toujours à mes côtés. Ni les femmes, ni les hommes, ni les arbres et les ruisseaux, ni les chevaux et les bœufs, ni les maisons et les champs, ni les charrettes et les charrues, rien ne ressemble à ce que je laisse derrière moi. On n'est pas assez étonné peut-être de ces variétés si tranchantes et si voisines. Ne s'étonner de rien paraît beau; mais remarquer beaucoup de choses est plus utile.

Après que j'eus passé l'Adour, au *pont de l'Ane*, mon postillon, un peu vieux, mais beau chanteur et grand parleur, m'indiqua, à la droite, de très jolis chemins de traverse, qu'il m'apprit être ceux

de Guiche et de Bidache. Ce nom de Bidache, il ne le prononça pas sans quelque emphase. « Ah ! monsieur, me dit-il, si vous aviez vu le château de Bidache comme je l'ai vu, moi, dans ma jeunesse ! Oh ! non, à Paris même il n'y avait rien de plus superbe. Aussi les maîtres n'étaient pas seulement de grands seigneurs ; c'étaient des princes, quoiqu'ils n'en portassent pas le titre : Bidache était une principauté ; c'était, voyez-vous, comme un petit royaume à part, au milieu de tous les grands ; et les maîtres, les messieurs de Grammont, étaient bien bons, bien aimables, bien aimés. Quoique je sois postillon, je sais lire, et quoique lire m'ennuie beaucoup, j'ai trouvé autrefois dans les écuries du château de Bidache, où je servais, une historiette du chevalier de Grammont qui ne m'ennuyait pas du tout. Souvent je ne comprenais pas bien ; mais je riais toujours. Je ne sais pas pourquoi tous ces chevaliers et tous ces comtes de Grammont ne restaient presque jamais dans leur château ; moi, à leur place, je n'en serais jamais sorti. Aussi ce fameux noël, dont vous avez sûrement entendu parler, l'a bien dit. » Et sur cela, voilà mon postillon qui, comme s'il avait eu la sainte prêche sous les yeux, ôte son chapeau, et se met à chanter à tue-tête :

Qui l'aurait jamais dit,
Puisquabés boulu nache,

Qui nauris pas kausit
Lou castel de Bidache.
Nadaü, cantaü nadaü, etc.

J'avoue que la naïve admiration du noël pour *lou castel de Bidache*, et la persuasion où était le chanteur que ce fameux noël devait m'être connu, me firent rire autant qu'il avait pu rire lui-même dans ce qu'il comprenait ou ne comprenait pas à l'*historiette*, c'est-à-dire aux *Mémoires* du chevalier de Grammont.

En traversant Peyrehourade (*Pierre-Trouée*), gros bourg ou petite ville, un château flanqué de deux grosses tours me donna la curiosité d'apprendre, non pas à qui il appartenait, mais à qui il avait appartenu; car les châteaux, toujours assez agréables pour ceux à qui ils sont, ne sont plus importants pour personne que sous le rapport de l'histoire ancienne de la monarchie. Les érudits de la poste aux chevaux m'assurèrent que ce château avait été au vicomte d'Orthès. A ce nom de vicomte d'Orthès, je me rappelai ce brave commandant de Bayonne, du même nom, qui refusa si fièrement d'obéir aux ordonnateurs du massacre de la Saint-Barthélemi, et qui exprima si noblement son refus. *Je n'ai trouvé dans votre bonne ville de Bayonne que de braves citoyens et de braves soldats, et pas un assassin. Sire, ordonnez des choses faisables.*

Le premier relais après Peyrehourade, c'est

Puyoo; et c'est à Puyoo que le paysage commence à prendre les traits et les caractères qui appartiennent proprement au Béarn. Tout ce qui précède ressemble plutôt aux Landes, aux environs de Mont-de-Marsan, de Roquefort, et de Bazas. Ici les cadres du tableau, c'est-à-dire les montagnes d'un côté et les collines de l'autre, limitent et dessinent mieux les plaines et les *gaves* qui s'étendent ou qui serpentent dans leurs intervalles. La culture, qui ne souffre pas de jachère, et dont l'assolement le plus général est fondé sur la succession du froment et du blé de Turquie, se fait remarquer sur-tout par une grande attention et par une grande régularité dans tous les détails. Les plus vastes champs sont soignés comme des jardins ou des parterres. Les intervalles, les alignements, tout est pris au cordeau. Le Basque mesure tout au coup d'œil; le Béarnais au pied et à la toise. Le Basque a d'assez grandes habitations, dans lesquelles il veut que lui et les siens, parmi lesquels il compte les animaux, soient à leur aise; le Béarnais resserre tout dans de petites demeures, où, à force d'ordre, il trouve assez de place pour tout. Le Basque a une sorte de confiance nonchalante dans lui-même, dans la nature, et dans celui dont la nature n'est que l'ouvrière: le Béarnais prévoit, veille, et surveille sans cesse; l'année prochaine est pour lui comme le lendemain. Dans le regard du Basque on lit qu'il rêve; dans celui du

Béarnais, qu'il calcule. Il est difficile d'être plus spirituel et plus courageux que le Béarnais; mais il l'est beaucoup par point d'honneur; il l'est, parcequ'il ne veut pas qu'on dise et qu'on fasse mieux que lui; tout ce que peut être le Basque, il le serait dans un désert comme sur le théâtre du monde. Quant à son courage, il n'en est pas plus fier que de sa barbe. Un homme qui devait s'y connaître disait un jour: « Tous les Français sont courageux, et ceux du midi autant que ceux du nord; ils le sont de différentes manières plutôt qu'à divers degrés. » Des tirailleurs basques tirent en ligne comme en duel, mais il faut les laisser courir, sauter, s'élancer. Le Béarnais et son voisin des Hautes-Pyrénées sont propres à tous les feux.

Dans les arts de la main, les Basques font très vite et bien; le Béarnais, lentement et mieux. Quant aux beaux-arts, ils en sont trop éloignés les uns et les autres pour donner lieu à aucun parallèle: cependant deux hommes ont porté très loin le perfectionnement du chant français, Jéliotte et Garat, le premier Béarnais, le second Basque d'origine. Mais après le premier on disait encore en Italie que nous ne savions pas chanter; on ne le dit plus après le second.

Le Béarnais est plus aimable; le Basque aime bien davantage. Dans les plus petits bourgs du Béarn il y a des salons; il n'y en a pas dans les plus

grands du Labourd; le Basque ne sait vivre que dans les temples, dans les places publiques, et dans sa famille.

Tous les traits de ce parallèle ont été fournis à celui qui le trace, ou par ses propres observations, ou par les instructions qu'il cherche et qu'il recueille de tous côtés.

J'ignore si nos géographes donnent ou ne donnent pas le nom de ville à Orthès; j'ignore même à quel degré de grandeur, de population, de décoration, commence, pour un rassemblement de maisons, de rues et de places, le droit à ce nom de *ville;* ce qui est certain, c'est qu'Orthès n'a besoin d'être décoré d'aucun titre pour être un lieu charmant, pour donner à ceux qui y passent le regret de ne pas y rester quelque temps. Un grand mouvement anime toutes les rues, et c'est un mouvement utile, celui du travail. Des tanneries nombreuses prouvent, par leur seule existence, qu'elles y prospèrent ou qu'elles y ont prospéré. Je n'ai pu apprendre si le nom d'Orthès est le même que celui du vicomte d'Orthès, commandant de Bayonne sous Charles IX. Je le voudrais, ce serait une beauté de plus. Je suis très sérieusement de l'avis de Sterne: il y a des noms heureux et des noms malheureux; des noms qui font les uns des sots, les autres des hommes d'esprit; les uns des héros, les autres des lâches; les uns des esclaves, les autres des hommes

libres. — Il y a une cinquantaine d'années, Orthès fournit à Bayonne l'un de ses médecins qui a le moins tué et le plus guéri : il s'appelait *Vidal*; sous ce même nom, un de ses neveux exerce à Bayonne la médecine avec les mêmes succès, et de plus grands encore.

J'étais encore à-peu-près à une lieue et demie de Pau, lorsque je crus voir cette ville sur une colline, à la gauche de la route : c'était Lescar; d'un peu loin, et je ne l'ai pas vue autrement, on la croirait sans peine le chef-lieu du département; elle a été au moins le chef-lieu de son clergé. Lescar a eu un évêque, et le dernier de ses évêques, M. de Noë, a un nom dans la littérature française. Un ecclésiastique d'une soixantaine d'années, qui se promenait un livre à la main, me voyant considérer avec attention Lescar, s'approcha de moi avec bienveillance, et me dit : « Monsieur, cette ville n'est pas indigne de l'attention avec laquelle vous la regardez : on y a fait autrefois de bonnes études, et c'est là qu'un peu avant la révolution *Démosthène* a été traduit, non par un évêque aidé de ses vicaires-généraux, mais par un vicaire-général, l'abbé Auger, puissamment aidé de son évêque, M. de Noë. Je ne m'avise pas, ajouta-t-il modestement, de juger leur travail, et mon *saint Paul* m'occupe plus que *Démosthène;* mais ce Démosthène était un orateur terrible; on ne le compare qu'aux torrents et à la foudre, et

l'abbé Auger, que j'ai beaucoup connu, était un agneau. Aussi un autre abbé, célèbre autrefois dans Paris parmi les hellénistes, et que j'ai de même beaucoup connu, parcequ'il était de nos provinces méridionales, l'abbé Arnaud, voyant l'annonce de cette traduction, s'écria assez plaisamment : *Eh bien! ce sera Démosthène traduit par Agnelet.* Tenez, monsieur, si cette traduction a quelques traits de grande force, je crois, moi, tous ces traits-là de MONSEIGNEUR. »

Mon prêtre sexagénaire allait m'en dire bien davantage; mais mon postillon était impatient d'achever sa course, je l'étais d'arriver à Pau, et mon compagnon de voyage, réveillé par ce nom de MONSEIGNEUR, cria: *Marche donc!* avec effroi, comme s'il eût été poursuivi par des émissaires de la mère qu'il avait rançonnée et abjurée.

N° XV. [28 JUIN 1817.]

LE BERCEAU D'HENRI IV.

Seul roi de qui le peuple ait gardé la mémoire.

Même au théâtre, ce n'est qu'à une jeune personne qui commence à sentir battre son cœur qu'on pardonne de dire : *J'ai tant vu le soleil !* On n'a jamais assez vu le soleil, les montagnes, les torrents, les campagnes fécondées par les fleuves qui les arrosent ; cependant il n'est pas moins vrai que, dans la nature entière, ce qui intéresse l'homme, avant tout, c'est l'homme lui-même : ce que nous admirons le plus, ce sont les créations du génie ; ce qui nous inspire le plus d'amour et de respect, ce sont les accents de la vertu : je ne tardai pas à en faire une nouvelle épreuve dans la ville de Pau, où j'arrivai de nuit.

A côté de la porte même où je descendis avec mon compagnon de route, je trouvai une excellente auberge chez M. d'Etcheverri. On n'est ni mieux, ni plus proprement servi dans les hôtels si chers de Paris et de Londres ; on ne mange pas de truites

plus délicates au *Faucon* de Berne et à l'*Épée* de Zurich : nulle part au monde les laitages, les légumes, les fraises, les framboises ne sont aussi parfumés ; et le vin de Lafite qu'on boit à l'hôtel Fumel, à Bordeaux, n'a pas plus de bouquet, ne rajeunit pas mieux les sens que le vieux Jurançon que M. d'Etcheverri fait boire à ses commensaux.

En bien mangeant l'ame se renouvelle.

La mienne, en se renouvelant, ne se porta plus sur ces tableaux de la nature dont elle est toujours avide. J'étais à Pau, où naquit Henri IV ; et, soit en m'endormant, soit en me réveillant, ce n'est qu'à Henri IV qu'il me fut permis de penser. Cette préoccupation d'un même objet m'éveilla lorsque tout dormait encore et dans l'auberge et dans la ville. Je m'habillai à la pointe du jour, et M. Outis, que la disposition de son esprit, naturellement inquiet, ne laisse pas long-temps dormir, entra dans ma chambre, dont la sienne était voisine. Il s'informa du motif qui me forçait à sortir si matin. Je lui parlai du desir que j'avais d'aller visiter les lieux où le meilleur des rois avait pris naissance, et ce nom d'*Henri IV* devint entre nous le sujet d'un singulier entretien.

Je ne tarissais point sur l'éloge de cet excellent prince ; et ma mémoire, toujours fidèle à mes sentiments, me retraçait si vivement l'histoire du grand

Béarnais, que je m'écoutais parler moi-même avec une sorte de complaisance où l'amour-propre n'avait cependant pas la moindre part. Je finis par m'apercevoir que mon laconique interlocuteur ne mettait du sien, dans la conversation, que ces mots: *A la bonne heure;* qu'il ajoutait, à la fin de chacune de mes périodes, et dont il variait le ton de manière à leur donner chaque fois un sens tout-à-fait différent. L'expression qu'il y mit (lorsque je vins à parler de cette inépuisable clémence dont Henri IV, devenu tout-puissant, usa envers ses ennemis), cette expression, dis-je, n'était point équivoque, et j'en fis l'observation avec un peu d'amertume: « Il faut, lui dis-je, avoir pris le parti diabolique de tout dénigrer, de tout haïr, pour se refuser au besoin d'admirer et d'aimer tant de vertus. — Dites, me répondit-il froidement, qu'il faut avoir eu de bien fortes raisons pour n'y point renoncer, à ce parti que vous appelez diabolique, même en appréciant celui que je veux bien appeler, comme vous, le meilleur des hommes et le plus grand des rois; ce qui n'empêche pas que le meilleur des hommes n'ait fait périr son compagnon de fortune, son frère d'armes, son ancien ami, Biron, sur l'échafaud; qu'il n'ait persécuté un prince de son sang dont il voulait séduire la femme, et que le plus grand des rois n'ait rendu une loi de sang contre les braconniers. Ce sont là de ces faits qui prouvent assez bien,

il me semble, qu'on peut être le meilleur des hommes, et ne pas valoir grand'chose. — Un autre que vous aurait dit: et ne pas être parfait. Quoi qu'il en soit de ces trois griefs, dont les historiens et Sully lui-même ont chargé la mémoire d'Henri IV, il en est un, celui de la mort de Biron, sur lequel on peut prononcer d'une manière absolument différente, suivant qu'on le juge dans ses rapports avec la morale privée à l'usage de tous les hommes, ou dans ses résultats avec la justice publique, qui oblige souvent les rois. — Ce sont là de ces distinctions commodes que je n'admets pas : il n'y a qu'une morale, il n'y a qu'une justice au monde; et l'on ne me fera jamais entendre que ce qui est crime dans une maison soit vertu dans un palais. — Il est pourtant certain qu'on pourrait trouver très mal qu'un particulier fît pendre son ami qui lui aurait volé sa bourse, et très bien qu'un roi livrât à toute la sévérité de la justice son ami le plus intime, convaincu d'avoir dilapidé la fortune publique. Il est des situations où le premier des sentiments est celui de ses devoirs. Je suis d'ailleurs prêt à convenir avec vous que les grandes qualités de ce prince, de patriotique mémoire, furent obscurcies par quelques défauts; qu'il aima trop le jeu et les femmes; qu'il eut le tort, non de porter, mais de remettre en vigueur une ancienne et cruelle ordonnance contre les délits de la chasse; mais c'est sur-tout à l'examen d'une si

belle vie qu'il faut apporter l'indulgente admiration d'Horace, et s'écrier avec lui : « Je ne vois point de taches où brillent tant de beautés. » — A la bonne heure ! mais... »

— Il y a des sentiments que je n'abandonne pas à la discussion. J'interrompis l'entretien en proposant à l'impitoyable censeur de visiter avec moi les monuments de la ville. « Dieu me garde, me dit-il, de me déplacer pour aller voir un vilain petit carré qu'on appelle *place Royale*, et une masure gothique qu'on appelle tout aussi improprement *château !* — J'admire tous les objets, quand ils me rappellent de grands souvenirs. — Dans ce cas n'oubliez pas, je vous prie, en *admirant* la place Royale, de vous souvenir de cette pitoyable statue en fonte que le gouvernement et l'intendant de la province avaient fait ériger à Louis XIV dans la ville où naquit Henri IV, avec les fonds destinés, par les états de la province, à l'exécution d'une statue de leur immortel compatriote ; petite espièglerie ministérielle dont les Béarnais se vengèrent si noblement par cette inscription qu'on lisait sur le piédestal :

Aciou qu'ey l'arrchil de noustre grand Enric[1].

— J'ai lu cette anecdote, d'ailleurs assez piquante, dans plusieurs recueils ; ce qui ne m'empêche pas de

[1] Celui-ci est le petit-fils de notre grand Henri.

la révoquer en doute sur le témoignage de plusieurs témoins oculaires; après cela, je tombe d'accord avec vous que, même sous le régne de Louis XIV, on aurait dû sentir que, si l'image du monarque qui a mérité que l'on donnât son nom à son siécle pouvait être préférée pour toutes les autres villes du royaume, à Pau, dans la ville où naquit Henri IV, nulle autre statue que la sienne ne pouvait être offerte aux hommages publics sans une espéce d'usurpation. — Si la raison était choquée de cette inconvenance, le goût ne l'était pas moins de l'exécution de cette statue, où le superbe monarque était figuré tout nu, à l'antique, et la tête couverte d'une énorme perruque à canons... »

Il était jour; je me hâtai de sortir, et M. Outis me promit de me rejoindre au *château*.

La place Royale ne mérite ni le nom de place, ni l'épithéte de *royale*. Je n'y vis qu'une grande cour entourée d'arbres, que l'on pourra nommer un parvis, si jamais on achéve l'église qu'on a commencé à bâtir sur cet emplacement. Le palais des rois de Navarre n'était pas encore ouvert; en attendant l'heure où je pouvais m'y présenter, je parcourus la ville dans tous les sens; une seule rue s'y distingue de toutes les autres par ses grandes dimensions et par la beauté des hôtels dont elle est bordée dans toute sa longueur: c'est là que logeaient les membres du parlement de Pau; on eût dit que chacun

avait voulu faire de sa demeure un palais de justice.

Cette rue m'a rappelé, en me l'expliquant, une anecdote que j'avais souvent entendu conter dans ma jeunesse, sans la bien comprendre.

Montesquieu, qui partageait sa vie entre l'Europe et La Brède, entre son génie et les hommes, voit un jour arriver dans sa chambre, à Paris, un président de Pau, son ancien camarade de classe, qui venait, pour la première fois, *juger* la capitale. Nos deux présidents s'embrassent, se félicitent, et l'auteur de *l'Esprit des Lois* veut servir de *cicerone* à son confrère: ils sortent ensemble, à pied; Montesquieu ne trouvait pas cette allure roturière, et n'avait pas d'autre moyen de se livrer à sa manie de bouquiner sur les ponts. Les voilà sur ce quai, déja magnifique, et depuis devenu plus digne encore du nom de Voltaire, dont il est décoré. Le membre de la suprême cour de Pau regarde avec surprise cette suite de palais qui se succèdent sans interruption, et les comparant en secret au sien et à tous ceux de la grand'rue de Pau, il en désigne un des plus beaux à Montesquieu, en lui disant: « Un président? — Non. — Diable! un conseiller? — Non. » L'auteur des *Lettres Persanes* n'ajoutait pas un mot de plus à ce court dialogue, qu'il se plaisait à rapporter; et je commence à concevoir ce qu'on y trouvait de si plaisant.

Pendant ma promenade *intrà muros*, le soleil se

levait, les marchés, les rues se remplissaient de monde; et, dans une journée qui s'annonçait brûlante, les hommes étaient couverts de *capes*, et les femmes de *capulets;* précaution nécessaire dans les climats très chauds, et, par cela même, très variables; les boutiques s'ouvraient, les travaux commençaient au bruit des chants et des éclats de rire.

L'exemple des Béarnais et de plusieurs autres peuples parmi lesquels j'ai vécu me porte à croire que là où l'on travaille le plus on chante aussi davantage. Le chant soumet à son rhythme les mouvements du corps, les rend plus mesurés, plus faciles, et transforme les ateliers en salles de concert. Le travail, à son tour, en ajoutant à l'aisance, dispose à chanter.

Le travail fut toujours le père du plaisir.

C'est le vers du grand homme qui a travaillé et chanté pendant soixante-dix ans de sa vie; car les beaux vers sont de tous les chants le plus harmonieux.

Impatient de voir *mon château,* qui ne s'ouvrait pas, j'en fis le tour dix fois, et je finis par grimper sur une espèce d'esplanade, d'où je pouvais à mon aise en examiner un des côtés; cette terrasse longue et étroite, hors de l'enceinte de la ville, en est cependant la promenade la plus fréquentée. J'avais alors sous les yeux une partie du gothique édifice,

et l'un des plus beaux aspects de la chaîne des Pyrénées. Ce n'est pas ici que ces montagnes ont le plus d'élévation, que leurs sommets de neige disparaissent dans les nues; mais c'est ici qu'elles ont le plus de variété dans leur gissement et dans leurs formes: vus de plus près, ces rocs dépouillés, brisés, affilés de cent manières par la foudre, par l'action des vents et des torrents, donnent à une imagination poétique l'idée de l'état dans lequel, après leur combat, les dieux et les Titans laissèrent leur champ de bataille.

Les eaux qui courent entre les montagnes et la ville, tantôt divisées en ruisseaux innombrables, dont quelques uns ne sont que des filets imperceptibles, tantôt (dans les hautes crues) réunies en une vaste nappe sur laquelle soufflent les vents avec la violence qu'ils acquièrent en passant à travers des gorges étroites, ajoutent encore à la magnificence du tableau: on croit voir le lac de Genève. Ce qu'il y a de véritablement singulier, c'est que la ville de Pau a beaucoup de ressemblance avec celle de Lausanne, d'où l'on saisit le mieux tous les caractères et tout l'effet pittoresque du lac Léman, et des montagnes de la Savoie qui l'encadrent.

Le mouvement que je crus remarquer dans le château pouvait seul m'arracher à la contemplation de cet admirable tableau, que j'espérais y retrouver encore.

Je rencontrai M. Outis sur le pont-levis, qu'on venait de baisser. « Il fallait, me dit-il en m'abordant, que l'art de Vitruve fût bien peu avancé en Europe à l'époque où l'on éleva ce palais des rois de Navarre, pour que l'architecte d'un aussi misérable édifice ait cru devoir condamner son nom à la postérité, en le gravant sur la pierre de la porte principale, où il nous apprend qu'il s'appelait *Phébus*.

« — Ce qu'il importe de savoir est fort bien indiqué par cette simple inscription: *château d'Henri IV*, que je lis sur le fronton.

« — Il est bon de savoir qu'il n'y a pas dix ans qu'elle y fut placée : je me souviens de m'être rencontré ici avec M. de Guibert, en 1784, lorsqu'il vint y passer l'inspection d'une compagnie d'invalides qui s'y trouvait casernée, et je n'ai pas oublié (quoique je fusse bien jeune alors) avec quelle indignation il s'exprimait sur l'état de délabrement où se trouvait alors cette habitation du vaillant Béarnais. « Ce n'était pas une chose assez honteuse, disait-il, que l'oubli dans lequel la mémoire de ce héros, de ce chef de la maison régnante, fût ensevelie pendant près de deux siécles; il fallait encore qu'on laissât périr le bâtiment où fut son berceau, et dont la grossièreté même, en indiquant le point d'où il est parti, atteste avec plus d'éclat la fortune et la gloire où l'éleva son génie.

« — Guibert avait raison de se récrier contre une aussi coupable insouciance; mais il pouvait être sans crainte sur la mémoire du grand roi; l'auteur de *la Henriade* lui a élevé un monument qui n'a rien à redouter des ravages du temps et de l'ingratitude des hommes. — De quoi se mêlait-il, votre Voltaire, d'apprendre aux Français à chérir, à révérer la mémoire d'Henri IV? A-t-il voulu leur faire croire que la valeur, la tolérance, l'amour du peuple, étaient les plus fermes appuis du trône? On n'a point été sa dupe, comme vous voyez; et en dépit de sa *Henriade*, de son *Siècle de Louis XIV*, de son *Adélaïde du Guesclin*, et de son *Alzire*, il n'en est pas moins prouvé (au dire de certaines gens que nous estimons beaucoup vous et moi) que ce coryphée des philosophes du dix-huitième siècle est un athée, un ennemi des rois, et le véritable auteur de la révolution. »

Je ne répondrais pas qu'il n'entrât un peu d'ironie dans cette réflexion d'un homme qui paraît s'être arrangé pour n'être de l'avis de personne; mais ce n'était pas le moment de m'en assurer: toute mon attention était dans mes yeux.

La première observation que j'eus occasion de faire, en embrassant d'un coup d'œil l'ensemble de cet édifice, naît de la ressemblance que je crus remarquer entre le château de Pau et le château de Blois; je crois celui-ci plus ancien, en supposant

même que le premier date du temps où les rois de Navarre régnaient au-delà et en-deçà des Pyrénées. Je n'ai qu'une preuve morale à l'appui de mon opinion. Catherine de Médicis et ses enfants aimaient beaucoup le château de Blois, où tant de crimes se sont commis : or, c'est moins de goût que de vertus qu'on l'accuse d'avoir manqué.

Avant de monter l'escalier du château, j'en connaissais à peu près les formes et les dispositions intérieures : j'étais sûr d'y trouver des appartements vastes, déserts, mal éclairés, même en plein jour, où je ne sais quelle terreur superstitieuse s'empare, à son insu, de l'esprit le plus fort.

Des revenants et un vieux château sont en quelque sorte inséparables, et mon imagination n'eut pas besoin du prestige des ténèbres pour me le montrer rempli de fantômes. A la place des portraits des rois de Navarre, qui n'y sont plus depuis long-temps, je trouvais leurs figures et leurs noms grossièrement charbonnés sur les murs, et peu s'en fallut que je ne les visse sortir de la muraille, comme certaines figures des tapisseries d'un autre château...

« Quel bon temps ce devait être (disait le chevalier Outis, en élevant ses épaules par-dessus ses oreilles), que celui où tous les châteaux ressemblaient à celui-ci, où la chambre à coucher de madame avait pour antichambre la salle d'armes ; où le salon avait pour fenêtres des embrasures ; où les

cabinets de toilette étaient éclairés par des meurtrières, et les pavillons, en forme de tours, couronnés par des mâchicoulis! Quelles jolies petites habitations cela devait faire, et combien ces nobles châtelains devaient s'amuser! — C'est trop de médire à-la-fois de l'ancien temps et du nouveau; vous devriez opter. — Ma foi je donnerais le choix pour une épingle; jadis on était plus fou, aujourd'hui l'on est plus sot, voilà toute la différence; chacun faisait alors la guerre pour son compte (je ne parle pas des *vilains,* qui ne sont guère plus *beaux* maintenant qu'autrefois). Les palais des princes régnants, les manoirs des hobereaux, étaient autant de châteaux forts, et souvent la bicoque du bourgeois avait l'aspect d'un poste militaire; quant à la cabane du serf, comme onl a brûlait assez régulièrement deux où trois fois par an, il n'y mettait pas tant de façon, comme vous pouvez croire... Sur toute la terre, chaque famille, chaque individu même a toujours eu l'air de se dire :

> Voici le point sur lequel je me fonde :
> On entre en guerre en entrant dans le monde.

— L'architecture guerrière de ce château gothique des princes qui ont régné sur le Béarn, le Bigorre et le comté de Foix, me semble fondée en raison. Tous ces pays, situés entre l'Espagne, où dominaient les Goths et les Maures, qui se répandaient

souvent jusque sur les bords du Rhône, et les Gaules, sous la domination des Bourguignons et des Francs, qui pénétraient jusque dans l'Aragon et la Catalogne; tous ces pays, dis-je, ont dû rester en armes pendant plusieurs siècles; tout y est plein des noms défigurés des Alaric, des Clodomir, des Almanzor, des Caribert, des Roland, des Fezenzac; les champs, les ruisseaux, les rochers y sont baptisés de ces grands noms de la barbarie.

« — Il est certain que depuis l'aventure de Pampelune, où Ferdinand d'Aragon se montra si catholique, les princes de la Navarre française ne purent se flatter de la conserver qu'en couchant, l'épée au poing, dans une bonne forteresse. Ce n'étaient pas seulement les successeurs du déloyal Aragonais, c'étaient les fils même de ce vrai chevalier français, de François Ier, qui les menaçaient; c'était Henri II, qui posait comme incontestable le principe très commode, que tout ce qui était en-deçà des Pyrénées entrait de droit dans sa souveraineté. »

Les portraits qui décoraient jadis une des salles du château étaient ceux d'Henri IV, de son père, de Jeanne d'Albret sa mère, de Jean d'Albret, sur qui la Navarre espagnole fut escroquée par Ferdinand-le-Catholique, et de Henri, fils de Jean, qui reçut Charles-Quint à Pau, avec toute la munificence d'un grand monarque et toute la grace d'un prince français, tout en lui refusant pour son

fils Philippe II, héritier présomptif de plusieurs couronnes dans les deux mondes, sa fille Jeanne d'Albret, qu'il réservait à un descendant de saint Louis, dont il était loin de prévoir l'accession au trône de France, à la distance éloignée où il s'en trouvait alors.

Ce Henri, aïeul maternel du nôtre, lui ressemblait beaucoup de figure et de caractère: dépouillé d'une partie de ses états, et ne perdant jamais l'espérance de les recouvrer; inquiet pour ceux qu'il possédait encore, et prêt à les défendre à-la-fois contre la France et l'Espagne; il fut élevé comme il éleva son petit-fils, pour être un homme, et tous deux prouvèrent que le génie et la vertu sont aussi de grandes puissances.

Henri de Navarre commença l'éducation de son petit-fils avant sa naissance: il voulut que sa fille courût d'un bout de la France à l'autre pendant les mois de sa grossesse, et qu'arrivée au terme elle vînt de Compiégne, où elle se trouvait, faire ses couches à Pau; il exigea, et il obtint d'elle, que pendant les douleurs de l'enfantement elle lui chantât un cantique béarnais, dont il lui avait enseigné l'air et les paroles. Le grand-père reçoit l'enfant qui vient d'arriver à la vie sans crier, l'emporte dans un pan de sa robe-de-chambre, et s'écrie avec l'enthousiasme d'un prophéte: *Ma brebis vient d'enfanter un lion!* J'étais dans le lieu même où s'était passée

cette scène homérique; je croyais entendre les chants de la mère, et l'oracle si bien accompli du vénérable aïeul.

Celui-ci avait fait préparer à l'avance un berceau pour le nouveau-né; ce berceau n'avait rien de commun avec ces berceaux, chefs-d'œuvre de l'art, où les enfants des rois trouvent en naissant un sceptre pour hochet, et reçoivent les premiers et les plus risibles hommages: celui d'Henri IV n'était autre chose que l'écaille d'une immense tortue, et c'est, je crois, le seul berceau dont il soit fait mention dans l'histoire.

J'en faisais la réflexion tout haut. « Allez-vous encore vous étonner de cela? me dit M. Outis: vous ne trouvez peut-être pas qu'il y ait assez de niaiseries dans ces biographies royales que vous appelez l'*histoire;* vous auriez voulu des détails sur les layettes et sur les berceaux de toutes les majestés du monde. — Non; mais je m'étonne que l'écaille de tortue où naquit Henri IV ne soit pas devenue le diamant le plus précieux de la couronne de France, et le berceau obligé de tous les héritiers présomptifs. — Cette surprise, un peu trop ingénue pour un homme de vôtre âge et de votre expérience, prouverait que vous êtes encore à vous apercevoir que chez nous c'est presque toujours la vanité qui se charge de décorer la grandeur qu'elle fait évanouir. Quant à cet art de faire naître les vertus les unes des autres;

quant à cette puissance attachée à des signes qui parlent aux yeux et qui réveillent de nobles souvenirs; quant à ces associations touchantes de tout ce qu'il y a de plus simple avec tout ce qu'il y a de plus grand, on les a dédaignés, et l'on est convenu d'appeler cela le rêve des législateurs anciens, et le rabâchage des philosophes modernes. »

Le père de Jeanne d'Albret, qui donne si bien l'idée d'un éphore de Sparte chargé de surveiller l'éducation d'un descendant d'Hercule, ne souffrit pas que son petit-fils passât ses premières années dans la ville de Pau, qui n'était pourtant alors qu'un assez grand village : il ne le trouvait pas assez éloigné des courtisans et des flatteurs, et ne le crut en sûreté que dans des lieux où il ne verrait que des forêts, des rochers, et des torrents; où il n'aurait pour compagnons des jeux et des plaisirs de son âge que de petits pâtres; où, nourri et vêtu comme eux, comme eux la tête et les pieds nus, il pourrait, à leur exemple, poursuivre les chamois sur la pointe des rocs et sur le bord des précipices, se familiariser avec tous les dangers, et braver tour-à-tour l'intempérie des saisons.

J'ai voulu voir ces lieux, consacrés sous le nom de *château de Coarasse;* je n'y ai trouvé qu'une maison de peu d'apparence, qu'on aurait dû restaurer, mais qu'on s'est contenté de reblanchir. Henri d'Albret n'aurait pas choisi cette habitation au sommet

d'un rocher, pour y élever son petit-fils, s'il y avait eu là d'autres majestés que celles des tempêtes, des torrents et des aigles, dont l'étonnante envergure jette souvent sur la terre des ombres qui avertissent de leur passage sur le disque du soleil.

C'est là qu'un des hommes qui ont le plus honoré la nature humaine a reçu les premières leçons, ou plutôt les premières impressions qui convenaient à cette ame sublime.

«Vos ineptes panégyristes de cette civilisation qui n'a fait faire de progrès qu'à nos discours, me dit le chevalier *anonyme* qui m'avait suivi dans cette course, n'auraient pas manqué de se récrier contre la folie d'une pareille éducation: il n'en est pas moins vrai cependant qu'Henri IV y puisa tous les genres de force, de vérité, de bonté, dont se composa son grand caractère. D'orgueilleuses et fausses doctrines ont si bien décrié les sens, qui nous trompent quelquefois et nous détrompent toujours, que nous ne nous en servons plus que pour nos vices; ce qui ne m'empêche pas d'y chercher le germe de toutes nos vertus, de toutes nos connaissances. Qu'on *idéalise* tant qu'on voudra; les sources de l'esprit sont dans la nature, dans la seule nature, qui nous présente le ciel et la terre pour école, et les impressions les plus puissantes et les plus douces pour leçons: au diable les pédants, qui nous empêchent de lever les yeux sur elle, qui environnent

notre intelligence naissante de mots, de nuages, de poussière scolastiques, à travers lesquels on ne voit rien, et dans lesquels ils veulent que nous voyions tout! Plantes déracinées, plus on nous arrose, plus on hâte notre dessèchement, notre décomposition! Toujours loin de la nature, nous n'en apprenons rien; aussi, dans les choses d'une haute importance pour le genre humain, ne savons-nous que penser, que dire, que faire, et sommes-nous les dupes, au milieu de nos sciences universelles et *parlières*, du premier fou, du premier imposteur qui s'empare du sceptre de l'opinion... »

Il y a du vrai dans cette boutade de l'Héraclite gascon, et le fait ici vient à l'appui du raisonnement. C'est dans ces circonstances, précisément dans celles où un seul homme, armé d'une idée juste et doué d'une volonté forte, peut sauver les peuples et les empires; c'est alors, dis-je, qu'on vit le petit pâtre royal descendre du rocher de Coarasse, aux acclamations des villageois, qui le saluaient encore du nom d'*Henriot*, pour s'instruire dans l'art des héros, et pour conquérir le nom d'Henri IV.

Un autre bonheur de l'éducation de ce prince, si hardiment commencée, c'est d'avoir été achevée par des hommes tels que La Gaucherie et Florent Chrétien. Le premier n'étouffa pas la pensée de son élève sous les rudiments et les grammaires; il ne

lui enseigna pas à accorder ensemble l'adjectif et le substantif, qui ne s'accordent que trop souvent aux dépens de la vérité; il lui enseigna plus utilement à faire avec dessein, dans le monde, dans les camps, dans les affaires et sur le trône, ce qu'il avait fait, sans s'en douter, à Coarasse: à agir pour jouir, à regarder pour voir, à écouter pour entendre, à faire de ses idées l'image exacte des choses, et de la parole l'image nette et vive de ses idées. Le second précepteur d'Henri IV, Florent Chrétien, huguenot peut-être un peu zélé, était doué d'un sens droit, d'un esprit satirique, mais d'un goût sûr et délicat; il préférait à tout l'étude de l'histoire, parcequ'il croyait y trouver les autorités favorables à son culte; et le talent de la parole, parcequ'il le considérait comme la puissance de la raison.

L'un ou l'autre, cependant, et peut-être tous les deux (car en ce moment je ne puis, sur ce fait, interroger que ma mémoire) firent servir à l'instruction du prince les deux meilleurs livres que pouvaient alors offrir, pour ce but, les bibliothèques royales: *les Éléments d'Euclide*, et *les Hommes illustres de Plutarque* furent les lectures habituelles d'Henri IV comme de Coligny. Je ne crois point qu'ils y puisèrent la justesse de leur esprit et la force de leur ame; mais elles en étaient l'aliment le plus convenable: peut être même est-il difficile de prononcer jusqu'à quel point cette lecture

de prédilection aurait pu concourir au bonheur des hommes, s'il avait été donné à Henri IV de régner plus long-temps sur la France, et à Coligny d'exécuter son plan d'une république dans le Nouveau-Monde. Quoi qu'il en soit, il est impossible de ne pas reconnaître l'influence la plus heureuse des *Hommes illustres de Plutarque* dans cette foule de mots du grand Béarnais, où la grace et la finesse modernes ne cachent pas la profondeur et la simplicité antiques; dans ce discours à l'assemblée des notables à Rouen, où ce monarque parut plus grand encore en se mettant *sous la tutelle* des représentants de la nation; en montrant, à chaque parole et du haut d'un trône affermi par tous les droits de la puissance, par tous les trophées de la victoire, l'ame d'un vrai citoyen, et le caractère d'un grand monarque: discours que Voltaire, dont l'opinion est de quelque poids, éléve au-dessus de tous les discours de l'antiquité, et qu'il a conservé à l'admiration des siécles à venir dans le magnifique *Tableau des mœurs et de l'esprit des nations.*

On a bien de la peine à se séparer d'Henri IV; mais ce nom si glorieux, si cher à la France, à l'espèce humaine, n'est pas le seul titre du Béarn: dans cette même ville de Pau naquit, vers le milieu du dix-septième siécle, un enfant qui, en croissant en âge, ne se fit d'abord remarquer que par l'extrême petitesse de sa taille, par une aversion prononcée

pour tous les livres (à l'exception d'un seul, *la Recherche de la vérité*, dans lequel, ainsi que son auteur, il croyait voir tout en Dieu), et par une passion ardente pour les mathématiques, qu'il cherchait et qu'il trouvait dans sa tête. Son nom était *Renau*, et celui de sa famille *Elissagaray*, lequel prouve qu'il était Basque d'origine. Il descendait, en effet, d'une de ces anciennes maisons de la Navarre espagnole, dont les chefs se retirèrent dans le Béarn avec Jean d'Albret, lorsque Ferdinand-le-Catholique envahit la Navarre, non par une victoire, mais par une fourberie.

On appelait ce jeune homme *le petit Béarnais.* A peine eut-il vu, à Rochefort, la mer et des vaisseaux, qu'il devint marin, comme dit Voltaire, *à force de génie.* Il appliqua ce génie, non, comme on peut le croire, au pilotage, qui n'exige que les théorèmes les plus simples de la géométrie élémentaire, qu'on enseignait assez bien dès-lors, mais à la *théorie de la manœuvre des vaisseaux*, dont aucun géomètre ne s'était encore occupé; à la détermination de la coupe et de la voilure, et à celle de l'angle le plus avantageux du gouvernail avec la quille. Ces problèmes épineux, qui n'ont pu trouver de formules générales de solution que dans les progrès du calcul différentiel, Renau les résout sans y avoir recours. Toutes ces propositions furent adoptées, parceque toutes étaient démontrées, hors une seule,

que Huyghens combattit, que le marquis de L'Hôpital et Jean Bernouilli défendirent, et qui devint le sujet d'une de ces querelles, de ces guerres des sciences qui sont des bienfaits pour la terre, puisque les vainqueurs et les vaincus y font, à leur profit commun, la conquête des vérités utiles au monde.

Dès ce moment, dans nos ports de l'Océan et de la Méditerranée, dans nos écoles de marine, sur nos chantiers et sur nos flottes, tout fut changé, tout fut prêt pour des victoires, et Louis put dire :

J'aurai, pour triompher, un élement de plus.

Une autre création, plus connue, du génie de Renau, trouva d'abord un grand nombre de contradicteurs. La première fois qu'au milieu du conseil d'état il osa proposer ses *galiotes à bombes,* qu'il parla de placer des mortiers sur des flots mouvants, on ne manqua pas de le traiter de visionnaire, et les beaux esprits de la cour et de la ville répondirent à ses raisonnements par des chansons ;

Un bon couplet, chez ce peuple falot,
De tout mérite est l'infaillible lot.

Tandis qu'on le chansonnait, Renau foudroyait les Barbaresques, réduisait Alger en cendres, et amenait à Versailles le doge de Gênes.

Toujours occupé à perfectionner notre marine, à rendre nos vaisseaux meilleurs voiliers, *le petit*

Béarnais en avait fait construire un à Brest, dans toute la perfection de ses nouvelles théories: c'était son modèle idéal; il brûlait de le mettre à l'épreuve. Renau apprend que deux vaisseaux anglais, très richement chargés, reviennent des Indes occidentales; il met à la voile, découvre un des vaisseaux anglais, qui portait un trésor, le poursuit, et en moins de trois heures l'atteint dans l'immensité des mers: l'expérience était faite, il restait à la constater; le vaisseau ennemi était anglais, il ne suffisait pas de l'atteindre pour le prendre. Le trésor qu'il portait était défendu par soixante-quatorze pièces de canon, de vingt-quatre livres de balle, dans la batterie basse: la corvette de Renau n'avait en batterie que vingt-quatre canons de moindre calibre: l'affaire s'engage à la portée de pistolet: le capitaine français supplée à la force qui lui manque par l'habileté de sa manœuvre; après trois heures d'un combat si inégal, il a perdu les deux tiers de son équipage, mais l'anglais, près de couler bas, est forcé d'amener son pavillon. Le capitaine, prisonnier, se rend à bord du vaisseau français; il cherche, il demande le commandant, à qui seul il veut remettre neuf paquets de diamants, cachetés; et Renau, qu'il avait pris pour un enfant, a besoin d'invoquer le témoignage de tous ceux qui l'entourent, pour se faire reconnaître de celui qu'il a vaincu avec tant de gloire.

Cet homme célèbre savait combattre et commander sur terre comme sur mer: c'est, je crois, Fontenelle qui l'appela *un guerrier amphibie:* pourquoi n'avons-nous pas en France un plus grand nombre de ces héros propres aux deux éléments? Ne peut-on pas être à-la-fois bon matelot et bon soldat, et faut-il un génie différent pour faire manœuvrer une flotte et une armée?

Sans doute la guerre est horrible, sans doute il faudrait la proscrire d'un bout du monde à l'autre; mais aussi long-temps qu'il sera regardé comme impossible,

De faire régner sur la terre
L'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre...

malheur et opprobre aux nations qui ne seront pas sans cesse occupées à développer tout ce qu'elles ont de génie, de force et de courage pour se rendre invincibles. Il est plus nécessaire encore de n'être pas avili que d'être heureux, si on peut l'être dans l'avilissement.

Les contemporains de Renau ont assuré que la mort du *petit Béarnais,* qui avait passé une assez longue vie à la guerre, à la cour, dans le tumulte du monde, et dans la recherche des lois de la nature, fut celle d'un religieux de la Trappe; la tombe ouverte lui montra la route des cieux.

Je craindrais de m'être trop étendu sur cette no-

tice biographique, si la gloire de celui qui en est l'objet avait autant d'éclat qu'elle a de titres : je n'ai d'ailleurs rapporté que la moindre partie des faits vraiment merveilleux que la tradition en raconte ici. Après cela, comment ne pas s'étonner qu'on n'ait point encore écrit la vie de ce grand homme, en l'embrassant dans toute l'étendue des faits admirables qu'elle présente? Comment ses compatriotes ne lui ont-ils pas cherché et trouvé un historien digne de lui? Pourquoi la ville de Pau ne ferait-elle pas, à l'Académie française, les fonds d'un prix et d'un concours dont cette histoire serait le sujet? Un héros, concitoyen de Renau, est maintenant assis sur les marches de l'un des trônes du Nord; c'est avec joie, avec empressement, on n'en saurait douter, que ce prince se joindrait à ses anciens compatriotes pour enrichir la couronne de l'écrivain qui peindrait et honorerait avec le plus de talent et de vérité *l'enfant du Béarn.*

Ce pays, riche des productions de son sol, l'est aussi du produit de ses manufactures, dont les principales, celles des *mouchoirs* dits *de Béarn,* et du linge de table, ont beaucoup souffert de l'interruption de nos relations avec les colonies, où ces fabriques avaient leur principal débouché.

On aurait de la peine à croire la prodigieuse quantité de mouchoirs qui se fabriquaient autrefois dans cette ville; le dessin n'en a jamais varié que

par la grandeur des carreaux bleus et blancs dont il se compose, à l'exception, toutefois, des mouchoirs dits *à quatre dimanches*, dont chacun des coins est différent; ce qui donne le moyen aux femmes du peuple, qui s'en parent le dimanche, de se montrer quatre fois avec le même mouchoir, en paraissant toujours en changer.

On fait encore à Pau un commerce considérable de jambons, renommés sous le nom de *jambons de Bayonne*: c'est au village de Sallies qu'on les prépare; la source d'eau salée qui s'y trouve communique aux jambons un goût exquis.

On comptait, avant la révolution, un grand nombre de Béarnais établis en Espagne ou dans les colonies espagnoles: laborieux, économes, probes, et intelligents, ils manquaient rarement d'y faire fortune, et de rapporter leurs richesses dans le *doux pays* de Béarn, en venant y finir leur carrière.

Telle est l'origine de la plus grande partie des fortunes de cette province: les Lacoste, les Rivarès, les Carricaburru, établis d'abord à Cadix, ont été forcés, par la révolution, de hâter leur retour dans leur ville natale, où ils forment avec les Lannes, les Lahore, ce qu'on appelle la tête du commerce.

Le patois béarnais ne diffère pas essentiellement du languedocien; peut-être est-il encore plus doux, plus musical. C'est probablement par amour pour l'euphonie que les Béarnais suppriment l'F au com-

mencement des mots, et le remplacent par l'*h* aspiré; c'est ainsi qu'ils disent, la *hilla* (la fille), la *henna* (la femme). La langue française doit envier à ce patois une foule de mots gracieux et sonores qui lui manquent.

Le juron favori des Béarnais: *dieou bibant* (dieu vivant), revient souvent dans leur conversation, qu'il anime et à laquelle il donne un caractère tout particulier.

Les lettres ne sont pas cultivées dans le Béarn avec autant de soin et de succès qu'on pourrait s'y attendre au pays des troubadours; à peine trouve-t-on à citer, avec éloge, trois ou quatre noms plus recommandables par l'érudition que par les talents de ceux qui les ont portés; de ce nombre sont: *monseigneur de Marca*, moins connu peut-être par sa *Concordance du sacerdoce et de l'empire*, que par l'épitaphe bizarre que lui fit Colletet; le jésuite Pardier, qui se rendit utile à l'astronomie par les tables célestes qu'il publia vers le milieu du dix-septième siècle, et le théologien Abadie, qui commenta si clairement *l'Apocalypse*.

Le médecin Bordeu, doué d'un génie original et créateur, naquit aussi à Pau, fit ses premières études à Toulouse, et ses études de médecine à Montpellier. Encore étudiant, il était très peu exact aux écoles, et très assidu aux hôpitaux. Un de ses professeurs, qui le voyait peu, lui disait un jour; *Vous n'appren-*

drez rien. — *Si je cherchais une science toute faite,* lui répondit Bordeu, *je ne vous quitterais pas.* Cette réponse d'un jeune homme avait autant de grace que de philosophie; on la lui pardonna.

Bordeu arriva à Paris à-peu-près dans le temps qu'on publiait ou qu'on préparait les premiers volumes de *l'Encyclopédie.* On ne peut jamais apercevoir distinctement et positivement si un médecin guérit, ou s'il ne fait ni bien ni mal; mais à peine Diderot et d'Alembert eurent entendu quelques paroles, et lu quelques pages de Bordeu, qu'ils lui demandèrent des articles, et il leur donna des chefs-d'œuvre. Tout est antique à la manière d'Hippocrate, ou tout est neuf à la manière de Bacon, dans les articles qu'il leur fournit. Ce que Bordeu a publié sur les *crises,* sur la *médecine expectante,* sur le *tissu cellulaire,* sur le *pouls,* plein de génie, même dans ce qui n'y est pas entièrement neuf, semblait changer la face de la médecine au point d'en créer une toute nouvelle. Mais le vrai penseur et le véritable observateur ne s'arrête jamais ni dans ses observations, ni dans ses pensées; il voit aujourd'hui plus loin qu'hier, et demain il verra au-delà. Dans le discours préliminaire de sa *Dissertation* sur les eaux de Baréges, à force de progrès dans ses vues sur la médecine, Bordeu ne paraît presque plus un médecin. On pourrait prendre aisément ce discours pour une continuation du superbe chapitre

de Montaigne sur *l'expérience*: il n'y est question que de rendre l'homme à la nature, pour le soustraire à-la-fois aux maladies, aux médecins et à la médecine. Et c'est aussi à-peu-près l'unique but de l'un des derniers et des meilleurs ouvrages d'un autre médecin célèbre en Europe, de Tissot, dans son petit *Traité* sur les maladies des gens du monde.

Bordeu n'étant pas encore vieux, et ne paraissant malade à personne, avait annoncé sa mort comme prochaine, et cette prédiction ne fut malheureusement pas une erreur. De ces deux noms du Béarn, Renau et Bordeu, tous les deux glorieux à la France entière, le premier appartenait à l'Académie des sciences; il fut loué par Fontenelle: le second ne fut pas moins heureux, son éléve et son ami, le docteur Roussel, médecin philosophe et écrivain élégant, peignit des traits les plus vrais le génie de son maître; pour être l'héritier de tout ce génie, il ne manquait à Roussel que plus de confiance dans cet art de guérir dont il avait entrevu au moins toutes les profondeurs, quoiqu'il l'eût peu pratiqué.

Pau, chef-lieu de l'administration des Basses-Pyrénées, est aussi le chef-lieu de l'instruction publique. Dans le département, dont je crois avoir bien provoqué et bien recueilli les suffrages, on pense qu'en laissant à Pau le lycée pour la belle littérature française et pour les fortes études de mathémati-

ques et de physique, on devrait relever le collége de Laressorre, pour ce qu'on appelle les *basses classes* et l'étude de la langue basque, contemporaine des langues grecque et latine. Un seul jésuite basque-espagnol, Larramendi, a publié, il y a plus de cent ans, pour l'exécution de ce dessein, tous les livres élémentaires indispensables. Il n'y a qu'à les réimprimer. Il a paru depuis, en Espagne et en France, des ouvrages qui aideront merveilleusement à écarter toutes les difficultés; il sera facile de trouver dans ces deux royaumes les professeurs dont on aura besoin et l'on enverra bientôt les enfants aux études de Laressorre.

Je ne préviens pas l'objection de la dépense et des fonds; la munificence royale et la représentation nationale seront assez éclairées pour voir tous les trésors qui sortiront de cette dépense. C'est aujourd'hui une des plus belles choses qu'on puisse faire en Europe, et une des meilleures; car il faut que *le bon soit toujours camarade du beau.*

N° XVI. [26 JUILLET 1817.]

LES EAUX THERMALES.

C'est ici que chacun va se piquant de ce qu'il desire, sur la foi de ceux qui vont batelant à nos dépens.

MONTAIGNE, *Essais*.

Il y a quelque chose d'attachant dans le caractère farouche de ce M. Outis: il allait à Bagnères pour y prendre les eaux; j'ai entrepris un voyage d'observations morales, et j'avais l'espoir d'en faire une ample moisson dans des lieux où les deux plus puissants mobiles des actions des hommes, le plaisir et la santé, rassemblent dans cette saison tant d'originaux divers. Nous continuâmes donc à faire route ensemble; lui, toujours en fureur contre le genre humain; moi, toujours disposé à croire que Jupiter, en pesant nos destinées dans ses balances d'or, nous a réparti le mal et le bien à dose à-peu-près égale, en faisant peut-être un peu trop bonne mesure au premier.

Nous sortîmes de Pau en traversant les belles promenades de cette ville, et nous arrivâmes à

Tarbes tout d'un somme, sans regretter que le sommeil nous eût privés, dans ce trajet de dix lieues, de l'aspect des landes de Pontlong et de Lasouge, qui en occupent la plus grande moitié.

La situation de Tarbes, dans un climat tempéré, sous un ciel pur, au milieu d'une plaine fertile arrosée par deux rivières, et encadrée, pour ainsi dire, par la chaîne des Pyrénées, est une des plus heureuses que j'aie observées dans les quatre parties du monde, et mérite, à tous égards, la description qu'un poëte en a faite :

Clara situ, speciosa solo, jucunda fluentis.

Cette ville antique, nommée successivement *Bigorra*, *Turba*, *Tarba*, et finalement *Tarbes*, fut détruite et rebâtie plusieurs fois : une violente secousse de tremblement de terre, qui combla une vallée voisine en 1750, y renversa quelques maisons. Peu de villes du même ordre, en France, peuvent être comparées à celle-ci pour la largeur et la beauté des rues, où des ruisseaux d'eau courante entretiennent la fraîcheur et la propreté : elle est peu considérable ; sa population n'excède pas huit mille ames, et les seuls monuments publics de quelque importance sont l'hôtel de la préfecture (autrefois le palais épiscopal), l'hôpital civil, et la salle de spectacle, d'une construction récente. Il s'y fait un commerce d'échange peu considérable, et l'indus-

trie manufacturière s'y borne à deux papeteries, qui n'emploient guère plus de cinquante ouvriers, et à quelques ateliers de coutellerie qui continuent à jouir de leur ancienne réputation.

Les lettres et les arts, très peu cultivés de tout temps, ne paraissent avoir fait aucun progrès dans cette région de la France. Laïs est, je crois, le seul artiste distingué qui ait pris naissance dans cette ville ou aux environs. Doué d'une des plus belles voix qu'on ait entendues sur aucun théâtre, passionné pour un art qu'il a étudié en homme d'esprit, cet artiste habile fait depuis plus de trente ans les délices des Parisiens, sur le théâtre de l'Académie royale de musique, dont il est encore aujourd'hui l'un des plus beaux ornements.

Les seuls noms de quelque célébrité que présentent les archives littéraires de cette ville, sont ceux de Castelneau, qui vécut au commencement du seizième siécle, et dont les mémoires historiques méritent d'être consultés; de l'abbé Torné, aumônier du roi Stanislas, et depuis archevêque constitutionnel de Bourges : ses *sermons* et ses *leçons élémentaires de géométrie*, ont eu de la vogue en province; et de Despourins, que l'on peut appeler l'*Anacréon* des Pyrénées : ses chansons en langage béarnais, modéles de grace et de naïveté, sont répétées, depuis plus d'un siécle, par les échos de ces montagnes, ou quelques Macpherson à venir les re-

cueilleront un jour pour les offrir à l'admiration de nos descendants, sous le nom du plus ancien et du plus célèbre troubadour.

Quelques heures de séjour dans cette ville ne me permettent d'entrer dans aucun détail sur le caractère et les mœurs des habitants; je ne veux pas qu'on me reproche d'imiter ce voyageur anglais, qui, passant en vue des Canaries, écrivit sur son journal:

«Vers midi nous longeâmes, à quatre lieues de terre, la côte occidentale de l'île Ténériffe, dont les habitants sont extrêmement affables.»

Si je voulais m'autoriser d'exemples plus respectables, je ne vois pourtant pas pourquoi je ne pourrais pas juger, en douze heures, l'état des choses et des hommes, dans la petite ville de Tarbes, lorsque tel ou *telle* voyageur, en trois semaines, a trouvé le temps d'observer la France, de connaître Paris, d'approfondir nos lois, nos mœurs, nos habitudes, d'apprécier tous les genres de mérite, et de prononcer sur tout cela avec plus d'esprit et de bienveillance, mais avec la même étourderie que le conseiller Kotzebue, de ridicule et d'insolente mémoire; mais mon compagnon de voyage, toujours impatient des lieux où il n'est pas, est pressé d'arriver à Bagnères.

Nous traversons le beau village de La Loubère, la vaste plaine de la Bigorre; et, après deux lieues

d'une route charmante sur la rive de l'Adour, la rencontre que nous faisons, au village de Trebons, de deux landaws escortés de jeunes gens à cheval, nous annonce que nous approchons de Bagnères.

Cette jolie petite ville est située à l'entrée de la vallée de Campan, au pied d'une verte colline où elle s'appuie, et d'où sortent les nombreuses sources d'eaux thermales dont la salubrité, plus ou moins reconnue, est le motif ou le prétexte du grand concours d'étrangers qui s'y rendent tous les ans.

Nous allâmes nous loger au centre de la ville, près de la source du *petit bain*. Nous étions à peine descendus de voiture, qu'une troupe de musiciens rassemblés à notre porte s'empressaient d'en donner connaissance à la ville en nous saluant d'une bruyante symphonie dont le cor-de-chasse était, je crois, l'instrument le plus mélodieux.

La première visite que nous attira cette proclamation musicale fut celle d'un médecin des eaux, qui nous fut présenté par notre hôte. En nous voyant, il reconnut, au premier coup d'œil, celui de nous deux qui pouvait avoir besoin des secours de son art, et ce fut pour la forme qu'il s'informa de l'état de ma santé, et qu'il me prescrivit une espèce d'eau plutôt qu'une autre. « A mon âge, docteur, lui dis-je pour abréger la consultation, il n'y a plus qu'une fontaine salutaire, c'est celle de Jouvence, et il est probable que j'aurai le temps de

mourir avant qu'elle soit découverte. — Si je savais où elle est, reprit mon compagnon le misanthrope, je ferais le voyage, non pour y boire, mais pour la tarir; la vie est déja assez longue, il faut avoir le diable au corps pour vouloir la recommencer. — Ce peu de mots indique le siége de votre mal, continua le docteur, à qui j'avais fait un signe: embarras dans les hypocondres!... Vous irez faire votre cour à la naïade de Salut, et je ne vous donne pas quinze jours pour être de la meilleure humeur du monde. — Que votre naïade me débarrasse de mes maux de tête, c'est tout ce que je lui demande; quant à mon humeur, j'en suis très content, et je n'en veux pas changer. — C'est ce qu'il faudra voir, reprit le docteur; en attendant, messieurs, je vous invite à me faire l'honneur de venir passer la soirée chez moi, où vous verrez dès ce soir, tout ce qu'il y a de mieux à Bagnères. » C'était un moyen d'entrer dans mon sujet par le milieu, à la manière du poëme épique; j'acceptai l'invitation sans laisser à mon sauvage le temps de me dédire.

Nous fîmes une toilette convenable et d'étiquette *aux eaux* dans ces réunions du soir, et nous nous rendîmes chez le docteur, où nous arrivâmes les premiers. Sa maison sur la place d'Uzerre, décorée à l'extérieur en marbre de Campan, est distribuée et meublée avec beaucoup de goût et même d'élégance. Son cabinet de consultation est orné de por-

traits à la silhouette des malades de quelque importance qu'il a traités et guéris. «Vous faites bien de nous en prévenir, lui dit M. Outis avec un sourire tant soit peu sardonique ; car, à voir ces figures qui se détachent en noir sur ce papier bleu de ciel, je les prenais pour autant d'ombres errantes autour de leur tombeau. — Je ne conserve dans mon cabinet que les images des vivants, reprit le docteur avec gaieté. — J'entends, interrompit le chevalier, il vous faudrait une galerie pour les autres... »

La compagnie arrivait ; nous rentrâmes dans le salon, et le docteur nous présenta successivement à toutes les personnes, qu'annonçait une très jolie servante basque qui faisait, pour le moment, l'office d'huissier de la chambre.

Comme j'aurai souvent occasion de me trouver avec les mêmes personnes pendant mon séjour à Bagnères, je crois devoir commencer par faire connaître celles qui ont été pour moi un objet d'étude ou d'observations particulières.

Le premier qu'on annonça, sous le nom du major Montéval, est un grand et gros homme, d'une cinquantaine d'années, de la figure la plus ouverte et la plus joviale. Il parut, en apprenant qui j'étais, me rencontrer avec plaisir. « Touchez là, me dit-il, vous êtes mon homme ; je me doute de ce que vous venez faire en ces lieux, et vous ne pouviez mieux prendre votre temps. Il n'y a pas en Europe une ma-

nie, un travers, un ridicule dont nous n'ayons ici l'échantillon... Je connais tant de monde! je vous mettrai sur la voie; c'est à mourir de rire. — J'accepte de grand cœur l'offre que vous me faites, lui répondis-je; on n'observe jamais mieux qu'en plaisantant. — J'ai beaucoup trop observé de cette manière, reprit-il, en appuyant sa main sur sa poitrine; je m'en ressentirai toute ma vie... Je vous conterai ça...

« Cet étranger, continua-t-il, qu'on vient de vous présenter sous le nom du chevalier Groanman, est le baron Katzbach. — Pourquoi ce changement de nom? — Pour se donner un air d'*incognito*. Tel que vous le voyez, ce monsieur est *conseiller actuel du feu roi de Pologne;* il a été jadis ambassadeur d'un petit prince d'Allemagne auprès de la république de Raguse, et il croit devoir conserver ces formes diplomatiques qui lui donnent, à ses propres yeux, une considération dont il ne rit jamais. — On n'est pas obligé de garder le même sérieux, reprit M. Outis, et vous avouerez qu'il y a peu de ridicules aussi risibles que celui d'un baron Katzbach, qui cherche à tempérer l'éclat de son nom sous le voile d'un chevalier Groanman. — Pour celui-ci, continua le major en nous montrant un homme sec et pâle qui lui prit la main en passant dans le cabinet du docteur, il peut prendre le ton, l'air, le nom qu'il voudra, attendu qu'il a figuré dans toutes les conditions de la vie humaine : la fortune l'a pris

à la charrue paternelle, l'a élevé au-dessus d'un trône, ou il n'a pas daigné descendre; et après lui avoir fait faire le tour entier de sa roue, l'a déposé sur une hauteur; il y a choisi sa retraite, sur la porte de laquelle il a placé l'inscription de Dioclétien :

« *Spes et fortunata, valete! inveni portum* [1]. »

J'allais multiplier les questions sur ce singulier personnage, lorsque l'on annonça M. Griskin, et sa femme, lady Amélia Griskin. Je n'ai, de ma vie, vu de couple plus dépareillé; l'un, tellement mince, tellement alongé, qu'on peut croire qu'il a été passé à la filière; l'autre, d'une grosseur hyperbolique où l'on pourrait trouver un commencement de preuve de la dilatation infinie du tissu cellulaire chez les femmes. « Ce contraste que vous remarquez entre ces deux individus n'est pas le plus étrange, me dit M. de Montéval; la nature et la société ne les avaient pas faits l'un pour l'autre; vous saurez quels dieux ont présidé à ce bizarre hymen : c'est encore une histoire que je vous réserve... Voici, continua-t-il en me montrant une vieille dame pour qui l'on avait ouvert les deux battants, et qui avait été s'asseoir dans une bergère; voici ce que j'appelle le quatorzième siècle en personne, c'est la marquise par excellence; on ne

[1] Adieu, fortune, espérance! je suis au port.

l'appelle pas d'un autre nom, et la soirée ne se passera pas sans qu'elle vous apprenne le parti qu'on peut tirer, pour se rendre désagréable dans le monde avec beaucoup d'esprit, d'un grand fonds d'orgueil, d'une sévérité de principes qu'on affiche impunément dans un âge où l'on n'a plus de privations à s'imposer, et d'un retour de mauvaise foi vers des préjugés gothiques qu'on sacrifia jadis à des passions très mondaines. » Pendant que le major parlait, M. Outis avait braqué son binocle sur cette vieille dame, qu'il regardait avec une attention toute particulière.

« Voici madame de Closane avec sa jolie niéce Antonine, continua Montéval; le beau colonel n'est pas loin. » En effet, je vis entrer, presque au même moment, un jeune homme d'une taille et d'une beauté remarquables, qui s'avançait lentement à l'aide d'une jambe de bois. Il salua toutes les personnes présentes; la tante et la niéce le reçurent de manière à m'expliquer le sentiment, d'une nature toute différente, que chacune d'elles lui portait.

Le major et le colonel s'approchèrent d'une croisée pour causer ensemble, et je continuai mon examen en m'imposant la tâche de découvrir, par la seule force de ma pénétration, le pays, le rang, et le caractère des nouveaux personnages qui vinrent compléter la réunion.

Après avoir cherché long-temps à deviner à quelle

classe de la société pouvait appartenir un homme décoré d'une *brochette* d'ordres étrangers dont aucun ne m'était connu, qui parlait à tout le monde, et auquel on répondait par des monosyllabes; qui se donnait une importance dont personne ne paraissait dupe; je ne pouvais parvenir à fixer mes idées sur son compte, et j'allais me rapprocher de mon officieux major pour le questionner sur ce personnage équivoque, lorsqu'au mot de Wauxhall, qui fut prononcé, il se mit à parler si légèrement des pertes énormes qu'il avait faites la veille, de la mesquinerie de la banque, qui ne tient pas cette année plus de *dix mille francs* par coup; du *trente-et-un*, du *creps* et de *l'écarté*, que je ne doutai plus de la profession honorable qu'il exerçait, et de l'ordre de chevalerie dont il était membre.

J'eus moins de peine à reconnaître, au premier coup d'œil, une élégante de la Chaussée-d'Antin, que son mari avait confiée aux soins d'un général à demi-solde, de ses parents; deux jeunes artistes parisiens; une *grandesse* espagnole, qu'accompagnait un aumônier taillé sur le patron de *don Bazile;* un jeune Russe, sous la conduite d'un gouverneur français, littérateur savant et philosophe également distingué.

Chacun parla d'abord de sa propre santé, en laissant au docteur le soin de décider sur les progrès d'une guérison qu'il ajournait presque toujours à la

saison prochaine. On projeta ensuite des parties de plaisir pour les jours suivants, dans les endroits les plus agréables de la vallée; on s'entretint, en commun, des affaires publiques et des affaires de Paris, et l'on se sépara par petits groupes pour médire discrétement les uns des autres; je m'aperçus bientôt que deux personnes de la société, qui ne s'étaient pas approchées l'une de l'autre, qui ne s'étaient pas adressé la parole, étaient pourtant les seules qui se fussent bien entendues. Je n'ai encore eu le temps que de regarder autour de moi; une autre fois j'observerai.

On sortit de chez le docteur pour aller au Wauxhall. M. Outis, toujours occupé de sa vieille dame, suivit la compagnie; je n'eus pas la force de l'accompagner, et j'allai chercher, à mon logement, le repos et le sommeil, dont j'avais grand besoin après une journée aussi fatigante.

N° XVII. [9 AOUT 1817.]

HYDROLOGIE MORALE.

Hic in reductâ valle.......
....
Dices laborantes in uno
Penelopen, vitreamque Circen.
Hic innocentis pocula Lesbii
Duces sub umbrâ.

HOR., liv. I, od. XVII.

Là, dans le réduit d'une fraîche vallée, nous parlerons de la fidèle Pénélope, de la belle Circé, éprises du même héros. Là nous boirons, sous un vert feuillage, la liqueur innocente.

J'avais passé une de ces nuits assez rares, où le repos de l'esprit, la fatigue modérée du corps et la douceur de la température procurent à l'homme un sommeil agréable qui renouvelle sa force et rafraîchit sa pensée. Il était petit jour, et je me levais pour examiner ce premier mouvement d'une population matinale par la nature même des soins qui rassemblent les passagers habitants dont elle se compose. M. Outis, qui avait passé une grande partie de la nuit au jeu, dormait encore, et j'étais convenu avec lui de nous retrouver aux bains de *Salut*.

Les rues n'étaient encore peuplées que de femmes du peuple en *capulets* rouges, blancs ou noirs; presque toutes, une quenouille au côté, arrangeaient dans des corbeilles, sur le pas de leur porte, les fruits, les écrevisses, les simples, et les fleurs qu'elles débitent à l'entrée des bains.

En passant devant le logement du major Montéval, je le vis sur son balcon, un livre à la main. Il me fit signe, et je montai chez lui. « Déja debout? lui dis-je; je me croyais l'être le plus matinal de la création. — Après l'aurore et moi, me répondit-il. Je dors très peu de ma nature; et, pour peu que j'aie sous la main un livre qui me convienne, je ne dors pas du tout; c'est ce qui m'est arrivé cette nuit: j'ai reçu de Paris les deux premiers volumes des *Victoires et Conquêtes des Français,* et me voilà sûr de ne pas fermer l'œil jusqu'à ce que j'en aie achevé la lecture. — Je conçois le plaisir que vous pouvez trouver à la peinture de ces grands événements dont vous pouvez dire: *quorum pars magna fui.* — Non pas *magna,* mais *proba* du moins.

Nous causâmes quelques moments sur ce chapitre, et les chaises à porteurs étant arrivées, nous sortîmes pour aller aux bains. Le major prenait ceux de *la Reine;* ils lui avaient été prescrits par M. Dussieux, qu'il avait consulté en passant à Tarbes, comme le font presque tous les malades qui vont prendre les eaux des Pyrénées. « Cet habile

médecin, me dit-il, est véritablement l'Esculape de ce pays. Personne ne connaît mieux les propriétés et les vertus de ces eaux thermales, dont il a fait une étude particulière : il en détermine le choix; et, suivant la nature du mal, non seulement il dirige les malades vers Bagnères, Baréges, Cotterets ou Saint-Sauveur, mais dans chacun de ces lieux il leur indique la source qui convient plus particulièrement à chacun d'eux. D'après sa consultation, j'avais fait à Paris, aux bains factices de Tivoli, où toutes les espéces d'eaux minérales sont admirablement imitées, l'essai de celles que je prends à Bagnères, et dont je me trouve trop bien pour ne pas m'y tenir. »

Il m'était assez indifférent d'aller d'un côté ou de l'autre; mais j'avais promis à M. Outis qu'il me trouverait à la fontaine de *Salut*, où le major devait se rendre à l'heure du déjeuner; ainsi nous nous séparâmes en entrant dans nos chaises à porteurs; le major prit le chemin de la montagne au haut de laquelle se trouvent les bains de *la Reine*, et moi je suivis la superbe allée de peupliers qui conduit à Salut, et j'attendis M. Outis sur la petite place plantée de tilleuls, en face du temple élevé à la plus célèbre des naïades de Bagnères.

Je ne perdis pas mon temps; et, mes lunettes sur le nez, assis sur un banc de bois en face de la grande avenue, le menton appuyé sur ma canne, je me

mis à passer en revue tous ceux qui venaient en pèlerinage à cette chapelle d'Hygie.

Combien de maux réels ou imaginaires! combien d'intérêts divers, déguisés sous le même prétexte, accouraient à ce rendez-vous!...

Ces jeunes et jolies femmes, échappées au repos fatigant du grand monde, viennent ici retremper leurs nerfs délicats, dont elles se plaignent avec une langueur aimable qui n'a rien d'effrayant pour les plaisirs; ces deux vieilles filles y sont conduites par l'espérance de retrouver dans cette source un regain de printemps qu'elles se promettent bien de mettre à profit.

Ce gros homme, qu'on est si surpris de voir sortir d'une chaise à porteurs, où l'on ne conçoit pas comment il a pu loger sa rotondité abdominale, se flatte que l'usage des eaux lui rendra l'appétit, dont il a su faire un si bon emploi... Fontaine de Salut, quel monde de besoins et de vœux n'as-tu pas à satisfaire! La jeunesse te demande des fleurs; la stérilité, des fruits; la faiblesse, de la force; la satiété, des desirs; et, pour dernier miracle, l'intempérance te demande la santé... « Vous oubliez, dit M. Outis (qui s'était glissé derrière moi sans que je l'aperçusse, et qui lisait sur mes tablettes les derniers mots que je venais d'écrire), vous oubliez les chevaliers d'industrie, qui lui demandent des dupes. » Il acheva d'expliquer sa pensée, en m'apprenant

que l'homme aux décorations, que nous avions rencontré la veille chez le docteur, et qu'il appelait le chevalier des Thermes, lui avait gagné, pendant la nuit, beaucoup d'argent au jeu, ce dont il lui gardait d'autant plus volontiers rancune, qu'il avait constamment gagné les parties simples et perdu les *parolis;* je n'eus point de peine à le faire convenir qu'il y avait des piéges où un homme de bon sens ne devait jamais tomber. « Un malheur ne vient jamais seul (continua-t-il en entrant aux bains, où je le suivis pour faire comme les autres): dans cette même soirée, j'ai perdu mon argent, et j'ai bien peur d'avoir non pas retrouvé, mais rencontré...— Qui donc? — Vous vous souvenez de cette marquise, de ce quatorzième siècle ambulant, comme l'appelle le major? — Qu'hier, chez le docteur, vous regardiez avec tant d'attention?... — Et que j'ai suivie au Wauxhall. Quelques renseignements que j'ai pris, quelques rapprochements que j'ai faits, et quelques témoignages d'une malveillance toute particulière que j'ai reçus de cette dame, me font soupçonner que nous ne sommes pas aussi étrangers l'un à l'autre que nous en avons l'air. — Comment? vous croyez... — Je ne crois encore rien; mais j'ai de violents soupçons que j'éclaircirai à la première occasion. »

Tout en causant, je ne tardai pas à m'apercevoir que la fontaine où nous nous baignions n'était pas

à moins de trente-cinq degrés de chaleur; et comme je ne voyais pas de raison de me faire cuire plus complètement, je sortis de l'eau le premier, et je me fis conduire à quelque distance de là, dans un endroit charmant, où le déjeuner préparé pour des malades aurait fait envie aux convives les mieux portants.

J'y trouvai réunis quelques baigneurs qui ne m'étaient pas encore connus, et c'est là que j'eus, pour la première fois, l'occasion d'observer avec quelle satisfaction de pauvres invalides se retrouvent après un an ou deux de séparation. Ces rencontres sont pour eux une source de félicitations réciproques sur un meilleur état de santé, trop souvent démenti par la présence de ceux qui les reçoivent. Le sentiment de la pitié avait peine à contenir en moi l'envie de rire, à la vue d'un vieux monsieur impotent, que deux domestiques venaient d'apporter dans un fauteuil, où il remuait la tête comme une pagode chinoise, et qui complimentait, sur un surcroît d'embonpoint, une dame d'une pâleur et d'une maigreur effrayantes, laquelle, à son tour, se croyait obligée de le trouver beaucoup plus ingambe que l'année dernière.

Le major et M. Outis arrivèrent presque en même temps, et furent immédiatement suivis de madame de Closane, de sa nièce, et du colonel Davéze, que nous vîmes descendre de cheval aussi lestement

que s'il n'eût pas eu une jambe de bois. L'éloge que l'on fit de sa personne et de son caractère, avant qu'il entrât, fit monter une rougeur très vive à la figure de ces deux dames; j'en comparais les nuances pour en découvrir les causes. Le major me prit à part : « Je vous ai promis d'abréger votre tâche, me dit-il; le séjour des eaux est une lanterne magique où les objets passent trop vite sous les yeux pour laisser le temps d'y réfléchir. Sachez donc que ce beau colonel est amoureux de cette jeune personne, qui l'aime d'autant plus que sa chère tante le déteste davantage. Il a trois torts irrémissibles aux yeux de la dame; il a servi son pays, depuis quinze ans, avec la plus rare distinction; il a hérité d'une très belle terre qui a jadis appartenu aux moines de Cîteaux, et il est noble du seul fait de son épée. Madame de Closane, dont un des aïeux a eu l'honneur d'être valet-de-chambre de Louis XIII, ne consentira jamais, comme vous pouvez le croire, à faire entrer dans sa famille un homme qui n'a pour lui que sa gloire, sa fortune, ses talents, et sa considération personnelle. Il est probable cependant qu'elle en aura la honte, car la demoiselle est majeure; elle aime, elle est aimée, et tout le monde ici est du parti de l'amour contre la sottise et l'orgueil. Je vous avouerai même que je suis un de ceux qui mettent le plus de zèle à servir ces amants. Dans ce moment, par exemple, je devine qu'ils ont

quelques mots importants à se dire; il n'y a qu'un moyen de détourner l'attention de la tante, c'est de quoi je m'acquitte à merveille, comme vous allez voir. »

Le major s'approcha de madame de Closane, prit un journal, et fit tomber adroitement la conversation sur la politique. « L'horizon s'éclaircit, dit-il, les partis se rapprochent, le régime constitutionnel s'établit, les récoltes sont assurées, et la loi du 5 septembre nous assure de bonnes élections. » Madame de Closane, sur qui les mots d'*élections*, de *charte*, font l'effet de l'eau sur un hydrophobe, s'élança, avec tant d'ardeur, dans le champ des discussions qui venait de lui être ouvert, qu'elle ne s'aperçut pas qu'on traitait auprès d'elle, à voix plus basse, une question d'un intérêt plus tendre.

Le major, pour qui la dispute n'était qu'une occasion, avait bien soin de l'entretenir, en attaquant les plus irascibles préjugés de son adversaire. « Mais enfin, madame, lui disait-il, puisqu'il est bien démontré qu'on ne peut sauver la France que par ces moyens constitutionnels, que voulez-vous que l'on fasse? — Je veux, monsieur..., je veux qu'un état périsse plutôt que de faire usage de vos spécifiques révolutionnaires. — Vous me rappelez (la comparaison ne vous blessera pas) cette duchesse de Marlborough, qui avait pour les moines une aversion si prononcée, qu'elle aima mieux mourir de la fièvre

tic , que de prendre du quinquina, par la seule raison qu'on l'appelait alors la *poudre des jésuites...* »

La plus grande partie des convives était arrivée; on se mit à table; en la voyant couverte de bisques, d'ortolans, de truites, de cuisses d'oies, on n'était pas tenté de se récrier contre la sévérité du régime des eaux. A table, la conversation, plus générale, devint aussi plus amusante. On épuisa d'abord, et suivant l'usage, le chapitre de l'efficacité des eaux, sur lesquelles chacun énonça une opinion si différente, qu'il en résulte, le plus clairement du monde, que ces eaux merveilleuses « épaississent le sang et le rafraîchissent; qu'elles engraissent les uns et maigrissent les autres; qu'elles relâchent et qu'elles resserrent; qu'elles affaiblissent ceux-ci et qu'elles fortifient ceux-là; qu'elles sont bonnes à tout, et qu'elles ne sont bonnes à rien. »

Ces vérités une fois établies, la belle cousine du général à demi-solde, dont j'ai fait mention dans mon dernier discours, nous parla des plaisirs de Paris, d'où elle était arrivée la dernière. J'ai vu le moment où nous avions aussi notre guerre des *montagnes*. Cette dame ne tarissait pas sur l'éloge des *montagnes françaises*, « sur le délicieux petit effroi dont on était si agréablement saisi à ce tournant rapide qui vous jetait dans les bras de votre compagnon de voyage. » Un petit monsieur à moustaches, à col noir, et dont les bottes étaient armées d'é-

perons, quoiqu'il fût venu à pied, prit très chaudement le parti des *montagnes russes*. « Il avait eu prodigieusement de succès sur ces dernières, qu'il avait vingt fois descendu *en faisant la renommée*, tandis que sur les autres il n'aurait pas produit le plus petit effet sans l'aventure de M. *Calicot*. Personne n'avait encore entendu parler ici de M. Calicot; notre jeune homme nous en raconta très naïvement l'histoire.

On riait encore, lorsque la *marquise* entra de l'air le plus solennel, et parut surprise qu'on déjeunât sans elle. On lui fit poliment observer qu'on s'était mis à table à l'heure convenue, et qu'il n'était pas naturel que vingt personnes exactes se gênassent pour une seule qui ne l'était pas. « On pouvait me répondre en moins de mots (dit-elle en s'asseyant à la place qui lui avait été réservée) : *Cela se faisait autrefois*, *donc cela ne doit plus se faire aujourd'hui*... J'ai vu le temps où l'âge, le sexe, la qualité, entraient pour quelque chose dans ce qu'on appelait alors les convenances sociales; grace au ciel, nous n'en sommes plus là; et quand on se passe de considération pour soi, je trouve tout simple qu'on se dispense d'en accorder aux autres. — Mais, madame, répondit la belle Parisienne, permettez-moi de vous dire que vous n'êtes pas ici la seule femme, et que telle autre aurait, ainsi que vous, droit de se plaindre... — Mon Dieu, madame, je ne

me plains de rien, si ce n'est pourtant de ma mémoire, qui me joue sans cesse le mauvais tour de me rappeler le temps où l'on se piquait si bêtement d'avoir de l'usage, des principes, de la religion, et des mœurs. — Peut-être s'en piquait-on plus, sans en avoir davantage; j'ai beaucoup entendu médire de nos grand'mères!... — Pour moi, sans remonter tout-à-fait aussi loin (reprit la marquise en regardant la jeune dame qui lui parlait avec une sorte d'affectation ironique), je me souviens d'une époque où les jeunes femmes ne venaient pas à Bagnères sans leurs maris, où ceux-ci ne les auraient pas confiées à la garde d'un cousin, eût-il été maréchal de France. A cette même époque (continua-t-elle en donnant à ses regards une autre direction), une jeune personne bien née laissait à sa mère ou à sa tante le soin de lui choisir un époux; l'amour lui-même connaissait les convenances; il est vrai que cette époque-là n'était pas celle des philosophes, des libéraux et des indépendants: que voulez-vous? on ne peut pas avoir tout à-la-fois!... »

Il y avait quelque chose de si amer, de si personnel, dans ces regrets donnés au passé, que M. Outis, dont j'observais l'impatience, crut devoir interrompre en ces mots la dame d'autrefois: « Madame la marquise, qui a si bonne mémoire, ne pourrait-elle pas nous dire si l'âge d'or, dont elle nous fait l'honneur de nous parler, n'est pas celui

où les grands seigneurs avaient des *petites maisons* et des *parcs-au-cerf;* où des gens de qualité donnaient leur livrée à des filles d'Opéra; où le mariage entre gens comme il faut (ou du moins comme il fallait alors) n'était que le luxe du célibat; où l'on se mariait du consentement de sa mère, de sa tante, et même de son amant, qui donnait quelquefois de fort bons conseils sur le choix d'un époux; où l'on savait si bien concilier les droits de l'amour et les convenances de l'hymen, qu'on abandonnait un de ses enfants à la charité d'un curé de village, et qu'on élevait l'autre dans un palais; enfin, où, dans sa vieillesse, on s'exposait à ne pouvoir soutenir la vue de celui à qui l'on avait donné la vie? »

En achevant ces mots, M. Outis se leva, jeta sa serviette sur la table et sortit. Tous les yeux se portèrent sur la marquise, qui ne parvint pas à dissimuler l'impression que ce discours avait faite sur elle, en demandant, avec un sourire ironique, « combien de douches ce monsieur-là se faisait administrer par jour. »

N° XVIII. [23 AOUT 1817.]

COURSES DANS LES PYRÉNÉES.

...... *Ætas commutat tempora rerum.*
LUCRÈCE.

Le temps change le prix des choses.

Je ne connais pas de pays où les événements se pressent avec plus de rapidité, où l'on vive plus vite, si j'ose m'exprimer ainsi, que dans quelques coins de terre de l'Europe devenus célèbres par leurs eaux thermales: on y connaît le prix du temps mieux que par-tout ailleurs; pour peu qu'on se convienne, dès le premier jour on se dit qu'on n'a que quelques semaines à passer ensemble, et qu'il faut brusquer ses sentiments si l'on veut en jouir. C'est là seulement que l'on voit tout-à-coup l'antipathie prendre le caractère de la haine, la bienveillance se changer en amitié, et la préférence de la veille devenir, ou du moins s'appeler le lendemain de l'amour: c'est encore un théâtre où il semble que les auteurs se soient prescrit la régle étroite des trois unités d'Aristote. J'avais à peine eu le temps

d'écouter l'exposition, que j'ai été instruit du dénouement des petits drames dont j'ai déja fait connaître les principaux acteurs. Obligé de raconter aussi vite qu'ils exécutent, je me fais jour à travers les détails pour arriver en même temps qu'eux aux résultats.

M. Outis, trois jours après notre arrivée à Bagnères, se prit de querelle au Wauxhall avec le chevalier des Thermes, accepta le cartel que celui-ci lui proposa, le blessa grièvement, et quitta *les eaux* en me laissant ce billet laconique :

« Décidément je suis las de vivre avec les loups ; je me retire au milieu des moutons, et je dis pour jamais adieu aux marquises et aux chevaliers d'industrie. Continuez à observer les hommes, puisque cela vous amuse ; j'en ai assez vu pour être sûr que les meilleurs, au nombre desquels je me compte, ne valent pas grand'chose. *Iterùm vale.* »

La marquise, si vivement interpellée par notre fugitif au déjeuner, n'avait pas cru devoir attendre une seconde explication, et s'était fait ordonner les eaux de Baréges, où elle s'était rendue dès le lendemain.

La nièce de madame de Closane, après avoir mûrement pesé, pendant quarante-huit heures, ses devoirs et ses affections, les intérêts de sa tante et ceux de son cœur, se laissa facilement persuader

qu'une fille de vingt-cinq ans, placée entre le plus sot des préjugés et la plus aimable des passions, n'avait qu'un parti à prendre : elle le prit ; et tandis que madame de Closane entrait au bain, sa nièce entrait *seule* dans une chaise de poste qui la conduisit dans une retraite honorable, où l'amour, qui ne procède pas toujours aussi régulièrement, n'a pas craint de se mettre sous la protection des lois. On a beaucoup ri de la colère de la tante, et l'on n'aurait pas manqué de faire beaucoup de bruit de cet événement, dans des lieux où l'on ne perd jamais une occasion de médisance et de gaieté, si l'on n'avait eu à s'occuper le même jour d'une aventure plus comique et plus scandaleuse.

J'ai parlé ailleurs d'une lady Amélia Griskin, dont le major Montéval m'avait promis l'histoire ; cette dernière circonstance lui fournit l'occasion de me tenir parole. Lady Amélia appartient à l'une des plus anciennes familles d'Écosse, lesquelles ont toutes, comme chacun sait, la prétention de descendre des anciens rois du pays, ce qui pourrait un jour causer quelque embarras à l'Angleterre, si les droits de la maison des Stuarts venaient à être remis en question. Lady Amélia était la septième fille du comte M*** ; et comme la loi très équitable du pays accorde à l'aîné des enfants, dans les familles nobles, ce qu'on appelle *title and state* (le titre et les biens), il s'ensuit que lady Amélia, sans autre fortune que

son nom et les trois ou quatre quintaux d'appas dont elle est grevée, commençait à s'apercevoir que l'âge de trente-cinq ans, où elle était parvenue, n'ajoutait rien aux espérances de mariage dont elle ne voulait pourtant pas se départir. Lassée d'attendre, et dépitée d'avoir vu s'éloigner le dernier de ses adorateurs, un pauvre *clergyman* des environs, elle ne dédaigna pas de s'apercevoir que *master* James Griskin, piqueur, pour ne pas dire palefrenier du noble lord son père, faisait preuve d'une adresse extraordinaire en l'aidant à monter à cheval, et qu'à la chasse au renard elle lui devait l'honneur de se trouver toujours à la tête des chiens. Cette première observation la conduisit plus vite qu'elle ne croyait peut-être, à rapprocher la distance morale qui séparait une fille de son rang, de son poids et de son âge, d'un grand garçon de la condition et du mérite de M. James. En conséquence, milady, un beau jour, quittant la piste du renard qu'ils chassaient ensemble, continua son temps de galop jusque chez le maréchal ferrant du village de Gratna, où s'improvisent, de temps immémorial, ces mariages de fantaisie si fréquents en Angleterre. On assure que la noble dame, en quittant le donjon paternel, s'était pourvue, en avance d'hoirie, d'une petite cassette aux beaux yeux de laquelle son écuyer était sur-tout très sensible. L'événement l'a suffisamment prouvé : l'époux cavalcadour est parti, la nuit der-

nière, avec la dot; et milady, qui s'est mise à sa poursuite, nous a bien promis de le faire pendre.

J'avais annoncé au major Montéval l'intention où j'étais de continuer mon voyage dans les Hautes-Pyrénées; il devait se rendre à Baréges, dont les bains, à la fin de la saison, entraient aussi dans son régime : nous partîmes ensemble.

Tout entiers aux impressions ravissantes qu'on éprouve en traversant la vallée de Campan, nous nous abandonnâmes, sans la moindre distraction, au plaisir silencieux d'admirer cette délicieuse retraite de la vie pastorale, que l'un des plus philosophes et des plus savants historiens de la nature, M. Ramond, appelle *une apparition anticipée du monde futur*. Quel riant tableau! et qu'il serait permis de céder au besoin de décrire, pour la centième fois, cette réelle Arcadie, aux beautés de laquelle la plus féconde, la plus riante imagination ne saurait rien ajouter! J'ai beau comparer ce que je vois avec mes souvenirs, en aucun lieu de ce globe, que j'ai tant parcouru, je n'ai rencontré cette variété d'objets enchanteurs, ces molles ondulations du sol, partagé en prairies, que des ruisseaux arrosent dans tous les sens; ces habitations si propres, si riantes, qu'ombragent des bouquets d'arbres; ces nombreux troupeaux, ces heureux bergers; ces méandres fleuris de l'Adour; ces douces collines où jaillissent de toutes parts des sources qui serpentent en ruisseaux

qui tombent en cascades; ces grottes que les torrents ont creusées dans le marbre; et, pour servir de cadre à ce magique tableau, cette fière enceinte de rocs accumulés, du milieu desquels s'élève ce formidable pic du midi, suspendu sur cette paisible vallée, et que M. Ramond, dans son effroi, peut-être un peu systématique, compare à l'épée du tyran, suspendue sur la tête de Damoclès.

Je ne sais à quelle époque précise de ma première jeunesse je parcourus, dans la même année, les Pyrénées et les Alpes; mais je me rappelle fort bien qu'alors je préférais ces dernières; il s'est fait sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, une révolution entière dans mes idées; si j'avais maintenant à me choisir un asile, c'est dans les Pyrénées que je voudrais vivre : je n'ai point de peine à m'expliquer le changement qui s'est opéré dans ma manière d'envisager les mêmes objets : dans la jeunesse, on est plus frappé des beautés sauvages que des beautés champêtres; on apprécie la nature sur ses formes les plus colossales; l'imagination ne lui demande qu'un beau désert, qu'elle aura bientôt peuplé d'illusions ou de souvenirs. Que m'importaient alors les véritables habitants des Alpes? J'y vivais, en rêvant la gloire et la liberté, avec les César, les Annibal, les Guillaume Tell; dans une disposition d'esprit plus douce et non moins fantastique, je m'y trouvais au milieu des bergers de Gessner; je voyais

par-tout des bosquets de Clarens, enchantés par des Julie. Dans les Pyrénées, je ne rencontrais que des Goths et des Vandales, et je finissais par m'ennuyer même aux défilés de Roncevaux, en courant après cet écervelé de Roland, qui n'a laissé, dans ces montagnes, d'autres traces de son passage que la brèche qui porte son nom.

Aujourd'hui, que le jugement a pris chez moi la place de l'imagination, que je n'ai plus la faculté de substituer l'erreur qui me plaît à la vérité qui me blesse; aujourd'hui, que je préfère les douces émotions aux secousses violentes, les vallées riantes aux profonds abymes, les ruisseaux limpides aux torrents fangeux, c'est en parcourant les Pyrénées que je m'écrie avec Horace: *Hoc erat in votis*.

C'est en comparant cette population pastorale des rives de l'Adour, si enjouée, si vive, si hospitalière, avec ces lourds paysans des bords de l'Aar et de la Limath, si étrangers à toute affection sociale, si personnels dans leur bien-être, si égoïstes dans leurs vertus, et si grossiers dans leurs plaisirs, que je trouve, dans un pareil rapprochement, les plus fortes raisons pour justifier ma prédilection. Un savant, un artiste, un curieux enthousiaste peuvent, de préférence, voyager dans les Alpes; qu'ils prennent garde seulement d'oublier leur bourse, car dans ce cas le proverbe les instruit de leur danger; mais le philosophe, l'ami des hommes, l'amant de

la belle et bonne nature, choisiraient leur retraite au pied des Pyrénées.

Après avoir visité, aux environs de Campan, la trop célèbre grotte de la Montagne-Grise, où nous n'avons trouvé ni fées, ni farfadets, ni enchanteurs, nous entrâmes dans la vallée d'Aure, et nous fîmes halte au village de Grip; nous y dînâmes avec quelques baigneurs, qui venaient tout exprès, de Baréges et de Bagnères, pour manger des truites, dont les connaisseurs font un cas tout particulier. Il fut question, pendant le dîner, du duel de M. Outis avec le chevalier des Thermes; un des convives, qui avait été témoin de la querelle et des suites qu'elle avait eues, nous apprit qu'une assez froide plaisanterie du chevalier, sur le nom de son adversaire, en avait été la véritable cause. « Que ne me parlait-il, ce M. des Thermes, dit le major Montéval, je lui aurais enseigné pour rien ce que j'ai appris à mes dépens? » Je fis souvenir au major qu'il m'avait promis quelques détails à ce sujet; et voici ce qu'il nous raconta:

« J'étais, il y a vingt-six ou vingt-sept ans, dit-il, en garnison à Lille, et j'avais, dans le régiment de Colonel-Général, où je servais, la réputation très peu honorable, j'en conviens aujourd'hui, d'un parfait mystificateur: Musson, auprès de moi, n'eût été qu'une mauvaise contre-épreuve.

« Le hasard amena plusieurs fois dans un café,

sur l'Esplanade, où les militaires seuls avaient l'habitude de se rendre, une espèce de *Philinte* parisien, qui nous déplaisait d'autant plus qu'il était en grande réputation d'amabilité parmi nos belles Lilloises : on imagina qu'il n'y avait pas de moyen plus expéditif de le renvoyer à Paris, que de lui donner, à Lille, un bon ridicule, et c'est moi que l'on chargea de lui rendre ce petit service.

« Notre plan arrêté, le tendre Isidor (c'est ainsi que nous l'appelions) arriva au café, et se prêta de très bonne grace aux plaisanteries qu'on était dans l'habitude de lui faire sur ses bonnes fortunes. Un de mes amis, entrant aussitôt dans son rôle, lui parla mystérieusement de l'aimable tête-à-tête où il s'était trouvé, la veille, dans la loge de madame N***. « Je voudrais qu'il me fût possible d'en « accepter le compliment, dit-il. — On vous a vu. « — Je nie le fait. — Je le tiens de Montéval, qui « vous a parlé. — Il n'a pu me parler où je n'étais « pas. — C'est un démenti que vous lui donnez ; il « est homme à ne pas le souffrir. »

« J'entrais dans ce moment ; je pris la dispute où elle en était, je l'échauffai graduellement, et je finis par demander à M. Isidor réparation de l'insulte qu'il m'avait faite en mon absence. Il prétendait me prouver qu'il n'y avait point d'insulte à nier qu'on eût pu le voir à la comédie, quand il était à la campagne ; mais, comme on sait, l'honneur ne raisonne

pas; mes camarades avaient prononcé, comme dans *les Originaux*, « que le démenti y était, » et j'étais décidé à en avoir réparation. Notre Parisien se laissa persuader qu'il avait tort; et, de l'air le plus doucereux du monde, finit par accepter la partie, en multipliant les excuses et les révérences : il insista seulement pour que cette maudite affaire se terminât sur-le-champ, « car il ne pouvait, disait-il « ingénument, s'endormir avec l'idée qu'il pouvait « être tué le lendemain. » Sa proposition entrait dans mes vues; je l'acceptai, et nous nous rendîmes, à la chute du jour, dans un bois, à une grande demi-lieue de la ville, sans autre témoin qu'un seul de nos camarades, que M. Isidor avait choisi lui-même, et qui savait à quoi s'en tenir sur la nature du duel où il allait assister.

« Mon adversaire me fit un profond salut, et se mit en garde de manière à me faire croire qu'il prenait cette attitude pour la première fois de sa vie. Mon intention n'était pas d'abuser de mes avantages; à la première botte qu'il me porta, je feignis d'être atteint, et je tombai. M. Isidor accourt, et les traces sanglantes que portent mes vêtements ne lui permettent pas de douter que je ne sois blessé grièvement. Le témoin avait été chercher du secours dans la maison la plus voisine : il ne revenait pas; la nuit approchait : d'une voix mourante, je supplie M. Isidor de me ramener à la ville; mais

par quel moyen? Je ne puis me soutenir; je suis si grand, si gros, le trajet est si long; pourra-t-il me porter? Il l'essaiera du moins. Me voilà chargé sur ses épaules; il plie sous le faix; plusieurs fois il y succombe; nous tombons ensemble; il me relève avec d'incroyables efforts, et prend pour des convulsions de la douleur les accès de rire qui me suffoquent, et que j'augmente en lui serrant le cou au point de lui faire perdre la respiration. Après une grande heure, nous arrivâmes enfin aux portes de la ville, dans un état dont il est difficile de se faire une idée. Je le prie de me déposer au premier poste extérieur, et d'aller prévenir mes camarades au café où, sans doute, ils m'attendent: il y court; il arrive haletant, et la première personne qu'il aperçoit autour d'une table où l'on prenait du punch, c'est moi-même: stupéfait, immobile, au milieu des éclats de rire immodérés dont on l'accueille, il se remet enfin: «Vous êtes bien pesant et bien plai-« sant, M. de Montéval, me dit-il en essuyant son « front: c'est la seule justice que je puisse vous « rendre; voyez si elle vous suffit;» et il sortit en me faisant un profond salut. Ces derniers mots, dits d'un ton assez ferme, m'avaient préparé à la visite du petit homme, que je reçus le lendemain de très bonne heure. « Si vous le permettez, me dit-il, nous « allons, cette fois, nous battre sérieusement. — « J'entends, lui dis-je, vous voulez que le vaincu

« reste sur la place ; mais je suis beau joueur, et je « n'oublie pas que je vous dois une revanche com- « pléte. »

« Je fais grace à la société du reste de l'aventure, qui tourna pour moi de la manière la plus tragique. Le petit Parisien, à qui j'avais voulu donner un ridicule, me donna un grand coup d'épée dont je me ressens encore, et qui ne me permettra jamais d'oublier que la plaisanterie trop chargée est une arme dangereuse qui créve souvent entre les mains de celui qui s'en sert. »

En sortant de Grip, nous nous arrêtâmes quelques moments pour jeter un coup d'œil sur les belles cascades formées par le gave de Bagnères ; et du milieu de la plaine de Trames-Aiguës, nous examinâmes à loisir ce pic du midi, qui passait pour le sommet le plus élevé des Pyrénées, avant que MM. Laboulinière et Dangos eussent constaté, par une longue suite d'observations barométriques, la prééminence du Mont-Perdu et du Viguemale.

L'amour-propre d'aller graver mon nom obscur à côté de tant de noms célébres qu'on lit sur le roc dépouillé qui forme la cime du pic du midi, n'a pas été assez fort pour m'imposer la fatigue d'une entreprise où je ne voyais d'ailleurs aucune observation à faire du genre de celles dont je m'occupe.

Parvenus au bas de l'Escalette, descente excessivement rapide, nous entrâmes dans la vallée où

Baréges est enfoncé dans une gorge étroite. La seule efficacité bien reconnue des eaux peut déterminer à passer quelques jours dans ce vilain amas de baraques, qui forment une seule rue adossée à la montagne. Quelques heures m'ont suffi pour visiter ces tristes lieux. La foule était au bain des militaires. Quand on voit ce que coûte la gloire, on gémit de penser qu'elle ne reste pas toujours à ceux qui l'ont si chèrement payée.

J'ai vu, à la promenade, sur la route de Lourde, les baigneurs et les baigneuses de bonne compagnie, en redingote de cachemire. J'en ai reconnu plusieurs, et j'ai regretté que les eaux de Baréges ne fussent pas aussi efficaces pour les maladies de l'ame que pour celles du corps; il y aurait là de belles cures à faire...

N° XIX. [6 SEPTEMBRE 1817.]

LE BON HOMME LEZER,

DESPOURINS, ET M. LOUSTANAU.

Ego verum amo, verum volo dici......
PLAUTE.

J'aime la vérité, je veux qu'on la dise.

« La nature, dit-on, fait fort bien tout ce qu'elle fait. » Cela est vrai systématiquement, c'est-à-dire à considérer l'universalité des êtres et des choses, sans égard aux espèces et encore moins aux individus. Tout est bien en masse ; Pope a raison ; les détails sont trop souvent sacrifiés à l'ensemble ; Voltaire n'a pas tort : cela pouvait-il être autrement? Je suis trop religieux pour le croire, bien que la toute-puissance du Créateur se trouve un peu compromise dans cette conviction d'un ordre de choses où le mal entre comme partie intégrante et nécessaire. Que de reproches l'homme ne serait-il pas en droit d'adresser à la nature, s'il n'élevait son esprit à ces considérations générales qui le forcent à ne

voir en lui-même qu'un des anneaux imperceptibles d'une chaîne immense, dont le temps ne saurait mesurer la durée, dont l'espace ne peut borner l'étendue! A combien de *pourquoi* la nature n'aurait-elle pas à répondre! Pourquoi, lui dirais-je quand viendrait mon tour à parler, la sagesse est-elle fille de l'expérience, au lieu d'en être la mère? En d'autres mots, pourquoi la faculté de penser n'est-elle donnée à l'homme qu'au moment où il commence à perdre la faculté d'agir? Qu'ai-je besoin, quand il faut que je songe à quitter la vie, de savoir ce que j'aurais dû faire pour la bien remplir? A vingt ans, les connaissances seraient des moyens; à soixante, elles ne sont déja plus que des regrets. C'est dans la vieillesse qu'il faudrait voyager: alors plus d'illusions qui vous trompent, plus de charmes qui vous arrêtent, plus d'erreurs qui vous égarent; alors le pays où l'espéce humaine est la plus belle n'est pas celui où l'on a trouvé la plus jolie servante d'auberge; le peuple le plus heureux, le plus libre, n'est pas le plus insolent, le plus insociable; alors on voit la nature en philosophe et non plus en poëte; on se défie également de ses préjugés et de son imagination; on ne trouve pas, dans un simulacre de pétrification, la preuve du déluge universel; on ne croit pas avoir recréé d'anciennes espéces d'animaux avec les débris informes de quelques individus monstrueux; alors on voit des taches

dans la lune, sans affirmer que ce soit précisément ou des *volcans éteints*, ou des *clochers de paroisse*, ou des *amants heureux qui s'embrassent* : en un mot, à force d'observations, on est alors parvenu à connaître les effets ; et, quand on vous questionne sur les causes, on répond, avec Montaigne, *que sais-je?* ou avec Voltaire :

Demandez-le à ce Dieu qui nous donna la vie.

Cette sage défiance de soi-même, cette rectitude de jugement, ce mépris des plus ingénieuses hypothèses, cette masse d'observations établies sur des faits, tous ces avantages, dont l'historien voyageur doit être pourvu, sont nécessairement le fruit de l'expérience ; l'observation n'est que la mémoire des vieillards, et *les années en savent plus que les livres*, dit le proverbe anglais ; donc on ne peut voyager avec utilité pour les autres que dans la vieillesse ; mais, à cette époque de la vie, on n'a plus ni force ni haleine ; on voit juste, on pense bien, mais on ne marche plus...

Ces torts, dont je ne serais pas embarrassé de justifier la nature en toute autre occasion, je les lui reprochais avec amertume, assis à la porte d'une cabane, sur la montagne de Tau, où je me reposai quelques heures en montant sur le pic du midi. J'avais été entraîné dans cette entreprise (à laquelle j'avais d'abord sagement renoncé, comme je l'ai dit

dans mon discours précédent) par le major Montéval, dont l'espéce de défi avait piqué mon amour-propre octogénaire, en m'assurant qu'aucun homme de mon âge n'avait encore atteint le sommet de cette montagne. Je me dois cependant cette justice de dire que le motif d'une vanité puérile n'eut pas autant d'influence sur ma résolution que l'espoir d'examiner quelques derniers vestiges des mœurs nomades, parmi les agrestes habitants de ces hautes cimes des Pyrénées.

Je laissai la nombreuse compagnie, avec laquelle je m'étais mis en route, poursuivre sa marche; et je restai en arrière avec mon guide, trop bien averti, par ma lassitude, du besoin que j'avais de ménager mes forces. Après avoir donné quelques moments à des réflexions plus chagrines que raisonnables, tandis que mon guide préparait un repas frugal dont il portait avec lui les provisions, j'interrogeai le vieux pâtre qui nous avait reçus dans sa cabane avec cette bienveillance hospitalière qu'on chercherait en vain dans le reste de l'Europe. Cet homme, véritable type des pasteurs montagnards des Pyrénées, est une des rencontres les plus heureuses que j'aie faites dans ma vie, et son caractère un des plus forts arguments dont on puisse abuser contre la civilisation: privé de toute espéce d'éducation, circonscrit, même par la pensée, dans ses montagnes, au-delà desquelles il ne voit, ne connaît, ne sup-

pose rien; sans autre fortune que son troupeau, sans autre société que sa famille, le bon homme Lezer est une des plus nobles créatures dont s'honore l'espèce humaine, un de ces personnages dont l'intervention dans un roman ferait crier à l'invraisemblance. Dans un langage qu'il semble s'être créé pour suppléer à la pauvreté du nôtre, chaque expression trahit la fierté de son ame, la vivacité de son imagination, l'exaltation de ses sentiments. Je n'ai jamais vu l'instinct de la gloire se manifester avec autant d'énergie. Dans le cours du long entretien que nous eûmes ensemble, je lui parlai de nos derniers revers. « Si nous avions été là!... » dit-il en laissant couler de grosses larmes, et en brandissant sa houlette de l'air dont Hector devait brandir sa lance.

Je ne perdis pas l'occasion de m'instruire auprès de lui d'une foule de détails intéressants sur la vie et les mœurs des habitants de ces hautes régions. « Il n'en est pas ici comme chez vous, me dit-il : l'indigence habite les hauteurs, et l'opulence est dans les lieux bas; vous avez vu nos riches pasteurs des vallées, vous trouvez encore ici des habitations sédentaires; en vous élevant, vous ne verrez plus que les huttes des pâtres errants : ceux-là vivent seuls avec leurs troupeaux, à la conduite desquels se borne leur intelligence; la plupart d'entre eux achèvent leur vie sans descendre dans la vallée; et telle

est leur ignorance, qu'à peine s'ils ont entendu parler du *palet de Roland*, de *la grotte merveilleuse*, et de *Notre-Dame de Héas*[1]. »

Cette réflexion du vieux pasteur amena de ma part des questions auxquelles il répondit de manière à me faire croire qu'il avait étudié l'histoire de son pays dans le roman de l'archevêque Turpin, ou dans le poëme de l'Arioste. Cependant il n'avait entendu parler ni de l'un ni de l'autre : il ne savait pas lire ; mais la tradition lui avait transmis ces faits héroïques, et il avait pris naissance dans les vallées voisines du Marboré, où s'étaient passées ces merveilleuses aventures. Lezer ne savait le nom d'aucun des rois qui ont régné en France (Henri IV excepté) ; il n'avait entendu parler ni du siége de Rabastens, ni des guerres entre la France et l'Espagne ; mais il savait, dans les moindres détails, l'histoire de Roland, des quatre fils Aimon, du brave Roger, et de l'enchanteur Atlant. Il avait découvert, au pied du Mont-Perdu, la grotte magique de ce nécromancien ; il connaissait la place du château d'acier où fut enfermé Gradasse, le précipice où fut jetée Bradamante, et l'endroit où se livra le terrible combat entre Roland et Ferragus. Une idée que m'ont fait naître les récits de ce pâtre, et à l'appui de laquelle

[1] Chapelle dédiée à la Vierge, dans la vallée de Héas, où les montagnards se rendent tous les ans, au mois d'août, en pèlerinage.

se présentent beaucoup d'autres observations, c'est que l'Arioste, ou, si l'on veut, Boyardo, son prédécesseur, pourrait fort bien avoir composé son poëme à l'aide des premiers troubadours du Béarn, comme l'anglais Macpherson a fabriqué son *Ossian* en recueillant, dans les montagnes d'Écosse, quelques chants populaires des anciens bardes, qu'il a prodigieusement étendus dans sa traduction, et qu'il a réunis en corps d'ouvrage.

Cette disposition à croire au merveilleux, aux enchantements, aux maléfices, est la seule faiblesse d'esprit que j'aie remarquée dans ce Socrate des Pyrénées. Je ne me lassais pas de l'entendre parler du bonheur dont il jouissait depuis soixante-dix ans, et de l'innocence d'une vie « dont il voyait s'approcher le terme avec le même sentiment que le voyageur éprouve (ce sont ses expressions) à trouver au sommet de la montagne, qu'il n'a point gravie sans quelque fatigue, le plateau du rocher où il se repose. » Il n'a jamais eu de besoin qu'il ne pût satisfaire, de desir qu'il ne pût contenter; il n'a jamais connu de danger plus fort que son courage; il a vécu sans valets et sans maître, estimé de ses égaux, chéri de sa famille, on l'appelait *le brave Lezer* quand il était jeune; on l'appelle *le bon Lezer* depuis qu'il est vieux. Toute sa vie, toutes ses pensées, toutes ses actions sont renfermées dans ce peu de mots. J'aurais un plaisir, que je serais bien sûr de faire

partager à mes lecteurs, à raconter en détail l'histoire du bon homme Lezer; mais le voyageur, comme le sage, doit être *ménager du temps et des paroles*.

J'allais quitter le patriarche, qui, tout en me conduisant à quelques pas, me faisait remarquer au midi les trois pics de Cobero, de Campana, et d'Espade, lorsque nous vîmes accourir deux montagnards, qui semblaient de loin voltiger sur la pointe des rochers: « Ce sont mes petits-fils, me dit mon hôte; je veux qu'ils vous accompagnent: le chemin, pour arriver au sommet du pic, n'est pas très difficile, mais il y a deux ou trois passages où l'aide de quelques bras vigoureux ne vous sera pas inutile. »

J'ai vu peu d'hommes mieux faits, d'une figure plus belle, d'une démarche aussi vive, aussi élégante, que ces deux jeunes garçons: les jambes nues, vêtus d'un petit gilet sans manches, et la tête ornée, plutôt que couverte, d'un berret écarlate, il y avait dans leur personne quelque chose d'antique, de pittoresque, qui s'emparait de l'imagination. J'eus plusieurs fois l'occasion de me féliciter d'avoir accepté leur service; et, sans eux, il est probable que je n'aurais pas achevé mon entreprise, ou que je serais mort à la peine, comme l'astronome dont j'aurai bientôt occasion de parler.

J'arrivai assez lestement dans la haute vallée du

Couret; mais j'eus bien de la peine à gagner le lac d'Oncet, qui se trouve à trois cent cinquante toises au-dessous du sommet du pic, que j'atteignis, il faut bien en convenir, sur les bras de mes guides.

C'est un singulier sentiment que celui qu'on éprouve sur ces hauteurs, d'où l'on domine la terre, à laquelle il semble qu'on soit au moment de ne plus appartenir. Par une sorte d'analogie entre la situation de l'ame et celle du corps, les objets sur lesquels la vue s'abaisse paraissent également petits à l'œil et à la pensée: le lointain, au fond duquel vous apercevez encore l'habitation des hommes, ne laisse dans votre mémoire qu'un souvenir dédaigneux de leur petitesse si turbulente, et de leur bassesse si orgueilleuse.

A considérer le monde de ce point de vue, on le croirait moins fait pour nos besoins que pour nos plaisirs; je ne sais quel bien-être, si bien décrit par Rousseau et par M. Ramond, s'empare de toutes les facultés, les rajeunit et les enchante: les lacs, les fontaines, les cascades ne rafraîchissent pas moins l'imagination que le sol qu'ils arrosent, et la vie, dans ces régions élevées, a quelque chose d'éternel.

Après avoir contemplé, en me reposant pendant une grande heure, le magnifique spectacle qui s'offrait à mes regards, cet amphithéâtre de montagnes divisé par groupes, dont le plus voisin est surmonté

l'affaire, par le pic des Vieilles-Neiges (*neou-vieilles*), les tours du Marboré, le Viguemale et le Mont-Perdu, à une lieue de distance; après avoir parcouru d'un regard circulaire, si j'ose m'exprimer ainsi, le Béarn, le Bigorre, et le Languedoc, dont la chaîne éloignée des collines me traçait les limites; après avoir pris soin de graver sur la *pierre des voyageurs* mon nom, que je plaçai, par un motif qui n'a d'intérêt que pour moi, entre les noms d'un M. Charles.... et d'une dame Sophia..., je quittai la région des nuages et redescendis sur la terre.

Je m'arrête un moment à la Hourquette-des-Cinq-Ours, à l'endroit même où l'astronome Plantade, âgé de soixante-dix ans, mourut subitement à côté de son quart de cercle, au mois de juillet 1748, et dans les bras du brave Lezer, qui lui servait de guide.

Des bords du lac, je m'amusai quelque temps à considérer un des plus riants tableaux de la nature: d'innombrables troupeaux distribués par groupes sur cet amphithéâtre de pâturages; les bergers, du haut d'un trône de roc où ils sont étendus, dirigeant de la voix et du geste leurs fidèles ministres, *ces chiens des Pyrénées*, que Buffon regarde comme le type de l'espèce. En rappelant à mon esprit le souvenir des Alpes, pour les comparer aux montagnes que je parcours, les premières me semblent encore aujourd'hui plus gigantesques, plus impo-

santes; je ne vois pas ici ces neiges éternelles, ces glaciers énormes, berceau des plus grands fleuves de l'Europe; mais combien l'aspect des Pyrénées est plus animé, plus varié, plus enchanteur! Moins grands, moins forts, moins riches, peut-être moins industrieux que les pâtres des Alpes, les bergers des Pyrénées sont infiniment plus actifs, plus braves, et sur-tout plus hospitaliers; leurs mœurs sont plus douces, leurs formes plus élégantes, leur imagination plus vive, et leur langage plus aimable: supposez les habitants de ces montagnes moins ignorants, et par conséquent moins superstitieux, et ceux qui viennent dans ce pays pour y chercher la santé y resteraient pour y trouver le bonheur.

Les chants des bergers contribuent ici à l'enchantement du paysage; je me suis arrêté plusieurs fois pour les entendre chanter, en s'accompagnant d'une espéce de harpe à deux cordes, les romances de Despourins, que l'on a surnommé à juste titre le *troubadour de Miramont*: j'ai recueilli plusieurs de ses chansons pastorales, en langage béarnais, dont quelques unes ne sont pas inférieures, pour la naïveté, la grace, et le tour poétique, aux plus jolies chansonnettes de Métastase.

J'ai employé deux jours pour un voyage qu'une femme délicate peut achever en dix heures; quoi qu'il en soit, j'ai mis fin à mon entreprise, au grand

étonnement du major, que j'ai quitté ce matin pour retourner à Tarbes. J'aurais eu beaucoup de peine à me séparer de ce brave homme, pour qui j'ai conçu une amitié toute particulière, si je n'avais l'espoir de le retrouver à Marseille, où nous nous sommes donné rendez-vous.

En repassant à Bagnères, j'ai fait mes adieux à mes connaissances des eaux, que j'ai trouvées presque toutes réunies chez M. Boë, le marchand le plus ancien et le mieux assorti de cette jolie petite ville. J'ai promis à madame de Lorys et à la jeune Cécile, en quittant Paris, de leur envoyer un échantillon de toutes les productions particulières des différentes provinces que j'allais parcourir; à l'acquit de ma promesse, j'ai fait emplette, chez M. Boë, de quelques aunes de ce crépon de laine écarlate qui se fabrique exclusivement dans ces cantons, et dont l'usage était beaucoup plus commun autrefois.

Je ne me suis arrêté que quelques heures à Tarbes, pour y toucher deux petits effets chez MM. Guillemat et Fouchout, l'un négociant et l'autre banquier dans cette ville; tous deux contribuent à nourrir la haute estime que je porte à la classe honorable à laquelle ils appartiennent: il n'en est aucune en France où les vertus publiques et privées soient plus généralement répandues.

J'étais déja à deux lieues de Tarbes, sur la route

où je me rends avant d'aller à Toulouse,
pris, en causant avec mon postillon se-
ge, que j'avais passé, en sortant de
la maison de M. Loustanau, l'une
anciennes connaissances, et l'un des
que j'aurais eu le plus de plaisir à revoir:
ais retourné sur mes pas, si mon guide ne
eût assuré que le général indien, c'est ainsi qu'on le nommait, était mort l'année dernière.

C'est une histoire bien extraordinaire que celle de M. Loustanau. J'en veux raconter, en peu de mots, les circonstances principales.

M. Loustanau avait cédé, fort jeune, à cette inquiétude assez naturelle aux habitants du midi de la France. Il était passé aux Indes orientales dans l'intention d'y faire le commerce. Il habitait, depuis quelques mois, une province du Mogol, où son intention était de former un établissement, lorsque la guerre se déclara entre l'empereur de Delhy et l'un de ses plus puissants tributaires, le nabab de Lahor, autant qu'il m'en souvient.

Le hasard voulut que le jeune commerçant béarnais fût témoin, du haut d'une éminence où il s'était placé, de la première bataille que se livrèrent ces deux souverains. Témoin des dispositions que faisaient les chefs des deux armées, et doué du génie militaire dont il a depuis donné des preuves, M. Loustanau annonça, dès le commencement de l'affaire,

à un riche banian [1] qui l'accompagnait, que l'armée mogole serait infailliblement battue; et lorsque l'événement eut confirmé sa prédiction: « Je ne voudrais que douze cents chevaux et deux piéces de canon, dit-il, pour changer la fortune, et faire passer la victoire de notre côté. » Le banian le quitte aussitôt, va trouver le général mogol, et lui rend compte de ce qu'il vient d'entendre. Celui-ci pousse son cheval vers le lieu où se trouve le jeune Français, et l'interroge. M. Loustanau répète avec assurance ce qu'il a dit au banian. « Voyons si ton action vaut ta parole, lui dit le général; je mets à tes ordres quatre mille chevaux et dix piéces de canon; commande-les et marche à l'ennemi. » Le Béarnais n'hésite pas; il saute sur un cheval qu'on lui présente, rejoint sa troupe, qu'il range en bataille derrière un tertre qui la couvre, va placer son artillerie à l'extrémité de deux défilés qui débouchent dans la plaine où l'on se bat, revient se mettre à la tête de ses escadrons, et fond avec eux sur le centre de l'armée ennemie, qu'il enfonce, et dont les deux colonnes principales s'engagent dans les défilés où son artillerie les pulvérise. Le résultat de cette manœuvre improvisée fut, pour les Mogols, une victoire complète, et la récompense de celui qui l'avait remportée un commandement considé-

[1] Marchand indien.

rable dans l'armée du prince dont il avait fait triompher les armes.

M. Loustanau, après vingt-cinq ans de séjour aux Indes orientales, où il s'est fait un nom parmi les partisans les plus célèbres, après avoir perdu, dans un combat contre les Marattes, la main gauche, qu'il avait remplacée par une main d'argent dont il se servait avec une incroyable adresse, réalisa la fortune considérable qu'il avait acquise, et qu'il fit passer en France par le canal de M. Desverines, négociant à Chandernagor, et revint se fixer dans sa patrie avec une femme indienne, qu'il avait épousée à Delhy, et six enfants gallo-mogols, dont quelques uns ont hérité, m'a-t-on dit, du caractère aventureux, des grandes qualités, et du courage de leur père.

N° XX. [25 SEPTEMBRE 1817.]

LE DESCENDANT DE SCALIGER.

.... Si la faveur des dieux
Vous légua le trésor d'un champêtre héritage,
Aux lares paternels adressez tous vos vœux,
Ne suivez point ailleurs la fortune volage :
Ces bois et ces vergers, plantés par vos aïeux ;
Ces champs que féconda leur main laborieuse,
Et ces prés odorants et ces pampres joyeux,
Ces présents que vous fait l'abeille industrieuse,
Et de ce ver captif la dépouille soyeuse,
Occupent vos instants de soins délicieux.

Ép. aux jeunes Agénois, par M. R. NOUBEL.

J'ai fait, en voiture publique, le voyage de Tarbes à Agen. Les Gascons sont en général très communicatifs: au bout d'une demi-heure de route chacun des voyageurs savait à qui il avait affaire, et les questions, Qui êtes-vous? d'où venez-vous? où allez-vous? que l'on s'était faites, et auxquelles on avait mutuellement répondu, ne tardèrent pas à établir entre nous les rapports d'une bienveillance réciproque, que six mois de séjour dans la même ville n'auraient certainement pas produits.

Le procès si cruellement célèbre auquel l'épouvantable assassinat de M. Fualdès a donné lieu, et dont la cour d'assises de Rhodez est en ce moment saisie, fut d'abord l'objet d'une conversation générale où je me plus à observer, dans l'horreur que le crime inspire, combien il est étranger au cœur humain. Je me garderai bien de consigner ici les récits contradictoires, les réflexions téméraires, les explications inconcevables que plusieurs personnes hasardèrent sur cette horrible trame dont la justice humaine a tant de peine à suivre le fil mystérieux : je n'oublie pas que j'habite un pays où la rumeur publique a souvent trompé les magistrats... Il est vrai qu'ils le lui ont quelquefois rendu ; malheureusement cette compensation-là ne tourne pas toujours au profit de l'humanité.

Ce triste événement nous aurait occupés pendant toute la route, si un petit homme, bossu par-devant et par-derrière, qui lisait un journal dans un angle de la voiture, où il avait trouvé le moyen d'encadrer son dos, ne se fût tout-à-coup écrié, en déchirant la feuille qu'il venait de lire : « Vous verrez qu'ils feront encore des choix détestables ! » On voulut savoir sur quoi portait cette brusque exclamation. « Parbleu ! dit-il en remettant ses besicles dans leur étui, si nous restions deux mois ensemble, vous m'entendriez la répéter chaque matin, cette exclamation, et probablement quelques uns d'entre

vous pourraient y trouver une apostrophe personnelle. Tandis que vous vous perdez en conjectures sur un événement particulier, moi je pense à l'intérêt public, et je maintiens qu'il est évidemment compromis si les élections prochaines ne sont pas faites dans l'esprit de l'excellente loi qui en prescrit le mode. » La balle était lancée, je la pris au bond, et je la renvoyai au joueur. « Vous convenez, lui dis-je, que la loi du 5 février est bonne : comment pouvez-vous en craindre les résultats? — Par la raison qu'il n'y a de vent favorable que pour les gens qui savent où ils vont, et que Dieu me damne si, jusqu'à ce moment, nos chers Français en ont su quelque chose. Depuis 1788, nous courons après la liberté constitutionnelle ; nous l'avons atteinte en 89, mais l'élan était trop fort ; nous avons passé à travers, et nous sommes tombés dans l'abyme anarchique de 93. Le despotisme, qui nous attendait là, nous en a tirés à force de gloire ; enlevés dans son tourbillon, nous avons fini par tomber de toute sa hauteur, et encore étourdis d'une chute épouvantable, nous marchons au hasard sans savoir maintenant où donner de la tête.

« — Ce monsieur a ben raison, dit un homme de la campagne, dont les observations pleines de sens m'avaient déja frappé ; nous allons de droite et de gauche, ni plus ni moins que des gens ivres ; par exemple, moi qui vous parle, je suis électeur du

Gers, grace à c'te loi dont vous parlez; mais je serais bien embarrassé de vous dire à qui je donnerai *mon vô*. L'un me dit: Faut nommer le fils de l'ancien seigneur de vot' village, qu'était un si brave homme. — C'est fort ben, que je réponds; mais c'te grande prairie que la nation a vendue à mon beau-père, qui me l'a baillée par contrat de mariage, elle appartenait à feu M. le comte, et son fils dit comme ça qu'il faudra ben qu'elle lui revienne un jour ou l'autre; moi qui n'entends pas de cette oreille-là, je ne serai pas si bête que de donner ma voix à celui qui veut me prendre ma prairie.

« Un autre vient et me dit qu'il faut nommer le gros Larroque. C'est vrai que celui-là défendrait les biens nationaux, et pour cause; mais pour ce qui est de l'honneur du pays, des intérêts du commerce, de l'agriculture, des droits des citoyens, il en a fait si bon marché à tous les gouvernements, qu'il faudrait être fou pour s'y fier de nouveau. M. le curé, dont il a fait rebâtir le presbytère, aura donc beau dire, le gros Larroque n'aura pas ma voix; mais à qui la donnerai-je? — A qui, reprit le petit bossu, je vais vous le dire; à celui que vous avez entendu appeler, aux différentes époques de la révolution, aristocrate ou jacobin; que vous avez vu, alternativement persécuté par tous les partis, accourir au secours du vaisseau de l'état, non quand il se pavoisait aux jours de sa gloire, mais au moment où

il arbora son pavillon de détresse; à celui qui repousse également les sottises de 87 et les horreurs de 93; à celui qui veut franchement la monarchie constitutionnelle avec toutes ses conséquences; à celui dont le cœur tressaille au nom de patrie, et à qui le ciel a départi les talents nécessaires pour soutenir, et, s'il en était besoin, pour défendre ses droits.

« — Eh! mais, interrompit l'électeur villageois, vous me faites penser à vous, M. Lescale, et dès ce moment je vous mets sur ma liste. — Gardez-vous-en bien : pour être député, ce n'est pas assez de penser comme moi, il faut encore être fait différemment; j'ai pris ma mesure, ajouta-t-il en riant, je ne suis pas de la hauteur d'une tribune, et il s'en faut de six pouces et de six cents francs que je sois éligible : ainsi donc, en continuant de parler sur ce sujet d'une manière très désintéressée, j'ajouterai qu'indépendamment des considérations générales, les circonstances particulières où la nation se trouve doivent influer sur le choix de ses députés; en examinant bien notre position actuelle, je vois que l'embarras principal est dans les finances : adressons-nous donc à des gens qui sachent compter et faire rendre des comptes. L'édifice constitutionnel est construit suivant les régles, mais ces régles ne sont encore prouvées que par des exceptions, et ces exceptions ne sont pas des lois; c'est là qu'il faut en venir, et de bonnes lois supposent des législa-

teurs ennemis des exceptions. Les besoins du moment les plus impérieux sont ceux de l'agriculture, du commerce, et d'une égale répartition de l'impôt; attachons-nous donc à choisir d'habiles et d'honnêtes économistes

« *Les voies et moyens* ont besoin d'être discutés contradictoirement avec ceux qui doivent être chargés de leur exécution; ceux-ci ont sous leurs ordres une foule de gens payés pour répondre *amen* à tout ce qu'ils disent; il faut donc y regarder au moins à deux fois avant de confier des fonctions législatives aux pensionnaires de la couronne et aux salariés du gouvernement. »

Le petit homme, passant ensuite à l'application personnelle de sa théorie des élections, discuta les titres des personnes que l'opinion publique, ou l'opinion de parti, qui crie bien plus haut, indiquait aux électeurs dans les départements du Midi, et réduisit sa liste à une vingtaine de noms, parmi lesquels l'électeur du Gers en choisit deux pour composer la sienne.

Cette grande discussion, à laquelle chacun avait pris part, abrégea tellement la route, que nous relayâmes à Mirande sans songer à descendre sur la place, d'où l'on voit les quatre portes de cette jolie petite ville; et que nous ne nous aperçûmes de notre arrivée à Auch, où nous dînâmes, qu'en entrant à l'auberge. J'eus à peine le temps, avant de

remonter en voiture, d'aller jeter un coup d'œil sur la cathédrale, très beau monument gothique, dont les vitraux coloriés sont un objet de curiosité, et auquel il ne manque qu'un parvis; mais comme j'aime sur-tout les lieux qui me rappellent de grands hommes ou de grands souvenirs, je regrettai bien de ne pouvoir me faire conduire à un quart de lieue de la ville, au petit village où naquit le célèbre cardinal d'Ossat, du très petit nombre des princes de l'Église qui surent allier la politique et la probité, les dignités et la modestie.

J'eus aussi le regret de laisser, à quelques lieues sur ma gauche, la petite ville de Vic-Fezenzac, où j'aurais eu tant de plaisir à voir le brave et sage général Delort, à qui j'étais recommandé. Cette partie de la France est peuplée de ces Cincinnatus modernes qui labourent avec honneur la terre natale qu'ils ont si glorieusement défendue.

Quand j'aurais dû faire à pied les huit lieues de Lectoure à Agen, je n'aurais pas manqué de mettre pied à terre au lieu même où naquit le vainqueur d'Arcole, d'Hollabrüm, et d'Eylau, ce maréchal Lannes, dont le nom tient un rang si distingué dans les fastes de la gloire nationale. On m'a montré la chétive maison où le duc de Montebello reçut la naissance; je me suis rappelé la pompe de ses funérailles : ce héros-là n'a pas vécu trop d'un jour pour son honneur ou pour celui des autres.

Pendant le reste de la route jusqu'à Agen, je me liai plus particulièrement avec M. Lescale, dont l'esprit, l'humeur maligne, et la gaieté satirique sont autant de preuves à l'appui de l'opinion générale qui veut que la nature ait meublé, avec un soin tout particulier, la tête de ceux dont elle a faussé l'épine dorsale.

Il avait appris qui j'étais, et m'avait offert, avec une extrême politesse, de m'aider de ses connaissances locales pendant le petit séjour que je comptais faire à Agen. « Pour vous donner quelque confiance en moi, me dit-il tandis que nous montions à pied une côte assez roide, je vous dirai que je descends, en droite ligne, quoiqu'il n'y paraisse pas, d'un certain Jules-César Scaliger, dont il n'est pas que vous n'ayez entendu parler. Je sais bien que quelques mauvaises langues de bibliographes, que quelques descendants en ligne collatérale se sont avisés de soutenir que Joseph-Juste Scaliger, fils du précédent, était mort sans avoir été marié, ce qui tendrait visiblement à obscurcir la légitimité de ma race; mais si jamais j'ai besoin de repousser une calomnie qui m'intéresse assez peu pour le moment, je prouverai tout aussi clairement que je descends des Scaliger que ceux-ci ont prouvé qu'ils descendaient des princes de l'Escale, souverains de Vérone : ma généalogie est en régle, qu'on y prenne garde; en attendant l'envie et l'occasion de m'en

prévaloir, je vis dans une médiocrité philosophique dont je suis très satisfait; je me permets quelquefois de rire de mes concitoyens, qui me le rendent bien, je dois en convenir; c'est entre nous un échange continuel de moquerie et d'amitié: quand ils m'appellent *la perle des bossus*, ce qui leur arrive souvent, je les appelle *Nugaménois*[1]; ils s'en vengent en me plaçant sur le manteau de la cheminée, d'où je n'obtiens la permission et le moyen de descendre qu'après avoir chanté en patois la palinodie de la maudite épigramme; ce que je fais d'assez bonne grace, car, au fond, j'aime mes concitoyens; et, sauf le respect que je dois à la mémoire de mon illustre aïeul, je suis très disposé à croire qu'il a outrageusement calomnié ses contemporains, et qu'il a payé de la plus noire ingratitude l'hospitalité qu'il avait reçue dans cette ville. »

Arrivé à Agen, M. Lescale ne me quitta qu'après m'avoir installé à l'hôtel des ambassadeurs, sur les allées de Saint-Antoine, où s'arrête la diligence; et après m'avoir recommandé à M. Gauthier, maître de cet hôtel.

Nous étions convenus qu'il viendrait déjeuner avec moi le lendemain matin, et qu'il me dirigerait dans mes courses. Pour prendre une idée de l'aspect

[1] Allusion à une épigramme sanglante de Scaliger contre la ville d'Agen, en latin *Agennum*, dont *Nugamen* est l'anagramme.

de la ville, il me conduisit d'abord aux allées des Graviers, l'une des plus belles promenades publiques que je me rappelle avoir vues. A travers les longs portiques de verdure qui forment les quatre rangs de l'avenue, mon guide me fit remarquer, à gauche, la Garonne et le joli bourg de Passage; à droite, sur la rive opposée, une grande manufacture d'indienne, établie dans l'ancien monastère des Carmes. « Cette manufacture si florissante il y a quelques années, me dit M. Lescale, est aujourd'hui sans activité; si vous voulez en savoir la raison, allez la demander à Londres, où l'on vous dira que les fabriques indigènes ne prospèrent qu'à l'aide des lois prohibitives, et que le perfectionnement de l'impression au cylindre en cuivre gravé a dû nécessairement faire tomber les impressions à la planche en bois. »

En remontant la grande allée des Ormeaux, nous nous arrêtâmes à un point de vue d'où l'on découvre l'enceinte de la ville et les principaux monuments qui la décorent, tels que l'ancien évêché, devenu l'hôtel de la préfecture; l'ancien séminaire, transformé depuis en caserne, et rendu à sa première destination par ordonnance du roi; l'antique et noble bâtiment de Las, aujourd'hui le dépôt de mendicité et l'atelier de travail. J'avais commencé un beau discours sur ces utiles institutions, dont le premier exemple a été donné à Bruxelles par mon

honorable ami le comte de Pontécoulant : M. Lescale m'interrompit pour m'apprendre que le conseil général du département de Lot-et-Garonne avait demandé, dans sa dernière session, la suppression de cet établissement. « Quelque jour, ajouta-t-il avec amertume, on demandera la suppression de la vaccine. »

Avant de rentrer dans la ville, nous nous arrêtâmes dans un des six cafés que l'on trouve au quinconce des Graviers. Celui du sieur La Poussée, auquel nous donnâmes la préférence, est orné avec beaucoup de goût, et ne déparerait pas le boulevart du Temple. C'est là que se réunissent les oisifs de la ville; c'est là sur-tout que se débitent les nouvelles qui s'y fabriquent pour l'ordinaire. On conçoit qu'en ce genre d'invention une ville située sur la Garonne doit avoir une incontestable supériorité.

Auprès de ces cafés se trouvent deux bains publics, aussi commodes que bien servis. Les uns, désignés sous le nom d'*orientaux*, sont placés sur la promenade même, et construits sur l'une des piles de l'ancien pont d'Agen; leur situation au milieu d'un massif de verdure est à la vue d'un effet très pittoresque. Les autres, appelés *bains occidentaux* sont établis un peu plus loin, au milieu d'une belle plantation de peupliers.

On compte dans cette ville plusieurs cercles où

se réunissent les hommes des différentes classes de la société; celui que l'on connaît sous le nom des *Amis du Roi* est le plus brillant; M. Lescale doit m'y introduire.

« Les femmes, me dit-il, sont exclues de ces réunions, et les maris agénois, d'une des meilleures espèces qui soient au monde, n'ont jamais paru craindre les suites de l'isolement auquel ils condamnent ces dames. Autrefois, ils se rassemblaient sous les arcades qui environnent la place des Marchés, et que l'on nomme les *Cornières*. En réfléchissant avec quelle docilité les belles Agénoises avaient laissé prendre à leurs maris ces habitudes antisociales, un jeune jésuite ne s'avisa-t-il pas de supposer qu'elles étaient favorables aux intrigues galantes; et des effets remontant à la cause, il donna de son temps l'étymologie du nom de *Cornières* dans les vers suivants. » (Je me dispense de les traduire par respect pour les vénérables douairières d'Agen, avec qui je ne veux point me faire de querees.)

Est locus Aginni mediam qui dividit urbem;
Qui locus à cornu nomen et omen habet:
Hic, dùm se recreant (infelix turba!) mariti,
Heu! crescunt miseris cornua quanta domi!

Dans la promenade que nous avons faite dans l'intérieur de la ville, je n'ai point vu d'édifice re-

marquable. Bien qu'une des plus anciennes cités de l'Europe, Agen a été ravagé et détruit plusieurs fois de fond en comble; les restes de ses antiquités sont ensevelis, mais ils reparaissent aux moindres fouilles. L'excellente *Description statistique du département de Lot-et-Garonne*, par M. Lafond de Cujula, donne sur ce point, et sur tout ce qui a rapport à l'état physique et matériel du département de Lot-et-Garonne, des détails très exacts que je me contenterais de reproduire, s'ils ne sortaient du cadre d'observation où je me renferme.

Je ne puis cependant me dispenser de dire un mot de l'ancienne cathédrale, dédiée à saint Étienne, et située sur la place du Marché; elle a été démolie pendant la révolution, ainsi que son clocher, dont la structure bizarre et hardie méritait de fixer l'attention. Il ne reste plus de cette cathédrale que les piliers qui formaient l'enceinte du chœur. Le plus grand nombre des habitants voudrait qu'ils fussent employés à soutenir les combles d'une halle dont le marché d'Agen est privé; ce qui pourrait se faire à peu de frais: un petit nombre de personnes, qui sont sûres de ne jamais manquer de pain tant qu'il y en aura dans le grenier des autres, veulent qu'on rétablisse la cathédrale, ce qui exigerait une énorme dépense. Que les Agénois me consultent sur cette question, je leur répondrai, comme j'ai souvent eu occasion de le faire en pareille circon-

stance : « Si votre église était debout, il ne faudrait pas l'abattre ; mais le mal est consommé ; qu'avez-vous de mieux à faire que d'en tirer le meilleur parti possible? il vous en coûterait beaucoup pour rétablir un temple, qui n'est point indispensable à l'exercice du culte ; vous pouvez, avec une dépense infiniment moindre, vous procurer une halle couverte, dont vous avez le besoin le plus urgent ; faites ce qui est utile et possible, et soyez sûrs que saint Étienne lui-même vous saura plus de gré d'une halle construite en son nom sur les ruines de son église que d'une église superbe que vous vous ruineriez à lui bâtir.

« — C'est parler très raisonnablement, me dit M. Lescale ; mais avisez-vous de raisonner ainsi en présence de nos marguilliers, et à côté d'un tas de pierres, ils pourront bien vous apprendre qu'à toutes les époques la vérité a ses martyrs. »

Après ce petit avertissement, nous allâmes visiter l'église collégiale de Saint-Caprais, premier évêque d'Agen. Cette basilique, où se fait le service de la cathédrale, est d'une haute antiquité : sa construction remonte aux premiers jours du christianisme.

Nous avons parcouru, dans la journée, les différentes promenades publiques ; cette ville ne présente rien de plus remarquable au premier coup d'œil, et l'étranger qui les admire est surpris de les trouver désertes ; elles ne sont fréquentées que les

dimanches et fêtes, dans les plus beaux jours de l'année.

La salle de spectacle est nouvellement construite, et les sommes que l'on y a dépensées, si j'en dois croire mon *cicerone,* suffisaient pour en faire un véritable monument : telle qu'elle est, rien de plus mesquin au-dehors, et de plus incommode en dedans : « Je ne manque jamais, me dit M. Lescale, après chaque représentation où j'assiste, de faire une prière pour que le défunt architecte éprouve, dans l'autre monde, le supplice de la gêne où il nous a condamnés dans cet œuvre de sa maladresse et de son ignorance. » Une troupe de comédiens, sous la direction de madame Latapy, se promène alternativement d'Agen à Montauban, et d'Auch à Cahors, pour y faire jouir les habitants des niaiseries grotesques ou sentimentales qui remplacent en province, et qui remplaceront bientôt à Paris les chefs-d'œuvre dramatiques de la scène française.

N° XXI. [4 OCTOBRE 1817.]

MOEURS AGÉNOISES.

S'en man mous hils aven, lou temps passa, tengudc
La plume com' lou her, iou pouiri ampéla?
DU BARTRAS, *Nymphe gasconne.*

Si mes enfants s'appliquaient à manier la plume comme ils manient le fer, de quels avantages ne pourrais-je pas me prévaloir?

M. Lescale m'a présenté, ainsi qu'il me l'avait promis, au *cercle des Amis du Roi*, de la rue Garonne. Comme j'allais là pour observer, et qu'il ne faut pas prévenir les gens que l'on veut surprendre, mon introducteur m'a fait passer pour un vieux Parisien, échappé du Marais, qui avait été prendre les eaux de Baréges. Cette modeste recommandation n'appelait pas sur moi l'attention des autres, et me laissait entièrement maître de la mienne. L'esprit de cette société est, en général, conciliant et modérateur. C'est là que se réunissent, ou cherchent à se faire agréger ceux qui, par sentiment, par ambition ou par prudence, veulent paraître dignes du titre dont s'honore cette société; ce qui n'empêche pas, avec

un peu d'habitude et de pénétration, de reconnaître les préventions et les affections particulières de chacun de ses membres; de distinguer, après un quart d'heure d'examen, ces amis du roi qui l'aiment comme père de la patrie, comme chef d'un peuple libre et d'un gouvernement constitutionnel, comme souverain d'une nation d'autant plus fidèle qu'elle est plus éclairée sur ses droits et sur ses devoirs, qu'elle sent mieux le prix des sacrifices qu'elle fait et de ceux qu'elle exige; il est, dis-je, facile de distinguer ces bons et francs amis du roi de ces ultra-royalistes, de ces iconolâtres de royauté, qui n'adorent, dans le monarque, que l'image du pouvoir absolu; de cette foule d'ingrats envers la révolution, qui les a élevés, dont le zèle m'est d'autant plus suspect qu'il se montre sous les traits de l'ingratitude, et qu'ils battent impitoyablement leur nourrice.

Entre autres originaux dont le type est bon à conserver, j'ai remarqué un monsieur que j'appellerai *Livrade* (pour lui donner un autre nom que le sien): fils d'un barbier de village, et n'ayant hérité que de la trousse et du bassin de son père, il y avait à-peu-près l'infini à parier contre un qu'il achèverait sa vie dans l'obscurité laborieuse où il était né. La révolution, dans ces rapides métamorphoses, en fit successivement un volontaire du premier bataillon de la Gironde, un garde-magasin, un commis aux

vivres, un inspecteur des charrois, un commissaire du gouvernement dans la Belgique, un payeur d'armée, un millionnaire, et finalement un baron avec dotation et majorat. Jusqu'ici, rien de mieux. M. Livrade avait de l'activité, de l'intelligence; en s'abandonnant au torrent, il a pris le fil de l'eau, il a passé entre les écueils; et, jeté sur la côte, il s'y est enrichi par droit d'aubaine: mais maintenant M. le baron entre en fureur au seul nom de liberté, de constitution, d'idées libérales: c'est l'ancien régime dans toute sa pureté qu'il réclame à grands cris; ce sont les états du Languedoc, les parlements, les seigneurs hauts et bas justiciers qu'il lui faut. A la bonne heure, M. Livrade; mais rendez donc de l'argent et la baronie; prouvez-nous votre haine pour la révolution en renonçant aux faveurs dont elle vous a comblé; abandonnez votre brillant hôtel d'Agen, et retournez sous le chaume paternel; c'est alors qu'il vous sera permis de nous vanter les bienfaits de l'ancien régime, et de travailler au rétablissement de la dîme et de la corvée, en donnant à-la-fois l'exemple et le précepte.

Ce barbier féodal a, pour commensal et pour acolyte, un petit homme de lettres, au front chauve, lequel s'est fait autrefois, à l'aide de quelques écrits irréligieux, une honteuse réputation d'athéisme, dont il s'est prévalu à temps pour obtenir une sous-direction dans la librairie. La petite fortune qu'il

avait faite dans sa place, il ne tarda pas à la perdre en faisant réimprimer, à ses frais, la collection des livres condamnés au feu, que le public n'en condamna pas moins à l'oubli. La ruine de l'éditeur et un nouvel ordre de choses opérèrent subitement sa conversion; elle fut entière, et la grace parla si haut, que le même homme qui ne croyait pas en Dieu la veille publia le lendemain une dissertation apologétique sur la Saint-Barthélemy, l'inquisition, et la révocation de l'édit de Nantes. Ce morceau d'éloquence n'eut pas tout le succès que certaines circonstances semblaient lui promettre. On trouva la transition un peu trop brusque; et quelques personnes, qui se plaisent à mettre un écrivain en opposition avec lui-même, sans tenir le moindre compte des motifs qui le font agir, et de l'inspiration qui le fait parler, s'avisèrent de crier haro contre le *satyre* dont *la bouche soufflait le froid et le chaud,* et le réduisirent à procéder avec ordre. Dès-lors, il sentit la nécessité d'avoir une armée avant d'entrer en campagne, et de prêcher l'intolérance avant de penser aux *dragonnades;* digne émule du bienheureux La Harpe, il se borne, pour le moment, à faire amende honorable de toutes ses fredaines révolutionnaires; à protester publiquement contre le scandale qu'il a donné au monde, et à prouver, du mieux qu'il peut, par ses actions et par ses discours, que le zèle d'un nouveau converti ne

connaît de bornes que la puissance et la volonté de ceux qui le mettent en œuvre.

Un caractère plus franc et plus comique est celui du vieux commandeur de Lamontjoie : la révolution n'est à ses yeux qu'une émeute d'une trentaine d'années, qui n'a d'importance que celle qu'on lui donne en traitant cela sérieusement. « Qu'on n'en parle plus, dit-il ; qu'une bonne ordonnance remette chacun et chaque chose à sa place, et tout est fini. J'étais commandeur, je suis commandeur, et je mourrai commandeur, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse. Ces gens-là faisaient un bruit du diable ; on ne s'entendait plus ; je me suis en allé, comme de raison ; en revenant, je trouve qu'on a pillé mes meubles, qu'on a brûlé ma maison : de quoi s'agit-il ? de la rebâtir, de la remeubler, et de me demander excuse des désordres qu'on a commis chez moi pendant mon absence ; je pardonnerai ou je ne pardonnerai pas, c'est mon affaire : voilà pourtant à quoi se réduit la question, que chacun embrouille à qui mieux mieux. Je n'entends parler que de charte, de chambres, de députés : folies que tout cela ! la nation est une armée, le roi en est le chef ; il n'a que trois commandements à faire : *A vos rangs ! garde à vous ! en arrière, marche !* » Je ne connais pas d'homme qui ait en politique des idées plus simples que le commandeur de Lamontjoie.

Il n'en est pas de même d'un M. Lavardac, que

j'ai eu la patience d'écouter pendant une grande heure, sans qu'il m'ait été possible de dégager une seule idée positive du galimatias double qu'il débite d'un ton d'oracle dont on commence toujours par être dupe. En toute chose, c'est toujours *à Jove principio* qu'il remonte, et à cette conclusion qu'il arrive: « L'unité est la source de tous les nombres; donc il n'y a de nombre que l'unité; donc il n'y a qu'une puissance temporelle, comme il n'y a qu'une puissance divine; donc une nation n'est que l'assemblage fractionnaire de l'unité politique, que l'on appelle souverain; donc il n'y a de vrai, d'incontestable, de nécessaire, que le pouvoir absolu d'un seul, essentiellement bon, essentiellement juste, et, par cela même, essentiellement intolérant. » C'est ce que j'ai trouvé de plus clair dans l'interminable discours de ce Lycophron politique, qui n'est pourtant pas l'étoile la plus nébuleuse de sa *Pléiade*.

Si j'ai bien observé, le cercle des *Amis du Roi*, à Agen, se compose, comme ceux de la capitale, de quelques esprits de travers, de quelques hommes à prétentions ridicules, à préjugés gothiques, de gens à deux visages, et d'un beaucoup plus grand nombre d'amis de l'ordre et des lois; de citoyens dévoués à leur prince et à leur patrie; d'hommes sages, éclairés, qui connaissent le prix de la liberté, de l'honneur national, et qui savent que l'un et l'autre ne peuvent désormais exister pour la France que sous

l'empire de cette charte dont l'exécution littérale peut seule rallier tous les partis, éteindre toutes les haines, et fonder de nobles espérances.

Ces réflexions, que je faisais dans un coin du salon, où M. Lescale m'avait laissé lisant, ou feignant de lire un journal, furent interrompues par un jeune homme qui s'approcha de moi très obligeamment, pour m'offrir une brochure sur les élections, nouvellement arrivée de Paris; je l'avais lue. Il en parla de manière à me donner une haute idée de son esprit et de son jugement; je fis tomber la conversation, le plus adroitement qu'il me fut possible, sur l'objet spécial de mon voyage, et je l'amenai à me donner, sur les mœurs et les habitudes des habitants de ce pays, des renseignements dont j'ai eu le temps et l'occasion de vérifier l'exactitude.

« La position d'Agen, me dit-il, entre Bordeaux et Toulouse, y rend, en quelque sorte, commune la vie que l'on mène dans ces deux grandes cités. Le propriétaire passe l'été et l'automne à la campagne, l'hiver et le printemps à la ville. Les habitants de toutes les classes ont des sociétés particulières, où ils se réunissent; celle où nous nous trouvons en ce moment est, sinon la plus nombreuse, du moins la plus recherchée et la plus brillante: ce ne sont point les castes, ce sont les opinions qui s'y rassemblent. Les heures de repas sont, pour la classe ouvrière, à midi et à sept heures; pour les

riches, à deux heures: les commerçants, les gens à bureau, dînent vers quatre heures, après la retraite de leurs employés.

« Le jeu, dans cette ville, est une véritable fureur; il y dérange beaucoup de fortunes; je pourrais en citer des exemples récents.

« La galanterie et la dévotion sont, ici comme ailleurs, peut-être plus qu'ailleurs, l'occupation des femmes, suivant leur âge (je ne fais pas la part aux exceptions, quelque nombreuses qu'elles soient). Nous avons une congrégation de dames, où elles improvisent et prêchent à la manière des quakers.

« A cela près, nos dames n'ont point dégénéré de la grace, du charme, et de l'esprit de leurs ancêtres maternelles, dont le bon Chapelle, dans son *Voyage*, un peu trop vanté, parle avec tant de complaisance. Il n'est guère plus possible aujourd'hui que de son temps, *de les voir et de conserver sa liberté*, et c'est encore la destinée des voyageurs *de laisser ici leur cœur pour gage d'un prompt retour.* Agen est toujours, soit dit en assez mauvais vers,

.... Cette ville fameuse,
De tant de belles le séjour,
Si fatale et si dangereuse
Aux cœurs sensibles à l'amour [1].

« Dans ce moment les retraites et les missions se

[1] *Voyage de Chapelle et Bachaumont.*

multiplient autour de nous; on y fait la guerre à Voltaire et à Rousseau; mais, par un effet de cet esprit de contradiction, si fort quand il s'appuie sur l'esprit philosophique, il est arrivé (je tiens le fait de la bouche même de nos libraires) qu'il s'est vendu, depuis six mois, un plus grand nombre d'exemplaires des œuvres de ces deux auteurs, qu'il ne s'en était vendu en vingt années. J'ajouterai, pour vous donner un moyen de plus d'apprécier l'opinion publique, qu'il est ici peu de familles qui n'aient souscrit au *Recueil des Victoires et Conquêtes des Français.*

« Les confréries des *pénitents,* rétablies à Agen, réunissent beaucoup d'artisans, les dimanches et fêtes, dans les chapelles où ils chantent eux-mêmes les offices: ces confréries sont au nombre de trois: les pénitents *blancs, bleus,* et *gris;* elles ont des officiers et des dignitaires; on les voit figurer dans toutes les cérémonies religieuses qui se font publiquement; chacune d'elles a ses compositeurs de musique, ses chantres et ses décorateurs, lesquels font assaut de motets, de voix et de magnificence, dans les fêtes: cette lutte est favorable aux progrès de l'art musical, auquel on attache un si grand prix dans nos contrées, et peut-être est-il vrai de dire que les plus belles voix de l'Opéra se sont formées à chanter des motets parmi les pénitents. Nos confréries, où règne l'esprit de tolérance et de concilia-

tion, exercent une bienfaisance active et continuelle envers leurs confrères indigents; elles les soignent et veillent auprès d'eux en état de maladie; elles fournissent aux frais de leur sépulture, et les portent à leur dernier asile avec une pompe décente et des cérémonies paternelles pleines du plus touchant intérêt. Cette institution, qui n'a pas toujours été ailleurs sans de graves inconvénients, doit être appréciée dans un pays où il n'y a pas d'établissement public qui se charge des enterrements, et où le pauvre serait exposé à ne recevoir qu'une sépulture sans larmes et sans honneurs, si les pénitents, ses confrères, n'étaient là pour lui rendre ces derniers et pieux devoirs.

« Les opinions libérales et constitutionnelles dominent dans ce département, principalement dans les campagnes. La plupart des laboureurs, devenus propriétaires, cherchent à cultiver à-la-fois leur esprit et leurs champs; et je ne crains pas d'avancer qu'ils sont les plus zélés défenseurs de la liberté et de l'égalité, selon la charte.

« Nulle part la voix de l'honneur n'est mieux écoutée que dans le département de Lot-et-Garonne; nulle part on n'y manifeste plus d'estime pour les braves qui en sont les héros ou qui en ont été les martyrs, et pour les écrivains qui s'en montrent les généreux organes.

« Nulle part la loi n'est plus respectée et mieux

obéie, la propriété et la sûreté mieux garanties. La cour prevôtale, depuis son installation, n'a eu, dans ce département, à punir qu'un seul acte séditieux, commis par un perruquier, sans complice, qui s'avisa d'arborer, de nuit, un chiffon tricolore sur la croix de la paroisse de son village.

« S'il nous reste quelque chose à desirer, c'est que l'influence de l'ordonnance royale du 5 septembre 1815 se fasse mieux sentir dans les actes de l'administration publique; qu'on y adoucisse la dureté de certains ressorts; que l'on conseille à certaines gens qui doivent être assez étonnés de se trouver en place, de ne plus chercher à s'y maintenir par les moyens qui les y ont portés.

« Peu de nos jeunes Agénois se livrent à l'étude des sciences et de la littérature; le jeu, maladie endémique du pays, et la fréquentation habituelle des cafés, absorbent tout leur temps. Cette indifférence pour l'étude est d'autant plus inexcusable, que dans les hautes classes de la société, et même parmi le peuple, l'esprit naturel est peut-être plus commun que par-tout ailleurs. Point d'événement où la critique puisse mordre, qui ne soit traduit en couplets; si quelque parti chante son triomphe, le parti vaincu ne manque jamais de parodier le chant triomphal. Cette disposition maligne brille sur-tout dans les *charivaris*, espèce de pots pourris, dans lesquels on célèbre les mariages contractés par des

veufs; la police, en quelques endroits, est parvenue à détruire cette coutume, dont la calomnie a souvent abusé.

« Agen possède une société d'agriculture, sciences et arts, fondée par MM. les comtes de Lacépède, de Cessac, et par M. Paganel. »

J'aurai occasion, dans mon discours suivant, de parler de plusieurs membres résidants de cette société, qui méritent d'occuper une place honorable parmi les hommes distingués de toutes les classes dont s'honore le département de Lot-et-Garonne.

P. S. Quelque indéterminé que soit le plan de voyage que je me suis fait, je me vois néanmoins dans la nécessité de suivre une sorte d'itinéraire, et de dévier le moins possible de la route sur laquelle je me suis ouvert des communications pécuniaires. On trouve par-tout des auberges, mais on ne trouve pas par-tout des banquiers, et nous n'en sommes plus au temps de Pythagore, où l'on faisait le tour du monde sans avoir un sou dans sa poche. Ce vil calcul d'argent, auquel tout est soumis dans notre âge de fer, ne me permettra pas de me rendre à Cahors; mais une lettre que je reçois de cette ville remplira complétement cette lacune de mon voyage, et ne me laisse d'autre regret que de ne pouvoir en aller remercier de vive voix mon aimable et spirituel correspondant. Je m'empresse également de publier une autre lettre dont l'auteur ne se contente

pas de relever une erreur de fait où je suis tombé, mais dans laquelle il ajoute quelques détails historiques d'un très haut intérêt sur la ville d'Auch, où je n'ai fait que passer.

A l'Ermite de la Guiane, à son passage à Agen.

Cahors, ce 20 septembre 1817.

« Monsieur, en France, il n'y a que Paris et les provinces éloignées qui soient quelque chose, parceque Paris n'a pu encore les dévorer. Telle est l'opinion de Montesquieu, de Jean-Jacques, et de beaucoup d'autres philosophes; elle est empreinte dans tous vos ouvrages; elle a guidé vos pas dans le midi de la France, et dirigé vos excursions dans les Pyrénées; elle m'enhardit à appeler vos regards sur une contrée éminemment française, riche en glorieux souvenirs, et fertile en grands hommes. J'ose donc vous inviter à passer quelques jours à Cahors, et plus spécialement à suivre les bords du Lot depuis Aiguillon jusque dans nos murs. Vous ferez le voyage à cheval; vous serez seul, et vous jouirez mieux de la route. Il est des plaisirs qui perdent de leur prix s'ils sont partagés. Si j'étais votre compagnon de voyage je vous montrerais, à Preyssac, le berceau du maréchal duc d'Istrie (général Bessières.) Tout Français, digne de ce nom, doit une larme à ce guerrier qui commanda, comme

Turenne, la meilleure cavalerie de l'Europe, et qui vécut et mourut comme lui. Plus loin, s'offrirait à vos regards une petite ville nommé *Luzech*, où quelques antiquaires ont placé les ruines d'*Uxellodunum*, dernier boulevart des Gaules contre l'ambition de César. De là le souvenir se repose sur le délicieux ermitage où Le Franc de Pompignan tâchait d'oublier Voltaire, et vengeait de son mieux les mânes de Rousseau. Dans ce même château de Cay, un philosophe pratique, dont je tairai le nom, borne ses occupations et ses plaisirs à perfectionner l'agriculture, et à s'essayer quelquefois avec succès dans la science de Vaucanson.

« Sur la rive opposée, et non loin du castel d'où les marquis de Cessac venaient, la jambe nue, rendre aux évêques de Cahors, à leur entrée dans cette ville, le même service que rendit Aman à Mardochée, habite dans sa terre de la Grezète l'un de nos modernes Cincinnatus, le lieutenant-général Ambert, ami de Moreau, et digne de commander aux braves qui, sur les bords de la Loire, ont donné au monde l'exemple de la plus héroïque résignation.

« Plus loin, et au-dessous du vieux château des évêques-comtes de Cahors, a reçu le jour, au village de Merniez, le premier ministre et l'ami de Murat, M. le comte de Mosbourg, qui, dépouillé de ses dignités, a conservé en France et dans les états prussiens ses titres et ses dotations de la mu-

nificence, j'oserai dire de la justice de sa majesté et du roi de Prusse.

« Arrivé dans la capitale du département du Lot, vous verrez, non une ville riche et commerçante, mais une cité laborieuse où la misère ne se montre jamais dans sa nudité, où l'on est heureux, parcequ'on y sait borner ses desirs, où l'on ne brille point par un vernis de politesse, parcequ'on s'y distingue par une bonté franche et une sincère cordialité; où l'on est vrai, parceque le pauvre lui-même peut se régaler d'un vin généreux à trois sous la pinte; où l'on aime la liberté, parcequ'on y méprise la richesse et que le pays est très montagneux; où il y a moins de génie à quinze ans, et plus d'hommes à trente.

« Vous ne verrez point de belles places, de belles rues, de vastes édifices, mais un boulevart agréable, des environs pittoresques, les ruines d'amphithéâtre, d'aqueducs et de temples romains; les remparts qui défendaient la cité du côté du nord; une cathédrale gothique, dont les deux coupoles font l'admiration des étrangers; vous verrez ses trois ponts; celui sur-tout à la porte duquel fut attaché le premier pétard dont on ait fait usage au siége d'une place, fixera vos regards. Il rappelle de si grands souvenirs! C'est sur ce pont que la petite armée d'Henri IV traversa le Lot pour entrer dans la ville basse, où de nouveaux périls attendaient ce

héros; et dans celle des Boucheries, où il lutta trois jours contre les efforts désespérés d'une garnison altérée du sang calviniste. La maison où le bon roi vint descendre, à son entrée dans Cahors, subsiste encore; on y voit la chambre où il fut reçu, le fauteuil vermoulu sur lequel il reposa. On serait tenté de croire que la faux du temps respecte tous les objets qui peuvent rappeler ce bon prince et ajouter au culte qui lui est dû. Elle a moins respecté ce monument, commencé l'on ne sait trop dans quel objet, et dont il ne reste qu'une grosse tour, dite du *pape Jean*. C'est en effet ce Jacques d'Euze, né à Cahors d'un cordonnier, qui fut pape sous le nom de Jean XXII, vers le milieu du trezième siècle. C'est lui qui, dans le conclave où l'on délibérait sur le choix du pape, s'écria, en ceignant lui-même la tiare: *Ego sum papa,* et ne démentit point son caractère, lorsqu'il excommunia l'empereur, lorsqu'il vit tomber à ses genoux le duc de Bavière, et rendit le pouvoir des papes formidable à toute la chrétienté.

« Il naquit aussi dans nos murs, ce dernier martyr de Toulouse, qui vit, en 1793, son frère aîné, lieutenant-général, tomber, à Perpignan, sous la hache révolutionnaire; qui, lui-même, partagea au 18 fructidor la glorieuse proscription des Barthélemy, des Barbé Marbois, des Mathieu-Dumas, et qui le 17 août 1815, dans un poste où le roi

l'avait placé, expira sous le fer des cannibales condamnés depuis à *cinq ans de réclusion* par une cour prevôtale. Ne fixeraient-ils pas aussi vos regards ces lieux qui ont vu naître ce prince infortuné dont l'histoire seule dévoilera la conduite et le caractère; qui parvint sur le trône, malgré lui peut-être; qui fut écrasé sous ses débris, et qui regretta plus d'une fois, sans doute, à sa dernière heure, le hameau où il reçut le jour, l'idiome natif de nos campagnes, et les plaisirs de son enfance:

Labitur et dulces moriens reminiscitur Argos.

« Bon Ermite, détournez vos regards, reportez-les sur le collége royal où fut élevé le *cygne de Cambrai;* sur cette fontaine dont les eaux font tourner un moulin, adossé au rocher, et qui mêle ses flots à ceux du Lot: c'est là qu'il rêvait aux amours d'Eucharis, et qu'il parait la vertu de tous les charmes de sa jeune imagination. Cette académie est celle où Cujas, au commencement du seizième siècle, donna ses premières leçons de droit; où l'ami de François Ier, Clément Marot, ouvrait la carrière à nos plus grands poëtes. Notre patrie revendique Fénélon et Marot, non seulement comme ses éléves, mais encore comme ses enfants.

« Parlerai-je du général Dellard, digne enfant de nos contrées? Oui, sans doute : ce brave, couvert d'honorables cicatrices, se fait gloire d'être le-

fils d'une pauvre marchande; n'ayant pu l'élever jusqu'à lui, il se fait honneur de montrer par-tout cette heureuse mère dans le costume simple de nos artisans, qu'elle a voulu conserver.

« Notre département compte beaucoup d'autres officiers-généraux dont j'épargnerai la modestie; mais nos contrées ont vu des triomphes aussi honorables que ceux des armes. Ceux qui ont fait connaître à notre département la culture du tabac, qui ont amélioré celle de la vigne, et propagé le goût et l'étude des sciences, les noms des Rosier, des Izarn, des Agar, des Bouissés, des Plessis, etc., etc., brillent avec avantage à côté de ceux des Galdemard, des Dellard, et des Dufour.

« Je ne parle point de nos dames; je veux vous laisser le plaisir de les apprécier vous-même.

« Venez donc au milieu de nous; il y a sans doute un peu d'orgueil dans ma prière; mais c'est peu de vous admirer, l'on vous aime, et l'on donnerait tout au monde pour vous retenir quelques jours.

« Je vous prie d'agréer, etc.

« B***, de Cahors. »

Paris, 21 septembre 1817.

« Aimable Ermite, nous lisons vos excursions dans le midi de la France avec tant de plaisir, que vous nous pardonnerez de relever une erreur qui vous

est échappée sur le lieu de la naissance de l'illustre Arnaud, cardinal d'Ossat (*Mercure* du 20 septembre, page 556).

« Il naquit en 1537, à la Roque-Magnoac, entre Castelnau-de-Magnoac (Hautes-Pyrénées) et Masseube (Gers). Il était fils d'un forgeron. Sa mère était née à Cassagnebère sous Aurignac, aujourd'hui district de Saint-Gaudens (Haute-Garonne) et alors du diocèse de Comminges. Ce sera le mot *Aurignac*, écrit en abrégé, qui aura induit en erreur Moréri et ses copistes; il n'y a point de village de Cassagnebère, ni de Cassanhabère auprès d'Auch, ainsi qu'aurait pu vous l'apprendre l'estimable abbé Alexandre, frère de votre aubergiste, qui, malgré son énorme corpulence, a toujours vaincu, à la course, les Basques les plus agiles.

« Ce qui pouvait, à Auch, vous rappeler la mémoire du cardinal d'Ossat, c'est qu'il avait été quelque temps régent dans les classes du collége d'Auch, ce que Moréri ne dit pas.

« La fondation de ce collége, qui a joui longtemps d'une juste célébrité, offre une particularité remarquable.

« Le cardinal de Clermont-Lodéve, doyen du sacré collége, et archevêque d'Auch, ayant légué aux pauvres de cette ville la moitié de son bénéfice, au moment de son décès cette moitié monta à la somme de 500 mille livres, en février 1540.

Le successeur de ce cardinal, qui fut le célèbre cardinal de Tournon, allié des Polignac, décida que l'*ignorance étant une pauvreté de l'ame beaucoup plus déplorable que celle du corps*, on devait, dans l'emploi du legs de *son prédécesseur, préférer l'instruction de la jeunesse aux aliments des pauvres*; et, en conséquence, il obtint de François Ier, le 11 mars 1545, des lettres-patentes pour l'établissement du collége, dont deux illustres cardinaux sont ainsi les fondateurs, et qui eut pour régents, d'Ossat, Nostradamus, Macrobe, Turnèbe, Muret, Régis, et Montgaillard. Les jésuites furent mis en possession de ce collége en 1590, pendant que le marquis de Biron, qui fut maréchal de France, et Henri de Savoie, sans être prêtres ni l'un ni l'autre, se disputaient les revenus de ce riche archevêché, s'autorisant tous deux des ordres d'Henri IV.

« Ceux qui aiment les vieilles cérémonies auraient appris avec plaisir que lorsque l'archevêque d'Auch prenait possession, le baron de Montaut était obligé de l'attendre à la porte de la ville, en casaque blanche, sans manteau, tête et une jambe nues, de prendre les rênes de la mule du prélat, et de le diriger jusqu'à la porte de l'église, de l'aider à descendre et de le conduire jusqu'à son trône, enfin de le servir pendant son dîner. Pour prix de cet acte de vasselage, le baron devenait propriétaire

de la mule et de toute la vaisselle d'or et d'argent qui avait servi au repas.

« On raconte qu'en 1600 un bourgeois de Nevers, intendant de la maison de Nemours, ayant été nommé archevêque d'Auch, le baron de Montaut, prenant pour prétexte le froid excessif, couvrit sa jambe, le 8 novembre, d'un bas de toile très fine et couleur de chair, ne croyant pas devoir être très exact à l'égard d'un *vilain*. L'archevêque s'en aperçut et pardonna au vassal, qui ne dédaigna point d'enlever la vaisselle d'or et d'argent comme si elle eût appartenu à un prince.

« En 1547, le cardinal de Tournon, dont nous venons de parler, et dont la modestie égalait le savoir, n'avait que de la vaisselle de verre d'un travail très délicat. Le baron de Montaut ne se fit aucun scrupule de briser à coups de bâton, et sous les yeux du prélat, des évêques suffragants et de toute la noblesse de la province, tout le service du cardinal, auquel il ne ménagea point les reproches les plus injurieux. Cet outrage priva pour toujours la ville d'Auch de la présence de cet illustre archevêque.

« Il n'est pas hors de propos de rappeler à notre mémoire que la belle Marguerite de Valois, reine de Navarre, sœur de François Ier, auteur de l'*Heptaméron*, était, en sa qualité de comtesse d'Ar-

magnac, chanoinesse honoraire de la cathédrale d'Auch, et qu'elle se faisait payer régulièrement son droit de présence, lorsqu'elle assistait aux offices célébrés par le chapitre.

« Agréez, monsieur, l'assurance de mon bien ancien attachement et de ma considération distin guée.

« Le général A. J., baron de L. P. »

N° XXII. [18 OCTOBRE 1817.]

L'ERMITAGE
ET LA PIERRE DE MONCRABEAU.

Hodièque manent vestigia.

Les traces en restent encore.

M. Lescale m'avait laissé au *cercle des Amis du roi,* où l'on a vu que j'ai mis à profit ma conversation avec un jeune homme dont le goût et l'instruction m'ont paru réfuter le reproche d'ignorance qu'il fait à la jeunesse de cette ville. Mon introducteur vint me reprendre, et nous allâmes dîner ensemble chez M. A*** M***, un des premiers négociants d'Agen, auquel j'étais recommandé.

Le dîner fut long comme dans toutes les villes de province. L'horrible procès de l'Aveyron, dont la France entière est occupée, avait été mis sur le tapis, et nous aurait infailliblement conduits jusqu'au dessert, si le maître de la maison, d'un regard significatif, n'eût prévenu les interlocuteurs de l'inconvenance d'un pareil entretien en présence d'un

parent de l'infortuné Fualdès, qui se trouvait au nombre des convives. On se rejeta sur les élections; sur cette fureur de migration qui dépeuple la vieille Europe; sur l'incendie révolutionnaire qui s'étend sur l'Amérique: sujets un peu sévères par eux-mêmes, et que M. Lescale eut le talent d'égayer par des observations tout à-la-fois piquantes et philosophiques. Contre l'ordre naturel des propos de table, qui deviennent ordinairement plus frivoles quand arrivent les vins d'entremets, la conversation prit un caractère plus sérieux vers la fin du repas. Il fut question d'agriculture, d'industrie, de commerce, et chacun parlant à son tour, et de ce qu'il savait (ce qui n'est pas très commun en France), on dit d'assez bonnes choses que j'ai le mérite d'avoir bien écoutées. Un monsieur que j'entendis nommer *Lacoste*, et qui jouit de tout le bonheur auquel puisse prétendre dans ce monde un être raisonnable, c'est-à-dire d'un joli domaine qu'il cultive, d'une nombreuse famille dont il est chéri, et de cette indépendance de caractère et de position qui assaisonne tous les biens de la vie; ce M. Lacoste, d'autant plus heureux qu'il paraît mieux connaître le prix de ce qu'il possède, répondit à-peu-près en ces termes aux questions que je lui adressai sur l'état actuel de l'agriculture dans ce département:

« Le département de Lot-et-Garonne est essentiel-

lement agricole; de vieux préjugés, une pratique routinière, plus difficiles à déraciner dans les provinces du midi de la France que par-tout ailleurs, l'usage presque exclusif du *colonage partiaire* [1], ont retardé long-temps parmi nous les progrès de l'agriculture, qui commencent néanmoins à se faire sentir, grace à l'exemple donné par quelques grands propriétaires qui vivent sur leurs terres, dont ils dirigent eux-mêmes la culture.

« Au nombre de ces véritables bienfaiteurs de la contrée (parmi lesquels il oublia de se compter lui-même), je mets au premier rang M. Carrère aîné, propriétaire à Redon, dans le canton de Puymirol: c'est à lui que nous devons le perfectionnement du *rouleau à dépiquer le blé*, celui de la charrue, le moyen d'obtenir une *récolte abondante de carottes dans une terre emblavée*, et plusieurs autres pratiques, à l'aide desquelles, en doublant, en triplant le produit de ses terres, il s'est fait, dans l'économie rurale, une réputation que relèvent encore l'urbanité de son esprit, la noblesse de son caractère, et la bonté de son cœur. Il exerce cette dernière vertu non seulement envers les pauvres qu'il soulage d'une main libérale, mais envers ses voisins agriculteurs qui viennent s'instruire auprès de lui, et auxquels il donne à-la-fois l'exemple et le précepte.

[1] Exploitation à moitié fruits entre le fermier et le propriétaire.

« Indépendamment des plantes céréales et des prunes d'Ente, connues sous le nom de *pruneaux d'Agen,* dont nous faisons une récolte considérable, nous cultivons en grand le chanvre et le tabac; cette dernière plante est pour nous un produit nouveau, et commence à réaliser de grandes espérances.

« Ce n'est pas après avoir bu, comme nous venons de le faire, des vins de Thésac, de Péricard, de Buzet, d'Aiguillon, que plusieurs de ces messieurs ont pris pour des vins d'Alicante, de Xérès, de Madère, qu'il devrait être permis de dire que nous avons de très beaux vignobles dont nous ne savons point tirer parti. Quelques bouteilles de succession, exhumées du caveau où elles ont vieilli, ne prouvent rien en faveur de la cuve : en général, nos vins ne sont pas bons, et pourraient être excellents. Rozier et Chaptal à la main, nous pourrions arriver à de meilleurs procédés de fabrication; mais les débouchés nous manquent pour l'exportation, et il est inutile de penser à avoir de bons vins dans un pays où le propriétaire est forcé de les convertir en eau-de-vie pour en trouver la consommation sur les lieux mêmes. Quel moyen nous reste-t-il de les perfectionner? Un seul (M. Lafond du Cujula l'indique dans son excellent *Annuaire statistique* de notre département) : multiplier les grandes routes, achever celles qui sont commencées, et ouvrir un canal de jonction de la Garonne avec l'Adour. »

Ces projets, que l'administration seule peut réaliser, furent discutés par M. M*** dans l'intérêt commun de l'agriculture et de l'industrie commerciale, dont il nous fit connaître en peu de mots les éléments et les produits.

« Cette industrie s'exerce dans le département sur trois objets principaux : la fabrication des *toiles à voile,* celle des *tabacs,* et les *usines pour l'exploitation du fer.*

« La plus considérable des manufactures de toiles à voile, à Agen, a été créée par M. Gounon. Cet utile établissement, qui ne peut se soutenir qu'à l'aide d'une protection spéciale de la part du gouvernement, s'est relevé, par ses soins, en 1802, de l'inactivité complète où il était réduit; mais il est loin encore de l'état florissant où pourrait le porter l'adoption des procédés mécaniques, dont le perfectionnement, il faut bien l'avouer, se fait à peine sentir dans nos fabriques.

« Les tabacs de Clairac et de Tonneins, dont la seule réputation (comme disait tout-à-l'heure assez plaisamment M. Lescale) faisait jadis éternuer d'un bout de la France à l'autre, forment encore la branche la plus importante de notre commerce; et ce genre d'industrie, ainsi que celui des toiles à voile, méritent d'autant plus d'encouragement que notre agriculture nous fournit la matière première.

« L'exploitation du fer emploie dans ce départe-

ment sept usines, dont les travaux actuels se bornent à couler quelques milliers de quintaux de fer en gueuse et en fonte moulée. Le même obstacle, l'extrême difficulté des communications, qui s'oppose aux progrès de la fabrication de nos vins, arrête ceux de nos usines. L'esprit de routine n'est qu'un obstacle secondaire, les lumières le dissipent; mais encore faut-il qu'elles puissent arriver. »

Ces considérations générales conduisirent M. M*** à nous parler de quelques fortunes brillantes obtenues par la voie du commerce (principalement dans celui de la draperie commune), et à nous citer, sous les rapports les plus honorés et les plus honorables, les Barsalon, les Dumon, les Menne et les Gignoux, qui tiennent un rang distingué parmi les commerçants de cette ville.

Le premier de ces noms, celui de M. Barsalon jeune, me rappela un *ermitage* fameux dans la légende agénoise, dont ce négociant est aujourd'hui propriétaire: bien instruit de la grace obligeante qu'il met à en faire les honneurs à ses amis et aux étrangers, c'est par cette visite que je commençai mes courses aux environs d'Agen, toujours accompagné du malin et spirituel bossu.

Cet ermitage, dont l'accès un peu rude aurait pu m'effrayer avant que j'eusse fait l'essai de mes forces au *pic du midi*, est situé au nord, sur le côteau qui domine la ville d'Agen. Ce monument, creusé dans

le roc, est l'ouvrage des pieux solitaires qui l'ont successivement habité pendant près de trois siècles. L'église, plusieurs chapelles, un escalier à trois palliers, d'une construction remarquable, y sont taillés en pleine roche; de belles eaux, dont, comme de raison, la source est miraculeuse, sortent de l'église, et se répandent dans les jardins de l'ermitage. Du haut de la terrasse la vue est superbe et s'étend jusqu'à la chaîne orientale des Pyrénées.

Cet ermitage a été visité par de fameux personnages, notamment par la reine Anne d'Autriche, épouse de Louis XIII, qui s'y rendit à pied, avec toute sa cour, le 10 août 1621; la reine y venait invoquer les prières de l'ermite contre le malheur de sa stérilité. Ses vœux ne furent exaucés que dix-sept ans après; ce qui peut faire douter que les prières du vieil ermite y aient eu la meilleure part.

M. Barsalon embellit chaque jour ces lieux, consacrés par de mémorables souvenirs, et se propose d'amener au pied des murs de la ville les eaux de la source merveilleuse à laquelle les femmes de quarante-cinq ans ont une foi toute particulière.

En parcourant le vallon de Vérone, où je fus frappé de la beauté du site, M. Lescale me fit voir de loin l'antique manoir des Scaliger: j'appréciai la répugnance qu'il témoignait à y entrer; et, sans insister davantage, je le suivis dans une maisonnette, auprès de la *vieille fontaine*, où, tout en faisant de

bon appétit un déjeuner rustique, il fit passer rapidement sous mes yeux les hommes célèbres qui ont jadis illustré ce pays.

« Quoique nous soyons ici sur la terre classique de l'érudition, je ne vous parle pas de Sulpice Sévère, me dit-il, parcequ'il n'est rien moins que prouvé qu'il soit de ce pays. Je commence par un véritable Agénois, par ce Bernard de Palissy, ce fils d'un potier de terre du seizième siècle, dont Fontenelle a dit: *qu'il fut aussi grand physicien que la nature seule en puisse fournir.* Ce n'est pourtant pas là son plus beau titre; sa véritable gloire est dans le grand caractère qu'il déploya durant les guerres civiles; dans la réponse sublime qu'il fit à Charles IX: *J'ai pitié de vous*, lui disait ce prince, *mais je serai contraint de vous livrer à vos ennemis, si vous ne changez de religion* (Palissy était calviniste). — *Sire*, répondit-il, *vous ne parlez pas en roi, et j'ai pitié de vous, à mon tour, quand vous prononcez ces mots: je suis* CONTRAINT; *je vous dirai, moi, en langage royal, que vous, les Guisarts, et tout votre peuple, ne sauriez contraindre un potier à fléchir les genoux devant des idoles.*

« Si je mets la valeur guerrière au premier rang des vertus civiques, c'est quand elle s'allie avec un noble cœur, avec une ame généreuse: c'est vous dire assez le cas que je fais de ce Blaise de Montluc, dont je vous ferai voir le château d'Estillac, si vous

êtes curieux d'en examiner la vieille porte, garnie de gros clous taillés en pointes de diamant, contre laquelle ce guerrier fanatique s'amusait à lancer, comme une balle de paume, les huguenots qui tombaient entre ses mains, et qu'il faisait ensuite pendre, sans autre forme de procès, aux barreaux de la fenêtre de sa chambre à coucher, pour égayer son réveil.

« L'éloge de mon aïeul, plus ou moins légitime, Jules-César Scaliger, que je vous ai fait lire dans le second *Recueil des travaux de la société des sciences et des arts d'Agen*, ne me laisse rien à vous apprendre sur ce prince des érudits. — Excepté le nom de l'auteur de ce même éloge, où j'ai trouvé beaucoup d'esprit et de talent. — Ce nom est moins connu par quelques travaux littéraires, qui suffiraient à toute autre fortune académique, que par une assez bonne plaisanterie que Rivarol a délayée dans son gros volume du *Petit Dictionnaire des Grands Hommes*; en un mot, l'auteur de cet éloge, couronné à juste titre par notre académie, est M. Briquet... Ne voilà-t-il pas que vous riez bêtement comme un autre: *ô triste pecus! natio jactabunda*, comme disait mon vieux grand-oncle: il existe donc une tyrannie à laquelle tu n'échapperas jamais, celle du ridicule!...

« Théophile de Viaux est encore un de nos compatriotes; le jésuite Garasse lui fit une petite répu-

tation d'athéisme et de je ne sais plus quelle autre peccadille qui faillit le conduire du cachot de Ravaillac, où il fut enfermé, au bûcher, où il ne fut pourtant exécuté qu'en effigie : ce qui n'empêche pas que ses poésies ne soient pleines d'imagination et de verve, et que la *doctrine curieuse* du père Garasse ne vaille pas un des *impromptu* de Théophile.

« Je ne vous parlerai du capitaine Lapoujade, né au commencement, et mort à la fin du dix-huitième siécle, que pour vous citer un homme qui se rendit célébre par des vers pleins d'esprit, de grace, et de finesse, sans avoir su ni lire ni écrire.

« Demain, je vous ferai voir, à Moncrabeau, la maison du brave et malheureux Duvignau, qui vint à la barre de la convention, quelques jours avant le 31 mai 1793, dénoncer Marat et Robespierre, et qui périt sur l'échafaud, victime de son dévouement patriotique. Duvignau est connu dans la littérature par un recueil de poésies fugitives, une jolie comédie de *Suzette*, et un *Éloge du maréchal de Biron.* »

En continuant notre promenade dans le vallon, M. Lescale, dont je ne me lassais pas d'admirer l'étonnante mémoire, me récita une jolie piéce de vers intitulée : *Mes souvenirs dans le vallon de Vérone.*

« M. Raymond Noubel, auteur de cette élégie, continua M. Lescale, est le Didot de l'Agénois :

tout à-la-fois imprimeur et poëte, il réunit, à l'habileté du typographe, les talents de l'homme de lettres, les connaissances du savant, et les vertus du citoyen. On doit le compter au nombre des hommes qui honorent en France une des plus honorables professions. »

C'est un devoir, pour tout voyageur, d'aller à Moncrabeau prendre ses *lettres-patentes*, qui ne sont pas des *lettres de créance*, comme chacun sait, puisqu'elles donnent à *tous agrégés* le droit *de mentir en tous lieux, sans porter préjudice à autre qu'à la vérité*. Au risque de la conclusion qu'on en voudra tirer, et contre laquelle protesteront, j'espère, tous mes écrits, je dois avouer que j'ai fait le voyage, que je me suis assis sur la *pierre de vérité* avec toutes les cérémonies d'usage, et que j'ai reçu mon *brevet*, dont je promets néanmoins de ne me jamais prévaloir. Voici, en peu de mots, l'origine de la singulière célébrité que Moncrabeau s'est acquise :

Au commencement du dernier siècle, quelques militaires, retirés dans cette petite ville, formèrent une société, qui se rassemblait sous la halle, pour y parler des affaires publiques et des événements du pays : cette réunion avait ses *Métra* [1], ses *abbés Trente-mille-hommes*, qui suppléaient, par des nouvelles de leur invention, à celles qu'ils n'apprenaient pas assez vite : leur talent dans ce genre fit

[1] Nouvellistes de l'arbre de Cracovie, au Palais-Royal.

une réputation à la ville où ils avaient établi cette fabrique de *hableries*, et valut à Moncrabeau le titre de chef-lieu de la diète générale des *menteurs*, *hableurs* et *craqueurs* du royaume. Un plaisant du pays rédigea des lettres-patentes, qu'il fit imprimer, et les expédia, dans toute l'Europe, à ceux qu'il jugea dignes d'un pareil honneur. Depuis lors, les habitants de Moncrabeau ont ajouté à cette plaisanterie celle de conduire l'étranger qui fait quelque séjour au milieu d'eux à la salle de la diète, c'est-à-dire sous la halle, de le faire asseoir sur la *pierre* dite *de la vérité*, et de lui expédier son brevet en bonnes formes.

Je n'ai point voulu quitter le département de Lot-et-Garonne sans voir Nérac, où tous les objets rappellent la mémoire du meilleur et du plus grand des rois. Pendant les six lieues d'une assez mauvaise route de traverse, je remis mon compagnon de voyage sur le chapitre des hommes distingués dont l'Agénois est la patrie.

« Parmi les membres dont se compose la société d'agriculture, sciences et arts d'Agen, j'ai déja fait mention, me dit M. Lescale, de MM. Lafond du Cujula, Noubel, Menne, Carrère, et du secrétaire perpétuel de cette société, M. de Saint-Amant, président du conseil général du département, auteur d'un voyage estimé aux Pyrénées et dans les Landes, et de plusieurs mémoires académiques d'un grand

intérêt ; il s'occupe en ce moment d'une *Flore départementale;* il a formé chez lui un beau cabinet de minéralogie et d'histoire naturelle, et cultive avec soin dans ses jardins des plantes rares et des arbres étrangers.

« M. de Lacépède est né dans nos murs : on peut oublier les places éminentes qu'il a occupées, on n'oubliera ni ses ouvrages, ni les services qu'il a rendus à la science, aux arts et à ses concitoyens, qui l'honorent et le chérissent. M. de Lacépède est un des fondateurs de l'académie d'Agen.

« M. le comte de Cessac, ex-ministre, membre de l'Académie française, né dans la même ville, a les mêmes droits à la reconnaissance de ses habitants : il est auteur de *l'Officier en campagne,* et d'une partie du *Dictionnaire militaire* de *l'Encyclopédie méthodique.*

« *L'Essai sur la révolution française,* de M. Paganel, ex-conventionnel, né à Villeneuve-d'Agen, a été écrit sous la dictée d'un esprit libre et d'un cœur français.

« L'ex-ministre comte de Narbonne est aussi mon concitoyen. Cet officier-général, recommandable par toutes les qualités du cœur le plus noble et de l'esprit le plus aimable, est mort à Torgau. Madame la comtesse de Narbonne, sa veuve, habite à Agen, dans une portion du couvent des ci-devant Jacobins, qu'elle a achetée, et où elle fait bénir sa présence et la mémoire de son époux.

« C'est également à Agen qu'est né le général comte de Valence, qui a si puissamment contribué aux premiers succès obtenus par les armées françaises dans la guerre de la révolution.

« Le nom des deux frères Gérard et Antoine Lacuée, tous deux colonels, morts au champ d'honneur à la tête de leurs régiments, a été donné, par décret, à la rue d'Agen où se trouve leur maison paternelle; mais, si vous tenez note de ce fait, n'oubliez pas d'ajouter que des noms glorieux, qui devraient être écrits en lettres de bronze sur une plaque de marbre, sont ici, comme à Paris, comme à Genève, comme par-tout, mesquinement peints sur le plâtre, en lettres noires, que la pluie efface chaque jour. Pourquoi la société, si prodigue dans les châtiments qu'elle inflige, est-elle si avare dans les récompenses qu'elle décerne?

« M. le baron Lacuée, premier président actuel de la cour royale, est frère de M. le comte de Cessac, et père de ces deux jeunes héros.

« La même cour royale s'applaudit de compter au nombre de ses présidents M. Bergognié, jurisconsulte aussi distingué que magistrat fidèle aux principes de la liberté et de la royauté constitutionnelles; son fils aîné était préfet du Jura en 1814, et de la Haute-Loire en 1815.

« M. le général Rouget, qui commande notre département, est un officier profondément imbu de

l'esprit français et de l'honneur national; il a commandé à Bilbao en Espagne pendant deux ans; et, ce qui ne paraîtra pas un éloge vulgaire à ceux qui ont partagé ses glorieux travaux, il s'est acquis, dans ce poste difficile, l'estime et l'affection des Espagnols eux-mêmes. Le général Rouget est frère de M. Rouget de Lille, auteur des vers et de la musique de ce beau chant national[1] qui conduisit nos premières armées à la victoire, et que n'ont pu flétrir les voix impies qui l'ont, un moment, associé à leur fureur.

« Agen est également la patrie de M. le baron Menne, maréchal-de-camp; du général Lafont-Blaniac, et du général Sarrazin... *de quo silere, pium est.* »

Je ne pourrais rien dire sur la ville de Nérac que n'ait dit avant moi, et beaucoup mieux que je ne pourrais le faire, M. de Villeneuve-Bargemont, ancien préfet du département de Lót-et-Garonne, dont la notice imprimée est un modèle de goût, d'élégance, et de précision à offrir à ces annalistes loquaces, qui ne trouvent pas le moyen de vous faire, en moins d'un volume in-4°, l'histoire de la plus misérable bourgade. J'aime mieux, tout en parcourant la *garenne de Nérac*, raconter à mes lecteurs l'aventure de la jolie petite *Fleurette*, la première et peut-être la plus douce conquête du *grand Béarnais*.

[1] *La Marseillaise.*

N° XXIII. [1er NOVEMBRE 1817.]

FLEURETTE.

Nomen tenuisse puellæ.
OVIDE, *Mét.*

Le nom de la jeune fille en est resté.

Je n'aime point les chapitres inutiles; et quelque plaisir que j'eusse trouvé à m'étendre sur la description de la ville de Nérac, où l'on ne peut faire un pas sans retrouver les traces du *bon roi*, j'ai dû me borner à renvoyer mes lecteurs à la *notice* de M. de Villeneuve-Bargemont, qui a tout dit, et tout dit à merveille, sur cette antique résidence des rois de Navarre. Je passe ainsi à travers la ville sans m'arrêter, même à *la Halle*, même au *marché au charbon*, bien que l'on raconte encore l'anecdote de *la belle boulangère* et celle du charbonnier *Capchicot*, que je me promets bien de ne pas oublier, si jamais je fais un livre sur l'origine des *privilèges, maîtrises, et jurandes*[1].

[1] Les boulangers et les charbonniers de Nérac avaient obtenu

Je ne m'amuse pas à relever et à dépeindre les ruines du château, dont il ne reste sur pied que la partie septentrionale, où se trouve une galerie curieuse par le morceau de sculpture qu'elle renferme. J'arrive promptement à l'extrémité de l'allée des Ormeaux; et, en suivant, sur la rive droite, les méandres charmants de la Baise, je me trouve dans cette *garenne* peuplée, pour ainsi dire, des souvenirs de la jeunesse de Henri IV.

Je m'assieds, près de la fontaine Saint-Jean, à l'ombre de deux magnifiques ormes dont l'un fut planté par Henri IV, et l'autre par Marguerite de Valois; de là je vois les débris de la chapelle que l'on avait fait bâtir pour que la reine, catholique au milieu d'une cour protestante, s'y livrât plus facilement à l'exercice du culte dont elle faisait profession. Lorsqu'à la honte des lumières dont on vante sans cesse les progrès on voit le fanatisme, dont le poignard atteignit Henri IV, se réveiller auprès de son berceau, on ne lira pas sans intérêt, et peut-être sans une utile humiliation, ce fragment, extrait des mémoires de Marguerite de Valois, publiés par Auger de Moléon.

« Cette félicité, dit cette princesse en parlant de « sa réconciliation avec son époux, me dura l'espace

de Henri IV la concession de l'emplacement qu'ils occupent encore en vertu d'un privilège dont la véritable cause n'a pas été stipulée au contrat.

« de cinq ans que je fus en Gascogne avec lui, fai-
« sant, la plupart de ce temps-là, notre séjour à
« Nérac, où notre cour était si belle, que nous n'en-
« viions point celle de France, y ayant madame la
« princesse de Navarre, sa sœur, qui depuis a été
« mariée à M. le duc de Bar, et moi avec bon nom-
« bre de dames et filles, et le roi mon mari étant
« suivi d'une belle troupe de seigneurs et de gentils-
« hommes, aussi honnêtes gens que les plus galants
« que j'aie vus à la cour, et n'y ayant rien à regretter
« en eux, sinon qu'ils étaient huguenots; mais, de
« cette diversité de religion, il ne s'en oyait point
« parler; le roi mon mari, et madame la princesse
« sa sœur, allant d'un côté au prêche, et moi et mon
« train à la messe en une chapelle qui est dans le
« parc, d'où, comme je sortais, nous nous rassem-
« blions pour nous aller promener ensemble, ou
« dans un très beau jardin qui a des allées de lau-
« riers et de cyprès fort longues, ou dans le parc
« que j'avais fait faire en des allées de trois mille
« pas, qui sont au long de la rivière. Le reste de la
« journée se passait en toutes sortes de plaisirs hon-
« nêtes, le bal se tenant d'ordinaire l'*après-dînée* et
« le soir. »

Si l'on ne connaissait l'histoire de cette première épouse de Henri IV que par les mémoires que nous a laissés cette princesse, où elle se peint comme un modèle de sagesse et de pudeur, on pourrait, sans

affecter une grande sévérité de principes, blâmer hautement, en visitant les lieux que je parcours, les amours infidèles dont le jeune héros y a laissé les nombreux souvenirs, sans même parler de la belle Grecque, mademoiselle d'Ayelle, de la jolie Le Rebours, et de la tendre Fosseuse, toutes trois *filles d'honneur* de Cathérine de Médicis, près de qui ces charges étaient, comme on le sait, de véritables *sinécures;* mais le caractère et la conduite de Marguerite sont trop bien connus pour ne pas excuser, en grande partie, les torts du galant Béarnais envers une épouse dont Charles IX avait dit: « En donnant ma sœur Margot au prince de Béarn, « je la donne à tous les huguenots du royaume. » Il aurait pu ajouter: « Sans l'enlever au duc de Guise. » L'indulgence, je dirai même le respect que l'on a pour les faiblesses d'un roi qui les racheta par tant de vertus solides, ne m'empêche pas de signaler dans nos mœurs une inconséquence (je trouverais facilement une expression plus dure et plus vraie) dont chaque page de notre histoire renouvelle le scandale.

De tout temps, la religion et la morale ont mis au rang des crimes la violation de la foi conjugale; et, de tout temps aussi, la société s'est montrée fort indulgente pour un délit dont les accusateurs, les témoins, et les juges pourraient être exposés, dans la même audience, à se voir déclarer complices.

Dans certains pays, les époux profitent de temps en temps du bénéfice de la loi, sans égard aux réclamations de leur conscience, et sans trop s'embarrasser d'un ridicule qui a son tarif comme tout autre objet de spéculation; dans d'autres, on prend plus gaiement et plus consciencieusement son parti sur des torts la plupart du temps réciproques, et que l'on cherche à se faire pardonner par des égards mutuels; mais dans ce désordre de bonne compagnie, la morale ne perd point ses droits; et si, quelquefois, elle paraît transiger avec les apparences, c'est pour maintenir le devoir, et conserver la rigueur du principe. Quelle qu'ait été, et quelle que soit encore en France, l'urbanité des mœurs sur le chapitre de la fidélité des époux, les vertus conjugales n'y sont pas moins un titre à l'estime universelle; et si le mépris public ne s'attache pas toujours à la violation du premier devoir qu'elles imposent, il est rare qu'il pardonne à l'éclat scandaleux qui peut en être la suite.

Par quel renversement de toutes les idées de morale et de bienséance ce scandale, que les lois punissent par-tout comme un crime, que les mœurs blâment au moins comme une faiblesse, jouit-il dans les cours non seulement du privilége de l'impunité, mais d'une sorte de droit honorifique que l'on brigue avec impudence, et dont on se targue avec vanité? Que les rois aient des maîtresses, que

les reines aient des favoris, c'est un tort que la plupart de leurs sujets auraient bien mauvaise grace à leur reprocher; mais que ces maîtresses soient publiquement avouées, qu'elles soient fières de leur honte, qu'elles exigent, qu'elles partagent les honneurs souverains, qu'elles donnent quelquefois leur nom au régne qu'elles avilissent, que les arts à l'envi s'occupent ou plutôt s'abaissent à célébrer de *splendides adultères*, que les historiens, plus vils que les courtisans, dont ils n'ont pas l'excuse, consacrent gravement cette honteuse célébrité, voilà ce qu'il est impossible de justifier, et, s'il faut tout dire, ce qu'on ne trouve dans les fastes d'aucun autre peuple.

De tous les princes à qui ce reproche est applicable, Henri IV, qui s'y est exposé le plus souvent, n'est cependant pas celui qui doit le craindre davantage. Il a eu beaucoup de maîtresses; mais il a eu deux méchantes femmes; mais ses maîtresses ne le dominaient pas; mais il les aurait toutes sacrifiées à Sully, comme il le disait lui-même; mais, en convenant que ses faiblesses faisaient tort à sa gloire, il demandait « franchement grace pour des galan« teries qui n'apportaient nul dommage à ses peu« ples, par forme de compensation de tant d'a« mertumes qu'il avait goûtées, de tant d'ennuis, « déplaisirs, fatigues, périls, et dangers par lesquels « il avait passé depuis son enfance jusqu'à cinquante

« ans. » Sans doute il y aurait de l'ingratitude, même de l'injustice, à rechercher minutieusement quelques taches dans une aussi belle vie, à demander compte de ses galanteries à un roi qui fut l'amour du peuple, la gloire du trône, et l'honneur de l'humanité, et qui justifia pleinement la devise qu'il avait adoptée : *invia virtuti nulla via est;* mais, dans ce pays même où aucun sentiment ne sait se renfermer dans de justes bornes, où l'on exècre ce que l'on hait, où l'on adore ce que l'on aime, peut-être pouvait-on se dispenser de diviniser des faiblesses, d'associer sans cesse le nom chéri de Henri IV à celui de Gabrielle, qui n'a rien de commun avec sa gloire; et, dans un chant national, peut-être pouvait-on trouver à louer dans le prince *qui fut de ses sujets le vainqueur et le père* d'autres vertus que celles *de boire et de battre, et d'être un vert galant.*

On pourra me faire observer que cette réflexion sévère n'est pas une transition fort adroite pour arriver à l'anecdote galante que j'ai promis de raconter; mais je parle de *Henriot* et non pas de HENRI, et l'on verra que la naïve Fleurette, qui développa la première dans le cœur d'un héros un sentiment qui tint tant de place dans sa vie, fut peut-être la seule de toutes ses maîtresses qui méritât de l'inspirer.

Le prince de Béarn (depuis Henri IV) n'avait pas

quinze ans lorsque Charles IX vint à Nérac, en 1566, pour y visiter la cour de Navarre. Les quinze jours qu'il y passa furent marqués par des jeux et des fêtes dont le jeune Henri était déja le plus bel ornement.

Charles IX aimait à tirer de l'arc; on voulut lui en donner le divertissement, et l'on pense bien qu'aucun des courtisans, pas même le duc de Guise, qui excellait à cet exercice, n'eut la maladresse de se montrer plus adroit que le monarque. Henri, que l'on appelait encore *Henriot*, s'avance, et, du premier coup, enlève, avec sa flèche, l'orange qui servait de but. Suivant la régle du jeu, il veut recommencer et tirer le premier; Charles s'y oppose et le repousse avec humeur; Henri recule quelques pas, arme son arc, et dirige sa flèche sur la poitrine de son adversaire: celui-ci se met bien vite à l'abri derrière le plus gros de ses courtisans, et ordonne qu'on éloigne de sa personne ce dangereux petit-cousin.

La paix se fit; le même jeu recommença le lendemain: Charles trouva un prétexte pour n'y pas venir. Cette fois, le duc de Guise enleva l'orange, qui se fendit en deux; il ne s'en trouvait pas d'autre. Le jeune prince voit une rose sur le sein d'une jolie fille qui se trouvait au nombre des spectateurs; il s'en saisit et court la placer au but. Le duc tire le premier, et n'atteint pas; Henri, qui lui succède,

met sa flèche au milieu de la fleur, et va la rendre à la jolie villageoise, sans la détacher de la flèche victorieuse qui lui sert de tige.

Le trouble qui se peint sur la figure charmante de cette jeune fille, qu'il embellit encore, se communique à celui qui le fait naître, et les doux regards qu'ils échangent à la dérobée sont les premiers signes de la vie nouvelle qui vient de commencer pour eux.

En retournant au château, Henri questionne ceux qui l'entourent; il apprend que l'aimable enfant se nomme *Fleurette*, qu'elle est fille du jardinier du château, et qu'elle demeure au petit pavillon qui se trouve à l'extrémité du bâtiment des écuries [1]. Dès le lendemain, le jardinage est devenu la passion de Henri; il a choisi un terrain de quelques toises aux environs de la fontaine de la garenne, où il sait que Fleurette se rend plusieurs fois dans la journée: il l'entoure d'un treillage; il y fait des plantations, où il travaille avec d'autant plus d'ardeur qu'il est aidé par le père de Fleurette, et qu'il a, vingt fois par jour, l'occasion ou le prétexte de la voir.

Si j'écrivais un *roman historique*, j'aurais la liberté d'arranger ou d'imaginer une foule de jolis détails; mais je raconte une anecdote, et je dois me borner au simple récit des faits principaux.

[1] Ce pavillon existe encore, et sert à renfermer les instruments de jardinage.

Depuis près d'un mois, Henriot en contait à Fleurette, c'est de là, je dois le dire en passant, que nous vient cette expression figurée de *conter fleurette*, dont l'étymologie est plus sûre que la plupart de celles que nous donne M. Morin dans son *Dictionnaire*. Henriot et Fleurette s'aimaient éperdument, sans trop savoir encore ce qu'ils se voulaient; ils l'apprirent un soir à la fontaine. Fleurette s'y était rendue un peu tard; l'air était pur; le murmure des eaux, les plaintes du rossignol, enchantaient le silence des bois, et la lune éclairait d'un jour mystérieux une retraite où la nature est déja la volupté. Que se passa-t-il dans cette soirée, à la fontaine de la garenne, entre le petit prince de quinze ans et la petite bergère de quatorze? Il est plus aisé de l'imaginer que de le décrire; tout ce que j'ai pu savoir, c'est qu'au retour de la fontaine la bergerette avait pris le bras du prince de Béarn, et que celui-ci portait la cruche sur sa tête. Ils se séparèrent à l'entrée du parc; l'un retourna gaiement au château, l'autre pleura en rentrant dans son modeste réduit.

Le père de Fleurette ne s'était pas aperçu que sa fille, depuis ce jour, allait plus tard qu'à l'ordinaire à la fontaine; mais le précepteur du jeune prince, le vertueux La Gaucherie, avait observé que son royal éléve avait toujours un prétexte pour s'échapper à la même heure, et que, par le plus beau temps

du monde, la forme de son chapeau était habituellement mouillée. Cette remarque éveilla la surveillance du sage mentor; il suivit de loin le jeune prince, et arriva, sans être vu, assez tôt et assez près pour s'apercevoir qu'il était venu trop tard. Convaincu, comme Fénélon, que la fuite est le seul remède à l'amour, sans autres remontrances, il annonça au jeune prince qu'ils retourneraient le surlendemain à Pau, d'où ils partiraient pour se rendre à l'*entrevue de Bayonne*[1].

L'instinct de la gloire, et peut-être celui de l'inconstance, parlaient déja au cœur d'Henri; cette nécessité d'une première séparation, qu'il courut en larmes annoncer à Fleurette, trouvait à son insu quelque adoucissement au fond de son ame; mais comment peindre le désespoir de la naïve et sensible Fleurette? Dans les derniers moments d'un bonheur prêt à lui échapper, elle pressentait tous les maux de l'avenir. « Vous me quittez, Henri, disait la tendre enfant, étouffée par ses pleurs, vous me quittez, vous m'oublierez, et je n'aurai plus qu'à mourir. » Henri la rassura et lui fit le serment d'un amour éternel, que Fleurette seule devait acquitter. « Voyez-vous cette fontaine de la garenne, lui dit-elle au moment où la cloche du château rappelait le prince, et donnait le signal du départ; absent,

[1] Où fut résolue la perte des protestants.

présent, vous me trouverez là... toujours là! » ajouta-t-elle avec une expression qu'il n'oublia pas.

Les quinze mois qui s'écoulèrent jusqu'au retour de Henri au château d'Agen avaient développé dans l'ame du jeune héros des vertus incompatibles avec l'innocence des premières amours, et les filles d'honneur de Catherine de Médicis s'étaient chargées du soin d'effacer de son souvenir l'image de la pauvre petite Fleurette: celle-ci, plus affligée que surprise d'un changement dont sa raison précoce l'avait dès long-temps avertie, ne lutta pas contre un malheur qu'elle avait prévu, et ne songea plus qu'à s'y soustraire.

Elle avait vu plusieurs fois le prince de Béarn se promener dans les bosquets de la garenne avec mademoiselle d'Ayelle, et n'avait pu résister au desir de se trouver un jour sur leurs pas. La vue de Fleurette, plus belle encore de sa tristesse et de sa pâleur, réveilla dans le cœur du jeune prince un tendre souvenir: il se rendit, le lendemain matin, à son logement, la trouva seule, et lui donna rendez-vous à la fontaine de la garenne: « J'y serai à huit heures, répondit la jeune fille sans lever les yeux de dessus son ouvrage. » Henri s'éloigna aussitôt; il attendit, avec toute l'impatience d'un premier amour qu'un regard de Fleurette avait ranimé dans son sein, l'heure qui devait la lui rendre. Elle sonne; il sort du château par une porte dérobée et passe à travers

les taillis du bois, de peur de rencontrer quelqu'un dans les allées. Il arrive à la fontaine; Fleurette ne paraît pas; il attend quelques minutes; le moindre bruit des feuilles fait tressaillir son cœur; il va, vient, s'arrête..., approche de la fontaine; une petite baguette est plantée sur l'endroit même où il s'est tant de fois assis près de Fleurette. C'est une flèche; il la reconnaît: la rose fanée y tient encore; un papier est attaché à la pointe; il le prend, cherche à le lire; mais le jour s'est éteint... Palpitant, inquiet, troublé, il revole au château, ouvre le fatal billet, et lit ces mots... « Je vous ai dit que vous me trou« veriez à la fontaine; peut-être avez-vous passé « près de moi sans me voir; retournez-y, et cher« chez mieux... Vous ne m'aimiez plus... il fallait « bien... Mon Dieu! pardonnez-moi... »

Henri a deviné le sens de ces paroles; le palais retentit de ses cris: on accourt; des valets, munis de flambeaux, le suivent à la garenne... Pourquoi s'appesantir sur de cruels détails? Le corps de l'adorable enfant fut retiré du fond du bassin où s'épanchaient les eaux de la fontaine, et déposé entre les deux arbres que l'on y voit encore. Les regrets déchirants, la douleur de Henri, qui resta du moins fidéle au souvenir de Fleurette, ne peuvent qu'honorer la mémoire d'un prince « né pour servir de « modéle à tous les rois par sa bravoure dans les « combats, sa loyauté dans les négociations, sa gé-

« nérosité dans la victoire, ses vastes conceptions « dans le cabinet; par sa constante activité, par son « amour pour ses peuples, par sa grandeur d'ame, « enfin par toutes les qualités qui constituent le plus « beau, le plus grand caractère [1]. »

Fleurette est la seule des maîtresses de Henri IV qui l'ait aimé comme il méritait de l'être, la seule qui lui fût fidèle, qu'il pût avouer sans rougir; mais elle ne fut pas *présentée;* elle n'eut pas le *tabouret* chez la reine, elle ne travailla pas avec les ministres et avec le confesseur, elle ne donna à la France ni princes bâtards, ni princes légitimés; aussi l'histoire n'en fait-elle pas mention.

[1] Cet éloge de Henri IV est extrait de la notice sur Nérac, de M. Villeneuve Bargemont.

N° XXIV. [15 NOVEMBRE 1817.]

MONTAUBAN.

It greatly concerns the sepherds of the people
To know the prognostics of weather.

BACON, *Essais.*

Il importe beaucoup aux pasteurs des peuples de chercher, dans l'état actuel de l'atmosphère, les pronostics du temps qu'il fera.

J'attache une grande importance au choix de mes compagnons de voyage, et je fais en sorte, en me rendant d'une ville à une autre, de pouvoir tirer quelque parti de la personne avec qui je me mets en route. Jusqu'ici j'ai été fort heureusement servi par les circonstances; si j'ai moins à m'applaudir cette fois de l'heureuse rencontre que j'ai faite, c'est qu'il vient un temps où les plaisirs ne se pèsent plus qu'au poids des regrets qu'ils vous laissent. Pour me faire mieux entendre, je dirai que j'ai voyagé, d'Agen à Montauban, avec une jeune et jolie femme que j'appellerai madame d'Ettivale, pour me rapprocher de son nom sans la nommer: c'est une Française dans toute la force, dans toute

l'étendue, dans toute la grace du mot; on aurait inventé pour elle les mots de charme et d'entraînement : je ne crois pas qu'il existe un cœur qui batte plus vite aux idées de gloire, de malheur, de patrie, et j'ose assurer que si l'on compte, en France cent mille hommes comme cette femme-là, on peut être sans inquiétude sur l'avenir. Je ne sais ni ce que cette dame pense de l'amour, ni comment elle en parle (c'est une question où l'on ne s'entend pas aux deux extrémités de la vie); mais je ne balance pas à l'offrir comme une réfutation vivante du reproche que Montaigne, La Rochefoucauld, et Beaumarchais font aux femmes, de ne point connaître entre elles la véritable amitié. Madame d'Ettivale a une amie de son âge, dont elle m'a montré plusieurs lettres. Si quelque jour elles sont rendues publiques, je ne répondrais pas qu'elles ne dépossédassent madame de Sévigné du sceptre épistolaire qu'une vieille admiration lui conserve; mais je suis certain qu'on y reconnaîtra des sentiments vrais, naturels, jusque dans leur exaltation même, et l'expression d'une ame de feu qui s'épanche dans le sein d'une amie, sans penser au jugement des salons, pour lesquels de pareilles lettres ne sont pas écrites. L'histoire de ces deux dames, qui se lie aux principaux événements de l'époque actuelle, fournirait un excellent chapitre de mœurs; mais indépendamment du secret que l'on doit à des confidences,

cette narration me rejetterait dans le tourbillon de la capitale, dont je suis sorti pour quelque temps. Je me borne à citer l'accident de voyage qui a donné naissance à une amitié dont on trouverait bien peu d'exemples parmi les hommes de tous les temps et de tous les pays. Madame Éléonore de Montis [1], c'est le nom de l'amie de madame d'Ettivale, n'était encore liée avec cette dernière que par de simples relations de société, lorsqu'elles firent ensemble, il y a quelques années, le voyage de Bagnères, où elles allaient prendre les eaux. Madame d'Ettivale emmenait avec elle sa fille, âgée de huit ans, d'une beauté que l'on commence à citer dans le monde. Un rapport singulier de goûts, d'opinions, qui n'étaient alors que des sentiments, et qu'une intimité de quelques jours leur avait fait connaître, avait déja commencé entre ces deux jeunes dames une liaison que devait bientôt cimenter un événement bien funeste.

A quelques lieues de Bagnères-de-Luchon, à l'aspect d'un chemin escarpé qui obligeait à enrayer les roues de leur voiture, madame de Montis proposa à sa compagne de descendre la montagne à pied; celle-ci, craignant encore plus la fatigue que le danger de la route, confia sa fille aux soins d'une

[1] Je ne peins point des mœurs de convention, et c'est sur-tout quand je rapporte des actions généreuses qu'on peut compter sur la fidélité de mes récits.

femme de chambre, et resta seule dans la voiture. La route se prolongeait dans l'espace d'une centaine de toises entre deux précipices dont la profondeur était masquée par les halliers et les broussailles qui en couvraient l'escarpement. La petite fille marchait, en tenant la main de sa gouvernante, dans un sentier étroit frayé au bord du chemin; madame de Montis, qui avait pris l'autre côté de la route, les devançait de quelques pas : tout-à-coup un cri aigu se fait entendre; elle se retourne et voit la femme de chambre étendue par terre, où elle s'agite dans les convulsions du désespoir. Elle accourt...; l'enfant roule encore dans un précipice de plus de cent pieds de profondeur. Sans hésiter un moment, sans penser au péril épouvantable qu'elle brave, une femme jeune, faible, délicate, descend ou plutôt se précipite dans cet abyme, et se dirige, dans sa chute, aux cris douloureux de la malheureuse petite fille, que les branches d'un vieux saule tiennent suspendue sur les roches aiguës qui tapissent cette fondrière. L'héroïque Éléonore, à qui la nature, en ce moment, donne une force qu'elle ne retrouvera peut-être jamais, détache l'enfant, la saisit avec les dents par le collet de sa robe, la fait monter devant elle, et s'attachant aux ronces, aux épines qui lui déchirent vainement la figure et les mains, elle parvient après une demi-heure d'efforts surnaturels, à remettre l'enfant à sa mère, que le

postillon, qui la tenait fortement dans ses bras, avait seul empêché de s'élancer dans le gouffre. Je ne dirai rien de la scène douloureuse et ravissante qui fut la suite d'une réunion inespérée; je n'en ai pas été témoin, et il y a d'ailleurs des situations dans la vie qu'il suffit d'indiquer pour les décrire. J'ai quitté madame d'Ettivale à *Moissac*. « Ah! si je n'avais que soixante ans! » comme disait Fontenelle...

En arrivant à *Montauban*, j'ai passé près d'une magnifique promenade d'où l'on découvre les riantes et fertiles plaines du Tarn et les pics sourcilleux des Pyrénées. On doit cette promenade, que l'on nomme *le Cours,* à l'intendant *Foucault,* qui en fit percer la grande avenue le long du quai, malgré les fortes oppositions des capucins, sur le jardin desquels il fallut empiéter. Après avoir traversé un quai étroit, encombré de briques et de pierres, qui conduit à l'une des rues les plus sales et les plus obscures de la ville, j'ai été loger à *l'hôtel de France,* où j'espérais trouver un très bon et très spirituel confrère, que je ne connais encore que sous le nom du *vieil Ermite de Tarn-et-Garonne*, et qui m'avait donné, par écrit, rendez-vous à cette auberge. Je le vis effectivement arriver le lendemain de très bonne heure, et nous fîmes connaissance en arrosant d'une bouteille de vin vieux de Cahors *les cuisses d'oie* que l'on nous servit à déjeuner.

On a remarqué que la confiance s'établit aussi

vite entre les vieillards qu'entre les jeunes gens; c'est peut-être parceque les uns ayant encore toutes les illusions dont les autres sont détrompés, il leur est également facile de s'entendre sur les choses et sur les hommes, qu'ils envisagent d'un même point de vue. Quoi qu'il en soit, le déjeuner n'était point fini que chacun de nous était en état de faire, au besoin, la notice nécrologique de l'autre. Nous traitâmes d'abord, et comme de raison, le chapitre des affaires publiques; nous arrivâmes ensemble à la même conclusion: un gouvernement représentatif bien et solidement établi, une charte que l'on observe, une armée que l'on honore, des tribunaux que l'on respecte, des ministres en qui l'on ait toute confiance, des institutions en harmonie avec les lumières du siècle, les hommes à grands talents, les braves et les honnêtes gens à leur poste, et tout est sauvé; sinon, non.

Passant ensuite du tout à la partie, j'interrogeai mon confrère sur l'état physique et moral de la province et de la ville qu'il habite depuis une cinquantaine d'années.

« Montauban, m'a-t-il dit, ne peut se vanter d'une origine ni bien ancienne, ni bien illustre. Vous avez pu voir dans beaucoup d'ouvrages littéraires, entre autres dans la *Description de la France* par Delaure, et dans l'*Histoire de France* de l'abbé Vély, que nos anciens seigneurs jouissaient du droit fieffé de pas-

ser, avec les filles de leurs vassaux, la première heure de la première nuit de leurs noces; que les moines, successeurs de saint Théodore, fondateur du monastère et du bourg de *Montauriol*, que les plaisants de ce temps-là appelaient *Montauviol*, usèrent un peu trop largement de ce droit de *prélibation*, et que les habitants, peut-être même aussi les habitantes, réclamèrent à ce sujet, la protection d'Alphonse, comte de Toulouse, qui leur permit de se soustraire à la prérogative monacale en s'établissant au bas d'un de ses châteaux. Ils y formèrent, vers l'an 1144, un bourg qui reçut le nom de *Mons-Albanus* (Mont-Alba), des saules qui croissaient en grand nombre aux environs. Une bonne excommunication, fulminée par le pape Grégoire VII, sur la plainte des *prélibateurs*, fit justice de cette violation de la propriété féodale, et le successeur d'Alphonse, Raymond V, se vit obligé de transiger avec les seigneurs-moines et de leur céder la moitié de la souveraineté de Montauban, sans aucune réserve de fait ni de droit.

« En 1560, la réforme s'introduisit et fit de grands progrès dans cette ville, où avaient pris naissance un grand nombre des braves compagnons du grand Henri. En plusieurs circonstances, les Montalbanais déployèrent autant de courage que de fermeté. Sous Louis XIII, lorsqu'il fut question d'annuler leurs priviléges, ils soutinrent des siéges mémora-

bles. Le duc de *Rohan*, *Jacques Caumont-Nompare de la Force, Dupuy,* et d'autres guerriers, se signalèrent par des prodiges de valeur en secourant et en défendant la ville, « où les femmes, dit le marquis « de Puységur dans ses *Mémoires,* firent aussi bien « que les soldats. »

« Après le dernier de ces siéges, les fortifications furent rasées; on fit perdre aux protestants, le duc de la Force excepté[1], une partie de leurs droits civils, et dès-lors ils cherchèrent, dans le commerce et l'industrie, à se consoler de la perte de leurs rangs et de leurs dignités. Les descendants des *Dupuy*, des *Devic,* des *Rouxfios,* des *Riupereux,* devinrent d'habiles manufacturiers, d'estimables négociants.

« On sait trop que la fin du régne de Louis XIV, livré dans sa vieillesse à d'odieux conseils, fut marquée par la persécution de ces mêmes protestants dont le sang avait coulé pour son illustre aïeul, et auxquels la France était en partie redevable de Henri IV. Les historiens ont tant parlé de ces affreuses dragonnades, de ces procédures iniques, de ces confiscations de biens, de ces enlévements d'enfants, de toutes ces mesures abominables que l'on employa contre les religionnaires, que de nouveaux

[1] Il fut fait maréchal de France, *et reçut deux cent mille écus pour prix de sa soumission, que les protestants ont qualifiée de trahison.*

détails recueillis dans une ville qui fut un des principaux théâtres de ces forfaits, n'ajouteraient rien à l'horreur qu'ils inspirent. Je ne m'arrêterai qu'à une seule observation, qui rentre dans l'examen des mœurs, dont je m'occupe plus particulièrement. Les étrangers que l'on appela dans la ville de Montauban, pour y occuper tous les emplois civils et militaires, secondèrent les intendants avec un zèle féroce dont le souvenir se perpétua dans les familles, et c'est à ce germe de haine qu'il faut attribuer l'éloignement que témoignent encore les Montalbanais pour les magistrats et pour les employés étrangers à leur ville.

« Le vertueux et infortuné Louis XVI, qui commença tout le bien qu'il voulait faire, et qu'une déplorable catastrophe ne lui permit pas d'achever, travailla au soulagement des maux qu'avait produits à Montauban la révocation de l'édit de Nantes. Il rendit aux habitants leurs droits civils, et, pour la millième fois, on put se convaincre que la tolérance fait plus de prosélytes que la persécution. Le nombre des protestants diminua beaucoup dans les dernières années qui précédèrent la révolution.

« La terreur révolutionnaire, durant laquelle les plus riches furent les premiers proscrits, fut plus funeste encore aux protestants qu'aux catholiques. La plupart d'entre eux se réfugièrent dans les armées pour échapper à l'échafaud.

« On pouvait croire que sous un prince tolérant et protecteur du faible les hommes également dévoués à leur pays et à leur roi, que la gloire nationale avait également couverts, que les malheurs des temps avaient également atteints, vivraient en paix en s'aidant à rassembler les débris d'un commun naufrage. La vérité tout entière serait trop pénible à connaître; je me borne à dire qu'elle est enfin parvenue aux oreilles du monarque; qu'il n'existera bientôt plus de *comité secret;* que les emplois ne seront plus distribués à ses créatures; que les descendants de ceux qui ont reconquis le trône de Henri IV ne seront plus regardés comme les ennemis du roi; que les armes seront remises aux citoyens les plus intéressés au maintien de l'ordre public; qu'on a déja déchiré ces listes de proscription où l'on a vu figurer, par la seule raison qu'ils étaient protestants, des militaires couverts d'honorables blessures, des officiers de volontaires royaux qui avaient marché, au 20 mars, contre Bonaparte, et qu'un décret avait mis en surveillance pendant l'interrégne; que l'on frémit en se rappelant ces jours de terreur où un escadron de lanciers... Cette crise affreuse est passée; la force du gouvernement, la sagesse des dépositaires de son pouvoir, l'établissement du régime constitutionnel, nous sont un sûr garant qu'elle ne se renouvellera plus. »

Après ce premier entretien, dont j'ai cru devoir *oublier* la plus grande partie, nous allâmes faire un tour dans la ville. La *Place-Royale* attira d'abord mon attention par son architecture singulière; du milieu du *Pont du Tarn*, ma vue se porta avec délices sur ces belles rives, sur ces nombreux bateaux qui sillonnent la rivière, sur cette foule d'ouvriers employés à réparer les quais et les piles du pont.

Mon vieux confrère m'a fait remarquer, au bout de la promenade *des Carmes*, où se trouve un des temples des protestans, un séminaire des catholiques et une école d'enseignement mutuel où les enfants des calvinistes pauvres reçoivent une instruction gratuite.

L'église cathédrale, qu'il m'avait vantée comme un des plus beaux monuments du Midi, ne m'a paru remarquable que par la noble simplicité de sa façade. Près du *café Royal*, je me suis arrêté sur une place bien triste, au bout de laquelle s'élève une tour carrée où l'on a placé une horloge. C'est tout ce qui reste d'un magnifique temple protestant qui fut détruit sous Louis XIII. La ville m'a paru propre, bien bâtie, et bien percée.

Le lendemain, l'Ermite gascon me conduisit au *cercle Puligneux*, que l'on appelle aussi *salon des Nobles*. Attendu que les citoyens de cette classe sont ici en trop petit nombre pour former seuls une société, ils se sont associé quelques bourgeois et

quelques joueurs de profession qui vont de pair avec tout le monde. Parmi les originaux qui ont plus particulièrement arrêté mon attention, j'ai été sur-tout frappé de l'air de dignité d'un gros employé à l'octroi, qui va jaugeant des barriques une croix de Malte à la boutonnière, et de l'intarissable babil du plus intrépide bavard que j'aie rencontré de ma vie. Une demi-douzaine d'idées, qu'il emploie avec une extrême économie, suffisent, depuis vingt ans, à un déluge de paroles auquel on ne conçoit pas qu'une langue humaine puisse suffire. Il faut que cette faculté loquace ne soit pas un moyen de fortune, car il a fait, m'a-t-on dit, des spéculations de tous les genres, sans avoir pu réussir à rien; il est néanmoins probable qu'une dernière affaire sur les bons de l'emprunt de cent millions fera mentir sa mauvaise étoile.

Je m'étais mis à une table de bouillotte pour me donner un maintien: je me dépêchai de me faire décaver pour écouter un monsieur en habit noir de *cadis de Montauban*[1], coiffé d'un petit chapeau à trois cornes, qui arrivait, tout essoufflé, du spectacle où il avait, disait-il, entendu applaudir, à deux reprises, des vers de Molière très *malintentionnés*. « Nous avons sifflé, comme de raison, continua-t-il: qu'ont fait ces coquins-là? Ils se sont mis à rire, et la pièce a continué comme si de rien n'é-

[1] Gros drap.

tait. — Que ne les appeliez-vous en duel? reprit gravement le chevalier jaugeur. — Ils auraient ri bien davantage, dit un officier de chasseurs de la légion de l'Isère. — Oh! mon Dieu, oui, ajouta naïvement l'homme au chapeau à trois cornes, ils étaient en train. »

Nous sortîmes pour nous rendre à un autre cercle. En passant sur *la place d'Armes*, j'aperçus, au clair de la lune, des femmes et quelques vieillards au pied de la grande croix que les missionnaires y ont plantée. J'observai que ces personnages étaient agenouillés à différentes distances de la croix. J'en demandai la raison. « Ils sont rangés, me répondit mon guide, dans l'ordre des péchés qu'ils ont commis; les plus éloignés sont les plus coupables; il est fâcheux, ajouta-t-il, que la place ne soit pas plus grande. »

Nous entrâmes au *salon Belissen*, le cercle du commerce. Je n'y trouvai que quelques vieillards dispersés dans deux ou trois salles obscures; je passai dans celle où on lit les journaux et où l'on sert des rafraîchissements; j'y étais à peine arrivé, que cinq ou six jeunes gens y accoururent en criant, en se poussant, en renversant les meubles; je témoignai quelque inquiétude sur le motif de ce tapage. « Ce n'est rien, me dit mon introducteur, ces messieurs s'amusent. » Tout en s'amusant ils s'approchèrent de notre table, et, charmés de savoir que j'é-

tais étranger, ils appelèrent à grands cris le garçon, et nous invitèrent à prendre un bol de punch avec eux. Tous alors se mirent à parler ensemble de la beauté de leur ville, des graces de leurs dames, de la bravoure des Français, des ridicules de la province (Montauban est à leurs yeux Paris en miniature), et peu-à-peu s'esquivant un à un, riant toujours du dernier qui sortait, répondant eux-mêmes aux cent questions qu'ils m'avaient faites, ils nous laissèrent enchantés de leur politesse, mais un peu étourdis de leur ramage.

Cette circonstance fournit à l'*Ermite de Tarn-et-Garonne* l'occasion de me parler du caractère général des Montalbanais. « Sauf les exceptions, qui sont ici tout aussi nombreuses que par-tout ailleurs, les hommes de ce pays, me dit-il, sont vains, légers, braves, ignorants, spirituels, et tout aussi francs qu'on peut l'être à une aussi petite distance de la Garonne; l'égoïsme qu'on leur reproche n'empêche pas qu'ils ne soient amis sincères... de ceux qui partagent leurs opinions ou leurs préjugés (la nuance entre ces deux mots n'est pas ici très sensible). Il faut quelque temps pour s'apercevoir de l'ignorance profonde où sont plongés les habitants de cette ville, et que dissimulent au premier abord l'originalité de leurs manières et la vivacité d'un esprit naturel qu'un défaut total de goût rend peut-être encore plus piquant.

« Le travail et la vanité se partagent la journée d'un Montalbanais. Le riche lui-même ne dédaigne pas d'en consacrer la plus grande partie au labeur du simple *minotier*[1], vêtu comme lui d'une petite veste blanche : mais à quatre heures précises la scène change : hommes et femmes, tout le monde s'habille et court étaler, à l'*allée des Carmes*, sur les quais, dans la superbe *avenue de Coussade*, le luxe ou du moins la recherche d'une toilette du soir, à laquelle il est rare que le bon goût préside. De simples ouvrières s'y montrent vêtues comme les grandes dames, dont elles ne se distinguent souvent que par une plus jolie figure : *cet affront fait à la qualité* est plus commun à Montauban que par-tout ailleurs.

« Le défaut d'instruction, sensible dans la classe des négociants, l'est davantage dans celle des nobles. Les jeunes gens passent leur vie au café, dans les promenades et au spectacle, où ils s'abonnent, quand la pauvre troupe de *Chevalier* vient s'établir dans cette ville.

« La population se compose de catholiques et de protestants ; ceux-ci en forment un peu plus de la moitié, et sont presque tous commerçants ou manufacturiers.

« Peut-être n'existe-t-il aucune ville en France

[1] Fabricant de farine de froment, appelée *minot*.

plus étrangère à l'amour et à la culture des lettres et des arts. Les libraires ne connaissent de commerce que celui des romans ; les peintres qui voyagent trouvent à peine deux ou trois maisons où on les accueille, et il est rare que les plus célèbres virtuoses fassent les frais des concerts qu'ils se hasardent à donner. »

N° XXV. [29 NOVEMBRE 1817.]

ÉLOGE ET CENSURE.

Ætatem aliam, aliud factum convenit.
PLAUTE, *le Marchand*, acte V.

Il faut se conduire selon les temps.

Après avoir passé avec moi trois jours à Montauban, mon vieux confrère m'a conduit dans son ermitage, à quelque distance de la ville.

Au moment de partir, pendant que je comptais avec mon hôte de l'*hôtel de France*, une jeune fille vint me remettre un billet de mon aimable compagne de voyage que j'avais quittée à Moissac. Je fus distrait de l'attention que je donnais à la lecture de cette lettre, par l'accueil que fit l'*Ermite de Tarn-et-Garonne* à celle qui me l'apportait, et qu'il embrassait avec une tendresse toute paternelle. « Ma pauvre *Joséphine* (lui disait-il avec une effusion de sentiment qui me faisait sourire avant que j'en connusse la cause), que je suis aise de te voir! — Monsieur, continua-t-il en m'adressant la parole, re-

gardez cette excellente fille, et vantez-vous de connaître une des meilleures créatures qui soient au monde... » Elle sortit pour aller faire quelque autre commission dans la ville, et l'Ermite continua : « Je n'ai pas trop conçu pourquoi, dans votre premier discours sur Montauban, dont vous m'avez communiqué le manuscrit, vous avez cru devoir déguiser, sous le nom de madame *d'Ettivale*, celui de madame la marquise de La Vallette. Je vous passerais cette précaution oratoire, si cette dame, compromise dans un procès dont il ne vous était pas permis de préjuger l'issue, attendait encore la justice qu'elle vient d'obtenir ; mais aujourd'hui qu'elle est rendue à la société, par quels singuliers égards pour le malheur, ou par quelle injuste défiance envers une autorité protectrice, craignez-vous de nommer une femme qui honore son sexe par le dévouement le plus héroïque aux objets de son affection, et par un courage dont la source est dans une ame ardente, qui s'est fait une passion de ses devoirs d'amie, d'épouse, et de mère? Mais j'oublie que c'est de la *servante* et non de la maîtresse qu'il est question dans ce moment. C'est encore une des prérogatives de cette femme extraordinaire que l'attachement qu'elle inspire à tous ceux qui l'approchent. Elle avait, depuis deux ans, pour femme de chambre, cette même Joséphine que vous venez de voir. Jeune, jolie, cette pauvre fille n'eût pas man-

qué d'amants; mais aussi sage que bonne, elle voulait un époux.

« Il était trouvé; le jour du mariage approchait, et sa part dans la communauté devait se composer de ses petites économies; c'était tout son avoir: cependant les juges d'instruction près la cour prevôtale notifient à madame de La Vallette, arrêtée depuis quelque temps et détenue aux *Madelonettes*, l'ordonnance de prise de corps, et l'ordre à la gendarmerie de la transférer à Lyon. Madame de La Vallette avait défendu à Joséphine de la suivre. Celle-ci n'insiste point, et va se jeter aux pieds de l'officier de gendarmerie chargé d'escorter sa maîtresse: il s'oppose également à ce qu'elle l'accompagne, en objectant que le gouvernement ne pourvoit qu'aux frais de voyage de la seule prisonnière. « Je le sais, répond Joséphine: j'allais me marier, voici ma dot; elle suffira à mes propres dépenses; je vous prie seulement de vous charger de payer pour moi sur la route, et de laisser croire à ma maîtresse que je voyage, comme elle, aux frais du gouvernement: sans cela, elle me fera mourir en me forçant de l'abandonner. » L'officier de gendarmerie céda aux instances de cette excellente fille, et Joséphine n'a point quitté madame de La Valette. Si vous doutez du fait, je vous citerai des autorités que vous ne récuserez pas. »

Cette petite digression, et le plaisir que nous

eûmes à causer avec cette bonne Joséphine, qui nous fit le récit le plus touchant des malheurs de sa maîtresse à Lyon, retarda notre départ de quelques heures.

Nous sortîmes par le magnifique faubourg de *Ville-Bourbon*, sur la rive gauche du Tarn; il est presque entièrement occupé par des négociants, des fabricants d'étoffes, des minotiers, et des teinturiers, la plus grande partie protestants: la rive droite (proprement la ville) est le séjour de la noblesse et des membres des anciennes cours des aides et sénéchaussée.

Nous nous arrêtâmes en passant devant une église de peu d'apparence: « Ne perdons pas, me dit mon guide, l'occasion de parler d'un homme de bien; on ne la retrouve pas quand on veut. Cette petite succursale était naguère desservie par un prêtre, vrai modéle de charité, de piété, de modestie, de toutes les vertus évangéliques. Je l'ai, non pas vu, mais surpris, après avoir épuisé sa bourse à soulager de pauvres malades, vendant sa montre pour leur en envoyer le montant, au nom du comité de bienfaisance. Sa tolérance rendit à l'Église catholique plus de protestants que les terribles persécutions des conseillers de Louis XIV. Il était l'ami des calvinistes dont il était chéri, révéré, à l'égal du meilleur des pasteurs de leur église. Ce modeste abbé Delmas, dont la mémoire,

est si chère aux gens de bien qui l'ont connu, eût acquis beaucoup de célébrité dans les lettres, s'il n'eût pas mis autant de soins à cacher de grands talents que d'autres en mettent à faire parade du peu qu'ils en ont. Je doute que, depuis la décadence des lettres romaines, on ait rien écrit de plus remarquable pour l'élégance, la hauteur et la pureté du style, qu'un poëme en vers latins sur les *Merveilles de la Création*, dont le manuscrit est entre les mains d'un honnête héritier qui le croit écrit en espagnol. »

Autre station devant la caserne des *chasseurs de l'Isère*, dont l'anachoréte m'a fait un éloge qui n'est point suspect dans la bouche d'un homme qui associe toujours ensemble les mots de paix et de gloire. Il m'a parlé avec une affection toute particulière du brave lieutenant-colonel de ce régiment, dont les nombreuses blessures et les souffrances qui en sont trop souvent la suite n'ont pu ralentir le zéle et l'activité. J'ai su en même temps que cette caserne avait été occupée, l'année précédente, par les cuirassiers d'Angoulême, et que le souvenir du comte d'Andelaw, leur colonel, est particulièrement cher aux habitants de cette ville, qui l'estiment et le révèrent.

Nous faisons route à pied; et, tout en cotoyant les bords charmants du Tarn, mon vieux compagnon continuait à me communiquer sur ce pays des

renseignements d'autant plus précieux qu'ils sont le fruit d'une longue et studieuse expérience.

« Le département de *Tarn-et-Garonne,* me dit-il, a été formé, en 1808, de deux arrondissements du département du *Lot,* d'un arrondissement de la *Haute-Garonne,* et de quelques cantons détachés de *Lot-et-Garonne.* Ce département est un des plus fertiles du royaume; on y cultive en grand, et avec beaucoup de succès et de profit, le millet et le blé; si le vin est de mauvaise qualité, c'est moins à la culture qu'à la fabrication qu'il faut s'en prendre: on y élève d'excellentes volailles, principalement à *Caussade.*

« Les principales ou plutôt les seules villes sont: *Montauban, Castel-Sarrasin, Moissac, Nègrepelisse, Caussade, Saint-Antonin, Montech, Caylus,* et *Lauzerte.* »

A peu de distance de Montauban, nous avons passé devant une maison de campagne d'assez belle apparence, où je ne pus m'empêcher de rire en comparant l'élévation prodigieuse des pins, dont le jardin est couvert, avec les ridicules proportions des taupinières amoncelées çà et là sous la burlesque dénomination de montagnes. Le propriétaire, fabricant de minot, a la réputation de se connaître très bien en farines; il est probable qu'il se fût exercé avec moins de succès dans l'art de *la Quintinie.*

Un autre bien de campagne arrêta mon attention avec plus d'intérêt : il y a trois ans qu'on y chérissait, qu'on y admirait encore un descendant du premier grand-maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, de ce célèbre *Raymond Dupuy*, compagnon d'armes de Baudouin, roi de Jérusalem ; les vertus, les grandes qualités de l'héritier d'un si beau nom, l'avaient placé dans la plus haute estime de ses concitoyens ; une mort précoce a fermé la carrière brillante qui s'ouvrait devant lui.

Dans cette longue promenade, j'ai eu occasion de remarquer qu'aux environs de Montauban les moindres bourgs ressemblent à de petites villes ; les communes rurales ne s'y divisent point en plusieurs hameaux, comme dans les autres départements ; les habitants, plus rapprochés, y sont continuellement sous l'œil du curé ou du pasteur, du maire ou du juge de paix ; il résulte de là que l'administration est plus facile, que les délits correctionnels sont plus rares, mais peut-être y perd-on en indépendance ce que l'on y gagne en tranquillité. L'opinion du maire y fait celle de la commune, et il suffit de changer l'un pour opérer dans l'autre une révolution complète. Chaque village a ses cafés, ses traiteurs, ses promenades publiques d'été et d'hiver, ses coteries, ses cercles des amis du roi et de la patrie, qui, malheureusement, ne sont pas toujours les mêmes. Dans chacune de ces bourgades il

y a un ton, un accent, des manières, des habitudes qui en distinguent les habitants; on saura dans un moment si vous êtes de Moissac, de Négrepelisse ou de Lauzerte, à la manière dont vous marchez, dont vous saluez, dont vous prononcez certains mots patois. Mon guide m'assure que les nuances de ce patois indiquent avec assez de certitude, dans les diverses provinces où on le parle, les nuances du caractère des habitants : à Montauban, où l'on est plus poli, où les femmes sont plus délicates qu'à Rodez et à Cahors, le patois est aussi plus doux; les A y remplacent plus souvent les O; j'en citerai un exemple entre mille : *Marguerite* se dit, à Cahors, *Morgorido;* à Montauban, *Margarida.* Dans le Rouergue, l'Auvergne, le Limosin, le Périgord, le patois et les mœurs sont beaucoup plus rudes que dans le Quercy, où ils sont moins polis qu'à Nérac et à Agen. En général, le patois s'adoucit vers l'est et le sud, et devient plus grossier en s'avançant dans le nord et dans l'ouest, c'est-à-dire vers les montagnes. L'histoire de cet idiome, s'il faut en croire mon confrère, jetterait une grande clarté sur les mœurs des provinces du midi de la France.

Une nombreuse compagnie de gens de campagne qui vint à passer près de nous, munie du plus singulier attirail, me fit connaître une des cérémonies en usage à la campagne dans les noces des protestants;

les conviés étaient tous armés de fusils et de pistolets; quelques uns portaient des rameaux auxquels étaient suspendus des fruits, des gâteaux appelés *fouaches*, des pièces de boucherie, de la volaille, et des œufs, le tout orné de rubans et de fleurs. Ce cortége se rendait chez le ministre, lequel devait bénir ces offrandes, que l'on doit porter ensuite chez la mariée. Dans les mariages entre catholiques et protestants, qui deviennent chaque jour moins rares, ce cortége se rend à la mairie, à moins que le conjoint catholique ne consente à faire bénir son union par le pasteur. Les noces se font avec une profusion extraordinaire; les riches paysans, que l'on appelle ici *pagès*, n'épargnent ni le vin du cellier, ni même celui du caveau; deux feuillettes du premier sont placées aux deux bouts de la table, dressée pour l'ordinaire dans le champ voisin. Le repas dure jusqu'à la nuit, et l'on danse jusqu'au lendemain; mais deux heures après que le couple amoureux s'est dérobé à la foule importune, il est d'usage d'aller enfoncer la porte de la chambre nuptiale, et de présenter aux nouveaux mariés la soupe à l'ail perfidement assaisonnée de poivre et de gingembre.

Dans le département de Tarn-et-Garonne, comme dans celui du Lot, les neuvaines et les anniversaires de décès sont, dans les campagnes et même dans quelques villes, de véritables fêtes de famille; on y

invite de préférence les voisins connus pour boire beaucoup et pleurer facilement : on m'a cité, dans ce genre, des amateurs de première force qui ont fini par se faire un métier de ce double talent.

Les jeunes gens des deux sexes, d'un caractère ardent et passionné, loin d'être divisés, comme leurs parents, par la différence des religions, y puisent quelquefois l'énergie d'un sentiment qui s'accroît pour l'ordinaire, de toute la force de l'obstacle qu'on lui oppose. *Nègrepelisse,* où les plus jolies filles sont protestantes, a vu se renouveler les histoires de *Clarice* et de *Lovelace;* de *Célestine* et de *Faldoni :* on m'a parlé d'un M. de B..., qui a poursuivi, dans toute la France, le ravisseur de sa jeune et charmante sœur, et qui l'a forcé de ramener, aux pieds de son père, la victime et le gage d'une passion fatale.

Dans ce pays, l'hymen n'a souvent besoin que d'un prétexte; on est convenu, par exemple (sauf le chapitre des accidents qui forcent assez souvent à renoncer à l'usage), de regarder, comme unis d'avance par le ciel, ceux qui figurent ensemble dans une cérémonie publique ou religieuse; rien de plus commun que de voir se marier le parrain avec la marraine, le *donzeau* avec la *donzelle*[1]*;* la

[1] Les deux personnes qui tiennent le poéle sur la tête des nouveaux époux.

demoiselle qui, dans les processions solennelles, porte la bannière de la Vierge, avec le jeune homme qui porte la croix : dans ces dernières fonctions, il est rare que le bouquet virginal, que reçoit la jeune fille des mains du galant porte-croix, ne soit pas considéré comme le bouquet des fiançailles.

Quelque plaisir que je puisse trouver à décrire l'habitation charmante que l'*Anachorète de Tarn-et-Garonne* appelle son ermitage; quelque envie que j'aie de le faire mieux connaître lui-même, et de montrer dans sa personne le modèle des vieillards aimables, des hommes savants sans pédanterie, philosophes sans orgueil, tolérants sans indifférence, et patriotes sans exagération, je suis obligé de respecter le secret dont sa modestie et peut-être sa prudence m'ont fait une loi : parmi les hommes distingués de ce département, dont il me reste à parler, c'est le seul envers qui la reconnaissance m'impose l'obligation d'un éloge pseudonyme.

Montauban n'a vu naître qu'un très petit nombre de littérateurs et de savants. Le premier, ou du moins le plus ancien, est *Garrissoles*, ministre du saint Évangile, auteur d'un poème latin, l'*Adolphine*, en l'honneur de Gustave-Adolphe; peut-être faudrait-il remonter jusqu'au temps de Virgile et d'Horace, pour trouver des vers latins à comparer à

ceux de ce beau poème, dont les exemplaires sont devenus très rares.

Vient ensuite, par ordre chronologique, *Charles Ballet*, littérateur recommandable, et *du Belloi*, savant jurisconsulte.

Il suffit de nommer *Cahusac* et M. *le Franc de Pompignan*, dont on connaît *les cantiques sacrés*, bien qu'on ne les *touche* pas plus que du temps de Voltaire.

Montauban possède une *Société des sciences, agriculture, et belles-lettres*, qui fut fondée en 1740, par M. de Verthamon, évêque: elle a joui, pendant quelque temps, d'une sorte de célébrité, et le recueil de ses mémoires n'est point sans intérêt. On remarque, avec peine, que cette société, qui n'a jamais compté parmi ses membres un aussi grand nombre d'hommes de mérite, a presque entièrement suspendu ses travaux; des dégoûts politiques paraissent être la véritable cause de cette paresse.

Les principaux membres de cette académie sont, pour les sciences, M. *Duc Lachapelle*, correspondant de l'Institut, habile astronome, qui publia, en 1807, un ouvrage très utile, intitulé *Application du système décimal aux mesures en usage dans le département du Lot*, dont Montauban dépendait alors.

M. *Combedounous*, savant helléniste, ancien membre du conseil des Cinq-cents, et traducteur des *Œuvres de Platon*.

Un jeune médecin, zélé sectateur de Jenner, qui plie sous le faix des médailles d'encouragement, et dont l'estime publique récompense le zèle infatigable et les soins véritablement pieux qu'il donne à ses malades de toutes les classes.

On compte, dans la classe d'agriculture, plusieurs propriétaires modestes qui s'efforcent d'introduire, dans les cantons où ils ont leurs biens, les méthodes agricoles les plus avantageuses; l'un d'eux vient de faire construire, à ses frais, plusieurs moulins à râper les pommes de terre, aussi ingénieux que commodes; il les prête aux cultivateurs les moins aisés, et pour mieux leur enseigner l'usage qu'ils peuvent en faire, il fournit souvent aux plus pauvres et le moulin et l'aliment qu'il sert à préparer. Homme généreux et modeste, vous vous cachez vainement pour faire le bien, vous n'échapperez pas à la reconnaissance publique!

Parmi les littérateurs, M. *Poncet Delpech* fils est auteur d'un poëme intitulé: *les Quatre Ages de l'homme*, dont voici le premier vers:

Je vais chanter un homme, et cet homme c'est moi.

On aurait tort d'en inférer, comme je l'avais d'abord fait moi-même, que l'auteur se soit pris lui-même pour le sujet et l'ame de son ouvrage.

M. Auguste de la Bouïsse, si singulièrement connu par ses élégies conjugales, est une des colonnes poé-

tiques de l'académie de Montauban, conjointement et solidairement avec M. Poncet Delpech.

M. l'*abbé Aillaud*, professeur de rhétorique au collége royal, dans un poème de l'*Égyptiade*, où il avait d'abord comparé son héros, qu'il ne compare plus à rien, à Jupiter, à Mars, passait avec beaucoup de goût de la mythologie à la bible, et s'écriait, en s'adressant au mont Thabor :

O Thabor! ébloui de ta gloire suprême,
Tu vis sur ton sommet triompher Dieu lui-même;
Tu devais voir encor, pour combler tes destins,
Triompher à tes pieds le plus grand des humains.

Pendez-vous, M. le baron de L..., votre fameuse apostrophe : *Dieu* VOUS *fit et se reposa*, ne vaut pas ce triomphe du mont Thabor, qui, après avoir contemplé Dieu dans sa gloire, a vu, *pour combler ses destins*, triompher à ses pieds le plus grand *des humains:* voilà ce qui s'appelle de la louange délicate!

M. *de Puntis* a donné au théâtre de l'Odéon une comédie, *l'Entremetteur de Mariages*, qui a obtenu du succès.

Il serait ingrat et injuste d'oublier, dans cette liste de littérateurs de Montauban, M. *Roques*, aveugle de naissance, dont *le Mercure* a publié dernièrement une lettre, sur l'éducation des aveugles, qui ne fait pas moins d'honneur à son cœur qu'à son esprit.

M. *Funck*, professeur de musique à Montauban, mérite également une mention particulière : à un talent d'exécution de première force sur le violon, la basse, la flûte, et le haut-bois, cet artiste, vraiment prodigieux, unit la science de la composition ; et, ce qui n'est peut-être pas moins extraordinaire, sûr de briller à Paris, au premier rang des musiciens les plus célèbres, il préfère l'existence heureuse et modeste qu'il s'est faite dans une ville de province, où son caractère n'est pas moins apprécié que son admirable talent.

Les principales maisons de commerce sont celles de MM. *Delmas*, *d'Escorbiac*, *Garisson*, *Bigail-Romagnac*, *Sartre-de-Salit*, *Malleville-Condat*, et *Mariette;* ces trois derniers ont des propriétés immenses dans ce département; tous, à l'exception de MM. Malleville-Condat, sont, je crois, protestants.

Un des hommes qui ont porté le plus d'esprit et de lumières dans la science du commerce M. *Portal*, aujourd'hui conseiller-d'état, appartient à une ancienne et respectable famille de Montauban.

La petite ville de Moissac, sur le Tarn, est très commerçante; elle possède un moulin pour les minots, de la construction la plus vaste et la plus ingénieuse : M. le baron *Detours* en est le propriétaire.

Le barreau de Montauban s'honore des talents

de M. *Mallet* fils, aussi profond jurisconsulte qu'orateur distingué.

Les environs de Réalville ont vu naître le fameux orateur *Cazalès*, dont on voit le château sur la route de Caussade à Montauban.

Cette dernière ville est la patrie du conventionnel *Jean-Bon-Saint-André*, qui se fit plus d'honneur dans sa préfecture de Mayence, où il déploya les talents d'un grand administrateur, qu'à bord du vaisseau *la Montagne*, où il fut en partie cause de la perte de la bataille navale du 13 prairial an 2, que le célèbre amiral Villaret-Joyeuse aurait infailliblement gagnée sans lui.

On ne s'étonnera pas qu'une ville qui vit naître plusieurs des plus braves compagnons du grand Béarnais, ait donné le jour à ce vaillant général *Doumerc*, qui commanda le premier corps de cavalerie en l'an 13; et qui fit, avec tant de gloire, les campagnes du Nord, du Rhin, et d'Italie; à cet autre duc *de La Force*, aujourd'hui pair de France et maréchal-de-camp, qui a soutenu dans nos rangs l'éclat d'une gloire héréditaire; enfin à ce général Bessières à qui un nom moins illustre, mais plus fameux, impose encore de plus grandes obligations.

N° XXVI. [13 DÉCEMBRE 1817.]

LE VOITURIN.

Maxima pars morem hunc homines habent.
PLAUTE, *les Captifs.*

La plupart des hommes sont ainsi faits.

On a pu remarquer jusqu'ici avec quelle douceur j'exerce la censure dont je me suis imposé la tâche, avec quel ménagement je fronde les ridicules, avec quelles précautions j'attaque les préjugés : à mon tribunal, jamais de peines afflictives; de simples réprimandes, et tout au plus, dans les cas les plus graves, des châtiments correctionnels infligés à l'effigie des délinquants. Autant j'apporte d'indulgence dans la poursuite et dans la punition des délits moraux qui sont de mon ressort, autant je montre de zèle dans la recherche de tout ce qui est bien, de tout ce qui peut faire honneur aux habitants des différentes provinces que je parcours. Convaincu, comme je le suis, que partout la vertu n'a qu'à se montrer pour faire des prosélytes, je la poursuis dans la retraite la plus obscure; et sans

égard à la modestie qui garde sa porte, j'en force l'entrée, et je la signale aux hommages de la multitude. On se tromperait en croyant que j'ai trouvé par-là le moyen de concilier à mes écrits une bienveillance générale : une foule de gens, à qui je n'ai jamais pensé, dont je trace, à mon insu, le portrait, en l'affublant de défauts et de ridicules qu'ils regardent probablement comme une propriété exclusive, s'obstinent à se reconnaître, et veulent me prouver que c'est nommer et calomnier un homme que de l'appeler par son vice ou par son ridicule; s'il y a là matière à procès, je mets d'avance en réquisition tous les tribunaux de la France. Ce mot de procès me rappelle que M. Selves est de Montauban.

On est étonné de l'inconséquence des hommes, et moi je suis surpris, au contraire, en m'examinant moi-même, que ce défaut de cohérence qu'on remarque assez souvent dans leurs principes, dans leurs goûts, et dans leurs actions, ne soit pas plus commun qu'il ne l'est. Combien de gens peuvent faire à la nature le même reproche que je suis en droit de lui adresser! En me douant d'une organisation physique à l'épreuve, pendant soixante-quinze ans, de toutes les fatigues, de tous les climats, elle a fort généreusement pourvu à cette inquiétude de caractère qui m'a fait un besoin des voyages; mais à quoi pensait-elle en me donnant en même temps une disposition toute particulière

à m'attacher aux lieux et aux personnes qui me plaisent au premier coup d'œil, de manière à me faire, de chaque séparation, un véritable tourment? Je me suis fait souvent cette question, que je m'adresse encore en me séparant de ce bon et spirituel confrère de *Tarn-et-Garonne*, dont j'ai quitté ce matin l'ermitage pour aller prendre à Montauban le *voiturin* qui va me conduire à Toulouse.

J'ai employé le temps du trajet que j'ai fait à pied de l'ermitage à la ville, à lire une lettre qui m'a été adressée, poste restante à Montauban, et que mes lecteurs me sauront gré de leur communiquer.

« Votre itinéraire, monsieur l'Ermite voyageur, vous éloigne de Villeneuve, et m'oblige à vous demander par écrit, pour notre ville, une réparation dont je me proposais de vous démontrer verbalement l'importance.

« Placé sous l'influence agénoise, vous avez appelé notre cité *Villeneuve d'Agen;* cette dénomination, que mes compatriotes prennent pour une véritable injure, est du moins une erreur, et je me propose de vous en faire convenir.

« Dès le temps des Gaulois, nous faisions partie de cette nation des *Nitiobriges* dont Agen était la capitale, et qui ne laissa pas de faire acheter sa défaite aux lieutenants de César. Sa gloire ne fut pourtant pas aussi brillante que celle de la nation voisine des *Sotiates,* que le grand Jules fut obligé

de combattre en personne. Je ne vous dirai pas ce que ceux-ci sont devenus, et mon respect pour nos savants ne va pas jusqu'à vous affirmer, d'après eux, que les habitants du petit village de *Sos*, dans l'arrondissement de Nérac, soient les descendants légitimes des *Sotiates*. Vous êtes tout-à-fait le maître d'en croire ce que vous voudrez.

« Quoi qu'il en soit, la ville d'*Eysses*, patrie de nos ancêtres les *itiobriges*, était située sur la rive droite du Lot, à un quart de lieue de ses bords, sur une éminence d'où elle dominait une riche vallée; les bords de la rivière et la basse plaine étaient alors couverts d'une vaste forêt. Il est probable que les druïdes n'y avaient pas établi leur culte, car on n'y sacrifiait pas de victimes humaines : l'Aquitaine n'a jamais eu à se défendre de ce reproche; le fanatisme s'y réservait une autre époque.

« Cette heureuse position fixa le choix des moines, qui, dans le partage des terres, se sont toujours arrangés pour avoir les meilleures; une abbaye fut construite, et nos ancêtres devinrent les vassaux des moines. Cette ancienne abbaye sert aujourd'hui de maison de détention pour seize départements, et des travaux vont s'ouvrir pour augmenter l'édifice : il suffisait autrefois; la population ne s'est pas accrue; croit-on que les crimes soient plus fréquents, ou veut-on que les prisons soient plus commodes?

« Le duc Alphonse, frère de saint Louis, acquit cette forêt de l'abbé Jordanus, en 1224, l'abattit, et construisit la nouvelle ville d'*Eysses*, sur les deux rivières du Lot, au sud-ouest de l'ancienne; il l'a fit ceindre d'une muraille, d'un fossé profond, et d'un rempart en terre; chaque porte fut surmontée d'une haute tour; les deux principales existent encore; il joignit les deux rives du Lot par un pont à cinq arches; la plus voisine de la rive droite ayant été emportée par un débordement, on en a réuni deux en une seule, et cet ouvrage est un des plus hardis de l'époque à laquelle il appartient.

« Peu-à-peu la ville nouvelle se peupla aux dépens de l'ancienne, et les moines restèrent seuls; ce qui leur est souvent arrivé. Cet abandon était le résultat des franchises attachées à la nouvelle ville; son sol relevait des domaines du roi, et les nouveaux habitants y trouvèrent un abri contre les vexations de la féodalité.

« Villeneuve alors fut désignée sous le nom de la province; elle s'appela *Villeneuve d'Agénois*, d'où, par une abréviation injurieuse, nos seigneurs de la capitale ont fait *Villeneuve d'Agen*.

« Je réclame, et nous réclamons tous contre cette prétention inconstitutionnelle, puisqu'elle rappelle le servage, en nous plaçant dans une sorte de dépendance à laquelle les villes et les particuliers se sont également soustraits: cette vanité suzeraine de



MM. les Agénois est un ridicule qui mérite de trouver place dans le tableau fidèle des mœurs provinciales que vous peignez avec autant de force que de vérité.

« Qu'avons-nous donc à envier à cette ville d'Agen, qui veut bien étendre sa burlesque protection sur Villeneuve et sur *Valence,* autre ville voisine? Notre rivière, moins grande que son fleuve, a cependant, sur ce dernier, l'avantage d'avoir été chantée par Voltaire, par cet immortel écrivain, la gloire des lettres et de la philosophie, l'honneur de son siècle et de la France, quoi qu'en disent nos *catéchiseurs* ambulants.

« Une plaine fertile, enfermée dans un vaste bocage, de riches coteaux, des vignes, des bois, de nombreux villages, des terres fécondes, une population considérable, nous permettent, je pense, de rivaliser de tous points avec nos suzerains des bords de la Garonne.

« Je dois vous dire encore que ces vins de *Thézac,* de *Perricard,* que vous avez comparés aux vins des meilleurs crûs, se recueillent au bord du Lot; que ces *pruneaux* si renommés en Europe et en Amérique, sont encore nôtres, et que c'est une usurpation évidente, de la part de la ville d'Agen, de leur donner son nom et de les revendiquer pour son territoire.

« Nos eaux-de-vie rivalisent avec celles de l'Ar-



magnac, et sont recherchées par les nations du Nord.

« S'agit-il de glorieux souvenirs, je m'empresse de vous apprendre ou de vous rappeler que les rois d'Aquitaine, enfants et descendants de Charlemagne, préféraient à toute autre cette riante contrée; que *Louis-le-Débonnaire*, qui ne l'était pourtant pas trop, naquit à *Casseneuil*, à une lieue et demie de Villeneuve; qu'étant devenu roi d'Aquitaine, pendant la vie du héros auquel il succéda sans le remplacer, il fit construire des barques de haut bord pour suivre les côtes, et exporter les productions de notre sol.

« Si Agen se rappelle que le château d'*Estillac* appartenait à Montluc, nous n'avons pas oublié que notre pays fut le théâtre de ses affreux exploits contre les protestants; qu'il assiégea *Penne*, petite ville à une lieue de Villeneuve, en remontant le Lot: forte et vaillamment défendue, elle succomba néanmoins, et sans égard pour l'âge, le sexe et la valeur malheureuse, ce guerrier, d'exécrable mémoire, fit combler, avec des hommes vivants, un puits d'une grande profondeur, dont il fit ensuite murer l'ouverture; le reste des citoyens de Penne devint la proie d'une soldatesque effrénée, que son chef encourageait au carnage.

« Mais oublions, s'il est possible, ces crimes enfantés par le démon des guerres religieuses. Ville-

neuve, plus heureuse que les villes voisines, n'en ressentit pas les effets; ses habitants coururent au-devant de Henri IV, et leur récompense fut d'être gouvernés quelque temps par l'illustre ami du bon roi, par l'irréprochable Sully. Villeneuve continuant à jouir de la franchise que lui avait assurée son fondateur, vit sans effroi s'élever autour d'elle les grands fiefs, les duchés de *Biron*, de *Lauzun*, d'*Aiguillon*; se multiplier les comtés, les baronnies, les forteresses; et loin de s'alarmer à l'aspect de cet appareil féodal, elle combla ses fossés, aplanit ses remparts, les transforma en promenade publique, et devint un asile agréable où se réfugièrent l'urbanité, le goût, l'instruction et la gaieté qui distinguent encore ses habitants.

« Je voudrais, M. l'Ermite, que vous eussiez pu venir vous en assurer par vos yeux; je n'oserais cependant vous répondre que vous n'y eussiez pas encore trouvé quelque reste de ce venin d'esprit de parti, dont nous n'avons pas été plus exempts que le reste de la France; mais vous y auriez remarqué du moins les bons effets de l'excellente ordonnance du 5 septembre, et j'ai dans l'idée qu'en nous jugeant par comparaison, vous n'eussiez pas été mécontent de nous; en récompense du bon accueil que nous avions l'intention de vous faire, nous vous demandons, non pas la faveur, mais la justice de désigner notre ville par le nom de *Villeneuve-sur-*

Lot, qui lui appartient de fait et de droit; et ce faisant, vous obligerez ses habitants, et particulièrement celui qui a l'honneur d'être, etc.

« Votre affectionné lecteur,

A. M.,

Associé correspondant de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen. »

J'ai été si agréablement occupé des personnes avec lesquelles j'ai fait route de Montauban à Toulouse, qu'il ne m'est pas arrivé de mettre une fois la tête à la portière, et que je serais bien embarrassé de dire si la petite ville de *Grisolles*, où nous nous sommes arrêtés pour dîner, est située dans une forêt ou dans une plaine. Je n'ai vu que mes compagnons de voyage; mais je les ai observés de manière à pouvoir leur donner place dans une galerie où les portraits servent, en quelque sorte, à personnifier les mœurs.

Je me trouvais assis dans la voiture en face d'un gros homme à la face rubiconde, sur qui se portèrent naturellement mes premières observations. Il avait été bénédictin, et n'a conservé de son premier état qu'un appétit très distingué, et une connaissance parfaite des cantons les plus renommés pour la qualité de leurs vins. Il s'est fait un vocabulaire à son usage; il ne demande point à un mari comment se porte sa femme, mais *com-*

ment va la propriété; il va se jeter dans le Course au lieu d'aller se promener au Cours, et cent autres locutions tout aussi neuves. Depuis une vingtaine d'années qu'il habite Montauban, on n'a point fait une noce, un enterrement, un baptême, qui n'ait été pour lui l'occasion d'une visite. On ne peut pas dire qu'il ait précisément de l'esprit et du caractère, mais il a un talent particulier pour découvrir, au premier coup d'œil, le beau côté de tout gouvernement en exercice, et il ne voit et ne parle que de celui-là; ce qui donne à sa conversation, sinon beaucoup de crédit, du moins beaucoup d'assurance. Dans toutes les discussions, *il est également pénétré de respect pour les opinions des uns et des autres;* et s'il garde la *sienne*, *c'est qu'il ne voit pas encore la raison d'en changer*. Il ne sait, il n'apprend jamais que de bonnes nouvelles, et ne dédaigne pas d'aller les recueillir jusque dans les cuisines d'auberges, où il se trouve toujours au débotté des voyageurs; il est d'ailleurs très poli, très galant: aussi l'appelle-t-on l'*ami* ***.

A côté de ce moine inoffensif se trouvait un vieil enfant d'Esculape, Parisien, qui ne pardonnera jamais à la révolution d'avoir révélé le secret de sa profonde ignorance, et d'avoir dissipé quelques préjugés dont il se faisait un fort joli revenu; aussi n'ai-je pas été surpris d'apprendre qu'au sortir d'un *comité secret*, au retour d'une procession, il aurait

volontiers fait pendre, il y a deux ans, quelques uns de ces libéraux incorrigibles qui vont prêchant les bienfaits de la vaccine et de l'enseignement mutuel, dont il ne parle pas sans grincer les dents. Son aversion pour les religionnaires est encore plus forte, attendu que celui de ses confrères en Hippocrate qui a le plus contribué, par ses talents, à discréditer ses travaux mortuaires, professe la religion protestante: quand la sottise, la jalousie, et le fanatisme, combinent ensemble leurs poisons, on conçoit la force d'une pareille thériaque.

Je m'arrêtai avec plus de complaisance à examiner et à écouter un Gascon de la vieille roche, placé dans l'autre coin, sur le devant de la voiture, coiffé d'un petit chapeau à trois cornes, portant, sous un habit moitié bourgeois, moitié militaire, et boutonné dans toute sa longueur, une épée dont on ne voyait que la pointe, décoré d'un ruban jaune moiré, qui s'étendait dans la longueur de quatre boutonnières; peut-être en attachant quelque idée de gloire militaire à la balafre qui sillonne une de ses joues, aurait-on pu le regarder sans rire; mais en l'écoutant, l'effort devenait impossible: à l'agrément de l'accent natif qu'il possède dans toute sa pureté, il joint un bégaiement d'affection sur la lettre *v* qu'il prononce comme un *f*, et dont il prolonge le son d'une manière quelquefois très scandaleuse.

J'ai connu jadis à l'Ile-de-France un M. de Mervin qui s'est fait une réputation dans l'art d'estropier les mots, ou de les détourner de leur signification. Ce M. de Mervin, qui avait été obligé de faire faire la *ponctuation* à sa gouvernante hydropique; qui avait fait graver sur ses fusils de chasse, rangés dans une espèce d'arsenal, *ex libris Mervin,* était un puriste, comparé à ce monsieur au ruban jaune. Dans une demi-heure de conversation, il a trouvé l'occasion de nous dire « qu'un de ses parents avait fait un testament *ortographe* en sa faveur, mais qu'il y avait ajouté un *crocodile* qui lui ôtait une partie de ses biens; que sa femme l'avait forcé, après la mort de ce parent, d'avoir recours aux huissiers, aux avocats, aux avoués, enfin à toute la *pharmacie* de la justice; qu'on le ménage si peu dans la distribution des faveurs municipales, qu'on loge chez lui, tout à-la-fois des présidents de la cour d'assises et des militaires, *et qué par là touté la corvete il lui tombe dessus.* Ce brave homme nous raconta qu'il avait été malade pendant l'hiver *expiré,* et qu'il était resté quatre mois sans passer le *cercueil* de sa porte, continuellement *transvasé* d'un lit dans un autre. D'ailleurs il est très fier de son neveu, qui est un grand *botanique,* à qui l'on doit la découverte de la *pimprenelle.* » Je me hâte d'ajouter que les bonnes qualités dont ce brave homme est pourvu obtiennent bientôt grace pour des ridicules, à tout

prendre, plus amusants que les prétentions du grand *botanique* son neveu, auprès duquel j'avais le malheur d'être placé, l'un des sots les plus insupportables qui existent à cinquante lieues à la ronde, si j'en dois croire mon autre voisin, espéce d'*homme gris*, dont la franchise un peu brutale m'a beaucoup aidé dans mes observations.

Cet homme, qui nous connaissait tous, et que personne ne connaissait, a trouvé le moyen de mettre les différents caractères en évidence en les frottant l'un contre l'autre. Étranger à la ville, et je crois même aux départements du midi, qu'il n'habite que depuis quelques mois, personne n'est plus avant que lui dans le secret de la société et même des familles de Montauban. Il est au fait de toutes les liaisons, de toutes les intrigues, de tous les projets de mariage. Sur des choses importantes, je ne dois pas l'en croire sur parole, mais je puis, sans indiscrétion, parler, d'après lui, de la comédie bourgeoise de cette ville.

La troupe dont elle se compose, a, comme toutes celles du même genre, son *premier tragique*, qui n'a de rival que Talma; son grand *amoureux*, dont toutes les dames raffolent; ses *jeunes premiers*, qui font les rôles de femmes avec une voix rauque et des favoris qui leur couvrent les joues; ses spectateurs, qui se moquent habituellement des comédiens; mais ce qui n'est pas aussi commun, c'est le

talent des comédiens bourgeois de Montauban pour se moquer de temps à autre de leurs spectateurs; la dernière preuve qu'ils en ont donnée mérite qu'on en fasse mention: ne voulant pas faire les frais de décorations nouvelles, ils avaient obtenu que leurs plus fidèles habitués se cotisassent pour subvenir à cette dépense. Le jour de la clôture de ce théâtre de société, les acteurs, en examinant l'état de la caisse, s'aperçurent qu'ils avaient des fonds de reste; mais au lieu de faire la répartition de cet excédent aux souscripteurs, ils trouvèrent plus plaisant de composer et de représenter un vaudeville intitulé le *Bon Souper*, et d'employer au repas qui faisait le nœud de la piéce la totalité de la somme qu'ils avaient encore entre les mains. Le souper, très gai pour les acteurs, la plupart gens d'esprit, parut un peu long aux spectateurs qui le payaient, et qui ne s'aperçurent de la mystification dont ils étaient dupes qu'au refrain du vaudeville final, accompagné d'un dernier verre de vin que l'on buvait à leur santé.

Les auteurs de cette *gasconnade* répondirent par de grands éclats de rire aux sifflets d'un parterre qui ne sentit pas d'abord tout le sel de cette plaisanterie.

N° XXVII. [26 DÉCEMBRE 1817.]

LA DINÉE.

Hæc est conditio vivendi.
HOR., sat.

Telles sont les conditions de la vie.

On ne sait pas tout ce qu'on peut dire et entendre, en deux heures, de choses amusantes, absurdes, ingénieuses, ridicules, sages et bouffonnes, quand on n'a pas dîné à une table d'hôte de vingt personnes, parmi lesquelles se trouvaient dix-huit Gascons: c'est ce qui m'est arrivé à Grisolles. Mes compagnons de *voiturin*, dont j'ai parlé dans mon précédent discours, n'étaient pas, à beaucoup près, d'une originalité aussi piquante que plusieurs des personnages avec lesquels le hasard me mit, pour quelques moments, en rapport dans une petite ville du Languedoc, qui n'a d'autre renommée que celle des excellents ciseaux qui s'y fabriquent. Dans le nombre des originaux fortuitement rassemblés à la même table, un monsieur, que j'appellerai *Dartiguette*, s'empara d'abord de mon attention en annonçant publiquement le motif et le but de son voyage.

« Je suis las, disait-il, d'être dupe de certaines gens en les prenant de confiance pour ce qu'ils se donnent : j'ai voulu avoir le cœur net de quelques réputations à la mode, et pour cela je remonte à leur source. Me suis-je bien convaincu que tel homme, par son esprit, par ses talents, ou seulement par sa position, doive influer en bien ou en mal, directement ou indirectement sur les destinées de la France? Je vais prendre mes informations sur son compte, non pas aux lieux qu'il habite, mais aux lieux qu'il a habités; non pas auprès de ses collègues actuels, mais auprès de ses confrères, ou même de ses compagnons d'autrefois : c'est dans les petites communes qu'on apprend à connaître les grands personnages, et je pourrais indiquer tel registre de mairie qui jetterait un grand jour sur les délibérations du conseil-d'état. Vous ne sauriez croire combien de renseignements précieux j'ai déja trouvés à Cadillac, à Villefranche, à Bazas, etc., etc., » Comme je ne veux point enlever à ce *défaiseur* de réputations le mérite et le profit de ses découvertes, je n'extrairai rien du singulier recueil de pièces officielles qu'il nous a communiqué, et qui ne m'a d'ailleurs rien appris : je savais depuis long-temps que la peur n'a pas de mesure, et que l'ambition n'a pas de mémoire.

Un voyageur, moins dangereux et plus amusant, était un M. de Pérouzet, qui, depuis quinze ans,

court après sa femme qu'on lui a enlevée dans un bal à Paris, où il l'avait amenée trois mois après son mariage. Il a obtenu un jugement solennel contre le ravisseur; mais il est d'autant plus embarrassé de le faire mettre à exécution, que chaque fois qu'il atteint son infidèle, la présence d'un nouveau complice l'oblige à un nouveau procès. « Je n'en aurai pas le démenti, continua-t-il; car, dans la dernière sentence que j'ai obtenue, on a laissé en blanc le nom du séducteur; celui que j'atteindrai paiera pour tous. — Vous en serez pour les frais, lui répondit M. *Dartiguette* avec une gravité très comique; votre femme est désormais sous la garantie des biens nationaux. »

Il entrait plus que de la curiosité dans le desir que j'avais de savoir à quoi m'en tenir sur le compte d'un jeune homme et d'une jeune personne, placés à l'une des extrémités de la table comme un de ces beaux vases de fleurs qui embellissent et parfument aux jours de fête la salle de festin. Mon voisin me mit au fait.

« Vous voyez, me dit-il, un *troubadour et sa mie*, un vivant épisode de roman de chevalerie, mis en action au dix-neuvième siécle. Ce jeune homme, que la nature a créé poëte au sein des montagnes, en est descendu une lyre à la main; cette lyre était celle de Tyrthée; elle respirait les combats; il céda à son inspiration, et courut, presque au sortir de

l'enfance, chercher de glorieux périls, au milieu desquels la fortune, cette fois, trahit nos armes et trompa la victoire. Blessé sous les murs de Dresde, le guerrier troubadour trouva un asile et de tendres soins dans la maison d'une jeune orpheline; à force de pitié d'une part, et de reconnaissance de l'autre, ils arrivèrent à s'aimer comme on s'aime à vingt ans, avec un cœur brûlant et une tête poétique. Comme il est plus facile en tout pays, et principalement en Allemagne, de fuir avec son amant que de l'épouser; la jeune fille ne jugea pas à propos de consulter son tuteur sur le dessein qu'elle méditait, et qu'elle exécuta par des moyens qui feraient honneur à l'imagination d'Auguste Lafontaine. Réunis en France, après une séparation de quelques mois, ces deux jeunes gens, qui se sont fait une existence à part dans la société, n'ont pas encore songé à donner à leurs serments d'autre garantie que celle d'un amour qu'alimente et ennoblit la passion des arts. Ce couple charmant, retiré, pendant l'hiver, dans une maisonnette de la vallée d'H..., en sort au printemps pour parcourir les lieux les plus favorables aux grandes inspirations de la peinture et de la poésie qu'ils cultivent avec un égal succès. Dans ce moment, le poëte et sa jolie compagne achèvent un voyage vraiment sentimental, qui a pour but de visiter le berceau des héros français morts pour leur pays, et à la mémoire desquels ils élèvent un

monument également honorable pour ceux qui l'ont mérité et pour ceux qui l'exécutent. »

Je profitai de ces renseignements pour faire tomber la conversation sur l'état de la poésie en France, sur le grand caractère que pouvait lui imprimer la cause patriotique, dont quelques jeunes gens paraissent déja ressentir l'influence. Cet éloge indirect reçut aussitôt une application personnelle; et quelques personnes de la connaissance du barde occitanien le prièrent de nous réciter quelques strophes de son ode *à la mémoire des braves*. Il céda à nos instances et choisit les vers qu'il venait de composer sur les bords du Lot, au lieu même où naquit le célèbre maréchal Bessières. On me saura gré sans doute de les consigner ici. Rien de ce qui honore la France et les Français n'est étranger à mon voyage.

. . . .

C'est peu: rival d'Homère aux sources d'Hypocrène,
Comme lui des héros consacrant les destins,
Je peindrai dans mes vers, sur la sanglante arène,
Ou Bessière ou Turenne,
D'un pareil foudre atteints.
Où courez-vous? Quel deuil vous environne?
Pourquoi ces longs regards de pleurs appesantis?
N'êtes-vous point la nymphe de l'Ottis,
Qui s'unissant au deuil de la Garonne,
Va raconter sa perte au palais de Thétis?

— « O ma mère! il n'est plus le vaillant capitaine,
« La palme de mes bords, et la fleur des guerriers;
« Lui dont le bras terrible, orgueil de l'Aquitaine,
« Du Nil au Borysthène
« Cueillit tant de lauriers.
« Le cruel Mars, trop jaloux de sa gloire,
« Trop blessé de l'éclat dont brillait sa valeur,
« D'un trait soudain l'arrache à ma douleur,
« Et maintenant, pleuré de la victoire,
« Il dort, et le clairon n'éveille plus son cœur.

« — Il n'est plus, mais sa gloire à jamais est vivante,
« Mais son nom du trépas n'a point subi les lois,
« Mais son ombre aux combats porte encor l'épouvante,
« Et la harpe savante
« Redira ses exploits.
« En vain, parés de triomphes funèbres,
« Les siècles envieux voudraient au noir Léthé
« Plonger un nom par la lyre adopté.
« Du temps vaincu repoussant les ténèbres,
« Il vit, riche d'encens et d'immortalité. »

Elle dit: tout-à-coup quittant la rive heureuse
Où Béthune a rejoint les mânes de Henri,
Attentive à mes chants, de mon luth amoureuse,
Une ombre valeureuse
Dans les airs m'a souri.
Ce n'était plus cette image sanglante,
Ce front décoloré, ce corps pâle et mourant,
Triste jouet du foudre dévorant;
C'était l'éclat, l'image étincelante
De l'ardent météore au sein des nuits errant.

Telle au ciel nébuleux de la Calédonie,
Non loin des vastes flots du bruyant Océan,
Des mânes de Morven la troupe réunie,
Avide d'harmonie,
Écoutait Ossian.
Quoique affranchis des liens de la terre,
Du récit des combats nourrissant leur loisir,
Ils s'enflammaient d'un belliqueux desir,
Et dans leurs mains le large cimeterre
A la voix d'Ossian frémissait de plaisir.
....

Ces vers furent accueillis avec des témoignages de satisfaction plus ou moins vifs de la part des auditeurs, à l'exception pourtant d'un homme à cheveux blancs, dont les continuels hochements de tête trahissaient le mécontentement. Je l'amenai à rompre le silence qu'il s'imposait visiblement par politesse. « Que voulez-vous, dit-il, je n'aime pas les héros, et l'aversion que j'ai pour ces illustres dévastateurs me rend insensible aux éloges poétiques qu'on leur prodigue; en un mot, je n'entends rien à cette vertu féroce que l'on appelle la gloire. »

Je me contentai de lui répondre par ces vers de la Tactique :

Eh quoi! vous vous plaignez qu'on cherche à vous défendre!
Seriez-vous bien content qu'un Goth vînt mettre en cendre
Vos arbres, vos moissons, vos granges, vos châteaux?
Il vous faut de bons chiens pour garder vos troupeaux.
....

— « Je sais, interrompit le vieillard, la distinction qu'il est juste de faire entre le guerrier qui défend son pays et celui qui ravage le pays des autres; mais jusqu'ici je n'ai trouvé de ces héros-là que dans l'histoire fabuleuse des *Troglodites*, et s'il faut dire toute ma pensée, j'admire, j'honore, je révère cent fois plus un Voltaire, un Élie de Beaumont, un Dupaty, réhabilitant la mémoire de Calas, renversant l'échafaud de Sirven, arrachant au supplice de la roue les condamnés de Chaumont, que nos Turenne qui embrasent le Palatinat, que nos Condé qui font la guerre dans les rangs espagnols, que nos Bessières qui font des 18 *brumaire* au profit d'un seul homme. Telle n'est pas, je le sais, la disposition générale de l'esprit humain; c'est du bruit, de l'éclat qu'il faut, et dès long-temps j'ai remarqué que l'héroïsme de la vertu était le seul qui ne produisît jamais d'enthousiastes.

« Je me suis souvent arrêté à considérer quels étaient les événements sur lesquels se fixait exclusivement la curiosité publique, et j'ai toujours vu, à la honte de mes compatriotes, qu'entre deux objets, dont l'un présentait la nature humaine dans ce qu'elle a de plus noble et de plus touchant, et l'autre dans ce qu'elle a de plus odieux, tous les regards se dirigeaient à-la-fois sur ce dernier.

« En voulez-vous un exemple récent? Deux procès épouvantables se plaident en ce moment aux deux

extrémités de la France : dans l'un, il ne s'agit plus que de savoir si quelque coupable n'a pas échappé à la justice ; si le crime le plus lâche, le plus atroce n'a pas eu plus de complices que la loi n'en a encore atteint ; dans l'autre, si le glaive de la loi n'est pas suspendu sur la tête d'un innocent déja condamné. Sans rien préjuger sur de pareilles questions, il est permis de dire que l'obscurité qui voile encore la première ne peut cacher que de nouvelles horreurs, et que le jour près de se répandre sur la seconde peut éclairer le triomphe de l'innocence. Comment se fait-il donc que le crime irréparable qui a coûté la vie au malheureux Fualdès mette en mouvement la France entière, et que la condamnation qui menace les jours de l'infortuné Wilfrid Regnault ne puisse distraire un moment l'attention publique qui se porte tout entière sur la cour d'Albi ? Comment se fait-il que les colonnes de vingt journaux soient remplies, depuis six mois, des horribles détails de l'assassinat de Rodez, des réclamations des accusés, des lettres, des dépositions d'un témoin mystérieux, et que l'excellent, le courageux mémoire de M. Odilon-Barrot, avocat au conseil du roi, pour Wilfrid Regnault et sa malheureuse famille, n'ait encore obtenu, dans aucune feuille publique, la faveur d'une simple mention ? C'est que vous êtes tous des enfants cruels, sur qui la terreur agit plus fortement que la pitié ; c'est que des aven-

tures romanesques, des situations théâtrales vous intéressent plus que le désespoir d'un père et d'une mère octogénaires, dont les derniers regards voient s'élever l'échafaud où va périr un fils qu'ils croient innocent; c'est que celui qui consacre ses talents et ses veilles à la défense d'un citoyen obscur que l'erreur poursuit, que l'intrigue environne, que la calomnie accable, ne parle qu'à ce petit nombre d'hommes justes, éclairés, et véritablement sensibles, qui pensent avec un philosophe grec [1] que la société doit une statue au véritable héros de l'humanité, au vertueux avocat qui parvient à confondre le faux témoin et à sauver l'innocent. »

Le discours de ce vieillard fit d'autant plus d'impression sur son auditoire qu'il parlait avec toute l'autorité que donnent un grand âge, une figure respectable, une raison supérieure, et une émotion profonde. Je ne me permettrai cependant pas de le suivre dans le touchant commentaire qu'il nous fit du mémoire de M. Odilon-Barrot, je craindrais de communiquer à d'autres, avec le sentiment d'une indignation stérile, la douloureuse anxiété qu'a laissée au fond de mon cœur l'examen d'une affaire qu'il compare énergiquement à « l'enfer du « Dante, où le spectacle devient d'autant plus ré- « voltant, la scène d'autant plus hideuse, qu'on s'y « enfonce davantage. »

[1] Callisthène.

Je regrettai que les deux voiturins qui s'étaient rencontrés à Grisolles ne fissent pas route ensemble. Nous nous séparâmes sans que j'aie pu savoir quel était ce vieillard vénérable que j'avais écouté avec tant de plaisir.

Je suis arrivé à Toulouse par une belle route bordée d'arbres. L'étendue de cette ville, le nombre de ses basiliques et de ses clochers, la couleur de ses maisons, presque toutes en brique, et principalement sa belle situation sur la Garonne, offrent un ensemble curieux et imposant.

J'ai d'abord remarqué un pont, ouvrage de Mansard, et des quais magnifiques dont cette ville est redevable à la magnificence de son ancien archevêque, ce cardinal de Loménie dont la fortune fut si rapide et la fin si déplorable.

L'hôtel-de-ville a de l'élégance, même de la grandeur, sans toutefois justifier le titre fastueux de Capitole que lui conservent les Toulousains, et d'où ses magistrats ont pris celui de *capitouls*, aux dépens duquel Piron s'est permis de rire dans sa *Métromanie*.

Je commencerai demain mon cours d'observations dans cette ville célèbre à toutes les époques par de grandes vertus, de grandes erreurs, et de grands crimes.

N° XXVIII. [9 JANVIER 1818.]

TOULOUSE.

.... *Palladiæ non inficienda Tolosæ*
Gloria quam genuit pacis alumna quies.

MARTIAL, Épig.

Toulouse *palladienne* cultive les lettres, doux enfants de la paix.

Je me suis souvenu, en arrivant à Toulouse, que j'avais autrefois passé dans cette ville, et que j'avais logé dans un hôtel qu'on appelait alors le *Soleil d'or*. Informé que cette auberge subsistait encore à la même enseigne, et qu'elle était encore tenue par madame Daumont, dont je me rappelais avec reconnaissance les aimables soins, j'ai cru devoir donner la préférence à l'*hôtel du Soleil d'or* sur l'*hôtel de France*, aujourd'hui plus en vogue. Un de mes compagnons de voiturin, qui croyait me décider sans doute en faveur du dernier, m'apprit qu'à certaine époque un étranger fameux y avait gracieusement élu son domicile. J'ai pris en hâte le chemin de mon ancien *Soleil*.

Il y a des rencontres dans ce monde qui ne sont faites que pour moi. Tandis que j'attendais, dans une salle de la maison où le voiturin s'était arrêté, qu'on y déchargeât mes effets, je remarquai, à l'extrémité de la chambre, quelque chose approchant d'une figure humaine, aux trois quarts enseveli dans un énorme fauteuil à roulettes. Je m'approchai; c'était un homme en effet, mais un homme si gros, si court, si vieux, qu'il fallait faire une sorte de travail d'esprit pour retrouver et rajuster les parties constitutives de cet énorme mannequin. Avec une voix qui paraissait sortir d'une caverne obstruée, ce personnage, physiologiquement inexplicable, m'adressa la parole, et me demanda, en ajustant devant ses yeux une loupe de la largeur d'un miroir à barbe, « si je venais, de Paris, et si j'étais janséniste. » Je lui fis observer qu'il y avait à-peu-près un siécle d'une question à l'autre, et que c'était tout au plus si je savais moi-même ce que signifiait la seconde. « Dans ce cas, continua-t-il, j'espère que vous n'êtes pas député, ou du moins qu'on ne vous chargera pas du rapport sur le concordat. » Je ne remplirai pas les lacunes qui séparent ces idées disparates, et je ne dirai pas par quelles étranges transitions ce docteur impotent en vint à me démontrer, à sa manière, que la révolution n'était que la conséquence de la grande querelle du jansénisme et du molinisme, déguisés sous d'autres

noms, et que l'on serait bien étonné un jour d'apprendre que tout le mal qui s'était fait depuis trente ans, et qui se faisait encore, était l'ouvrage des jansénistes. Je suis pressé d'en venir à la singulière reconnaissance que cet entretien amena. « Monsieur, lui dis-je, je dois convenir avec vous que je suis moins frappé de la justesse d'une pareille proposition que du souvenir qu'elle réveille dans mon esprit: vous me rappelez qu'il y a, je ne sais plus combien de vingtaines d'années, j'ai connu, dans cette même ville, chez un M. Chaunou, aux soins duquel j'avais été particulièrement recommandé, un petit prestolet qui faisait les délices de la bonne compagnie de Toulouse, et qui professait exactement dans les mêmes termes une doctrine tout-à-fait semblable à la vôtre. » A ces noms de *Chaunou* et d'*abbé*, la tête de ce personnage s'éleva comme par ressort du milieu de ses deux épaules, où elle était encaissée jusqu'aux oreilles, et braquant de nouveau sa loupe sur mon visage: «Votre nom? me dit-il en forçant sa voix. — Je me nommais alors Pageville. — Pageville! un bambin de quinze à seize ans, qui faisait de mauvais vers et de méchantes caricatures où figuraient d'ordinaire madame Chaunou et l'abbé *Saturin*. — Saturin! C'est cela même. — Eh bien! monsieur, cet abbé Saturin, ce petit prestolet, c'est moi-même. — Impossible! — Pas plus impossible que vous; on me reconnaît du moins à mes prin-

cipes, et j'espère que le temps et l'expérience auront opéré dans les vôtres une révolution compléte.»

J'interromps un entretien qui demande des explications antérieures; et après avoir promis à mon vieil abbé de le revoir souvent pendant mon séjour à Toulouse, je vais prendre possession de mon logement au *Grand-Soleil*, où toutes les circonstances de mon ancienne liaison avec l'abbé Saturin se retracent à mon esprit.

Quand je vins pour la première fois à Toulouse, au sortir du collége, j'avais été recommandé à un négociant nommé Chaunou, qui demeurait rue des Filatiers, dans la maison qu'avait occupée l'infortuné Calas, laquelle était restée plusieurs années vacante, à défaut de locataires qui voulussent habiter des lieux également en horreur aux persécuteurs fanatiques et aux amis de l'humanité. Ce M. Chaunou, qu'on avait nommé *le grand*, sans flatterie et tout simplement à cause de sa haute taille, n'avait obtenu qu'avec beaucoup de peine la faveur d'épouser sa maîtresse, excellente femme d'ailleurs, mais infatuée de sa noblesse au point de croire qu'elle avait pu, sans déroger, donner cinq enfants à un roturier, mais qu'elle compromettait son honneur et celui de ses aïeux en épousant leur père. L'abbé Saturin, ami de la maison, qui l'avait maintenue dans ces nobles dispositions pendant quelques années, crut devoir la décider à se relâcher de

ses principes; et mademoiselle de....., de....., et autres lieux, était depuis six mois madame Chaunou, lorsque j'eus l'honneur de lui être présenté.

Ce qu'il y avait de singulier dans ce ménage, c'est que le mari avait autant d'aversion pour la noblesse que la femme pour la bourgeoisie, et qu'il avait été convenu entre eux que chacun aurait sa société distincte, qu'il réunirait à des jours différents. Mon âge ne tirait point à conséquence. Je fus admis dans toutes les deux. L'abbé Saturin jouissait du même avantage à plus juste titre peut-être, mais moins explicitement reconnu. Cet abbé, que le temps s'est amusé à défigurer d'une si étrange manière, était alors brillant de jeunesse, de vivacité, et d'esprit. Élevé chez les jésuites, il en avait conservé l'esprit et les maximes, et croyait fermement que cette société religieuse, dispersée mais non pas détruite, devait ressaisir un jour le sceptre du monde, et régner de nouveau par la grace de Molina. Je ne dirai pas de quels arguments il se sert pour prouver que nous touchons à l'accomplissement de cette prophétie. Quand je lui parle des progrès toujours croissants de la philosophie et des lumières, il me répond que les voies de Dieu sont grandes, et que les jésuites sont vivaces...

Je viens de l'hôtel-de-ville. En entrant dans la cour, j'ai bien examiné la place que l'on m'avait indiquée sur la muraille, et je n'y ai reconnu qu'en

idée les traces du sang de ce brave et infortuné duc de Montmorency, que l'implacable cardinal fit décapiter dans cette cour le 30 octobre 1632, à l'âge de trente-sept ans, au pied de la statue de Henri IV! Son corps était couvert de quinze blessures, et l'on conserve encore dans sa famille les cinq balles qui en furent extraites et que les ennemis y avait logées.

Dans la salle appelée *des Illustres*, j'ai remarqué les bustes de *Cujas*, le célébre jurisconsulte, qui répondait si sagement à ceux qui lui parlaient des progrès du calvinisme: « Cela ne regarde point l'édit du préteur [1]; » de *Pibrac*, l'auteur des quatrains; du poëte *Meynard*, qui ressembla trop, dit Voltaire, « à ces mendiants qui appellent les passants *monseigneur*, et qui les maudissent s'ils n'en reçoivent pas l'aumône; » de *Goudouly*, l'Horace des Gascons; du président *Duranty*, digne d'être mis en parallèle avec l'illustre président Molé, et de plusieurs autres grands hommes à qui Toulouse se glorifie d'avoir donné le jour, et sur lesquels je me propose de revenir. Une notice des hommes célébres est, en tout pays, le chapitre le plus important de l'*histoire des mœurs*.

Dans une autre pièce, je me suis arrêté avec intérêt devant la statue en marbre blanc de la restau-

[1] *Nihil hoc ad edictum prætoris.*

ratrice de l'Académie des Jeux Floraux, de la célèbre *Clémence Isaure*. Cette noble protectrice des arts semble avoir hérité des honneurs que l'on rendait autrefois dans cette ville à la déesse *Pallas*, comme l'indique le surnom de *Palladienne* que lui donne Martial dans les vers que j'ai cités en tête de ce discours.

S'il est rare que l'amour des lettres soit une source de fortune pour les individus, l'exemple de Toulouse semble prouver que les villes n'y trouvent pas mieux leur compte, quand cette passion des lettres, unie dans les mœurs des habitants aux préjugés que l'orgueil enfante, leur fait perdre de vue les avantages qu'ils pourraient retirer de la culture des arts industriels: de là vient que Toulouse, une des plus grandes villes de France et des mieux situées pour le commerce, est peut-être encore aujourd'hui l'une des plus pauvres et des plus dépeuplées. Fiers autre fois de posséder dans leurs murs une Académie des Jeux Floraux, une université, un présidial, une sénéchaussée, un hôtel des monnaies, une généralité, un parlement et un Capitole, les habitants de Toulouse ne voyaient rien au-dessus d'une charge de robe ou de capitoul qui donnait la noblesse, et dédaignaient l'industrie commerciale et manufacturière, où ils ne voyaient que de l'argent à gagner. Il est plus facile de faire une révolution dans les lois d'un pays que dans ses mœurs. Les modifications

que celles des Toulousains ont subies n'en ont point effacé ce caractère distinctif.

Je n'ai point encore acquis la preuve qu'ils aient conservé pour la beauté ce sentiment d'enthousiasme dont la tradition leur fait honneur. Les registres de l'hôtel-de-ville, que je n'ai point consultés, renferment, m'a-t-on dit, une ordonnance des magistrats, en vertu de laquelle une dame, connue sous le nom de la *belle Paule*, était obligée de se montrer, deux fois par semaine, à sa fenêtre, afin que le peuple eût le plaisir de la contempler. Loin de se plaindre de cette exposition publique, à laquelle on l'avait en quelque sorte condamnée, on assure que cette dame la vit, avec beaucoup de peine, tomber en désuétude. Vers le milieu du siécle dernier, on montrait encore aux curieux (qui n'y mettaient pourtant pas autant d'empressement que leurs devanciers) le corps de la *belle Paule*, déposé aux Augustins, dans la chapelle dite des onze mille vierges, laquelle avait la propriété de dessécher les chairs sans altérer sensiblement les traits de la figure. Les gens qui expliquent pourquoi la *dent est d'or*, avant de s'être assurés qu'elle soit d'or, avaient découvert que cette propriété conservatrice du caveau des cordeliers venait de la chaux dont il avait été saturé lorsqu'on bâtissait cette vaste église.

Je n'ai point quitté l'hôtel-de-ville sans voir la salle des *armoires de fer*, où l'on conservait les *an-*

nales de Toulouse, et dans laquelle s'assemblaient les capitouls. On y lit encore cette ancienne formule romaine : *Videant consules ne quid detrimenti respublica capiat.* Ces maudits Romains ont laissé par-tout des traces de gloire et de liberté.

Cette ville célèbre n'a conservé aucun des grands monuments de son ancienne splendeur; les édifices y manquent de noblesse, les rues y sont tortueuses et les places irrégulières. En traversant la rue *Croix-Baragnon*, j'ai regretté de n'y plus voir cette croix destinée à perpétuer le souvenir d'une de ces erreurs si fatales de la justice, dont l'histoire de Toulouse offre malheureusement plus d'un exemple. Racontons en peu de mots l'épouvantable aventure de *Baragnon*, ne fût-ce que pour inspirer une crainte salutaire aux juges de Wilfrid Regnault, s'il en est temps encore.

Baragnon était un cordonnier très honnête homme; un de ses amis fut assassiné devant sa porte : celui-ci avait appelé Baragnon à son secours. Des témoins, plus irrécusables qu'un *Ménil-Bêtat*, attestèrent devant les juges qu'ils avaient entendu la victime crier en expirant : *Baragnon me tue!* Cette preuve parut suffisante; le malheureux cordonnier fut roué vif. Très peu de temps après, un duel eut lieu, dans un autre quartier de Toulouse, dans la rue Bonne-Vidale; le guet, instruit de cette affaire, accourt, trouve un cadavre baigné de sang, pour-

suit sa route, rencontre à quelques pas un homme qui fuit tenant une épée cachée sous son manteau, et l'arrête comme coupable du meurtre. Cet homme est condamné; et c'est au pied de l'échafaud qu'il déclare qu'il est innocent de ce dernier attentat: qu'il passait par hasard dans la rue Bonne-Vidale, et que l'épée à pommeau d'argent qui se trouvait par terre ayant tenté sa cupidité, il l'avait saisie; mais que d'ailleurs il était justement puni par un incroyable décret de la Providence d'un autre forfait dont les hommes ne l'avaient jamais soupçonné; qu'il était le véritable assassin de l'ami de *Baragnon*, et que c'était lui qui, après avoir immolé sa victime, avait poussé ces cris lamentables: *Baragnon me tue!* afin de faire peser sur l'innocent sa culpabilité. En réparation d'un malheur irréparable, le nom de cet infortuné fut donné à la rue qu'il habitait; une croix fut dressée à côté de sa demeure, et d'autres fondations pieuses furent provoquées par les juges eux-mêmes. Des agents révolutionnaires se montrèrent assez stupides pour faire disparaître, en changeant le nom de cette rue, les traces de la barbarie de notre ancienne législation, qu'ils avaient tant d'intérêt à conserver, ne fût-ce que pour servir de prétexte à d'odieuses persécutions que nous avons vu se renouveler au même lieu, sous d'autres couleurs.

La même inconséquence avait, selon moi, pré-

sidé au changement du nom de la rue de l'*Inquisition*. Les vestiges d'une ancienne porte rappelaient aux Toulousains que l'inquisition, par la malheureuse influence du voisinage de l'Espagne, s'était un moment introduite dans leur ville : ce souvenir, perpétué avec le nom de la rue, était une espèce d'expiation; les inquisiteurs révolutionnaires en firent un monument dérisoire, lorsqu'ils donnèrent le nom de la *Tolérance* à cette même rue, où ils entassaient dans des cachots, en attendant qu'ils les envoyassent au supplice, ceux qui ne partageaient pas leurs opinions inhumaines. Les missionnaires occupent aujourd'hui le *couvent de l'Inquisition*. On a meublé à neuf la chambre de *saint Dominique;* les tableaux à fresque, représentant les exploits du saint-office brillent d'un éclat nouveau : et la rue a repris son épouvantable dénomination.

A défaut de ses monuments, cette ville peut citer ses promenades publiques; l'*Esplanade* est la plus belle et la plus fréquentée; les vastes allées qui l'ombragent sont peuplées, dans la belle saison, de femmes assez généralement remarquables par leur beauté, l'élégance de leur taille, et le bon goût de luer parure.

Le *Cours de Dillon*, situé sur la rive gauche de la Garonne, est la promenade à la mode dans les soirées d'été; la petite bourgeoisie paraît s'y plaire davantage, sur-tout après le coucher du soleil; je n'o-

serais toutefois affirmer que l'*affront fait à la qualité* soit plus rare à Toulouse qu'à Montauban. Les *grisettes*, au moins aussi jolies que les *dames*, passent pour avoir des mœurs assez faciles; et les jeunes étudiants, en grand nombre dans cette ville, aiment beaucoup la promenade du soir.

Les allées qui commencent au pont de *Montaudran*, et longent le canal des deux mers jusqu'à son embouchure dans la Garonne, forment, sur un espace de plus de deux mille toises, une promenade recherchée des voyageurs, pour la variété des sites qu'elle présente. Le bosquet de l'embouchure, et les avenues qui bordent le canal de Brienne jusqu'aux remparts de l'arsenal composent une autre promenade également pittoresque: les Pyrénées se montrent au fond du tableau, et l'on aperçoit les dernières ramifications de ces montagnes, qui se terminent à l'extrémité du faubourg nommé *Saint-Michel*.

J'ai parcouru le champ de bataille où, dans la mémorable journée *du* 10 *avril* 1814, dix-sept mille Français, sous les ordres du maréchal Soult, disputèrent la victoire, pendant quatorze heures, à une armée de cent mille hommes, Anglais, Portugais et Espagnols, commandés par le duc de Wellington. Si le gain d'une bataille doit être assigné à celui qui en retire les avantages, l'armée française, obligée d'évacuer la ville, vingt-quatre heures après

la bataille de Toulouse, doit s'avouer vaincue; s'il appartient à celui qui enléve les positions de son ennemi et reste maître du champ de bataille, aucune des deux armées n'a obtenu cet honneur; mais si le nombre des blessés et des morts décide de la victoire, si les succès balancés, dans une lutte si inégale, s'estiment en raison des efforts de courage qu'ils ont dû coûter à l'un des deux partis, la bataille de Toulouse sera inscrite, dans les fastes militaires de la nation française, au nombre des victoires les plus glorieuses. L'affaire a commencé à la pointe du jour par l'incendie de quelques maisons éparses dans la campagne, et ne s'est terminée qu'à la nuit. Attaqués successivement dans toutes leurs positions par des forces infiniment supérieures à celles qu'ils pouvaient opposer, les Français se maintinrent par-tout, et sur quelques points prirent l'offensive avec tant de valeur et d'audace, que l'ennemi eût été forcé à la retraite, si quatre régiments de cavalerie, que multipliait cependant l'habileté du général qui les commandait[1], avaient pu suffire pour déterminer le mouvement rétrograde de l'armée anglaise. On s'étonnera moins des prodiges de nos soldats dans cette journée mémorable, en se rappelant qu'ils avaient pour chef le vainqueur d'*Oporto*, les généraux Drouet, Reille, Soult, Clau-

[1] Le général Soult, frère du maréchal.

sel, Harispe, Gazan, et Berton. Les Français perdirent trois mille hommes dans cette journée, où l'ennemi évalua lui-même la sienne à six mille morts et douze mille blessés.

Je suis loin d'adopter une opinion que des espérances cruellement déçues ont sans doute accréditée; j'entends dire journellement que si les divisions aux ordres du maréchal Suchet eussent marché sur Toulouse et se fussent jointes à la petite armée du maréchal Soult, une victoire décisive eût été, pour l'armée française, la récompense d'une aussi glorieuse journée. Pour ôter tout fondement à ce reproche, il suffit de savoir que les troupes sous les ordres du duc d'Albuféra, réduites à moins de vingt mille hommes, et ayant en face une armée espagnole, se trouvaient alors à plus de soixante lieues de Toulouse, sur l'extrême frontière; que le duc de Dalmatie n'avait pas réclamé l'intervention du maréchal Suchet, et que ce dernier ne fut prévenu de la bataille que la surveille du jour où elle a été livrée.

Du haut des remparts et des monuments publics, les habitants de Toulouse purent assister aux manœuvres et suivre les mouvements des deux armées: les étudiants en droit et en médecine se distinguèrent par leur zèle à travailler aux redoutes et aux têtes de pont; plusieurs périrent sur le champ de bataille, où ils allaient relever les blessés, en

partageant leur péril : des femmes (je ne dirai pas à quelle classe de la société le plus grand nombre appartenait) couraient de rang en rang, sous la mitraille ennemie, portant des rafraîchissements et des secours aux soldats, déchirant leurs propres vêtements pour étancher leur sang, et couvrir leurs blessures. La garde nationale de Toulouse s'acquitta de tous ses devoirs dans cette grande journée, en maintenant l'ordre au sein d'une cité où s'agitaient les passions les plus funestes, au milieu des horreurs de la guerre. Je me prive du plaisir de citer des traits d'héroïsme, de dévouement et de générosité, auxquels je ne pourrais payer le tribut d'admiration qu'ils méritent qu'en les mettant en opposition avec des faits d'une autre nature, sur lesquels un Français doit jeter, d'une main pudique, le manteau du patriarche.

N° XXIX. [24 JANVIER 1818.]

BIEN ET MAL.

En combien de façons, hélas!
Le genre humain se fait à soi-même la guerre.
LA FONTAINE, *Voyage en Limousin*.

« Je ne me fâche pas du portrait que vous faites de moi, me disait mon vieil abbé, à qui je montrais mon dernier discours avant de l'envoyer à Paris; la forme du corps, les préjugés de l'esprit ne sont rien au terme où je suis parvenu, et vers lequel vous vous acheminez à grands pas, soit dit sans vous déplaire: un vieillard a cela d'heureux, qu'on ne peut plus médire que de son cœur; mais aussi, malheur à l'homme à cheveux blancs que peut atteindre le reproche de méchanceté! c'est incontestablement de toutes les créatures humaines la plus odieuse; cela se démontre aussi clairement qu'une proposition de mathématiques. Toute mauvaise action est un mauvais calcul: rien ne calcule plus mal que la passion; les passions sont le partage de la jeunesse; donc le vice ne peut trouver

d'excuse que dans l'âge des passions: le bonheur, qui se présente sous vingt formes différentes aux yeux d'un jeune homme, peut l'égarer à sa poursuite: son imagination et ses sens, qui ne lui montrent que des plaisirs, ont sans cesse à lutter contre le devoir, qui lui impose des privations; mais un vieillard qui touche aux bornes de sa carrière, qu'aucune illusion ne saurait tromper, qu'aucune espérance ne peut séduire, qui ne vit plus que dans ceux qui doivent lui survivre, en un mot, qui n'a plus d'intérêts personnels à défendre de ce côté du tombeau; un vieillard, dis-je, est un monstre dans toute la force du mot, si l'idée d'une mauvaise action, dont il ne saurait recueillir que la honte, peut encore entrer dans son cœur.—Je suis entièrement de votre avis, lui répondis-je, et j'en tire une conséquence bien peu favorable à l'époque où nous vivons. Ce n'est point l'envie de soutenir un paradoxe, mais bien le résultat de mes observations, qui me porte à poser comme une régle, dans les exceptions de laquelle je me hâte de nous placer tous deux, que cette espéce de monstres caducs est malheureusement trop commune de nos jours: ma consolation est de croire qu'elle est soumise à la loi générale, et qu'elle ne laissera pas de postérité. Je tiens registre à deux colonnes des bonnes et des mauvaises actions publiques qui se sont faites en France depuis mon retour, et, je rougis de le dire, les barbes

grises n'y figurent qu'en très petit nombre du bon côté. — Cela ne m'étonne pas, la France est encore pleine de vieux jansénistes. »

Je vis le moment où ce mot de *janséniste*, qui produit sur la cervelle du bon abbé le même effet que celui de *chevalier errant* sur la raison de Don Quichotte, allait faire déraisonner complétement un homme éminemment sage sur tout autre point: cette fois, j'en fus quitte pour la peur; il continua très sensément.

« J'attends à déjeuner un de mes neveux, jouvenceau de votre âge à-peu-près; vous l'inscrirez, j'en suis sûr, en lettres rouges dans votre calendrier, quand je vous l'aurai fait connaître, et quelques mots suffiront pour cela. Au commencement de notre révolution, deux de ses frères et plusieurs de ses amis, dont il ne partageait pas les opinions politiques, émigrèrent après s'être brouillés ouvertement avec lui; le malheur ne tarda pas à les atteindre sur la terre étrangère où ils s'étaient réfugiés: ce fut le moment d'une réconciliation dont mon neveu fit bien noblement les avances; il était riche et garçon; renonçant pour toujours au mariage, il consacra, pendant vingt-cinq ans, sa fortune à secourir, au péril de sa vie, ses amis et ses parents exilés, en faveur desquels il avait ouvert chez lui une caisse où il versait annuellement les deux tiers de ses revenus. La fortune, en un tour

de roue, qu'elle mit un quart de siècle à achever, a replacé la France où elle l'avait prise; cette nouvelle révolution ne s'est pas opérée sans une forte secousse en sens contraire, dont le résultat devait être de rendre quelques enfants à la patrie, et d'en rejeter quelques autres sur la terre de l'exil : mon neveu Bertrand rouvrit sa caisse, qu'il avait fermée pendant cent jours, et se déclara une seconde fois banquier de l'infortune : ses fonds ne sont malheureusement pas assez considérables pour faire honneur à toutes les traites qu'elle pourrait tirer sur lui, mais il s'occupe en ce moment de grossir ses capitaux, en augmentant le nombre de ses co-associés. »

L'abbé parlait encore, lorsque le neveu Bertrand arriva, et confirma, par des discours pleins de la plus douce philosophie, du patriotisme le plus sage et de la vertu la plus modeste, l'éloge bien rare que l'on venait d'en faire. M. Bertrand G... avait amené avec lui un jeune homme dont le nom seul, dans cette ville de Toulouse, suffisait pour attirer mon attention. Je l'entendis nommer *Duvoisin-Calas*.

Pendant le déjeuner, j'appris que ce jeune homme, aussi recommandable par ses talents que par les malheurs de sa famille, était le petit-fils de l'infortuné Calas, et que le produit de son travail était destiné à soutenir une mère, très avancée en âge, dernière fille vivante d'un homme dont le portrait

devrait être placé dans la salle d'audience de tous les tribunaux criminels. M. Calas, en me remettant un exemplaire des *stances élégiaques* qu'il a composées *sur la mort de la princesse Charlotte d'Angleterre*, crut devoir me faire observer que, protestant et rejeton d'une famille dont les malheurs ont été spécialement honorés de l'intérêt de la maison régnante d'Angleterre, il n'avait cru manquer en rien à sa qualité de Français en payant ce tribut poétique à la cendre d'une jeune princesse digne, par ses vertus et ses qualités, de l'estime et des regrets des honnêtes gens de toutes les nations. On trouve dans quelques strophes du mouvement et de la chaleur.

M. Duvoisin-Calas partait le lendemain pour Paris, j'ai cru pouvoir lui faire espérer que ses talents y trouveraient un honorable emploi.

Mon vieux jésuite, auprès de qui j'ai recueilli, sur tout ce qui a rapport à l'histoire littéraire de ce pays, des lumières dont je saurai profiter dans mon prochain discours, n'a pu m'être d'aucune utilité dans l'examen des mœurs sociales, auxquelles il est étranger depuis si long-temps. Je me trouve réduit, dans cette ville, où je ne connais personne, à mes seules observations; c'est une raison pour moi de les exposer avec réserve; je parle avec plus de confiance quand je puis m'aider de l'expérience locale de quelque ancien de la contrée.

J'ai déja dit que l'amour des distinctions était le trait le plus caractéristique de la physionomie des habitants de Toulouse; cette vanité native, d'où peut-être découlent tous les défauts qu'on leur reproche, est aussi la source des qualités qui les distinguent. Les Toulousains sont, en général, polis, affables, affectueux même, et ce n'est pas dans les simples relations de société que l'on peut découvrir en eux un fonds d'égoïsme, caché sous les dehors de la plus aimable bienveillance. Je n'ai remarqué chez aucun peuple une plus grande aptitude aux lettres et aux sciences, un esprit plus prompt, une imagination plus facile à exalter : on aurait beaucoup de peine à concilier ces dispositions d'un naturel ardent et passionné avec un caractère souple jusqu'à la faiblesse, si l'on ne découvrait le principe de cette inconséquence dans le ressort de l'ambition, qui seul met en mouvement toutes les facultés des hommes de ce pays : capables des efforts les plus violents aussi long-temps que ce mobile détermine et soutient leur action, ils s'affaissent pour ainsi dire sur eux-mêmes, et n'ont plus la moindre énergie du moment qu'il s'arrête.

La beauté déroge ici moins fréquemment que par-tout ailleurs; c'est dans les classes élevées que se trouvent les femmes les plus belles; je voudrais pouvoir ajouter qu'à d'autres égards elles conservent tous leurs avantages, mais *je suis juste, et ne*

suis pas galant. Je dirai donc que la bonne compagnie, où se trouvent tous les éléments qui la constituent ailleurs, la beauté, l'esprit, et les talents, est trop souvent, à Toulouse, le rendez-vous des prétentions et de l'ennui; que les femmes y manquent d'abandon et de gaieté; qu'elles y sont, plus que par-tout ailleurs, tourmentées de petites passions haineuses qui les isolent jusque dans leur réunion. On ne sait pas tout ce qu'une marchande de modes de Paris qui expédie à madame de N*** une toque d'un goût nouveau que n'ont point encore reçue mesdames de L..., de B..., de R..., amasse de charbons ardents sur la tête de celle qui se montrera la première avec cette coiffure élégante au cercle de madame la baronne de C... On cite ici des haines de famille aussi vigoureuses que celle des *Montaigu* pour les *Capulets*, qui n'ont pas eu de fondement plus solide.

Dans les classes inférieures, les mœurs, avec plus de facilité, ont moins de bienséance; à population égale, aucune autre ville de France ne compte un aussi grand nombre de filles publiques. La paresse se fait une ressource des vices qu'elle engendre.

L'amour du luxe et des amusements publics, quelque violent qu'il soit dans cette ville, y lutte avec désavantage contre l'esprit d'économie, qu'on peut appeler l'industrie des gens paresseux. Cette qualité, très commune parmi les habitants de Tou-

louse, y dégénère facilement en avarice, et trouve le moyen, à l'aide des sacrifices qu'elle commande dans l'intérieur des familles, de s'allier avec une sorte d'ostentation dans les habitudes extérieures, dont la vanité se contente plus facilement que le plaisir.

Toulouse est la première ville du monde pour les processions, et l'on peut, en ce genre de cérémonies, offrir pour modèle à l'univers la procession du lundi de Pâques, où figurent les quatre confréries des pénitents *noirs*, *gris*, *bleus*, et *blancs*, et dont le développement sur l'Esplanade est, à ce qu'on assure, d'un effet merveilleux. Cette procession a lieu à sept heures du matin : là se rendent en foule les dévots et les mères, les amants et leurs *mies;* et de fort aimables déjeuners, préparés dans des jardins voisins, succèdent à la bénédiction.

C'est le lundi de la Pentecôte que l'on promène les précieuses reliques de quelques saints qui se sont miraculeusement conservées pendant huit ou dix siècles dans les caveaux de l'église de Saint-Saturnin, que l'on dit être bâtie sur un lac.

Quel que soit mon goût pour ces solennités, je pardonne néanmoins de grand cœur à la révolution d'avoir aboli la procession du *grand Suisse d'osier*, que l'on promenait jadis à Paris, et que l'on finissait par brûler en réparation de l'outrage fait à la madone de la rue aux Ours; en tout, je ne vois pas

très clairement quel bien peut résulter pour un peuple de perpétuer des souvenirs déshonorants. La vertu comme l'intérêt des fils est d'oublier les crimes et les sottises des pères; les célébrer, c'est s'en rendre complice.

Je regrette que le temps qui me reste à passer à Toulouse ne me conduise pas jusqu'à l'époque des *fenetras*, fêtes funèbres dont l'origine est un sujet de discussion pour les savants. Les plus renommées sont celles de l'*Esplanade*, de *Saint-Cyprien*, et des boulevarts de ce nom, depuis la grille *Muret* jusqu'à la *Patte-d'Oie*. Ces fêtes ont lieu tous les dimanches depuis le jour des Cendres jusqu'à Pâques, et l'on y déploie, comme à *Longchamp*, un grand luxe de chevaux et d'équipages.

C'est dans un but tout contraire que je dirai quelques mots (et seulement à l'acquit de ma conscience d'historien moral) de ces *verdets* qui se chargèrent, pendant quelques mois de 1815, de la police de cette ville. Sans m'arrêter aux indignités de toute espèce que les honnêtes gens eurent à souffrir de cette autre espèce de jacobins, je citerai un fait malheureusement trop connu, dont la honte et l'horreur semblent appartenir aux affreuses journées de septembre. On voit déja que je veux parler de l'assassinat du général Ramel. Je ne suis, en ce moment, que l'organe de vingt témoins oculaires.

Le général Ramel voulait que les *verdets* fussent

désarmés et incorporés dans la garde nationale ou dans la ligne, à leur choix. On savait qu'il avait écrit au ministre pour faire dissoudre ces dangereuses compagnies. Dès l'avant-veille de l'horrible catastrophe, des cris de rage s'étaient fait entendre jusque sous les fenêtres de son logement : M. de Maralet, maire de Toulouse, également en proie à la haine honorable de ce ramas de factieux, se voit contraint à fuir. Le général connaît toute l'étendue de ses devoirs; il demeure. Le 15 du mois d'août, un repas est préparé dans l'ancien couvent des Minimes pour une de ces bandes, composée d'environ soixante hommes. Le général se met à table à six heures et demie, au retour d'une procession solennelle à laquelle il avait assisté; il reçoit une lettre anonyme, datée de *Saint-Gaudens*, où l'on vante, avec une sorte d'ironie dont il est frappé, *ses travaux, son zèle pour le service du roi, et la récompense qu'il va bientôt en recevoir.* Cet avertissement effraya les amis du général Ramel, qui le pressèrent en vain de se dérober à la fureur de ses lâches ennemis. Il achevait de dîner lorsque des hurlements annoncèrent l'approche des assassins. Le général, aussi grand, aussi malheureux dans cette circonstance que le fut jadis l'amiral Coligny, fait ouvrir la porte de son hôtel, et se présente à ces forcenés : « *Voici Ramel,* leur dit-il avec calme; *retirez-vous, séditieux, je vous l'ordonne au nom du roi, qui m'a*

confié...» Il parlait encore lorsqu'il fut frappé d'une balle qui le renversa auprès du factionnaire, qui périt lui-même en cherchant à le défendre.

On parvient à transporter le général, horriblement blessé, dans une chambre de la maison, où l'on se hâte de lui procurer des secours : deux heures s'écoulent; il était dans son lit, assisté par des médecins et par un ministre du culte. Le premier appareil avait été mis à sa blessure : tout-à-coup les portes sont enfoncées; des cannibales, armés de coutelas, se précipitent dans la chambre, se jettent sur leur victime, qu'ils déchirent et dont ils se disputent les membres palpitants... Le général Ramel expire en prononçant les noms sacrés que ses bourreaux ne craignent pas d'invoquer dans leur exécrable délire... Qu'on rapproche, par la pensée, cette scène épouvantable de celles dont nous avons gémi à une autre époque, et l'on y reconnaîtra, sous des masques différents, sous des noms également chers au cœur des Français, les mêmes hommes, les mêmes instruments des passions féroces qu'enfante l'esprit de parti, et contre les excès duquel la France n'a désormais d'autre garantie que la force invincible d'un régime constitutionnel.

L'école de droit, composée de huit ou neuf cents étudiants, est une petite république dont les membres sont moins souvent rassemblés sur les bancs de l'école que sur ceux du théâtre; c'est là que se

traitent les objets les plus importants; les parties de plaisir, les querelles d'opinion, les intrigues amoureuses, et les affaires d'honneur qui en sont trop souvent la suite: c'est là qu'on délibère sur l'admission ou le rejet d'une débutante, qu'on se décide sur le choix d'un nouveau café, sur l'abandon d'une ancienne salle de billard. Les éléves de chaque département nomment leurs députés; on entend des orateurs pour et contre, et l'on vote à haute et intelligible voix depuis qu'on a reconnu les inconvénients du scrutin secret. Dans ces séances un peu tumultueuses, les questions de droit sont rarement agitées, et, s'il faut en croire l'abbé Saturin, ce n'est pas tout-à-fait la faute des éléves: à l'entendre, les professeurs ont en général plus de prétentions que de savoir; j'ai su qu'il fallait du moins excepter M. *Rufat,* pour le droit romain, et M. *Furgole,* pour le droit français. Ce dernier, vieillard vénérable, est fils du célébre Furgole, qui fut honoré de l'estime particulière du chancelier d'Aguesseau, et qui n'est pas moins illustré par ses *Traités des Donations et des Testaments* que le fameux Pothier d'Orléans par son *Traité des contrats* et par ses *Pandectes.*

J'ai jeté un coup d'œil sur l'ensemble de la société toulousaine, il me reste à parler, avec quelques détails, des personnages distingués qui ont honoré et qui honorent encore cette cité célébre.

N° XXX. [12 FÉVRIER 1818.]

LA CITÉ PALLADIENNE.

Une censure utile a quelquefois l'apparence de la malignité.

N.

Mon hôtesse du *Grand Soleil* n'est, sous aucun rapport, une femme ordinaire; d'abord il n'est pas très commun d'attendre, de pied ferme, son dix-septième lustre, et, loin d'avoir à se plaindre des ravages du temps, de s'enrichir à ses dépens, chaque année, d'un surcroît d'embonpoint qui suffirait à deux chanoines de la plus belle venue; mais ce qui est beaucoup moins commun encore, c'est une réputation octogénaire de probité, d'honnêteté, de soins infatigables, que l'on peut apprécier par le surnom de *mère des voyageurs*, sous lequel madame Daumont est connue dans ce pays à vingt lieues à la ronde. C'est une chose prodigieuse que sa mémoire; non seulement elle n'a pas oublié le nom d'un seul des personnages un peu marquants qui ont logé chez elle depuis 1750, mais elle est

femme à vous dire la chambre que chaque voyageur occupait, le jour de son arrivée, celui de son départ, l'objet, le but, ou même le prétexte de son voyage.

Madame Daumont, dont je suis peut-être la plus vieille connaissance encore vivante, vient me faire une petite visite tous les matins, et sa conversation, fertile en anecdotes, est un plaisir que je me procure le plus souvent possible. Au nombre des empereurs, des rois, des princes, des illustres personnages de toute espèce qu'elle a vus passer, et qui se sont arretés au *Grand Soleil*, elle cite de préférence l'empereur Joseph II, auquel il n'a manqué, pour être un grand homme, qu'une ambition plus faible ou une volonté plus forte. Je ne répondrais pas qu'il n'y eût dans le souvenir qu'elle en conserve, dans l'opinion de supériorité qu'elle s'en est faite, quelque chose de cette admiration que madame de Sévigné témoignait pour Louis XIV après avoir dansé avec lui; d'ou je ne prétends cependant pas insinuer que Joseph II ait dansé avec la mère Daumont; je connais trop bien les convenances germaniques.

La mode n'a rien changé depuis quarante ans à la toilette de madame Daumont, et l'âge n'a pas même affaibli le goût passionné qu'elle a pour le spectacle: on n'a pas osé m'assurer qu'elle y ait manqué plus de vingt fois dans le cours d'un demi-

siècle, et telle est l'habitude qu'on a prise de la voir dans la salle à la place qu'elle y occupe de temps immémorial, que son absence y fait événement et nuit à la représentation, dont on dirait qu'elle fait partie; son privilége, comme spectateur, est si généralement reconnu, qu'un jour où la cabale des étudiants défendait l'entrée de la salle de spectacle aux dames de Toulouse, la consigne fut levée en faveur de madame Daumont, qui fut, seule de son sexe, admise à cette orageuse représentation.

Nous causions de l'empereur Joseph dans la chambre même qu'il a occupée au *Grand Soleil*, sous le nom du comte de *Falkenstein*, lorsqu'un bruit extraordinaire, qui se faisait entendre dans la cour de l'hôtel, attira notre attention. La foule se pressait autour d'une berline qui venait d'y entrer; un homme en descendait aux acclamations de la multitude; c'était *Talma*. Ce grand acteur arrivait à Toulouse, où il était impatiemment attendu, et les habitants de la *cité palladienne*, justes appréciateurs du plus beau talent qui ait encore honoré la scène française, s'empressaient de lui témoigner, par anticipation, le plaisir que leur causait sa présence. Installé dans son appartement, au rez-de-chaussée, il y reçut plusieurs députations de la jeunesse toulousaine, avec lesquelles il se concerta sur le choix des ouvrages, et sur le nombre des représentations

qu'il se proposait de donner dans cette ville pendant le séjour limité qu'il devait y faire.

C'est comme observation de mœurs et de caractère que je crois devoir faire mention de l'enthousiasme que ce célèbre tragédien a excité dans les villes du midi de la France, et principalement à Toulouse. La salle ouverte à sept heures du matin était pleine avant midi; les affaires étaient suspendues; les commis quittaient leurs bureaux; les clercs désertaient leurs études; on servait à dîner dans les loges, et l'on y faisait de la musique jusqu'à l'heure de la représentation; le desir ou plutôt la fureur d'y assister était telle, qu'il suffisait à une partie des spectateurs de se trouver dans la salle, fussent-ils placés de manière à ne rien voir, et même à ne rien entendre. Indépendamment des trois rangs de gradins qu'on avait élevés des deux côtés du théâtre, et qui interceptaient le passage des coulisses, encombrées de monde, on avait pratiqué une grande quantité d'ouvertures dans la toile du fond, où les curieux encadraient leurs têtes comme le *Cassandre* du *Tableau parlant:* il fallait tout le talent de l'acteur pour soutenir l'illusion tragique sur une scène aussi comiquement disposée.

Des quatre tragédies que Talma a jouées à Toulouse, *Manlius*, *Coriolan*, *Hamlet* et *Britannicus*, c'est cette dernière, la *pièce des connaisseurs*, qui a produit les transports les plus unanimes. Cette

preuve de l'excellent goût des Toulousains est d'autant plus remarquable, que les beautés sévères de ce chef-d'œuvre sont de nature à frapper moins vivement qu'aucune autre le vulgaire des spectateurs.

Puisque j'ai commencé à parler de théâtre, j'achèverai, en peu de mots, ce que j'ai à dire sur celui de Toulouse. La salle, située sur la place du Capitole, à l'entrée de la rue de la *Pomme*, n'a point de façade extérieure, et, comme monument, ne mérite aucune mention. On en bâtit une autre dans l'enceinte même du Capitole. A l'exception de *Pontheuil*, de *Berthault*, et d'une jeune élève du Conservatoire, aussi remarquable par sa jolie voix que par sa jolie figure, les acteurs dans la comédie et dans l'opéra sont, en général, au-dessous du médiocre. Aucune ville de France cependant ne mériterait mieux un bon spectacle : le théâtre est la passion des Toulousains; ils y portent un goût éclairé qui en éloigne le mélodrame, la farce, et même le vaudeville, que l'on réserve pour les représentations extraordinaires. C'est là que se sont formés plusieurs des comédiens qui ont brillé et qui brillent encore sur la scène française. Un des hommes qui ont le mieux étudié et qui professent avec le plus de succès l'art théâtral, *Baptiste* aîné, a débuté sur le théâtre de Toulouse au sortir de l'enfance. Je ne crois cependant pas qu'il soit né dans cette ville.

Avant de faire connaître les hommes qui culti-

vent ici avec le plus d'éclat les sciences, les arts et les lettres, je dois dire un mot des établissements publics qui leur sont consacrés.

L'Académie des sciences et inscriptions, rétablie en 1807; celle des *jeux floraux*, dont je parlerai ailleurs avec quelques détails; la société d'agriculture, celle de médecine et de chirurgie, donnent à l'esprit des habitants une impulsion qui tournerait plus rapidement au profit des connaissances humaines, si d'aussi nobles efforts ne se trouvaient fréquemment en opposition avec les préjugés superstitieux et les erreurs fanatiques dont le caractère national n'est pas encore affranchi.

On s'occupe principalement, à Toulouse, des diverses branches de l'histoire naturelle, des mathématiques, de la physique, et de la chimie. Un seul membre de l'Académie des sciences, M. *du Mège*, y soutient l'étude de l'antiquité; ses voyages nombreux et ses recherches ont fait connaître l'ancien état de la contrée et celui de presque toute la chaîne des Pyrénées. L'histoire naturelle proprement dite a dans M. *Picot de la Peyrouse* un digne et savant interprète.

J'ai visité les deux *bibliothèques publiques;* la collection des soixante mille volumes dont elles se composent est précieuse et bien choisie. Dans la bibliothèque dite du *Collège*, on conserve un Eschyle qui a appartenu à Racine, et sur la marge

duquel on trouve quelques notes écrites de sa main.

Le *Musée*, établi dans l'ancienne église des Augustins, est un établissement superbe, où l'on compte près de trois cents tableaux des trois grandes écoles italienne, flamande, et française; il est ouvert tous les dimanches, et devient ce jour-là un lieu de réunion pour la partie la plus brillante de la société. On y forme, en ce moment, une galerie d'antiquités, presque toutes découvertes aux environs de Toulouse ou dans les diverses parties du département de la Haute-Garonne, par les soins infatigables de M. du Mége: on y voit déja rangés avec beaucoup d'ordre, dans une galerie qui n'a pas moins de trois cents pieds de développement, quantité d'autels votifs, gaulois, et romains; de pierres sépulcrales, de colonnes milliaires, d'urnes, et de fragments de toute espèce.

La ville entretient à ses frais une *école spéciale* des sciences et des arts, où l'on professe la physique expérimentale, la chimie, et l'histoire naturelle. J'ai appris avec étonnement que dans une ville qui possède un magnifique observatoire, pourvu des meilleurs instruments, la science astronomique n'avait point de professeur.

L'*école des arts*, qui se subdivise en six classes, *principes du dessin*, *ronde bosse*, *modèle vivant*, *sculpture*, *peinture*, et *architecture*, ne compte pas moins de trois cents élèves; elle est jointe au Mu-

sée, en sorte que les disciples peuvent faire, d'après les beaux morceaux d'étude qu'on y conserve, l'application des principes de leurs maîtres, pour la plupart non moins distingués par leur talent que par le désintéressement, dont ils ont fait preuve dans les temps les plus difficiles.

Un général habile dirige l'*école d'artillerie;* le polygone est vaste; l'arsenal occupe un espace immense entre les remparts et les rues à peu près désertes.

Le *jardin botanique,* où l'on entre par un beau portique formé par six colonnes de marbre, est très vaste, et contient la collection complète des plantes pyrénéennes. C'est à la munificence du corps municipal et aux soins éclairés de M. de Caraman que cette ville est redevable du premier jardin botanique qu'elle ait possédé : le dépôt déja considérable des plantes qu'on y cultivait, a été transporté dans un jardin plus vaste, situé sur l'esplanade, en face d'une promenade appelée le *Jardin Royal,* sous le roi, *Public* sous la république, et *Impérial* sous l'empire; les découvertes de quelques académiciens, et principalement celles de M. Picot de la Peyrouse, correspondant de l'Institut, en ont fait un des établissements les plus utiles et les plus remarquables du royaume.

Il existe deux journaux à Toulouse, l'*Ami du roi*, et le *Journal politique.* J'ai pu me former une idée

de l'esprit dans lequel le premier de ces journaux est rédigé, d'après la défense d'un des assassins du général Ramel, mis en jugement à Pau. Ce n'est pas seulement par le mérite de la rédaction, par le choix et l'importance des nouvelles, mais par une sage impartialité, plus difficile et par conséquent plus honorable à Toulouse que par-tout ailleurs, et par un ton de critique avoué par la raison et le goût, que le *Journal politique* s'est placé dans l'opinion fort au-dessus de l'*Ami du roi*, qui ne se montre pas toujours fidèle à son titre.

J'ai malheureusement peu de chose à dire de l'industrie manufacturière et du commerce de cette ville, et même du département dont elle est le chef-lieu. Avant la révolution, il n'existait à Toulouse aucune espèce d'industrie. L'immense ressort du parlement et le siége des plus fameuses écoles y attiraient un grand nombre de plaideurs et d'étudiants, dont le séjour dans cette ville offrait aux habitants, sinon une source de richesses, du moins des moyens d'existence. La destruction du parlement, celle des écoles, et la nécessité, plus forte encore que la paresse et l'habitude, forcèrent les Toulousains à se créer de nouvelles ressources. Quoique bien faible encore, le commerce, depuis la révolution, a pris quelque accroissement; plusieurs manufactures se sont établies à Toulouse ou dans les environs: c'est à M. Boyer-Fonfréde dont la su-

perbe filature a été consumée au mois de juin 1814 par l'incendie du fameux moulin du Basacle, que Toulouse est redevable des premiers efforts qui aient eu pour objet le développement de son industrie commerciale. On ne conçoit pas que les progrès en soient aussi peu rapides, quand on observe la situation de cette ville, et que l'on réfléchit aux nombreux avantages que présente au commerce le canal du Languedoc, chef-d'œuvre de l'industrie humaine, qui met en communication les deux mers.

Après tout ce qui a été écrit sur le canal des deux mers, je n'ajouterais rien à l'éloge d'une aussi magnifique entreprise en rendant compte d'un voyage que j'ai fait sur ses bords; je me contenterai donc de regretter, avec Vauban, de n'y pas trouver la statue de Riquet, à qui l'on doit ce grand ouvrage, et d'en énumérer tous les avantages en citant quelques lignes de l'*Histoire philosophique* de l'abbé Raynal.

« Un canal, préférable au *Pactole*, verse les richesses des plus belles des provinces de France dans les deux mers, et les trésors des deux mers dans les plus belles provinces. Elle peut transporter toutes les productions de l'Océan à la Méditerranée, sans passer sous le canon menaçant de Gibraltar. Aucun peuple navigateur n'a joui d'une communication si prompte et si facile, entre ses ports par ses terres, et entre ses terres par ses ports. » L'exécu-

tion d'une semblable entreprise ne pouvait être plus poétiquement célébrée que par ces vers du grand Corneille :

La Garonne et l'Atax, dans leurs grottes profondes,
Soupiraient de tout temps pour voir unir leurs ondes,
Et faire ainsi couler par un heureux penchant
Les trésors de l'aurore aux rives du couchant.
Mais à des vœux si doux, à des flammes si belles,
La nature, attachée à ses lois éternelles,
Pour obstacle invincible opposait fièrement
Des monts et des rochers l'affreux enchaînement.
France, ton grand roi parle, et les rochers se fendent,
La terre ouvre son sein, les plus hauts monts descendent,
Tout cède, et l'eau qui suit les passages ouverts
Le fait voir tout-puissant sur la terre et les mers.

Une visite que je me proposais de faire au parent d'un homme célèbre, avec lequel j'avais été intimement lié pendant mon séjour aux Indes orientales, avait été la première occasion de ce voyage. Je savais que M. de Raymond, frère du célèbre partisan indien auquel l'auteur de la tragédie de *Tipoo-Saëb* fait jouer dans sa pièce un rôle si honorable pour la nation française; je savais, dis-je, que M. de Raymond habitait une petite campagne sur le bord du canal, entre Toulouse et Castelnaudary, et je ne voulais pas me refuser le plaisir de connaître la famille d'un homme dont la gloire, exhumée des régions lointaines où elle est ensevelie,

révélerait peut-être à l'Europe un crime qui l'étonnerait encore.

J'ai vu M. de Raymond; nous avons parlé du *nabab français* (c'est ainsi que l'on appelait son frère dans les Indes). Je suis vieux; j'aime à raconter, et je suis sûr que l'histoire du brave Raymond intéresserait vivement mes lecteurs; mais elle excéderait les bornes que je dois mettre à ce discours; d'ailleurs j'ai une visite à faire, dans le département de l'Aveyron, à un autre de mes vieux camarades des bords du Gange, et je prévois que nous passerons en revue des souvenirs parmi lesquels le nabab ne sera pas oublié. Je me borne, pour le moment, à cette seule remarque que les trois grands partisans français, dans les Indes, *Lallé*, *Loustanau*, et *Raymond*, sont nés dans les provinces du midi de la la France. Ce dernier, général des troupes du souba de Décan, est mort à Hyderhabad avec une fortune considérable, dont ses assassins ont probablement hérité; mais, à défaut de ses biens, il a légué du moins ses vertus et ses talents à sa famille. Le fils de M. Raymond de Toulouse, en ce moment lieutenant d'artillerie, sert avec beaucoup de distinction dans une arme où son oncle, sans rival en Asie, n'avait même en Europe qu'un très petit nombre de rivaux.

N° XXXI. [28 FÉVRIER 1818.]

CLÉMENCE ISAURE,

ET SES PLUS CÉLÈBRES COMPATRIOTES.

Hoc agite, ô juvenes! circumspicit et stimulat vos,
Materiamque sibi ducis indulgentia quærit.
JUV., sat. VII.

Courage, jeunes poëtes, elle vous voit, vous excite, et n'attend qu'un prétexte pour vous récompenser.

« Comment se fait-il, disais-je à l'abbé Saturin un jour de la semaine dernière qu'il me faisait l'énumération des hommes célèbres auxquels la ville de Toulouse doit sa véritable gloire; comment se fait-il qu'en tout pays on connaisse dans ses moindres détails l'histoire des grands scélérats qui ont été les fléaux de la contrée où ils ont pris naissance, et que ceux qui l'ont honorée par de grandes vertus, par d'éclatants services, n'y soient le plus souvent connus que par leurs bienfaits? — C'est que la peur a plus de mémoire que la reconnaissance, me répondit-il; pour peu qu'on souffre, on remonte

à la source de son mal; mais on jouit du bien sans s'occuper de savoir à qui on le doit. — Sans nous écarter du sujet qui nous occupe en ce moment, n'est-il pas inconcevable que l'on mette encore en question, même à Toulouse, l'existence de cette *Clémence Isaure* à qui votre ville est redevable de la plus noble institution qui ait jamais été fondée en l'honneur des lettres? — Cette honteuse contestation est enfin terminée, grace aux recherches d'un des plus savants archéologues de l'Europe, compatriote de Clémence Isaure, et qui pourtant n'est pas membre de l'Académie des jeux floraux. M. du Mége, ingénieur militaire, a découvert deux manuscrits précieux qui ne laissent plus le moindre doute sur un fait contesté jusque-là par le corps de ville, mû par le misérable intérêt de la prééminence qu'il a toujours voulu s'arroger dans la solennité des jeux floraux. M. du Mége a prouvé, par le premier de ces manuscrits, qu'en 1496 Clémence distribuait des prix aux poëtes; et par le second, qu'elle cultivait elle-même avec beaucoup de succès la poésie en langue vulgaire. Je vais plus loin, et bien que ce savant n'ait pas regardé comme assez authentique une vieille tradition que j'ai recueillie sur la vie privée de cette femme célébre, je ne vous la livre pas moins avec la même confiance que je l'ai reçue de mon père, sans entrer dans l'examen de tous les témoignages dont il l'appuyait.

« Clémence, fille de Ludovic Isaure, naquit, en 1449, dans le manoir paternel, aux environs de Toulouse. Elle n'avait que cinq ans lorsque son père, entraîné dans des guerres lointaines, l'abandonna aux soins d'une mère plus dévote que sage, s'il faut en croire les *sirventes*[1] du temps; celle-ci voua sa fille à la Vierge, dans un pélerinage qu'elle avait entrepris par un motif tout-à-fait différent.

« La jeune Isaure, croissant en esprit, en grace, en beauté, approchait de l'âge où elle pourrait apprécier toute l'étendue des engagements que l'on avait contractés pour elle. Un goût inné pour la musique, la poésie, et les fleurs, présageait son ame tendre, contre laquelle une mère expérimentée se mit de bonne heure en garde. Dans la solitude où elle était confinée, Clémence ne connaissait d'autres plaisirs que celui de cultiver ses fleurs dans un jardin fermé de hautes murailles. Un jour qu'elle venait remplir son arrosoir à une fontaine enjolivée de coquillages, à l'extrémité du jardin, elle entendit avec une douce surprise les sons d'une harpe auxquels se mêlaient des accents plus doux encore; elle avance; les noms de Lautrec et d'Isaure ont frappé son oreille; plus elle approche d'un endroit où le mur est tapissé de lierre, mieux elle entend; elle en écarte les feuilles, et s'aperçoit que le jour pé-

[1] Poésies satiriques des troubadours.

nétre entre les pierres; elle porte un œil curieux sur cette ouverture; quel étonnement nouveau! son regard en rencontre un autre...

« Isaure se retire bien vite, et ne conçoit rien à l'émotion qu'elle éprouve en regagnant son logis; elle s'était bien promis de ne pas retourner le lendemain à la fontaine; mais ses fleurs ont besoin d'eau; elle a laissé là-bas son arrosoir; elle va le rechercher à l'heure même où elle l'a oublié la veille. Aucun bruit ne se fait entendre; elle peut regarder sans crainte; la lézarde lui semble agrandie; et cette fois elle découvre distinctement un jeune *varlet*, de la figure la plus aimable; il est assis sur un banc de gazon, sa harpe est auprès de lui, et ses yeux immobiles sont attachés sur le mur envieux. Isaure, en s'approchant de très près, a fait tomber de l'autre côté un chalumeau de paille qui n'avait peut-être pas été placé là sans intention; au même instant le damoisel prend sa harpe et chante avec la plus tendre expression le lai d'amour dont Isaure ne peut plus douter qu'elle ne soit l'objet : il s'avance ensuite lentement; et, certain qu'elle le voit, il semble la supplier de ne pas le fuir. Il regarde à son tour, et la voit penchée vers la fontaine, les yeux tournés vers lui avec une expression mêlée d'inquiétude, d'intérêt, et de pudeur. Il ose l'appeler, en murmurant le nom d'*Isaure,* et le soupir qui lui répond lui renvoie plus faiblement le nom

de *Lautrec*. Le jeune homme répéte, sans y joindre le son de sa harpe, les derniers vers de sa romance :

Vous avez inspiré mes vers,
Qu'une fleur soit ma récompense.

« Clémence rougit, hésite, regarde son bouquet, en détache un brin de violette, le glisse dans la fente de la muraille, et s'enfuit.

« Le soir, retirée dans sa chambre avec la bonne Josrande, sa nourrice, elle la questionne, avec une indifférence dont elle sent déja toute l'adresse, sur les habitants du château.

« C'est un vieux château des comtes de Toulouse, « où il revient des esprits, répond Josrande à voix « basse; heureusement que le chapelain de madame « a béni la fontaine qui est au bout du jardin : cela « les empêche de passer. » Isaure demande en souriant à sa nourrice comment sont faits les esprits, et la description effrayante que celle-ci lui en donne achéve de la rassurer.

« Clémence, depuis un mois, revenait tous les soirs à la fontaine, une fleur nouvelle à la main; le jeune page chantait chaque jour des airs plus tendres où respirait cė *languir d'amor* qui fait le charme des naïves poésies des anciens troubadours; Isaure s'approchait de si près pour écouter Lautrec, que déja ils pouvaient échanger leurs soupirs; elle

ne parlait pas; mais sa robe de lin, son chaperon d'hermine, dont jamais aucune nuance n'altérait la blancheur, et le rosaire symbolique qu'elle portait en forme de collier, expliquaient suffisamment son silence.

«Pour mieux l'interroger, Lautrec, dans un de ses chants, prête un langage aux fleurs. La *violette*, l'*amaranthe*, l'*églantine*, et le *souci*, deviennent les interprètes fidèles de tous les mouvements de leurs cœurs. En songeant que l'*églantine*, symbole des plus tendres desirs, présidait à leurs derniers entretiens, et que la muraille s'était insensiblement entr'ouverte de manière à permettre à leurs lèvres de se joindre, il eût été permis de craindre que la jeune Isaure ne manquât bientôt au vœu de sa mère; mais l'ange des chastes amours veillait sur elle. Ne pouvait-il sauver sa vertu qu'aux dépens de son bonheur!

«Lautrec, fils naturel du comte de Toulouse, avait suivi son père à l'armée qui marchait au secours de Thérouane, dans la province d'Artois, envahie par l'empereur Maximilien. Tous deux perdirent glorieusement la vie dans cette journée de *Guinegaste*, où la fortune trahit encore une fois la victoire, en la ramenant sous les étendards de nos ennemis déja vaincus.

« Je vous laisse à penser avec quelle douleur la tendre Isaure reçut cette fatale nouvelle; le temps

semblait en accroître l'amertume; la religion seule parvint à l'adoucir, et ce fut alors que sa bouche et son cœur confirmèrent au pied des autels un vœu désormais sans péril, et que l'amour lui-même s'empressa de dicter.

« L'existence d'Isaure se bornait aux charmes de ses souvenirs; elle voulut leur consacrer un monument immortel. Depuis long-temps on ne célébrait plus la fête poétique instituée à Toulouse, au commencement du XIIe siècle, par *la très gaie compagnie des sept Troubadours*. Clémence la rétablit sous le nom de *Jeux Floraux*, et consacra sa fortune entière à doter magnifiquement une institution qu'elle destinait à perpétuer, sur sa terre natale, le goût et le talent de la poésie, dont elle avait senti l'amour. Elle voulut que les quatre fleurs qui avaient été l'interpréte de ses sentiments pour Lautrec devinssent le prix des vainqueurs du concours.

« Pour prouver que la belle Isaure était elle-même maîtresse en *gaie science*, il suffit de citer cette ode *au Printemps*, que M. du Mége a traduite de la langue vulgaire, et qu'il a publiée peu de jours avant la bataille de Toulouse.

« Belle saison, jeunesse de l'année, vous ramenez les doux jeux de la poésie, et, pour honorer le fidèle troubadour, votre tête est couronnée de fleurs.

« De l'humble vierge reine des anges chantons

l'amoureuse piété, lorsque, oppressée de soupirs et livrée aux angoisses de la douleur, elle vit le prince des cieux expirer sur une croix.

« Cité de mes aïeux! ô belle Toulouse! offre au poëte habile l'honorable prix des talents; sois à jamais digne de ses louanges, toujours noble et toujours puissante.

« Souvent l'orgueilleux pense qu'il sera constamment célébré par les poëtes: pour moi, je sais que les jeunes troubadours oublieront la renommée de Clémence.

« Telle en nos champs la rose printanière, tourmentée par le souffle rapide du vent de la nuit, meurt, et son souvenir s'efface sur la terre. »

Cette ode, pleine d'une grace et d'un charme mélancoliques, suffit pour mériter à Isaure le surnom de *Sapho toulousaine.* Si l'on n'y trouve pas la même chaleur que dans les vers qui nous restent de l'amante de Phaon, c'est qu'une vierge de Toulouse ne doit pas s'exprimer comme une fille de Lesbos.

« Je crois inutile, continua l'abbé Saturin, d'entrer avec vous dans d'autres détails historiques sur l'origine et l'institution des *Jeux Floraux.* Tout le monde sait que cette académie, la plus ancienne de l'Europe, est composée de quarante membres, sous le nom de *Mainteneurs;* que les prix qu'ils distribuent chaque année le 1er mai, sont une *amaranthe* à l'auteur de la plus belle ode; une *églantine*

pour le meilleur discours ; une *violette* pour le meilleur poëme de cent vers, un *souci* pour l'idylle, et, depuis 1702, un *lis* pour un sonnet ou un hymne à la Vierge. Mais c'est assez parler de l'ensemble, examinons séparément les figures principales du tableau.

« Dans le lointain on découvre, avec de bons yeux, un *Copillus,* chef des Tectosages [1], qu'il ne faut pas oublier, car s'il fut vaincu par Sylla, ce fut en combattant pour affranchir sa patrie du joug des Romains.

« *Marcus-Antonius Primus*, ami du poëte Martial, naquit à Toulouse ; il ne fut pas moins célèbre par sa valeur que par son éloquence. Élevé à la dignité de sénateur sous Néron, il perdit ce titre, fut rétabli sous Galba, obtint le commandement de la septième légion, se déclara pour Vespasien, rassembla une armée, marcha vers Rome, vainquit Vitellius, et, refusant la couronne que ses soldats voulaient lui décerner, il se contenta d'assurer le trône à celui dont il avait embrassé la cause. Pour récompense de ses glorieux services, il mourut dans l'exil. *Tutto il mundo*, etc.

« Ausone parle avec éloge de trois célèbres rhétheurs, *Sedatus, Enuperius,* et *Arhorius;* les deux premiers, nés à Bordeaux, l'autre à Toulouse, et qui tous trois professèrent avec éclat dans cette dernière ville.

[1] Anciens habitants de Toulouse.

« Dom Vaissette, dans son *Histoire générale du Languedoc*, et Tillemont, dans son *Histoire des Empereurs* (régne d'Honorius), font naître dans cette ville *Claudius Rutilius Numatianus*, homme consulaire, gouverneur de Rome, tribun de légion, et préfet du prétoire. On a de lui un poëme latin, sous le titre d'*Itinéraire*; cet ouvrage, publié à l'époque où l'Empire était près de succomber sous les efforts des barbares, est regardé comme un des derniers monuments de la littérature romaine.

« Les vertus de *Rutilius* surpassèrent son génie. Il quitta les délices de Rome, et les fonctions brillantes de préfet du prétoire, pour voler au secours de sa patrie, que dévastaient les Visigoths; tandis que son rival *Victorinus*, poëte célèbre et lâche citoyen, fuyait Toulouse sa patrie, et courait en Italie chercher un repos fatal à sa gloire.

« Dans le moyen âge, je trouverais à vous parler de plusieurs Toulousains illustres, parmi lesquels deux ou trois rois visigoths méritent de trouver place.

« Les comtes de Toulouse viennent ensuite; leur célébrité commence à *Raymond IV*, le premier prince qui ait arboré la croix. Il partit pour la Terre-Sainte à la tête d'une armée de cent mille hommes, se distingua par son courage et ses conquêtes, et refusa la couronne de Jérusalem, qui lui fut offerte. Il acheva sa vie dans la Palestine, où il fonda la dynastie des comtes de Tripoli,

qui régnèrent en Orient, tandis qu'une autre branche de sa famille conserva le comté de Toulouse. *Bertrand* et *Raymond V*, également distingués par leurs exploits, furent les protecteurs et les émules des troubadours. Raymond VI et Raymond VII éprouvèrent de grandes infortunes, qu'ils supportèrent avec un courage plus grand encore; chassés de leurs vastes états, ils surent les reconquérir sans user d'autres moyens, sans faire valoir d'autres droits que la force de leurs armes et l'amour de leur peuple.

« La cour des comtes de Toulouse fut constamment l'asile des troubadours les plus renommés: ceux-ci furent reconnaissants, et leurs ouvrages sont remplis des témoignages d'un attachement inaltérable à la cause de leurs nobles protecteurs. En parcourant l'*Histoire des Troubadours*, par l'abbé Millot, on peut s'assurer que le Languedoc a fourni un plus grand nombre de ces poëtes que les autres provinces méridionales. Parmi les plus célèbres de ceux auxquels Toulouse a donné la naissance, nous signalerons *Pierre Vidal*, surnommé le *Prince des Troubadours*, *Nat de Mons*, *Ameiric de Peiguilhan*, *Figueiria*, *Giraud le Roux*, *Roaix*, etc.

« Parmi les illustres Toulousains, *Guillaume de Nogaret*, chancelier de France, ne doit et ne peut pas être oublié; je me contenterai de faire mention de *Gui du Faur de Pibrac*, si connu par son éloquence,

ses talents diplomatiques et ses *quatrains:* l'un de ses parents du même nom se distingua par sa profonde érudition et par ses recherches sur la gymnastique et les jeux des anciens.

« L'un des plus grands mathématiciens qui aient existé, *Pierre Fermat*, suffirait pour l'illustration de la ville de Toulouse, qui l'a vu naître. Sous le régime impérial, on donna le nom de *rue de Fermat* à celle où il avait autrefois son hôtel; depuis la restauration, on a substitué à ce nom celui de *rue des Nobles:* j'aimais mieux l'autre.

« Cette ville est aussi la patrie de l'avocat-général *de Belloi*, poursuivi avec tant de fureur par la ligue, à cause du zéle intrépide avec lequel il défendit les intérêts de Henri III et de Henri IV; de *Gallaut,* poëte plein de grace, qui, du fond de sa province, devinait déja la majestueuse harmonie des vers que Malherbe commençait à Paris; de *Cascneuve,* auquel on doit plusieurs bons ouvrages sur la littérature; de *Tourreil,* célèbre par la vivacité de son esprit et par sa traduction de Démosthène; de *Jeanne de Mondonoihe,* qui passa sa vie à faire du bien, déplut aux jésuites, et alla expier dans un couvent ce double tort; des présidents d'*Orbesson* et *Montégut,* savants archéologues et littérateurs agréables; des médecins; *Gardeil,* qui le premier a traduit tout Hippocrate; *Dassurat,* célèbre par ses lumières et sa bienfaisance, auquel ses malades ont élevé un mo-

nument après sa mort, honneur unique dans les fastes de la faculté; de *Servet*, évêque constitutionnel, après avoir été moine augustin, savant profond, haï des fanatiques, le plus tolérant des hommes; de *Catel*, savant historien; de *Cazalès*, le plus ferme et le plus éloquent orateur du côté droit de l'assemblée constituante.

« Là naquit aussi *Cujas*, prince des jurisconsultes. On a prétendu que sa patrie avait méconnu son mérite, et qu'il s'était écrié, en quittant sa ville natale : *Ingrata patria, non habebis ossa mea!* Si ce fait n'est point prouvé, comme l'assure l'abbé d'Héliot, du moins est-il bien probable aux yeux de ceux qui savent que Cujas avait la réputation d'être tolérant en matière de religion, dans une ville où le fanatisme déployait déja toutes ses fureurs.

« Je n'oublierai pas ici *Jean-Étienne Duranti*, savant jurisconsulte, magistrat irréprochable, citoyen courageux, qui mourut victime des fureurs de la ligue : je rappellerai, à la honte éternelle d'une race de brigands qui n'est point éteinte, que le 15 février 1589, Duranti haranguant, au nom du roi, sur la place publique de Toulouse, une populace ameutée par des prêtres et des *guisards*, fut atteint d'un coup d'arquebuse, et porté dans une maison voisine : à peine avait-on mis le premier appareil sur sa blessure, que ses assassins envahirent son asile, l'arrachèrent de son lit et le traînèrent par les

pieds sur la place du pilori, où ils le crucifièrent, après avoir attaché derrière lui le portrait du roi : *Tu l'aimais*, lui criaient-ils, *eh bien ! tu meurs avec lui ; n'es-tu pas content?* Et, se jetant sur lui comme des bêtes féroces, ils le mirent en pièces. Ce n'est pas à nous qu'il est permis de douter de pareilles horreurs.

« *D'Olive*, *Catelan*, *Cambolas*, *Laroche-Havin*, *Daujat* et *Furgole* ont aussi honoré la jurisprudence et l'ancien barreau de Toulouse ; leurs écrits sont dans toutes les bibliothèques.

« *Garipuy*, qui a fondé dans cette ville la science de l'astronomie, y a construit un magnifique observatoire, où il a fait, ainsi que son fils, d'importantes observations.

« *La Faille* a écrit assez purement les annales de la ville de Toulouse.

« Un grand nombre de littérateurs toulousains ont perfectionné leur talent dans la capitale ; je citerai parmi les plus connus :

« *Campistron, Palaprat, Maynard, Godolin*, ou *Goudouly,* poëte aimable, qui a su ajouter de nouveaux charmes à l'ancienne langue des troubadours, et dont les poésies sont traduites en plusieurs langues ; *Cailhava de l'Estandoux,* auteur de l'*Art de la Comédie,* etc., etc.

« Plusieurs femmes doivent trouver place sur le Parnasse où préside Clémence Isaure ; mademoiselle *de Pech de Calages,* qui vivait dans le dix-septième

siècle, et qui a laissé un poëme intitulé : *Judith*, ou l'on trouve de beaux vers; mademoiselle de *Catelan*, et la baronne d'*Encausse*, qui ont remporté plusieurs prix aux jeux floraux, et madame de *Montégut*, dont les œuvres ont été recueillies, en deux volumes, par son fils.

« A ces noms je dois ajouter ceux de *Lombarda*, femme célèbre parmi les troubadours du XIIIe siècle; de la *donna de Villeneuve*, contemporaine et amie d'Isaure; de *Marie Coignard* et *Julie Crabère*, appartenant l'une au XVIIe, l'autre au XVIIIe siècle; et sur-tout de madame de *Lamothe née de Variclery*, la Cornuel de son temps, et qui, sans avoir rien publié, avait acquis par ses bons mots une réputation singulière. C'et elle qui répondit à l'envoi des *Pensées* du poëte conjugal, M. *Auguste de La Bouïsse*, par ce mot si piquant : *Je suis vieille; à mon âge on a renoncé aux mauvaises pensées.*

« Toulouse a vu naître entre autres artistes distingués, *Bachelier*, sculpteur, élève de Michel-Ange; Antoine *Rivals*, *Detroy*, *Lafage*, peintres ou dessinateurs, *Arcis*, *Lucas*, sculpteurs; *Raymond*, architecte. Le célèbre compositeur *Dalayrac* est né à Muret, dans le voisinage de Toulouse.

« Nous avons rejoint les contemporains : ceux-ci ne sont pas encore jugés; on instruit leur procès, et je ne dois y figurer, ainsi que vous, qu'en qualité de témoin. La société des hommes vivants nous

raméne à des convenances de rang, à des distinctions d'état qu'on se dispense d'observer avec les morts. Je commencerai en conséquence par les hommes de la plus brillante profession, et je citerai en tête des guerriers dont s'honore la ville de Toulouse le maréchal *Pérignon*, pour qui la plus haute dignité militaire a été la récompense des plus honorables services : l'histoire, en parlant de la fameuse bataille de *Novi*, n'oubliera pas que le maréchal Pérignon commandait l'aile gauche de l'armée française dans cette journée mémorable où il signala, de la manière la plus éclatante, sa haute valeur et ses grands talents militaires.

« La mort du général *Dupuy*, arrivée au milieu des grands événements des vingt-cinq dernières années, me permet de placer son nom parmi ceux de nos contemporains. Après s'être distingué dans la mémorable campagne d'Italie, et particulièrement à la bataille d'Arcole, ce brave général, dont les qualités donnaient les plus brillantes espérances, suivit en Égypte l'élite de nos guerriers ; il périt dans la terrible insurrection qui eut lieu au Kaire, dont il était gouverneur.

« Il suffit de nommer le général *Compans* pour se rappeler aussitôt cette journée *d'Iéna*, où il se fit remarquer dans la foule des braves ; ce combat de *Mohilow*, où il fit des prodiges de valeur ; cette mémorable bataille de *Lutzen*, au succès de laquelle il

contribua si puissamment; et, pour comble de gloire, celle qu'il obtint en 1814, en défendant pied à pied le territoire français envahi par l'Europe entière.

« Nommons aussi le fameux *Caffarelli*, les chefs d'escadres, *Saint-Félix* et *Peytas-Moncabrie*, les généraux, *Rigay*, les deux *Pégot*, *Verdier*, d'*Armagnac*, etc.

« Après les guerriers qui défendent la patrie viennent, dans l'ordre de l'utilité publique, les députés qui la représentent, les savants et les gens de lettres qui l'éclairent, les commerçants qui l'enrichissent.

« La députation de Toulouse, pendant la cession de 1815, comptait au nombre de ses membres M. de Catelan, d'une famille non seulement ancienne, mais illustre dans la magistrature; le recueil d'observations, connu sous le titre d'*Arrêts de Catelan*, que l'on doit à son aïeul, jouissait de la plus grande réputation au parlement de Toulouse, où M. de Catelan, ancien membre de la chambre des députés, a rempli lui-même avec beaucoup d'honneur les fonctions d'avocat-général. Si la pureté des intentions, la loyauté du caractère, l'invariable fermeté des principes constitutionnels, eussent été les seuls titres auprès des électeurs du département de la Haute-Garonne, M. de Catelan eût été sans aucun doute le premier réélu pour la session présente, dont il ne fait point partie[1].

[1] M. de Catelan est aujourd'hui pair de France. (1825.)

« M. *de Villèle,* membre de la chambre des députés, et maire de Toulouse, a fait preuve d'esprit et de talent à la tribune nationale. Peut-être met-il trop souvent ses passions à la place de ses principes. M. de Villèle est connu, comme écrivain, par un petit écrit politique publié quelque temps après l'entrée des Anglais à Toulouse; le précieux exemplaire que je vous destine est un vrai cadeau, je vous en préviens, car cet ouvrage très curieux ne se trouve plus dans la librairie [1].

« Avec moins d'adresse et de moyens, M. le baron de *Puymaurin* vient avec plus de courage au secours des vieilles erreurs et des gothiques préjugés; sa défense des frères *ignorantins* et son éloge des Suisses, « à qui la France doit la plus grande partie de sa gloire, et sur la fidélite desquels le trône de France est appuyé, » sont des preuves d'un dévouement qui n'est pas estimé tout ce qu'il vaut. On doit d'ailleurs à ce savant, directeur de la monnaie des médailles, plusieurs mémoires sur l'agriculture, des recherches sur le pastel-indigo, la découverte de la gravure sur verre par l'acide fluorique, et des distiques en l'honneur de Napoléon, qu'on peut regarder comme le revers de sa propre médaille.

« Je vous ai déja parlé de M. *du Mège,* ingénieur

[1] M de Villèle a fait son chemin : devenu ministre des finances, il se montre l'émule du fameux Écossais Law; fasse le ciel que leur *système* n'ait pas le même *résultat.*

militaire, auteur de plusieurs ouvrages archéologiques et philologiques qui lui assignent un des premiers rangs dans une carrière où se sont immortalisés les Winckelman et les Visconti.

« Il suffit à l'éloge de M. *Picot de la Peyrouse* de dire que presque toutes les académies de l'Europe le comptent au nombre de leurs membres : ce savant naturaliste est auteur de la *Flore des Pyrénées*, de l'*Histoire des Plantes de ces montagnes*, du *Traité des Forges du Comté de Foix*, et de plusieurs excellents morceaux insérés dans l'*Encyclopédie méthodique*.

« M. *Vidal* s'est fait un nom célèbre par d'importantes découvertes. Lalande l'a surnommé *le Trismégiste français*.

« Entre plusieurs médecins et chirurgiens dont les noms se recommanderont à la postérité par leurs travaux et par leurs écrits, ceux de *Larrey*, de *Viguerie*, de *Delpech*, de *Tournon*, de *Tarbès*, de *Bucasse*, se trouvent les premiers inscrits.

M. *Soumet*, écrivain plus élégant que judicieux, déja couronné par l'Académie française et par celle des jeux floraux, semble destiné à fournir une brillante carrière, s'il parvient à se préserver du genre et du style romantiques, c'est-à-dire amphigouriques, auxquels je le crois fortement enclin.

« M. *Baour-Lormian* n'a que très peu de rivaux dans l'art de parler la langue poétique ; c'est à cette

faculté qu'il doit la gloire de s'être essayé avec succès dans plus d'un genre; sa traduction de *la Jérusalem délivrée* lui assigne une place honorable sur le Parnasse français, à côté des premiers traducteurs.

« A la tête de nos littérateurs-grammairiens doit figurer un des bienfaiteurs de l'humanité, le vénérable abbé Sicard, instituteur des sourds-muets.

« Au nombre des hommes de lettres de Toulouse, nous comptons encore MM. *Nanteuil* et *Dieu-la-Foy*, connus, tous deux par un grand nombre de jolis vaudevilles, et par quelques opéra comiques.

« M. *Lafont d'Aussone*, auteur d'une Histoire de madame de Maintenon.

« M. le baron de *Lamothe-Langon*, auteur d'une grande partie de la Biographie Toulousaine, de plusieurs romans et de quelques tragédies reçues et non représentées; homme d'esprit et de savoir.

« M. *Carré*, maître des jeux floraux, que le bonheur de ses premiers essais aurait dû porter plus avant dans la carrière.

« Le barreau de Toulouse s'honore aujourd'hui du talent de M. *Romiguières;* cet avocat se distingue par une discussion lumineuse, une dialectique pressante, et une élocution facile. On fait grace à l'accent très prononcé de l'avocat *Dubernard*, en faveur de sa science profonde.

« Les noms du peintre *Valenciennes*, du dessinateur *Cassas*, et du sculpteur *l'Ange*, suffisent à l'éloge de ces artistes toulousains.

« Le commerce est très peu florissant dans cette ville et même dans cette province; parmi ceux qui s'en occupent, je ne ferai mention que de deux personnes, d'abord de M. *Garigou* neveu, propriétaire de la seule fabrique d'acier cémenté qui existe en France, et qui, établie par M. Jager-Schmidt, ingénieur et minéralogiste allemand, donne aux fers de l'Arriége un emploi très avantageux; puis de M. *Resseguier*, négociant estimable, dont la famille a donné à la robe et aux lettres des hommes de quelque réputation. »

N° XXXII. [15 MARS 1818.]

CARCASSONNE ET SES ENVIRONS.

Cum tabulis animum censoris sumet honesti.
HOR., *Art poét.*

Donnons la vérité pour base à la censure.

Il y a un dieu pour les voyageurs; personne ne doit le reconnaître plus que moi, dont la vie s'est passée presque tout entière à courir le monde; je me suis trouvé cent fois dans des périls, dans des embarras d'où je ne pouvais me tirer que par un miracle, et le miracle s'est toujours opéré au moment où j'en avais besoin. Si je ne savais par expérience et par observation que tel accident, telle contrariété, véritablement funeste à celui qui l'éprouve, est communément sans intérêt pour ceux à qui on les raconte, je m'amuserais beaucoup moi-même du récit d'une petite aventure qui m'a forcé de me rendre à Carcassonne, où je n'avais pas dessein d'aller, et qui, par un enchaînement de circonstances très minutieuses, m'a procuré le plaisir le plus vif que l'on puisse goûter à mon âge; mais

tous ces longs détours de l'amour-propre, pour parler de soi, sont des piéges où les lecteurs ne se laissent prendre qu'autant qu'on y intéresse leur curiosité par des événements extraordinaires : or, comme rien n'est plus simple que ce qui m'est arrivé, je le dirai le plus brièvement possible.

J'avais été faire mes adieux à mon vieil abbé Saturin, et nous nous étions embrassés pour la première et pour la dernière fois de notre vie; deux voitures étaient attelées dans la cour du *Grand-Soleil;* et madame Daumont m'accompagnait obligeamment jusqu'à la mienne, en me donnant une lettre pour le maître d'une auberge d'*Albi* où j'avais promis de loger à sa recommandation. Dans l'intention de me rendre à Montpellier, je m'étais décidé à prendre le chemin qui passe par une ville où l'instruction d'un procès honteusement célèbre attire en ce moment la foule. J'avais déja fait plus d'une lieue, lorsque, songeant à me mettre plus à mon aise, je cherchai dans une des poches de la caléche mon bonnet de velours, que j'avais eu le soin d'y faire placer; je fus très étonné d'en tirer une espéce de toque polonaise, garnie d'une très belle fourrure, et brodée avec beaucoup d'élégance. J'avais à peine eu le temps de réfléchir sur cette méprise, que les cris d'un postillon, qui conduisait derrière nous une autre chaise, firent arrêter la mienne. Lorsque cette voiture nous eut atteints,

j'en vis descendre un officier, qui me fit observer, avec beaucoup de politesse, que je m'étais trompé de caléche et de chemin. Après beaucoup d'explications et d'excuses de part et d'autre, quelques mots du colonel Faudras (je connaissais déja et son grade et son nom) me décidèrent à suivre la route de Carcassonne, sur laquelle je me trouvais. « Dans les actions indifférentes, lui dis-je, j'ai pour habitude de jeter la paille au vent, et de m'en remettre au hasard, quand je ne vois pas clairement la raison d'avoir une volonté. » Il m'offrit alors, avec beaucoup d'obligeance, de continuer ensemble le voyage jusqu'à Villefranche, et de reprendre ma place dans sa voiture, plus commode que la mienne. J'acceptai. Nous n'avions pas fait un quart de lieue que l'essieu du chariot de poste que j'avais loué à Toulouse, et qui nous suivait à vide, se rompit au bord d'un fossé, où la chaise versa et fut mise en piéces; il est très probable que, si j'eusse été dedans, je ne m'en fusse pas tiré aussi heureusement que le postillon qui en fut quitte pour une légère blessure à la jambe.

Cet événement, qui justifiait si bien et si vite ma confiance dans le hasard, me mit pour plusieurs jours en relation avec un homme dont la société ne me fut pas moins utile qu'agréable, comme on pourra s'en convaincre dans un discours où je me suis souvent aidé des lumières de son esprit, et des

connaissances qu'un long séjour dans ce pays a pu seul lui procurer.

Nous n'avons point passé à *Castelnaudary* sans nous rappeler le malheureux Montmorency et le combat du 1er septembre 1632. D'autres souvenirs se présentèrent aussi à notre pensée. A Castelnaudary sont nés MM. Dejean, père et fils, l'un ex-ministre de la guerre, l'autre aide-de-camp de l'empereur; et l'ambassadeur Andréossy. C'est aussi dans cette ville que le Tibulle de l'union légitime, M. de La Bouïsse, chante depuis trois ans son bonheur conjugal, continue son journal, et brigue le titre de député. On assure qu'à toutes les élections M. de La Bouïsse obtient une voix, et que cette voix est la sienne.

C'est sur-tout à *Carcassonne*, placé entre une ville symétriquement bâtie, avec toute l'élégance des temps modernes, et une *cité* dont l'origine se perd dans l'obscurité des âges, que je me plains de l'obligation où je suis de m'abstenir de tout détail topographique: ma tâche est d'observer les hommes; l'ouvrage de leurs mains est abandonné à la discussion des archéologues: ceux de Carcassonne furent, dit-on, fort embarrassés, même du temps de César, lorsque ce conquérant leur demanda quelle était l'époque de la fondation, et comment se nommait le fondateur de leur ville? Que ne lui répondaient-ils qu'elle avait été fondée cinq cents ans avant le siége de Troie, par Hercule, surnommé, comme

chacun sait, ou ne sait pas, *Carcassanus*, ou *Caranus*, ou *Recaramus:* je connais tant d'origines qui ne sont pas mieux prouvées! Quoi qu'il en soit de sa prodigieuse antiquité, Carcassonne est bâtie avec la plus grande régularité; les deux paroisses sont en face l'une de l'autre, et du point central on aperçoit les quatre portes principales de la ville. Aux environs, l'œil est récréé par la variété des couleurs des pièces de draps suspendues: de loin on croit voir des prairies flottantes. C'est sur le commerce de draperies avec les échelles du Levant, par l'intermédiaire des négociants de Marseille, que se fonda jadis la prospérité de Carcassonne.

Quand le célèbre Riquet conçut et exécuta le grand canal de communication de la Méditerranée à l'Océan, il demanda aux habitants de cette ville une somme assez modique pour faire passer le canal au pied de leurs murs; ils en conclurent que cette direction entrait dans son plan, qu'il n'y pourrait rien changer, et refusèrent la somme demandée; ce refus indisposa l'habile ingénieur; il détourna d'une demi-lieue la ligne tracée pour le passage des eaux, et la nécessité de faire voiturer les marchandises à cette distance, pour les embarquer sur le canal, a déja centuplé la dépense dont le commerce de Carcassonne a cru faire l'économie. Cette maladresse municipale a été dispendieusement réparée par des travaux achevés en 1809 avec une

magnificence et une habileté qui attestent les progrès que l''architecture hydraulique a faits depuis Louis XIV. En 1677, on demandait cent mille francs pour ce travail : il en a coûté deux cent millions trois cents en l'année 1808. Voilà ce que les Carcassonnais ont gagné en attendant.

En 1786, un abbé de cour, questionné sur ce qu'il avait connu à Carcassonne, d'où il revenait, répondit : « Londrin premier, londrin second, pénitents bleus, pénitents noirs ; vent de *cers* et vent *marin ;* voilà tout Carcassonne. » Maintenant il est beaucoup moins question de londrins, depuis que l'Angleterre s'est chargée seule d'approvisionner le Levant de ses mauvaises draperies : quant aux pénitents, ils ont disparu pendant vingt-cinq ans, et je doute qu'ils renaissent, quelque soin que l'on prenne pour en réchauffer la larve. Il ne reste de la description du grand-vicaire que le *vent de cers* et le *vent marin;* la nature, moins pressée que les hommes, procède aussi moins brusquement à ses révolutions ; elle a le temps et les moyens à ses ordres ; ces deux vents continuent donc à exercer dans ces contrées la même influence sur la température, sur la santé, et par conséquent sur la conservation des habitants.

« Carcassonne, me dit M. de Faudras, est peut-être la ville du midi où lá réaction féodale et sacerdotale s'est fait le moins cruellement sentir ; ce qui

n'empêche pas que l'esprit de parti, ou plutôt d'un parti, n'y ait eu ses jours de triomphe; que les idées gothiques n'y aient repris un moment de faveur; que l'ignorance présomptueuse ne s'y soit, comme ailleurs, emparée des places; que les services rendus à la patrie n'y aient été souvent méconnus, et plus d'une fois récompensés par la persécution; que l'intolérance n'y ait eu ses apôtres, et que le régime constitutionnel n'y compte encore d'implacables ennemis; mais, grace à la sagesse et à la fermeté de quelques magistrats, parmi lesquels je citerai sur-tout M. Valette, procureur du roi, grace à cette activité laborieuse et conservatrice d'une population presque entièrement commerçante, le mal a été moins grand qu'ailleurs, et rien n'empêche d'espérer que cette ville ne redevienne bientôt ce qu'elle était il y a quelques années.

« L'histoire contemporaine se montre rarement reconnaissante, c'est à elle cependant qu'il appartient de signaler la modération et le courage qu'ont montrés pendant les cent jours les administrateurs de Carcassonne; M. *Saulnier fils*, alors préfet; M. *Ménard*, général; M. *de Lamothe-Langon*, sous-préfet du chef-lieu, et qui, après la proclamation de Napoléon, cessa d'administrer au nom du peuple français; M. *Valette*, alors procureur impérial; M. *Pech-Palajanel*, maire depuis quelques années, montrèrent une sagesse, une fermeté, une répugnance

pour les mesures violentes, que les annales de notre temps doivent consacrer, pour la honte de tant d'autres administrateurs.

« Toutes les classes d'habitants s'y distinguaient par une éducation relative qu'on ne trouve même pas dans la capitale. La haute société, qui se composait alors de cinq ou six familles nobles du jour ou de la veille, et d'une vingtaine de maisons de manufacturiers, pouvait être offerte pour modèle du bon ton et de l'élégance des manières; on se réunissait dans une ou deux maisons, et l'on pouvait s'y croire dans les cercles les plus brillants de Paris, auprès d'une maîtresse de maison qui en ferait les honneurs avec une grace infinie. J'oserais assurer qu'aucune autre ville de l'Europe, à population égale, n'offrait alors un aussi grand nombre de femmes aimables et de jeunes gens distingués par leur éducation, par le goût et la culture des arts. Si l'on est moins frappé aujourd'hui de la justesse de cette observation, c'est que dans l'ombre les objets perdent leur couleur, et qu'on y voit mal au milieu d'un nuage de poussière. »

De Carcassonne à Caunes, écluses et pont-aqueduc pour donner passage au canal, à travers la rivière du *Fresquel. Caunes* est une jolie petite ville, sur le penchant de la montagne. Au pied d'une fontaine remarquable par l'abondance et la limpidité de ses eaux, j'ai été surpris de trouver étendue sur

la terre une magnifique colonne de marbre rouge, toute pareille à celles que l'on voit au Petit-Trianon; faute d'argent, on n'a pu l'élever sur sa base. On vient de la transporter à Carcassonne, où elle doit orner une promenade nouvelle, située entre le canal et la ville. M. Grimes, célèbre marbrier que nous avons vu en passant à Caunes, nous a conduits aux carrières qui sont au-dessus de la ville, et d'où l'on tire deux espèces de marbre, le gris et le rouge; ce dernier est appelé *griotte,* du nom d'une espèce de cerise dont il a la couleur; on scie le bloc dans la carrière, puis on le descend à pic dans un petit vallon où la pieuse crédulité a fait bâtir une chapelle desservie par un ermite.

Je ne pouvais guère me dispenser de rendre visite à un confrère; j'ai été puni de ma politesse : on n'a pas grand besoin d'esprit pour vivre dans la retraite; mais l'ivrognerie et la saleté me choquent peut-être davantage au fond des bois qu'au sein des villes. Cet ermitage se nomme *le Cros;* on y vient en pélerinage à la mi-août. La statue de la Vierge, à la garde de laquelle l'ermite est commis, fut trouvée dans un rocher; on ne put la décider à résider à Caunes: toutes les nuits elle s'envolait, après avoir détruit le temple provisoire qu'on lui avait élevé la veille. On ne concevait rien à ce caprice. *Le sage de l'endroit* eut une idée lumineuse; il conseilla de jeter un marteau en l'air, et de bâtir une

chapelle à l'endroit où il tomberait : le marteau fut lancé d'un bras si vigoureux, qu'il alla tomber au *Cros*, à une demi-lieue de distance ; la chapelle est debout, et prouve le fait, indépendamment des miracles qui s'y opèrent de temps en temps. Un des mieux avérés est celui de la *tasse*. Une sainte femme, tourmentée par la fièvre et la soif, n'osait tremper ses mains dans l'eau pure de la fontaine, de peur de la troubler ; elle invoque la Vierge ; une coupe sort du rocher ; elle boit, elle est guérie ; et, depuis ce temps, des milliers de fiévreux attestent, par leur guérison, la vertu fébrifuge de la tasse du *Cros*. Nul homme jusqu'ici n'a pu connaître la matière dont cette coupe miraculeuse est composée. On attribue la sécheresse qui a désolé le pays pendant l'année dernière au petit nombre des fidèles qui sont venus en procession à la chapelle du *Cros*. Plût au ciel que toutes les superstitions populaires fussent aussi innocentes ! on pourrait se contenter d'en rire, en se demandant néanmoins comment on peut concilier tant de crédulité religieuse avec tant d'irrévérence pour les ministres de la religion. Le carnaval dernier, les jeunes gens de Caunes, mécontents du curé, ne se sont-ils pas avisés de lui faire *courir l'âne*. Cette mauvaise plaisanterie du *bon vieux temps* consiste à placer sur un âne un individu ressemblant, autant qu'il est possible, de figure et de costume à celui qu'on veut exposer à la risée

publique. Cette fois, pour qu'on ne pût s'y tromper, les enfants suivaient la marche en appelant à grands cris M. le curé, dont le nom, en patois, présente une singulière équivoque.

La petite rivière d'*Argent-Double*, que nous côtoyâmes en sortant de Caunes, n'a guère que cinq lieues du pays (de 3000 toises) de sa source, au pied du rocher de *Peyramous*, à son embouchure dans l'Aude; et pour justifier son nom dans un cours aussi borné, elle arrose une ville, deux bourgs, trois villages, fait tourner dix-huit moulins, et fertilise de nombreuses et riches prairies.

Le colonel Faudras me fit remarquer à *Roquecourbe* un vieux château dont le maître, bossu, spirituel, malin et cynique, s'est ruiné par l'établissement et l'entretien d'un sérail qui lui coûtait d'autant plus cher qu'il n'avait pas encore obtenu la permission de prendre les précautions convenables contre l'infidélité des gardiens de son bercail.

J'écoutais en riant l'histoire du sultan bossu, lorsque mon guide, à qui j'avais déja raconté la mienne, me montrant du doigt un fort beau château à quelque distance, me demanda si le cœur ne me disait rien. J'hésitais; il me nomma *La Redorte*, et le souvenir de mon plus ancien ami, d'un de ces généraux qui ont acquis à la France, qui se sont acquis à eux-mêmes une immortelle gloire, le souvenir du lieutenant-général Maurice Mathieu se présenta à

mon esprit, ou plutôt à mon cœur. En entrant dans son habitation, dont il est absent pour le bonheur d'un autre pays, sa vie tout entière se déroula devant moi. Je me rappelai ses premiers pas dans la carrière militaire; ce régiment de Luxembourg où nous nous rencontrâmes sur des plages lointaines, et dans lequel, au sortir de l'enfance, on pouvait déja reconnaître en lui le germe des talents et des qualités brillantes qui l'ont illustré depuis. Je le suivais dans le cours d'une guerre longue et terrible; signalé par-tout comme un de nos plus intrépides soldats et de nos plus habiles généraux; distingué entre tous par le maintien de la discipline la plus sévère parmi des troupes victorieuses, et par la reconnaissance des nations vaincues, auxquelles il a laissé sans fruit les plus nobles exemples d'humanité, de modération, et de désintéressement. Quelque peine que j'éprouvasse à parcourir ces appartements déserts, je me consolais de n'y pas trouver mon noble ami, en songeant aux bienfaits de sa présence dans les murs de Lyon, où la sagesse du prince l'avait appelé à soulager tant de maux, à réparer tant d'injustices, à faire, s'il se peut, oublier tant d'horreurs. J'ai eu le plaisir, en parcourant le village, d'y entendre louer et bénir, par tous les habitants, le général Maurice Mathieu, comte de La Redorte; il recueille, dans la confiance du souverain, dans la haute estime de ses compatriotes et

dans l'affection de ses concitoyens, la plus honorable et la plus douce récompense.

Nous avons été dîner dans la petite ville d'*Azille*, à une demi-lieue de La Redorte, chez M. le marquis de N***. J'étais placé à table entre M. Delaur, ancien député à la chambre de 1814, où il s'est fait remarquer plus d'une fois, et l'archiprêtre curé d'Azille, excellent homme, toujours prêt à convertir et à prêcher; on a fait la remarque qu'il n'avait pas encore prononcé de sermon contre le jeu: c'est du moins un préjugé en faveur de sa bonne foi. Je doute que dans le cours des séances de la chambre de 1815 on ait débité, d'un ton plus capable, autant de lieux communs contre la révolution et la philosophie que ne l'a fait dans ce dîner, en sablant la *blanquette de Limoux*, certain gentilhomme campagnard que je recommande à nos auteurs comiques.

Voici le résumé de son discours, dont chaque phrase, syncopée par ces mots conjonctifs: *hum!... c'est cela!* acquérait dans sa bouche une force, une grace originale qu'on ne peut rendre par écrit.

« Ce n'est pas à moi qu'on en fait accroire, voyez-vous... Révolution, philosophie, régime constitutionnel, *hum!... c'est cela;* trois têtes dans un bonnet rouge. Vous n'êtes pas content; *hum!... c'est cela;* vous en voulez encore, vous en aurez; c'est moi qui vous le dis, et souvenez-vous-en. Comment s'y sont-

ils pris pour tout détruire, vos philosophes de 89, vos révolutionnaires de 93? comme vos *libéraux* de 1817, comme vos *doctrinaires* de 1818? en vous parlant d'indépendance nationale, de gloire militaire, de liberté de la presse : *hum!... c'est cela;* trois autres têtes dans un bonnet rouge! La grande conspiration marche, c'est moi qui vous le dis...; elle est par-tout; chaque jour apporte ses preuves. Hier encore, moi qui vous parle, j'étais à table avec *madame,* et nous fîmes maigre; *hum!... c'est cela; madame* avait besoin de rubans; on fait entrer un colporteur; il ouvre son carton, où je trouve, rangés sur trois lignes, des rubans blancs, des rubans rouges, des rubans bleus... *hum!... c'est cela.* J'ai conduit mon coquin chez le maire; celui-ci ne s'est-il pas mis à rire, en me disant que cela ne prouvait rien, et qu'il n'y avait pas de loi qui empêchât un marchand d'avoir dans la même boîte des rubans de couleurs différentes!... *hum!... c'est cela;* nous irons loin avec de pareils principes. »

M. Delaur nous a proposé de nous accompagner à la grotte de *Minerve,* la merveille du pays: le nom seul m'aurait décidé. Nous nous mîmes en route, munis de torches, de marteaux, et d'eau de Cologne; après avoir péniblement gravi la montagne, nous traversâmes le village de *Cesseras,* à l'extrémité duquel se trouve un vieux château qui sert aujourd'hui d'asile à vingt familles. Le lit de la

Cesse, où l'on descend à pic à une profondeur de cinq à six cents pieds, est une des belles horreurs de la nature. Nous continuâmes notre route à mi-côte, dans un sentier pénible et dangereux, et nous arrivâmes à la grotte en suivant un mur de rochers de cent cinquante pieds de hauteur.

J'hésitai un moment à pénétrer dans les entrailles de la terre, en songeant que j'avais moins de temps qu'un autre à rester à sa surface; la même réflexion m'y décida pourtant. Une salle immense se présente à l'entrée de la grotte; plus avant, nous commençâmes à marcher sur les débris écroulés de la voûte, haute en quelques endroits de vingt-cinq à trente pieds. Nous ne prîmes pas le temps de nous arrêter pour examiner des sources, des bassins, une espèce d'autel, et des figures grotesques qui s'offraient à nos regards dans cette première galerie. J'avoue que la force et le courage me manquèrent, lorsqu'après une demi-heure de marche je vis la voûte s'abaisser au point de nous forcer à marcher sur les mains; j'abandonnai la partie et revins sur mes pas, laissant au colonel et à M. Delaur l'honneur d'achever l'entreprise.

En attendant mes compagnons à l'entrée de la grotte, où ils devaient me rejoindre, je m'amusai à causer avec deux misérables habitants de ces tristes montagnes, qui venaient enlever, pour le porter sur leur maigre terre, le fumier que d'in-

nombrables chauve-souris déposent dans cette caverne.

De la grotte nous nous rendîmes au village de *Minerve* par un chemin semé d'accidents si pittoresques, que je me refuse avec peine à le décrire.

Minerve était autrefois la capitale d'un vaste canton, et l'on n'y a pas encore oublié que l'exécrable Simon de Montfort, s'en étant rendu maître, y fit brûler vifs *quatre mille individus des deux sexes pour crime d'hérésie!*... Et l'on ne flétrirait pas dans la dernière postérité ces bêtes féroces dressées par le fanatisme et la tyrannie au carnage de leurs concitoyens! Et l'on ne frémirait pas à l'idée de voir renaître ces temps d'une férocité stupide où les Français égorgeaient les Albigeois sous les yeux des étrangers, maîtres de leurs provinces!!!... *Minerve* n'est plus qu'un pauvre village qui n'a de ressources que ses troupeaux de chèvres et une houillère sur laquelle nous passâmes pour rejoindre le chemin de *Saint-Pons*.

M. Delaur nous a retenus un jour entier à *Olonzac,* gros bourg qu'il administre avec une sagesse paternelle qu'on ne saurait trop louer; il y exerce en même temps les fonctions d'avocat consultant et gratuit des pauvres, dont il s'est constitué l'arbitre et le défenseur. C'est ainsi qu'il justifie le choix dont il a été l'objet à une autre époque, et qu'il s'assure de nouveau les suffrages de ses concitoyens.

N° XXXIII. [30 MARS 1818.]

NARBONNE ET BÉZIERS.

> La manie des voyageurs est de tout exagérer en bien ou en mal; ils semblent par là donner du prix à leurs pas et de la valeur à leurs peines.
>
> GUIBERT, *Voyage en France.*

J'étais revenu de *Minerve* coucher à *La Redorte*, où nous avions été accueillis comme d'anciens amis du maître de la maison. Lorsque j'entrai le lendemain matin dans la chambre du colonel, à l'heure où nous étions convenus de partir pour Narbonne, je le trouvai dans un accès de colère qu'il m'expliqua suffisamment en me faisant lire, dans un journal anglais qu'il tenait à la main, la harangue de lord Stanhope.

« Eh bien! qu'est-ce que cela prouve? lui dis-je après avoir lu; doutiez-vous qu'en tout pays, qu'en Angleterre plus que par-tout ailleurs, il y eût des écervelés qui, privés de moyens de faire du bien ou même du mal dans ce monde, voudraient au moins y faire du bruit? — Ce sang-froid du mépris,

interrompit le colonel, peut convenir à votre âge; mais au mien, ce n'est pas ainsi que l'on repousse l'injure faite à sa patrie; j'ai le droit d'en prendre ma part, et je promets d'en avoir raison. — Encore un coup, un trait de folie n'est point une offense; et, de bonne foi, je vous demande, car vos discours et la lettre que je vois sur cette table m'expliquent assez vos intentions, ce qu'un duel signifie en pareille circonstance? Qu'un homme soit assez malavisé pour vous appeler un lâche, vous le tuez ou il vous tue; dans l'un ou l'autre cas vous vengez votre honneur; mais quand vous aurez fait sauter le peu de cervelle qui reste à sa seigneurie, en exposant la vôtre, son discours en paraîtra-t-il plus absurde, plus insolent? La France en aura-t-elle plus de droits à l'estime des autres peuples? Si le langage d'une haine brutale méritait l'honneur d'une réfutation, c'est sur les faits qu'il faudrait l'appuyer; c'est en établissant un parallèle entre la France et la patrie de l'orateur qu'il faudrait, sinon rétorquer, du moins repousser l'injure.

« On verrait, d'un côté, un peuple de tout temps renommé par sa loyauté chevaleresque, avide de gloire et dédaignant les conquêtes, plus fier dans ses revers d'avoir porté ses armes triomphantes dans toutes les capitales du continent européen, qu'il ne le serait d'y régner par l'intrigue et la corruption; un peuple qui a su se faire regretter aux

nations qu'il avait soumises; également grand dans les arts de la guerre et dans ceux de la paix; dont la langue est devenue celle du monde civilisé; qui s'honore d'avoir vu naître les plus grands hommes des temps modernes, à la tête desquels se présentent les héros de l'humanité; les Vincent de Paule, les L'Hôpital, les Fénélon, etc; un peuple chez lequel Addison vint chercher le modèle de la plus haute vertu et du caractère le plus héroïque qui eût honoré son siècle.

« De l'autre côté, on verrait une nation dont *l'histoire*, a dit Voltaire, *devrait être écrite de la main du bourreau;* une nation qui fut subjuguée autant de fois que son territoire fut envahi; dont l'armée, vaincue par une femme, aux plaines d'Orléans, se vengea en faisant périr l'héroïne française au milieu des flammes; une nation qui donna au monde, en moins de deux siècles, l'exemple de quatre régicides; qui fonda sa puissance dans les Indes par le meurtre et par la famine, qui se joua souvent des traités les plus saints; qui ajouta au malheur de la captivité le supplice des *pontons;* dont la population, pour un cinquième, et de l'aveu de ses historiens, est un composé de mendiants, d'insensés, et de filles publiques; dont les mœurs, à tant d'égards, sont encore empreintes d'une grossière barbarie; une nation, enfin, où des ministres se vantent d'*avoir le tarif des consciences parlementaires.*

« Ce parallèle exposé, que l'on demande alors à laquelle des deux nations convient le mieux ce reproche d'immoralité et d'abjection que nous adresse effrontément l'orateur anglais?

« Tout homme raisonnable doit sentir le ridicule de ces accusations générales par lesquelles on cherche à flétrir une nation entière. Il y a sans doute des peuples avilis, même au sein de la victoire; mais il n'y a point de nation abjecte, parcequ'une nation, quelle qu'elle soit, ne peut vouloir que son bonheur, sa gloire, sa liberté, et qu'alors même que la force et les lumières lui manquent pour atteindre ce but, ou pour s'y maintenir, elle a toujours en elle le germe et l'amour des vertus qui le lui fait reconnaître.

« Convenez donc, mon cher colonel, que la déclamation furibonde du lord Stanhope est beaucoup plus innocente que vous ne le croyez, et que l'épouse du noble pair y a répondu de la seule manière qui nous convenait, en continuant à vivre à Paris dans la sécurité la plus parfaite, après l'outrage sans excuse et sans exemple dont son époux s'était rendu coupable envers notre nation. Je ne conseillerais guère à aucune Française, dans une circonstance semblable, d'aller faire à Londres la même épreuve sur le caractère national. »

Ces réflexions calmèrent M. de Faudras; il jeta

au feu le discours anglais et la réponse française qu'il y avait faite, et nous partîmes.

A une demi-lieue de Narbonne, nous rencontrâmes le chevalier de V..., vieux militaire, quoique jeune encore, criblé de blessures, brave, communicatif, excellent homme de tout point, mais turbulent, questionneur, étourdi; ce qu'on appelle dans le pays *tustà bouïssès* (heurte-buisson); il avait vu mon compagnon de voyage deux ou trois fois dans sa vie; il en prit occasion d'arrêter notre voiture sur le grand chemin pendant une grande demi-heure, et je vis le moment qu'il nous emmenait de force à M...t, habitation charmante au bord du canal, et qui paraîtrait plus agréable encore s'il n'entrait pas un peu de tyrannie dans la manière dont le maître y exerce l'hospitalité.

« Vous venez de voir, me dit le colonel, lorsque nous eûmes quitté le chevalier de V***, l'homme le plus serviable de France. J'ai fait connaissance avec lui à Carcassonne, où il se trouvait par hasard lors de l'arrivée du nouveau préfet. Il apprend, d'un courrier qu'il arrête et qu'il interroge, que celui-ci précède la voiture du préfet d'une heure environ : le chevalier court prévenir les fonctionnaires publics, qu'il ne connaît pas, les rassemble, et retourne en hâte sur la grand'route.

« La voiture du préfet arrive; il fait signe au pos-

tillon d'arrêter, ouvre la portière, harangue ce magistrat, et finit par l'obliger, à force d'instance, à prendre gîte jusqu'au matin dans une maison voisine, de très belle apparence, dont il fait les honneurs en présence du propriétaire, qui le prend pour le préfet lui-même. Celui-ci, en cédant à cette invitation, de peur que son entrée dans la ville, à une heure aussi avancée, ne troublât le repos des fonctionnaires publics, ne se doutait pas qu'assemblés à l'hôtel-de-ville, par les soins du chevalier de V***, ils y eussent passé la nuit à l'attendre. »

Chapelle, qui dans son facétieux voyage avec Bachaumont ne juge des villes par où il passe que sur la qualité des vins qu'on lui sert et des repas qu'on lui donne, parle de Narbonne avec beaucoup d'humeur. *Dans cette vilaine Narbonne,* où il prétend qu'il pleut toujours, il n'a pas tombé une goutte d'eau depuis plus d'un an; il est vrai que l'église n'est pas plus avancée que de son temps, et que *le Lazare* [1] est dix fois plus enfumé; mais, en revanche, l'air s'y est épuré, les femmes, les grisettes sur-tout, y sont devenues jolies, et la société où il ne voyait qu'*un quartier d'hiver de quinze ou vingt malheureux drilles* [2], offre maintenant une réunion assez nombreuse de femmes aimables et d'hommes riches et bien élevés.

[1] Vieux tableau que l'on voit dans la cathédrale de Narbonne.

[2] Voyage de Chapelle et Bachaumont.

Narbonne fut jadis une ville immense; elle donnait son nom à cette Gaule narbonnaise, divisée en *première* et *seconde*, qui s'étendait des Alpes aux Pyrénées. L'enceinte actuelle de la ville, qui ne renferme pas plus de dix mille ames aujourd'hui, n'était, dit-on, que la citadelle au temps d'Auguste. Le canal du midi s'y joint à l'ancien canal de la *Robine*, exécuté par les Romains.

Narbonne renferme de magnifiques débris de la grandeur romaine. A chaque pas le voyageur y trouve des fragments de colonnes, des inscriptions précieuses pour l'histoire, des autels, des tombeaux, des bustes, des statues, des bas-reliefs du plus beau travail: trésors presque ignorés, sur lesquels un nouvel ouvrage de M. du Mége doit attirer bientôt l'attention des archéologues.

Sous les murs de la ville est une petite plaine appelée le *Champ du sang;* au lieu de chercher vainement à quelle bataille fameuse il faudrait remonter pour trouver l'origine de ce nom, j'aime mieux croire qu'on a voulu rassembler sur ce petit coin de terre tant d'affreux souvenirs épars dans une contrée où le sang français a coulé si long-temps sous le poignard du plus abominable fanatisme.

Peu de villes offrent autant d'amateurs des arts, principalement de la musique; cette passion et l'amour du pays sont un trait distinctif du caractère de la jeunesse narbonnaise. On a vu et l'on voit

tous les jours des jeunes gens refuser d'excellentes places qui leur ouvriraient un chemin vers la fortune, pour ne pas quitter leur petite et malpropre ville.

Dans ce pays, comme dans tout le midi de la France, la religion est en raison inverse de la superstition : les curés, dont quelques uns ne sont pas au-dessous de leur saint ministère, n'y jouissent pas de toute la considération qui leur est due : en revanche, les confréries de pénitents y sont en grand honneur ; celle des pélerins est un objet de scandale. Le plus grand fléau dont se plaignent les habitants de Narbonne n'est point la sécheresse qui a désolé leurs champs pendant la dernière année, ni la politique, qui là, comme par-tout ailleurs, divise les esprits : c'est le refus qu'a fait l'évêque de Carcassonne d'approuver la confrérie des *pénitentes*, et la dépense de quatre mille francs employés par elle pour la confection d'une bannière.

La Livinière est un très ancien bourg célèbre dans ce pays par la chapelle de Notre-Dame : tous les ans, au 15 des mois d'août et de septembre, les fidèles des environs s'y rendent en pélerinage ; ils chantent des cantiques à la Vierge, et couchent pêle-mêle dans l'église et sous les oliviers qui l'entourent. Dieu sait et les mauvaises langues racontent tout ce qui se passe dans ces agrégations nocturnes ! Les gens discrets se contentent, comme

moi, d'observer que les airs des cantiques sont bien tendres et les nuits d'été bien belles dans le Languedoc; que la plupart des pélerins et des pélerines sont dans l'âge où la dévotion ressemble beaucoup à l'amour, et qu'il est rare, on insiste beaucoup sur cette observation, qu'un bon tiers des pélerines d'une année ne manque pas au pélerinage de l'année suivante. Je m'étonnais que les ministres du culte tolérassent un pareil scandale: « Vous en parlez bien à votre aise, me dit M. de Faudras; avant de blâmer un abus de ce genre, il faut savoir ce qu'il rapporte; les abus les plus difficiles à extirper sont ceux qui ont des racines d'or. »

Cela me fait souvenir qu'en passant à Carcassonne j'ai oublié de parler d'une famille à qui le ciel a concédé le privilége de guérir presque tous les maux par le simple attouchement, à-peu-près comme les rois de France guérissaient autrefois les écrouelles. Les *imposeurs* de Carcassonne *touchent* gratis, et ne font payer que l'emplâtre de poix qu'ils appliquent à côté du mal pour en constater la guérison. Ces cures miraculeuses se font le samedi de chaque semaine, dans l'écurie de l'*hôtel de Saint-Jean-Baptiste*. Quelle ferme que la crédulité populaire! s'il est vrai, comme vingt personnes me l'ont assuré, que *les frères de Saint-Jean-Baptiste* aient amassé cinq à six cent mille francs à cultiver ce petit coin de son domaine!

Comparez maintenant à ces succès d'un charlatanisme effronté l'obscurité dans laquelle vit un homme d'un grand savoir et d'un vrai mérite, M. *Hortala*, médecin à la Livinière : un coup d'œil surprenant, des cures véritablement merveilleuses, eussent assuré sa réputation sur un plus grand théâtre ; mais vertueux, simple et modeste, il se trouve heureux d'exercer sans bruit et sans faste un rare talent et des qualités aimables qui lui ont assuré pour amis tous ceux qui ont été ses malades.

Nous sommes revenus un peu sur nos pas jusqu'à Jouare, pour continuer ensuite, en partie sur un bateau de poste, notre chemin jusqu'à Béziers. Après avoir passé l'écluse de *Jouare*, j'ai remarqué un vieux château au milieu d'une vaste et belle terre ; le colonel m'a appris que l'un et l'autre appartenaient au marquis de Catelan, qui, avocat-général avant la révolution, fut enfermé en 1788 au château de Lourds, pour avoir résisté aux ministres, et qui jouit aujourd'hui dans la province d'une grande popularité (1). — A *Homps*, ancienne commanderie de Malte. — Écluses de l'*Ognon*, petite rivière qui traverse le canal. Beaux ouvrages pour empêcher l'engravement. — Le canal longe une montagne pelée sur laquelle est *Argens*.

Nous nous sommes arrêtés au *Somail*, petit hameau vivifié par les *couchées* des deux bateaux de

(1) Il est aujourd'hui pair de France.

poste. Je n'oublierai pas notre aubergiste, et son talent pour improviser des couplets de vaudeville en patois; nous avons eu chacun le nôtre. C'est pour laisser un libre cours au vent de *cers*, qui souffle de l'ouest, et qui se fait sentir les trois quarts de l'année depuis Castelnaudary jusqu'à la mer, qu'on laisse ici les fenêtres et les portes constamment ouvertes. Les Romains appelaient ce vent *circius;* Auguste, passant à Narbonne, lui éleva un temple, comme au protecteur de la santé publique.

A *Truilhas,* très belle terre boisée, chose rare dans le Languedoc. — Prise d'eau pour le canal de la *Cesse*. — Superbe pont-aqueduc sous lequel passe cette rivière.

Argellies, grand village, plaine immense de vignobles. — J'ouvrais de grands yeux aux approches de *la Montagne percée;* c'est un ouvrage de luxe qui manque de grandeur, et sur-tout d'utilité. N'était-il pas plus simple de faire sauter le roc, que de le creuser en voûte dans un espace d'environ quatre cents pieds?

La ville de Béziers est située sur une hauteur; l'*Orb* coule au bas, et reçoit le canal, qui traverse cette rivière sans y mêler ses eaux, au moyen d'une machine ingénieuse, et néanmoins d'une construction très simple. Le pays est superbe, et les oliviers d'une vigueur remarquable : je serais tenté de croire que le voisinage et l'air de la mer ne sont pas aussi

nécessaires à ces arbres qu'on le prétend dans le pays, en songeant que les plus beaux oliviers du monde croissent à *Tudela*, dans la Navarre, sur un point intermédiaire entre l'Océan et la Méditerranée.

Depuis l'exécrable guerre contre les Albigeois, Béziers ne s'est point relevé de ses ruines; et les huit mille habitants que le convertisseur Simon, chef de la croisade au refus des ducs de *Bourgogne*, de *Nevers* et du comte de *Saint-Paul*, fit brûler ou passer au fil de l'épée, sur la proposition d'un légat, ont laissé dans la population de cette jolie ville un vide affreux qui ne sera jamais rempli. On a dit que « si Dieu voulait habiter sur la terre, c'est à Béziers qu'il choisirait sa demeure[1]. » Je lui conseillerais de bien prendre son temps; car, depuis douze ou treize siècles, les *Vandales*, les *Visigoths*, les *Sarrasins*, les *Charles-Martel*, les *comtes de Montfort*, les *légats*, les *dragons convertisseurs*, les *fanatiques* de religion, de féodalité, d'anarchie et de pouvoir absolu, ont fait tour-à-tour de ces belles provinces, et de Béziers particulièrement, un théâtre de meurtres, de ravages, et de désolation.

De Béziers le canal se rend, à travers une plaine immense, à *Agde* (l'ancienne *Agatha* des Romains), où il se jette dans l'Hérault, navigable à ce point seulement, c'est-à-dire à trois quarts de lieue de la

[1] *Si Deus in terris vellet habitare, Bitteris.*

mer. Le canal, au moyen d'un embranchement, pénètre dans l'étang de *Thau*, et par conséquent communique avec *Cette* et le canal des Étangs. J'ai visité près d'Agde l'ancien cratère du volcan, reconnu il y a deux ou trois ans par le célèbre chimiste *Davy* et le jeune et savant *Bezard*, digne élève de Bertholet. Les quais d'Agde et une grande partie de ses maisons sont construits en basalte, en lave, et le sol presque tout entier est couvert de produits volcaniques.

Le pays que je viens de parcourir, entre Toulouse et Béziers, est peuplé d'une espèce d'hommes généralement vifs, gais, francs, et spirituels: au reste, la franchise dont je parle est plutôt dans leurs manières que dans leurs discours, où régne habituellement l'hyperbole et toutes ses conséquences. La bravoure est chez eux une vertu de caractère et d'instinct; de tout temps l'armée n'eut point de meilleurs soldats; et, s'il est bien attesté que dans l'espace de dix siècles la vérité soit parvenue deux ou trois fois à l'oreille des rois par la bouche des courtisans, c'est à des Languedociens que l'histoire fait honneur de ces phénomènes.

Chénier (qu'il faut bien que l'on s'accoutume à entendre citer comme autorité littéraire) a dit, dans la première leçon de son cours à l'Athénée, que Carcassonne était la ville de l'Europe où les habitants naissaient avec le plus d'aptitude à tous

les jeux de l'esprit et de l'imagination; mais ces germes heureux, que l'étude ne tend pas à développer, y sont bientôt étouffés sous le poids des occupations mercantiles. *Fabre d'Églantine* et le P. *Venance Dougados* sont, je crois, les deux seuls hommes de lettres dont la ville de Carcassonne et ses environs puissent tirer quelque vanité; tous deux sont morts sur l'échafaud révolutionnaire : l'un dans la force et l'autre dans la fleur de l'âge et du talent. Le premier, victime de cette *terreur* qu'il avait laissé mettre *à l'ordre du jour;* le second, entraîné dans la chute de ces *fédéralistes* à qui la postérité rendra quelque jour la justice qu'on leur refuse encore.

Pour compléter la liste des personnages remarquables qu'a vu naître Carcassonne, citons le troubadour *Raymond de Miraval;* les deux jurisconsultes et auteurs, *Grassario père* et *fils; Pontus de La Gardie,* si célèbre dans l'histoire de Suède; *Rodier,* illustre par ses ouvrages de jurisprudence; l'historien *Resse;* l'habile médecin et oculiste *Janin;* le sculpteur *Parant; Mariane,* ami de Jean-Jacques Rousseau, secrétaire d'ambassade à Constantinople et en Suisse; le général *Chartron,* mort si malheureusement en 1816 par suite de nos troubles politiques; M. *Alphonse Malcul,* jeune biographe distingué; M. *Grós,* savant helléniste, et le brave colonel *Toulet.*

Ne laissons pas échapper l'occasion de rappeler une bonne action d'un poëte à qui l'on n'a tenu que

très peu de compte des efforts qu'il a faits pour légitimer l'élégie. M. Auguste de La Bouïsse rassembla les poésies éparses du jeune capucin de Carcassonne, qu'il surnomma spirituellement le P. *Tibulle;* les fit imprimer à ses frais, et versa le produit de l'édition tout entière entre les mains de la mère de l'infortuné Venance. Il était difficile que l'*Éléonore* de M. de La Bouïsse, toute légitime qu'elle est, parût avec avantage à côté de celle de Parny : les muses tant soit peu libertines des Tibulle, des Bertin, ont dû se moquer de son Apollon conjugal ; mais il serait injuste de ne pas reconnaître dans *ses amours* le talent trop facile d'un écrivain auquel il n'a manqué qu'un esprit plus vif, un goût plus pur, une imagination plus riante, et peut-être une femme moins fidéle, pour occuper un rang distingué parmi les poëtes élégiaques.

Narbonne a donné naissance à quelques hommes célébres ; de ce nombre sont :

Terentius Varron, lieutenant de Pompée dans la guerre contre les pirates. *Quintilien* en parle comme du plus docte des Romains, et assure qu'il a composé plus de cinq cents volumes sur différentes matières. Saint Augustin nous a conservé le plan de son grand ouvrage sur les *Antiquités romaines.*

Moïse Kimschi, auteur d'une grammaire hébraïque, au douzième siécle.

L'abbé *Bazin,* neveu de Fontenelle, ami de Jean-

Jacques Rousseau, et dont Voltaire a immortalisé le nom en l'empruntant pour mettre au jour quelques uns de ses ouvrages.

Le chevalier de Massiac, connu par des mémoires militaires.

Mondonville, dont la réputation comme compositeur n'a pas survécu à la révolution qui s'est opérée depuis cinquante ans dans notre système musical.

Pech, médecin et naturaliste, qui fournit des matériaux précieux au célèbre Linné.

M. *Fabre de l'Aude*, l'un de nos orateurs et de nos publicistes les plus distingués.

Les hommes illustres que Béziers a vus naître se recommandent encore plus glorieusement à la mémoire.

Je ne citerai point le maréchal *de Thémines*, qui obtint, dit-on, le bâton de maréchal pour avoir arrêté le prince de Condé; il eût été mieux récompensé par un commandement dans la maréchaussée.

Un homme « que les anciens auraient placé au rang des dieux des eaux, » pour me servir des expressions de M. Millin, *Paul Riquet*, immortalisé par le canal de Languedoc, est né à Béziers; et, pour que rien ne manquât à sa gloire, le P. Vanière, si connu par son *Prædium rusticum*, a consacré de très beaux vers latins à la mémoire et aux travaux de son illustre compatriote.

Béziers est aussi la patrie d'un héros de l'amitié, de ce généreux *Pélisson,* fidèle à la disgrace de Fouquet, dévoué à son infortune au sein des cachots, où il ne balança pas à le suivre. Voltaire compare ses mémoires en faveur du malheureux surintendant aux plus belles harangues de Cicéron; mais, ce que l'on ne peut comparer à rien, c'est le sentiment qui les a dictés.

Un des plus habiles physiciens du siécle dernier, M. de Mairan, naquit à Béziers; il y fonda, en 1723, une académie de belles-lettres, qui n'a pas survécu très long-temps à son fondateur.

N° XXXIV. [14 AVRIL 1818.]

COURSES DANS LE DÉPARTEMENT DE L'AVEYRON.

Vitium parvis magnisque civitatibus commune ignorantiam recte et invidiam.

TACITE, *Vie d'Agricola.*

L'envie et l'ignorance, vices également funestes aux grandes et aux petites villes.

Ceux qui sont pressés d'arriver ne doivent pas voyager avec moi; j'avance, je me détourne, je reviens sur mes pas, et souvent, après quinze jours de marches, de contre-marches, je me retrouve à quinze lieues du point d'où je suis parti. Qu'importe? ce n'est point une carte itinéraire que je me suis proposée; c'est un panorama que je trace; quand on prend l'horizon pour but, on ne risque pas de se tromper de chemin.

L'aimable et savant colonel Faudras m'avait promis de m'accompagner à Montpellier; mais des affaires de famille l'appelant pour quelques jours à

Caunes, nous nous donnâmes rendez-vous à Pézénas dans les premiers jours du mois suivant.

Tout en délibérant sur l'emploi du temps que j'avais devant moi, le hasard voulut que, dans la chambre de l'auberge où je logeais, je trouvasse sur la cheminée les derniers numéros du *Sténographe parisien*. C'était une bonne fortune dans l'ennuyeuse solitude où je me trouvais : je connaissais le jeune et spirituel auteur de ces lettres relatives à la trop fameuse procédure d'Albi, et bien que je n'approuvasse pas l'emploi qu'il faisait d'un talent distingué dans un travail aussi ingrat, je me laissai prendre comme un autre à l'intérêt de cette lecture, et j'en vins à me persuader qu'il était de mon devoir d'observateur de ne point m'éloigner de cette contrée sans avoir visité le théâtre d'un crime atroce sur lequel une femme inexplicable, pour ne rien dire de plus, se complaît à répandre une mystérieuse horreur.

J'achevais le dernier cahier du *Sténographe*, lorsque le voyageur auquel ces brochures appartenaient entra dans ma chambre pour les reprendre, et fixa l'irrésolution où je flottais encore. « Vous ne pouvez vous dispenser, monsieur l'Ermite, me dit-il à ma grande surprise, de parcourir le département de l'Aveyron : si vous voyagiez pour nous assommer, à votre tour, de quelque poëme descriptif en prose ou en vers, je ne vous engagerais pas à visiter un

pays où la nature, âpre et sévère, n'a rien fait pour le plaisir des yeux; mais ce sont des hommes que vous voulez voir, et ceux qui habitent cette contrée un peu sauvage ont une physionomie assez prononcée pour attirer votre attention. »

Pendant le souper que nous fîmes ensemble, l'ermite du Languedoc me détermina à reprendre avec lui le chemin de Toulouse par *Saint-Pons* et *Castres* jusqu'à *Sorèze*, où il allait voir un jeune parent qui achève ses études au collége de cette ville.

Le lendemain matin, au moment de partir, un homme qui portait sa recommandation sur une figure pleine d'esprit et de bonté nous pria de lui donner une place dans notre voiture jusqu'à Castres. Nous acceptâmes avec plaisir; et, dès les premiers mots d'un entretien qui nous aurait, je crois, conduits au bout du monde, je vis que j'avais affaire à un homme très instruit, et, qui plus est, à un patriote. Quelque abus que l'on ait fait de ce mot, il conserve, pour moi du moins, sa signification primitive, celle à laquelle je persiste à attacher l'idée de toutes les vertus qui font l'honnête homme et le bon citoyen.

La situation de la France, les maux qu'elle a soufferts, ceux qui la menacent encore, ses craintes, ses besoins, ses ressources, nous ont occupés tour-à-tour; j'ai été particulièrement frappé de la

sagesse et de l'énergie des sentiments que ce nouveau venu développa dans nos discussions.

« Je ne parle pas, disait-il, de la politique extérieure; elle n'a de base que cet être de raison qu'on appelle le *droit des gens*, lequel n'a jamais été, ne sera jamais que le commentaire de ce *væ victis* dont nos premiers ancêtres ont du moins eu la franchise d'avancer le principe en s'en permettant l'application. Le vainqueur vous accable; je ne connais rien de plus humiliant que la plainte; rien de plus niais que de crier à l'injustice; souffrez noblement, ou mettez-vous en mesure de résister.

« Il n'en est pas ainsi de notre régime intérieur; la force des choses n'est ici pour rien; c'est à nous seuls qu'il faut s'en prendre des fautes que nous avons faites ou laissé faire. N'avons-nous pas un gouvernement que nous avons voulu? Les devoirs, les droits de chacun ne sont-ils pas prescrits, reconnus dans une charte constitutionnelle où le pouvoir et la liberté trouvent réciproquement leur garantie? D'où vient donc que depuis trois ans le corps social, avec tous ces éléments de vie, se trouve encore dans un état de langueur et de souffrance? C'est qu'on a proclamé des lois fixes, et qu'on a gouverné par des lois d'exception; c'est qu'on a cru voir deux partis en France, tandis que la masse de la nation est d'un côté, et de l'autre quelques familles qui séparent leurs intérêts de

l'intérêt général; c'est que cette minorité, ridicule au moins par sa faiblesse numérique, a voulu s'arroger un droit d'aubaine dans un naufrage commun; c'est qu'on l'a vue, avec un excès de confiance et d'audace que rien ne justifiait, provoquer les épurations, évincer les talents, s'emparer des emplois, disputer à la nation ses libertés, et au monarque lui-même son pouvoir.

« S'il était possible, ce que je répugne à croire, que quelques hommes eussent médité la ruine de leur patrie, on ne saurait nier qu'ils avaient pris le moyen le plus expéditif, et qu'une autre année du régime d'épuration où ils nous avaient mis ne dût amener cet infaillible résultat.

« A cette cause immédiate de désorganisation s'en joint une autre, d'autant plus dangereuse que sa source est plus sacrée : je veux parler de l'envoi des missionnaires dans les provinces. Les Parisiens, accoutumés à voir la France entière dans la capitale, ont trouvé plaisant qu'on traitât les provinciaux comme des sauvages d'Amérique, et qu'on leur envoyât des prédicateurs de la foi : toute mesure qui n'atteint pas nos messieurs de la capitale est pour eux sans conséquence. Il faut avoir suivi, comme moi, ces missionnaires dans leurs courses apostoliques; il faut avoir recueilli, comme je l'ai fait, les discours qu'ils ont prononcés dans les villes et dans les campagnes, pour avoir le droit d'af-

firmer qu'il serait difficile de gouverner là où des hommes que leur caractère recommande à la vénération publique s'arrogeraient le privilége d'énoncer des maximes, de prescrire des obligations subversives de l'ordre social établi. Je n'accuse point leurs intentions; je veux bien ne voir qu'un excès de zéle dans des prédications dont l'objet est de condamner toutes les institutions qui sont dues aux progrès des lumières, et de nous ramener aux époques de superstition et d'ignorance. Mais, plein de respect pour leur saint ministère, je n'en soutiens pas moins que l'abus qu'ils pourraient en faire tendrait à recréer un état dans l'état; à ranimer les discordes civiles, à soulever de nouveau les passions révolutionnaires, et à renverser la monarchie représentative. « Que vous importe, disait l'un d'eux, il y a quelques semaines, devant un nombreux auditoire dont je faisais partie, que vous importe que la France soit malheureuse pendant dix ans, vingt ans, trente ans? Ne faut-il pas qu'elle expie les crimes dont elle s'est souillée? Pour vous, songez que votre affaire, votre unique affaire, est celle de votre salut. » Un autre, dans la même chaire, en s'élevant contre les plaisirs du bal, exprimait en ces mots l'horreur que ce genre d'amusement doit inspirer : « Oui, mères de famille qui m'écoutez, il vaudrait mieux que vous conduisissiez vos filles dans des lieux de prostitution que de les conduire au bal,

parceque les grandes fautes sont *presque* toujours suivies d'un vif repentir.» Je vous laisse le soin d'examiner où conduit un semblable précepte. En parlant des révolutions, le même orateur disait: « Ne les blâmez pas, elles apprennent aux rois à gouverner les peuples. » La conférence la plus remarquable à laquelle j'assistai à La Rochelle, dans les premiers jours du mois dernier, avait pour objet cet axiome de l'intolérance: *Hors de l'Église, point de salut;* lequel, il faut bien l'avouer, ne peut se soutenir qu'en violation ouverte de l'article de la charte qui garantit à tous les Français la liberté de conscience; notez bien encore que cet argument, dont le fanatisme s'est fait une arme si terrible, s'employait dans une ville où le tiers de la population est protestante; dans une ville où, deux siécles auparavant, cette même proposition, *hors de l'Église, point de salut*, dont la conséquence immédiate est *forcez-les d'entrer,* avait fait couler des torrents de sang français. Qui pourrait dire quelles auraient été les suites de ces prédications, si des écrivains philosophes n'avaient signalé, dans maints écrits[1], ces dangereuses erreurs, et n'avaient invoqué la religion elle-même contre un zéle exagéré qu'elle désavoue! »

L'inconnu que j'ai laissé parler jusqu'ici continua

[1] Dans la foule des écrits publiés à La Rochelle en réponse aux prédications des missionnaires, on a distingué un petit discours

jusqu'à Castres, où il nous quitta pour se rendre directement à Toulouse, à nous entretenir de la situation de la France, dont on ne peut, selon lui, se faire une idée juste qu'après en avoir parcouru les provinces. Je n'ai pas oublié la conclusion de son discours. « Le mal est grand, dit-il, mais le remède est infaillible : confiez l'administration à des mains habiles ; déterminez un mode d'élection pour les autorités municipales, sur l'organisation desquelles la charte n'a pas formellement prononcé ; affranchissez l'institution du jury de la tutelle des préfets ; que le seul amour de la patrie, que le respect le plus inviolable pour la charte et pour le monarque dont elle émane, dirigent les assemblées électorales dans le choix des députés au corps législatif, et, en dépit des prétentions surannées, des missions provinciales et des correspondants ultramontains, la France, libre et consolée, refleurira sous l'abri du gouvernement représentatif. »

Ce fut au moment où nous nous séparâmes que cet homme respectable nous apprit son nom, que je soupçonnais déja. En nous parlant de ses compatriotes de Béziers : *Nous avons* TOUS *de l'esprit, mais* ILS *sont fous,* dit-il. « Ne serait-ce pas là une phrase de famille ? lui demandai-je en l'arrêtant : la question est peut-être indiscréte, mais du moins, ajoutai-je,

en vers, intitulé : *Très humbles remontrances de la philosophie à messieurs les missionnaires.*

elle n'est pas de celles dont Voltaire a dit, en rimant à son aise :

> Étranges questions qui confondent souvent
> Le profond Gravesende et le subtil Mairan.

— Vraiment oui, reprit-il, j'ai l'honneur d'être parent de cet homme célèbre, et c'est par orgueil que je m'en tiens à son nom de famille *Dorlans,* sous lequel il est beaucoup moins connu. »

Nous arrivons à *Sorèze*. Cette petite ville compte à peine deux mille habitants; elle doit son nom au ruisseau de *Sor,* son existence à une ancienne abbaye de bénédictins, et sa renommée à une école célèbre fondée en 1766, et qui fleurit encore aujourd'hui sous la direction de M. Ferlus, dont le zéle éclairé est parvenu à y rassembler d'autres maîtres dans tous les genres. Les éléves, au nombre de cinq cents, y reçoivent une éducation plus compléte que dans aucune autre école du midi de la France. Je paie la dette des autres en publiant un fait bien honorable pour M. Ferlus : à l'époque des événements qui entraînèrent la perte de notre colonie de Saint-Domingue, on comptait, au collége de Sorèze, vingt-cinq ou trente éléves appartenant à des familles de colons, dont la plupart, sans autre ressource que les secours provisoires du gouvernement, se trouvèrent dans l'impossibilité de payer la pension de leurs enfants. M. Ferlus s'imposa dès-lors

envers eux les devoirs de père et d'instituteur; il les garda chez lui, leur continua ses soins, et ne se sépara d'aucun éléve que son éducation ne fût achevée; plusieurs d'entre eux sont restés cinq et même dix ans au collége de Sorèze, et en sont sortis sans connaître l'étendue de leurs obligations envers le généreux directeur: au silence que ces jeunes gens ont gardé depuis, on doit croire qu'ils l'ignorent encore; ce qui fait moins d'honneur à la reconnaissance qu'à la discrétion de leurs parents.

J'ai passé vingt-quatre heures à Sorèze, chez M. de Barrau, que j'ai rencontré jadis à Yanon, sur la côte de Coromandel, et qui connaît beaucoup mieux les Indes, où il a fait huit voyages, que les départements voisins de celui qu'il habite. Depuis la mort de sir William Jones, je ne sais s'il existe en Europe un homme qui ait des connaissances aussi positives sur la religion, le commerce, et les mœurs des habitants de ces belles contrées. J'ai reçu de lui l'accueil le plus aimable; pendant le temps que nous avons passé ensemble, il n'a été question, entre nous, que de pagodes, de brames, de faquirs, de bayadères sur-tout: il est des souvenirs qui s'embellissent du lointain où se présentent les objets. Nous avons parlé de toutes nos connaissances des bords du Gange et de l'Indus; et ces mots douloureux ont été la réponse à presque toutes nos questions: *Il est mort!* En nous entretenant du dernier voyan-

çais qui ait brillé dans ce pays, du général Raymond, dont j'ai fait mention ailleurs, M. de Barrau a réclamé, pour la commune de *Sérignac*, du département de Tarn-et-Garonne, l'honneur d'avoir donné naissance à ce guerrier célèbre, dont j'avais placé le berceau dans le voisinage de Castelnaudary. Le général Raymond était propriétaire, aux Indes, d'une armée de quinze mille hommes, disciplinée à l'européenne, munie d'un train complet d'artillerie et du plus brillant équipage militaire, lorsqu'il mourut, le 24 floréal an 5, au service de *Nyzam-Aly*, soubah du Dékan. La puissance de ce prince, fondée en grande partie sur l'armée de Raymond, donnait de vives inquiétudes aux Anglais, dont ce prince est tributaire. — M. Azaïs, si connu par ses *Compensations* de toute espèce, est né à Sorèze.

M. de Barrau a bien voulu me conduire au bassin de *Saint-Ferréol*, à une demi-lieue de Sorèze. La main de l'homme n'a peut-être jamais rien exécuté de plus étonnant. Ce bassin, destiné à alimenter le canal du Languedoc, est un vallon tout entier fermé par des digues, au moyen desquelles sont arrêtées les eaux qui affluent de toutes parts. La digue qui transforme le vallon en lac, a dix-sept toises de haut, soixante toises de large, et plus de quatre cents toises de longueur; les terrassements, les voûtes, les conduits, les ouvrages de toute espèce pratiqués pour l'achèvement de cet immense réservoir, lequel ne contient

pas moins d'un million de toises cubes d'eau, font de ce monument la merveille de l'industrie humaine.

Je repasse par *Castres*, où je m'arrête quelques heures, non pour visiter une foule de petits nobles à grandes prétentions, mais pour voir la maison où naquit le savant *André Dacier*, qui épousa cette *Anne Lefèvre*, plus savante que lui, et non moins érudite que le docte *Tannegui-Lefèvre*, son père.

Anna viro major, nec minor Anna patre.

Cette ville est aussi la patrie de *Rapin Thoyras*, auteur de *l'Histoire d'Angleterre*, et dont le père, envoyé au parlement de Toulouse pour y porter l'édit de pacification, en 1558, y fut arrêté et décapité, trois jours après, par ordre de cette cour, à qui Dieu fasse paix.

Le général Ricard, aujourd'hui pair de France, illustre par de beaux faits d'armes, principalement aux rives de la Moscowa...., est né dans les murs de Castres.

J'ai pris mon chemin par *la Caune*, petite ville de deux mille ames de population; les mœurs y sont fort simples; on y passe à médire à-peu-près tout le temps qu'on n'emploie pas au jeu. L'hospitalité est la vertu des habitants; je craindrais néanmoins d'en exagérer le mérite, si j'en jugeais par l'accueil plein de bonté que m'a fait le général Muratel. Ce brave et ancien militaire, après avoir fait

trois campagnes de la guerre de Sept-Ans, a servi avec la plus grande distinction, dans la campagne de 1792, en qualité de colonel du premier régiment de dragons, et, au commencement de 1793, comme général de brigade. L'événement déplorable qui signala cette époque détermina sa retraite.

A une portée de fusil de la ville, sur un petit plateau qui la domine, se trouve une maison de campagne charmante, appartenant à madame de L...z, où se réunit, pendant la belle saison, toute la bonne société de la Caune. Le degré d'estime où l'on y tient les convives se mesure peut-être un peu trop sur leur talent et leur persévérance à jouer le piquet depuis deux heures après midi jusqu'à dix heures du soir.

Cette ville manque de communications; on y avait commencé une grande route sur l'espace que je viens de parcourir, mais elle n'a pas été achevée. La Caune est à-peu-près à un siécle de Paris pour les modes et les usages: un autre Épiménide, en s'y réveillant, croirait s'y être endormi la veille.

Dix heures de très mauvais chemins, en partie sur des montagnes très rapides, m'ont conduit dans le département de l'Aveyron; j'ai laissé sur ma droite une petite ville appelée *le Pont de Camarès*, dont les environs sont renommés pour leurs grives. Les savants du pays prétendent que César, dans la guerre des Gaules, se régalait de ces oiseaux, qu'il

nomme *aves camarences* dans quelque endroit de ses *Commentaires :* j'ai perdu plus d'une heure à chercher inutilement ce passage.

On arrive à *Saint-Affrique* en passant, sur un très beau pont, la rivière de Sorgues; rien de plus agréable que la situation de cette petite ville, dans un joli vallon, au confluent de plusieurs ruisseaux. Son territoire, bien qu'assez fertile, ne suffirait pas pour faire vivre ses habitants sans le secours des fabriques de draps, de ratines, de cadis, d'où sortent, par an, six ou sept mille pièces de ces différentes étoffes.

Le quart de la population de Saint-Affrique est protestante; d'où naît, entre les deux cultes, une rivalité, ou plutôt une animosité funeste : dans toutes les crises révolutionnaires, le fanatisme a pris ici les couleurs de la politique pour tourmenter, pour égorger alternativement, et selon que la puissance passait d'un parti dans un autre, les partisans de Rome ou de Genève : ce n'est pas qu'il ne se trouve, parmi les gens éclairés des deux sectes, des hommes raisonnables et pacificateurs; mais, loin d'avoir aucune influence dans les grandes tourmentes politiques, leur modération les a livrés en proie à la fureur des partis entre lesquels ils se sont placés.

Cette ville a vu naître et mourir le vertueux *Bernard de Saint-Affrique,* membre de cette héroïque minorité de la convention nationale qui fit de si

courageux et de si vains efforts pour préserver la France des crimes de 93. Sa mémoire y est chère à tous les bons citoyens.

Pendant le siége que soutint la ville de Saint-Affrique, à l'époque des guerres de religion, au commencement du dix-septième siécle, une demoiselle *de Valéry* suivit l'exemple qu'avait donné *Jeanne Hachette* au siége de Beauvais en 1472, et se distingua par des actions du plus grand courage.

Silvanès, à quatre lieues dans le sud de Saint-Affrique, est le Bagnères de l'Aveyron; la belle saison y amène un grand nombre de malades, presque toujours assez bien portants, qui viennent y prendre des eaux thermales plus renommées, mais peut-être moins salutaires que celles de *Cranzac*, à quelques lieues de là. Les jeunes habitants de ce pays conservent, avec un respect filial, la mémoire des deux abbayes très opulentes de bernardins et de bernardines qui enrichissaient jadis la contrée; elles travaillaient, de concert, à la propagation de la foi, et les rapports de confraternité qui s'étaient établis entre elles en avaient amene de plus doux encore; on aurait dit une même famille; la révolution a rompu des nœuds si tendres! Qui pourrait compter tous les maux qu'elle a faits?

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

